

JEAN ANGLES D'AURIAC
(1902-1954)

Genèse d'une pensée

TABLE DES MATIERES

Préface	11
Introduction	23
PREMIERE PARTIE	
UN PHILOSOPHE DANS LES ANNEES 1920-1950	25
<i>I. Contexte historique et intellectuel</i>	27
1. Contexte historique	27
2. Contexte intellectuel	29
a) Tentative de retour de la métaphysique et de refondation de la philosophie	30
b) La phénoménologie	34
c) Le courant spiritualiste	35
d) Pensée religieuse, crise moderniste	38
e) Renouveau du thomisme et de son enseignement	40
f) Personnalisme	43
<i>II. L'homme, sa vie</i>	47
1. Enfance et choix d'orientation	48
a) Une enfance précoce	48
b) Mathématiques ou philosophie ?	51
2. La vie d'étudiant, Khâgne, ENS, des professeurs, des amitiés	52
a) Prépa et ENS	52
b) Descartes, Bergson	59
c) Le père Pouget, les Tala	63
d) Vie sociale, amitiés : Guitton, Chevalier	66
e) Maladie, retour à Grenoble, agrégation	70
3. Entre les accidents de santé, le professeur et le chercheur	71
4. Témoignages	76

DEUXIEME PARTIE	
LE PHILOSOPHE, SA PENSEE, SES PRINCIPAUX TRAVAUX	79
<i>I. Le philosophe et sa pensée</i>	81
1. Une place à part dans son époque	81
2. Sens et portée de ses travaux philosophiques : le Discours de Roanne	83
3. Au service de la philosophie première	96
4. Une philosophie ou une méthode analytique	103
5. Place de la psychologie	105
6. Une place parmi le courant spiritualiste français des années 1930 à 1950	108
a) Le philosophe et le courant spiritualiste	108
b) Le chrétien	117
 <i>II. Un projet philosophique autour de la bona mens</i>	 119
1. Une science humaine nouvelle pour une ontologie nouvelle	119
2. Le projet autour de la <i>bona mens</i>	122
3. La thèse, sa genèse, une lecture critique	126
a) La Recherche	126
b) Pour un meilleur régime de l'esprit	132
c) Article conclusif sur la thèse	141
 <i>III. Un inédit sur Descartes</i>	 149
Réflexions sur le <i>cogito</i> et sur la distinction cartésienne de l'âme et du corps	149
 TROISIEME PARTIE	
SA CORRESPONDANCE FAMILIALE DURANT SES ANNEES D'ETUDES	179
 <i>I. Années d'études, prépa, ENS, à Grenoble, agrégation</i>	 183
1. Math Sup à Ginette d'octobre 1920 à janvier 1921	183
2. Janvier à septembre 1921 à Grenoble avec Jacques Chevalier	185
3. Années 1921-1922 et 1922-1923 : Prépa en Khâgne	188
4. Année 1922-1923 : Deuxième année de Khâgne	199

<i>II. Années 1923-1925 à l'ENS</i>	209
1. Année 1923-1924 : Première année à l'ENS	209
2. Année 1924-1925 : Deuxième année à l'ENS	217
3. Années 1925-1930 et lettres depuis Grenoble à son frère Louis	224
QUATRIEME PARTIE	
CORRESPONDANCE AVEC JEAN GUITTON	231
1. Années 1923-1930	233
2. Années 1931-1939	244
3. Années 1940-1949	250
4. Années 1950 et après	266
Biographies indicatives	273
Ouvrages cités	279
Index des noms cités	281
Lexique de Jean Anglès d'Auriac	285

PREFACE

Au cours d'une journée d'étude concernant Jacques Chevalier aux Archives Nationales, le 15 octobre 2017, j'avais mentionné parmi ses étudiants à Grenoble le nom de Jean Anglès d'Auriac, ainsi que ceux de bien d'autres.

À la fin de mon exposé, quelqu'un vint m'en remercier et me demander si nous pouvions garder contact : c'était Thierry Anglès d'Auriac, l'un des fils de Jean. C'est ainsi que nous avons commencé à faire connaissance.

Son amitié et sa générosité m'ont donné accès chez lui aux œuvres de son père avant même qu'il ne les offre aux Archives Nationales. De plus, il m'a prêté ses propres exemplaires des deux livres publiés de son père, ce qui m'a permis de les lire chez moi.

Je le remercie de ce geste de confiance, prolongé par sa demande d'écrire cette préface. Ce climat d'amitié était aussi celui qui circulait entre un certain nombre d'étudiants de philosophie de Jacques Chevalier à la Faculté des Lettres de Grenoble. Au-delà des dissensions et des ruptures entre les modernes et les antimodernes, des positions politiques contradictoires, des déchirements entre familles spirituelles d'une même religion, des manières différentes d'être, de croire et de penser, des condamnations, au-delà des crises, y compris de la crise moderniste et de ses suites, quelques-uns surent entretenir et se garder leur amitié tout en conservant leur position.

Ce fut le cas notamment d'Emmanuel Mounier, de Jean Anglès d'Auriac, de Jean Guilton et de Jean Lacroix.

La ramification de ce climat d'amitié arrive aujourd'hui concrètement jusqu'à nous, dans nos vies, comme s'il s'agissait du prolongement de leur amitié à travers nous, presque cent ans plus

tard, car les énergies spirituelles se jouent du temps tout en agissant avec lui.

C'est ainsi qu'à l'Institut Catholique de Paris, le 13 février 2019, dans le cadre de deux journées consacrées à la crise moderniste, à la suite de la publication à ce propos d'études de Pierre Colin, réunies et présentées par Hubert Faes, j'ai pu accepter d'exposer : « Un oublié de la philosophie, ami de Jean Guilton : Jean Anglès d'Auriac ». J'étais allé parler avec Jean Guilton chez son père à Saint-Étienne, en 1962 ; puis en 1989, je me rendis chez lui, à Paris, échanger à propos d'Emmanuel Mounier pour une émission de France Culture, « *Les chemins de la connaissance* ». J'avais pu rencontrer Jean Lacroix à la Toussaint 1982, après son intervention au Colloque organisé par l'*Association des Amis d'Emmanuel Mounier* à Dourdan sur le personalisme de ce dernier. Et c'est sous la plume d'Emmanuel Mounier, relatés par lui, dans ses carnets récemment publiés en 2017, aux Presses Universitaires de Rennes, sous le titre *Entretiens (1926-1944), Emmanuel Mounier*, que j'ai lu pour la première fois des propos de Jean Anglès d'Auriac.

L'œuvre de ce dernier n'est pas connue. Ses deux ouvrages dont parle Thierry dans ce livre n'ont pas été réédités depuis leur date de parution en 1954, Jean Anglès d'Auriac étant décédé d'une hémorragie cérébrale à 52 ans, le 6 mai de cette année-là, alors qu'il venait de donner aux PUF le bon à tirer de ses deux livres. Depuis, à ma connaissance, personne n'a jamais prolongé sa recherche, alors qu'un troisième ouvrage de lui aurait sans nul doute attesté qu'il l'aurait travaillé avec des gens « de bonne volonté », ce qui était son intention déclarée.

Il faut dire que sa vie fut émaillée de problèmes de santé qui l'ont affecté physiquement, émotionnellement et psychiquement, avec des accidents hémorragiques qui l'ont beaucoup éprouvé. Sa famille et ses amis n'auraient pas dédaigné, pas plus que lui-même, la guérison que reçut, dans la quête du Graal, Anfortas, « le Roi Méhaigné », grâce à la question de Perceval le Gallois : « Bel oncle, quel est donc ton tourment ? ». La philosophe Simone Weil posait par écrit le 13 avril 1942 au poète Joe

Bousquet cette question. La correspondance 1942 de Simone Weil et de Joe Bousquet qui vient d'être éditée en mars 2019, aux éditions Claire Paulhan porte le même titre : « Quel est donc ton tourment ? ».

Thierry, qui avait dix ans lorsque son père est mort, tente à mon sens de répondre à la même question, en travaillant à comprendre son père dans sa vie et dans son œuvre, tout en s'adressant à des lecteurs, ceux-là même qui étaient conviés par Jean Anglès d'Auriac, à poursuivre cette œuvre.

Nous tous, lecteurs de ce livre de Thierry, comprendrons que ce qui est dit ici du contexte général des années 1920-1950 et des idées d'alors ne soit qu'indicatif, et que ce qui relève de la vie de Jean Anglès d'Auriac soit à la fois précis et pudique. Dans les deux cas, cela nous laisse la liberté de nous faire par nous-mêmes une idée du climat dans lequel s'est construit l'homme et le philosophe, tout en lisant plus loin dans l'ouvrage quelques exemples de sa correspondance abondante, notamment familiale, durant ses années d'étude et surtout de celle, non moins abondante, qu'il a eue avec Jean Guilton.

L'exposition par Thierry du travail philosophique de son père est le corps nodal de cet ouvrage. Il l'expose d'une manière à la fois agencée et synthétique. Nous pouvons ainsi nous en faire une idée d'ensemble suffisamment précise. Cela a son importance, car l'œuvre en question demande une assez grande concentration d'esprit tant elle est d'une scrupuleuse logique d'agencement et d'une non moins scrupuleuse précision notionnelle. En effet nous sommes en présence de ce que René Le Senne, dans une lettre adressée à Christiane, la femme de Jean Anglès d'Auriac, après la mort de ce dernier, désignait comme « une sévérité, égale dans l'application de ses méthodes de pensée et dans l'expression de ses idées ». Cela confère à ses écrits, écrivait-il, « une beauté classique qui manifestait en même temps sa lucidité intellectuelle et la force d'une foi religieuse et philosophique où il puisait sans cesse son élan ».

Jacques Chevalier, son professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Grenoble, eut une importante influence sur Jean Anglès d'Auriac qui fit partie de ces étudiants réunis de manière privilégiée autour de leur maître. Nous en avons le témoignage d'Emmanuel Mounier dans ses carnets. Les discussions tournaient autour du rapport entre l'intuition et les systèmes philosophiques, de l'Un et du multiple, de la Révélation et de la raison, du même et de l'autre, etc. Nous sommes en 1926. Ce qui tourmentait alors Jean Anglès d'Auriac était la question du miracle. Cette question avait été un élément de controverse depuis la publication en 1863 de *La vie de Jésus* de Renan. Celui-ci mettait en cause la validité scientifique des miracles de Jésus.

Trente ans plus tard, en 1893, Maurice Blondel défendait l'idée du miracle comme signe nécessitant pour être reçu une préparation intérieure. Ces controverses préfiguraient la crise moderniste. Jean Anglès d'Auriac, repris par Jacques Chevalier, disait qu'en présence de certains faits que nous voyons du dehors et qui sont nommés « miracles », nous sommes autorisés à les assimiler à des actes analogues qui chez nous sont le produit d'une intention, et à les rapporter à une pensée analogue à la nôtre, mais plus puissante, puisque ces faits sont irréalisables par nos moyens humains. Si ce n'était pas le cas, on ne ferait que décrire de simples phénomènes. Jacques Chevalier soulignait que le miracle n'était pas une rupture du déterminisme naturel, comme le pensait Léon Brunschvicg, mais une rupture de l'ordre habituel des faits. Le miracle n'est pas du naturel que nous ne connaissons pas. Ce que soulignait Jean Anglès d'Auriac, c'est qu'il est spécifié par la connaissance positive de certaines données nous incitant à y voir un acte analogue à l'acte humain. Il distinguait par ailleurs le déterminisme scientifique qui suppose la notion de loi et le déterminisme philosophique que le *Vocabulaire de Lalande*, qui venait de paraître chez Alcan en 1926, définissait ainsi : « étant donné l'état de l'univers à un moment quelconque,

je puis en déduire nécessairement l'état immédiatement suivant »¹. Jacques Chevalier, qui avait eu pour professeur Émile Boutroux, pensait comme lui que « l'ordre qui règne dans la nature n'est pas le déterminisme mais la contingence » et que « cet ordre est celui qui, pouvant ne pas se réaliser, doit avoir une raison de s'être réalisé ». Il disait que les lois ne régissent pas les faits mais seulement leur répartition probable, qu'il s'agissait de constater les faits, que tous les miracles, en tant que faits, ne se ressemblent pas. Il n'y a pas une règle unique d'interprétation pour tous les miracles car les cas sont toujours des cas d'espèce. Par ailleurs, il disait que la simple constatation des faits sensibles ne fait pas tout. À elle seule, elle ne fait pas croire mais donne à réfléchir. « Mais voilà, expliquait-il, il y a ceux qui ne veulent pas y aller voir, et qui nient a priori. Ceux-là n'ont pas confiance dans la vérité de leur doctrine puisqu'ils craignent de la voir renversée. Celui qui croit à la vérité n'a pas peur de la lumière, car il sait que la vérité ne peut pas se contredire »². Il se référait au père Pouget dont lui-même et Jean Guilton ont fait de magnifiques portraits³. Le père Pouget⁴ considérait, lui, que les témoins sont faillibles aussi bien dans le cas du Christ que dans celui des miracles. Selon lui, les miracles comme tels ne pouvaient jamais être des objets de foi, seule la Révélation est objet de foi, la Résurrection du Christ est objet de foi en tant que surnaturelle, c'est-à-dire le Christ entré dans sa gloire avec son corps glorieux, mais le signe sensible, la résurrection charnelle, visible, n'est pas objet de foi en tant que tel. Cependant y renoncer (comme Édouard Le Roy, par exemple, quand il nia le tombeau vide, ce qui lui valut d'être aussitôt mis à

¹ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 2 volumes, Alcan, 1926, définition C de l'entrée *Déterminisme*.

² Y. ROULIERES, B. COMTE, *Entretiens, 1926–1944, Emmanuel Mounier*, Rennes, PUR (Presses Universitaires de Rennes), 2017, p. 49.

³ J. GUITTON, *Portrait de Monsieur Pouget*, Paris, Gallimard, 1941, dédié à Jacques Chevalier. Cf. J. CHEVALIER, *Cadences*, Paris, Plon 1939 ; *Bergson et le père Pouget*, Paris, Plon, 1954 ; *Logia : Propos et enseignements du Père Pouget*, Paris, Plon, 1954 ; *Mélanges*, Paris, Plon, 1957.

⁴ G. POUGET, *Origine surnaturelle ou divine de l'Église catholique d'après les données de l'histoire* ; Lyon, Imprimerie de Neveu (1922) ; *L'origine du mal moral et la chute primitive* (1927) ; *Le Christ et le monde moral* (1929) ; *Inspiration de la Bible* (1930).

l'index), c'est atteindre indirectement la vérité de foi. Les témoins sont ceux qui ont vu. Les croire suppose qu'ils sont sincères, « dignes de foi » selon l'expression consacrée et que leur attestation repose sur l'exactitude de ce dont ils témoignent, alors même que le témoignage n'est pas une simple machine d'enregistrement de données objectives et que l'on ne peut aller vérifier le fait lui-même.

Né en 1847, le père Pouget avait enseigné la théologie de 1885 à 1905. Suspecté de modernisme, il fut interdit d'enseignement au scolasticat des Lazaristes dont il faisait partie. Devenu aveugle, c'est Jacques Chevalier qui l'aidera à composer ses livres publiés à usage privé, et c'est Jean Guitton, qui, publiant *Le Cantique des Cantiques* aux éditions Gabalda en 1948, associera à son nom celui de Guillaume Pouget, décédé le 24 février 1933. Dans *Cadences*, Jacques Chevalier notait : « jusqu'à la dernière heure, Monsieur Pouget demeurera pour nous le maître auquel nous avons recours dans toutes nos difficultés, celui qui les résolvait d'un mot avec une infaillible sûreté, ou qui, par sa seule présence, les faisait s'évanouir comme une ombre à la lumière du vrai ». Le « nous » dont il était question avait pour noms : Jean Anglès d'Auriac, Paul Belmont, Louis Bourgey, Gabriel et Louis Garrone, Henri et Jean Guitton, Jean Lacroix, André Latreille, Emmanuel Mounier.

Cela posait par ailleurs la question des rapports entre la Révélation et la raison. Jacques Chevalier soulignait à cet égard que lorsqu'on dit que Dieu peut être connu par la raison, cela voulait dire : « Il est possible que Dieu soit connu par la seule raison mais il peut bien être qu'il n'ait jamais été trouvé par elle »⁵. Le père Pouget pensait ainsi : « Lorsque nous affirmons que le plus ne peut venir du moins, nous ne faisons qu'énoncer le postulat que nous avons posé d'abord, touchant la valeur de la raison humaine ». Ce postulat le voici : « la raison est la grande lumière de l'homme. Elle ne fait pas la vérité... mais elle la constate, et elle en est juge »⁶.

⁵ *Entretiens, 1926-1944, Emmanuel Mounier*, op. cit., p. 51.

⁶ G. POUGET, *Origine surnaturelle ou divine de l'Église d'après les données de l'histoire*, (ad usum privatum, Lyon, 1922).

« Vous le compreniez, il vous comprenait, il vous aimait », écrivait Jacques Chevalier à Jean Anglès d'Auriac le 6 mars 1933, après la mort du père Pouget. Vingt et un ans plus tard, le 6 mai 1954 à Rennes, Jean Anglès d'Auriac rejoignait le père Pouget. Il n'avait que 52 ans. Il laissait à nos réflexions et à nos méditations ces deux ouvrages aux titres symboliques de sa démarche : *La recherche de la vérité, sa genèse idéale et son fondement* et *En quête du meilleur régime de l'esprit*. C'était respectivement sa thèse principale et sa thèse complémentaire soutenues le 20 juin 1952 avec mention *Très honorable*. Elles avaient été dirigées par René Le Senne qui admirait chez lui « son grand courage » et son « attachement le plus désintéressé à la découverte de la vérité ».

Ses thèses, oui. Mais il s'apprêtait à écrire un troisième volume où il aurait utilisé la méthode explorée méticuleusement dans les deux premiers et qui aurait été ce qu'il appelait l'œuvre de la « bona mens », dont bien entendu faisaient partie les deux premiers. Il a laissé par ailleurs des notes de cours et des écrits non publiés concernant Descartes, ainsi qu'un mémoire sous la direction de Pierre Tisserand concernant Maine de Biran et sa critique de la philosophie de Descartes.

Il avait écrit également une étude sur le « Notre Père » que le père Décisier appréciait, tout comme le père de Lubac⁷. Avec les « Tala » (ceux qui vont-à-la messe) dont il faisait partie, il avait participé aux retraites de Gentilly et suivi les cours du père de Tonquédec, ce qui ne l'avait pas empêché de rencontrer et de discuter avec le père Teilhard de Chardin.

Le vrai s'avère toujours, pour Jean Anglès d'Auriac, ne pas être une fin et la croyance ne lui est pas ordonnée comme à un terme ultime. Ce serait renverser les rôles : « en réalité, c'est le vrai qui est au service de la croyance, dans la mesure où celle-ci, vraie et réglée par la fonction hégémonique de l'esprit, est pour l'homme

⁷ Ce commentaire du Pater est à paraître. D'une profondeur théologique trinitaire très dense, il en est question plus en détails dans la dernière partie de ce livre.

un bien ». Cette « fonction hégémonique de l'esprit », c'est ce qu'à tout prix il voulait sauver et ce qui, à mon sens, constitua son épine dorsale ontologique ainsi que son tourment philosophique.

Pour lui, l'esprit est distinct de ses idées. Il juge, se retire de ses opérations mentales, reste maître de ses compositions. Il s'en abstrait toujours en tant qu'hégémonique dans le temps même où il les opère. Il attend pour les entériner que le rapport objectif qu'elles prétendent dire, par son évidence, les agrège, les soude en dernier ressort et pour toujours. Quant aux connaissances inconscientes, qui nous sont sans cesse données dans des pensées inconscientes, les nier serait capituler devant ce que Jean Anglès d'Auriac dénommait « un injuste besoin d'évidences sensibles » ; et affirmer leur existence renvoie à la reconnaissance par la mémoire qui est en travail et est un travail. Jean Lacroix disait dans *Le sens du dialogue*⁸ qu'il y a un aspect nécessairement ontologique de toute pensée réfléchie. « En son fond », disait-il, « l'esprit enveloppe une affirmation supra-historique : en un sens, l'esprit a référence à l'Éternel, il se meut dans l'Éternité... mais si notre pensée enveloppe l'idée de l'Être infini, elle ne l'enveloppe qu'implicitement. Si nous pouvions directement connaître l'Infini, nous vivrions dans un éternel présent qui serait pure affirmation, nous échapperions au temps pour être dans l'éternité. Telle n'est pas la condition humaine ».

Il y aurait beaucoup à dire de l'œuvre inachevée de Jean Anglès d'Auriac, des rapports chez lui entre la philosophie et la psychologie, de ses distinctions entre la pensée et la connaissance, entre la connaissance et la croyance, de leur condition nécessaire, de ce qu'il nomme « le jugement certainement vrai », de ce qu'il appelle le réel, de la règle qu'il se donne, à savoir que « pour qu'une croyance et un jugement soient nécessairement vrais, il faut et il suffit que la pensée représentative, objet de la croyance et contenu du jugement, soit la simple expression mentale symbolique d'une donnée actuellement perçue ».

Il faudrait aussi parler de l'importance psychologique, métaphysique et morale du *Je pense donc je suis*, de sa critique du

⁸ J. LACROIX, *Le sens du dialogue*, Neufchâtel, La Balconnière, 4^e édition, p. 105.

spiritualisme cartésien et de sa lecture de Maine de Biran où ce que ce dernier nommait « l'expérience du fait primitif de sens intime » rejoignait en lui la croyance en l'Esprit. Jean Anglès d'Auriac aurait pu signer ce passage de l'article d'Emmanuel Mounier paru dans « La vie catholique » du 3 septembre 1927, intitulé *À propos d'une thèse sur Maine de Biran : la leçon d'une vie* : « J'entends maintenant – écrivait Emmanuel Mounier dans cet article –, la communication intérieure d'un Esprit supérieur à nous qui nous parle, que nous entendons au-dedans, qui vivifie et seconde notre esprit sans se confondre avec lui... cette communication intime de l'Esprit avec notre esprit propre, quand nous savons l'appeler ou lui préparer une demeure au-dedans, est un véritable fait psychologique et non de foi seulement ».

La mort avait surpris Maine de Biran, continuait Emmanuel Mounier « au moment où il arrivait le regard ébloui au seuil de cette vie de l'esprit ». N'est-ce pas ce qui est arrivé à Jean Anglès d'Auriac au moment où il s'apprêtait à écrire *l'Œuvre de la bona mens*, alors qu'il s'en était donné toutes les conditions avec « la recherche de la vérité » et s'était mis « en quête du meilleur régime de l'esprit » ?

« Connaître, c'est chercher » disait Pascal. « La connaissance n'est pas un terme, mais une voie et une vie, inséparables » disait Jacques Chevalier. Jean Anglès d'Auriac a consacré sa vie à la recherche de *l'Œuvre de la bona mens*. Il a pris pour cela toutes les précautions dans l'élaboration de ce qu'il appelait un « parfait régime de l'esprit », se donnant aussi les conditions nécessaires et suffisantes pour mettre en place « une science humaine ordonnée au service du Bien ».

En un sens, Jean Anglès d'Auriac restait proche de l'enseignement de Jacques Chevalier pour qui une logique scientifique, métaphysique et morale était l'objet propre à la philosophie ; et pour qui discerner le Bien en s'appuyant sur l'expérience interne et sur l'expérience externe impliquait comme chez Bergson une métaphysique positive.

Jean Anglès d'Auriac, quant à lui, a essentiellement cherché à travers l'Idée platonicienne de Vérité, sans qu'il s'agisse pour

autant d'une recherche kantienne des conditions a priori de la connaissance, les conditions logiques de possibilité du discernement. En réalité, il rêvait d'une axiomatique identifiant et ordonnant les premiers principes de nos raisonnements afin que, justement maniées, les vérités conclusives aboutissent à un service du Bien fondé en raison. Sous cet aspect, sa pensée m'apparaît comme celle d'un agenceur de l'activité de l'esprit, de ses conditions, de ses fonctionnements, de ses régulations. Il assumait ainsi à sa place de philosophe la valeur intrinsèque de sa lignée paternelle mathématicienne et polytechnicienne. Son style est de facture classique et a l'allure explicative d'une étude plus que scrupuleusement ordonnée, pouvant faire penser à certaines pensées analytiques anglo-saxonnes actuelles, ou en un autre sens à Baruch Spinoza. « Que dites-vous de vous-même ? » lui avaient demandé les membres du jury de sa thèse. Il avait répondu : « Spinoza et la liberté ».

Si Jean Anglès d'Auriac est antimoderne, et il l'est, c'est dans l'anti-modernisme un chercheur indépendant et paradoxal. Paradoxe d'être antimoderne (ce qui est un terme qu'il n'emploie pas) alors qu'il a comme directeur spirituel Guillaume Pouget, suspendu d'enseignement pour avoir dit qu'il fallait tenir compte de la mentalité d'une époque donnée et des conditions de réception de l'Évangile, pour avoir parlé et s'être servi de la notion de développement chez Newman et surtout avoir été confondu à tort par ailleurs avec la démarche d'Alfred Loisy. Paradoxe d'être antimoderne et d'avoir écrit un volume entier pour savoir s'il avait le droit de passer sa vie à la recherche de la Vérité, ce qui constituait son réel engagement personnel dans l'agir de penser. Paradoxe d'être antimoderne alors qu'il fut attentif aux découvertes scientifiques et à l'évolution de l'épistémologie à son époque. Paradoxe d'être antimoderne spiritualiste préoccupé de la genèse idéale et du fondement de la recherche de la Vérité en vue d'élaborer une science humaine au service du Bien et d'avoir eu, particulièrement attentif à la personne, sous le nom de Dalivoix, une activité de graphologue, de 1946 à sa mort, informé par ailleurs qu'il était de la

caractérologie par René Le Senne lui-même, puis par le professeur Maistriaux à Bruxelles. J'en profite pour dire qu'il avait, de plus, exercé à Rennes, à la mort d'Albert Burloud, les fonctions de directeur du *Laboratoire de Psychologie du Centre d'Etudes Psychotechniques* que ce dernier avait fondé.

Comme le dit Hubert Faes dans sa présentation des études de Pierre Colin⁹, «la vérité n'est pas simplement accord de la connaissance avec un réel supposé donné, elle est vérité à faire dans l'existence, elle se vérifie pratiquement. Elle suppose un accord avec soi-même et aussi une communication avec les autres, un être vrai de soi-même dans le rapport avec autrui... elle suppose que l'esprit soit libre de la reconnaître comme telle, et ceci non seulement en sciences, mais aussi en philosophie et dans la foi religieuse ». La vérification pratique dans la vie de Jean Anglès d'Auriac s'est effectuée dans la recherche, dans l'enseignement avec ses étudiants, dans sa pratique graphologique et psychologique, dans sa direction institutionnelle, ainsi que dans sa vie familiale, dans sa foi, et non dans la vie politique ou artistique. Ce fut son choix, qui certes ne fut pas celui des intellectuels de son époque, y compris de ses amis, de plus en plus préoccupés par les dangers de l'esprit du temps devenus leur tourment.

Thierry a bien perçu cette indépendance d'esprit chez son père en lisant son œuvre. Il nous permet, à nous lecteurs, d'approcher cette œuvre et sa singularité à son époque. En donnant cette œuvre aux Archives Nationales et en la rendant disponible sur internet avant qu'elle ne soit bientôt à nouveau publiée, il rejoint le désir de son père qu'elle puisse être poursuivie avec des gens « de bonne volonté ». Ce livre de son fils Thierry devient ainsi, 65 ans plus tard, la propédeutique facilitatrice de l'œuvre inachevée de Jean Anglès d'Auriac.

Gérard Lurol

⁹ P. COLIN, « *Morale et religion au temps de la crise moderniste* », Études d'histoire de la philosophie française (XIX^e et XX^e siècles). Études réunies et présentées par Hubert Faes, Presses Universitaires de Louvain, 2017, p. 9.

INTRODUCTION

L'objectif premier de cet ouvrage est bien sûr de présenter le philosophe Jean Anglès d'Auriac, mort trop tôt pour faire connaître sa pensée, son originalité et sa force, et les perspectives qu'ouvrent ses travaux. Les accidents de santé répétés, des hémorragies méningées le clouant à de multiples reprises sur son lit d'hôpital et entraînant de grandes fatigues, ont considérablement retardé la finition et la publication de ses recherches. La mort l'a emporté alors qu'il venait juste de donner le « bon à tirer » de sa thèse qu'il n'a donc pu commenter, expliquer et divulguer.

Il menait un projet philosophique, en dehors de toute autre école philosophique, dont l'ambition était de construire une métaphysique comme science qui déboucherait sur une nouvelle ontologie appliquée au Moi, aux choses et à l'idée de Dieu. Ce projet a été défini dans ses fondements et sa méthode, qui est appliquée à la question de la connaissance. Il devait être poursuivi et construit avec des « associés » (à comprendre autrement que des disciples) qu'il commençait à rassembler.

Cet ouvrage s'adresse ensuite aux philosophes qui sont intéressés à revisiter, avec Jean Anglès d'Auriac, de manière critique et historique, le spiritualisme cartésien à travers une étude inédite des textes de Descartes se rapportant à son *Cogito*.

Le contexte général sur le plan des idées est rappelé en introduction. Il est ensuite rendu vivant par le témoignage sur cette époque qu'apportent les lettres que Jean Anglès d'Auriac envoyait chaque semaine à sa mère, notamment lorsqu'il était en khâgne ou à l'ENS. Celles-ci, non seulement illustrent la formation de sa pensée, mais donnent aussi un éclairage particulier sur la vie en Khâgne, à l'ENS et à la Sorbonne ainsi

que sur les professeurs de l'époque. Celles évoquant son ami Jean Guilton, penseur chrétien comme lui, brillant et profond à la fois, décrivent à travers des échanges de haute valeur intellectuelle et spirituelle, l'atmosphère qui enveloppait le milieu universitaire.

À tous ces sujets se rajoute l'interrogation essentielle : à quelle question plus personnelle, plus profonde, la lecture de ce livre et des œuvres de Jean Anglès d'Auriac peut-elle apporter une réponse ? Celle-ci commence à apparaître dans le très important « discours de Roanne » qui dit le pourquoi, le *pour quoi*, et les principes du travail philosophique. Même si ce travail est le propre de professionnels, ses résultats concernent tout être qui n'en reste pas à l'écume des choses, qui s'attache à la nature et aux fondements des réalités, ou simplement s'intéresse aux apports de la réflexion philosophique et ne veut pas rester à l'écart de celle-ci.

Enfin, il peut être utile de signaler aux lecteurs intéressés que les documents relatifs à Jean Anglès d'Auriac, ses écrits et les études inédites, ses notes de cours, ses correspondances (plusieurs milliers de lettres avec des camarades et professeurs de l'ENS, avec sa famille) sont consultables aux Archives Nationales, au fonds Jean Anglès d'Auriac, cote 784AP/1-9. Ils peuvent être aussi demandés sous leur forme numérisée à sa famille à l'adresse courriel : tanglesdauriac@yahoo.fr

PREMIERE PARTIE

UN PHILOSOPHE DANS LES ANNEES 1920-1950

I

Contexte historique et intellectuel

1. Contexte historique

Un rappel très général du contexte global de l'époque qui suit la première guerre mondiale s'impose avant de décrire la situation dans le monde des idées. Il n'est guère nécessaire de redire combien cette période des années 1914-1950, traversée par les événements majeurs que furent les deux grandes guerres mondiales, la révolution bolchevique, le national-socialisme, les idéologies du fascisme et du communisme, a été marquée dans toute l'Europe par des malheurs, des horreurs et de profonds bouleversements. L'économie occidentale traverse alors la crise de 1929. Les théories économiques occidentales, fondées sur l'idée de la recherche d'une satisfaction maximale de l'individu, sont concurrencées par des approches macroéconomiques qui remettent en cause la pensée libérale. À l'Est, le socialisme et le marxisme prophétisent la fin du capitalisme et visent à exporter et internationaliser le système collectiviste. En Europe et en France, les progrès techniques, les modes de production et les nouvelles organisations économiques, transforment la vie sociale et individuelle et font rapidement bouger les équilibres ruraux.

Politiquement, entre les deux guerres, les vrais partis politiques sont à gauche et au centre car mieux organisés que les partis de droite, et s'appuient sur une population attentive aux expériences socialistes à l'étranger. Issu du parti socialiste, le parti communiste se crée en France en 1920 sous la forme de la section française de l'Internationale communiste.

Après les alternances de régimes politiques depuis la Révolution, l'idée de République n'est pas unanimement acceptée dans la société, comme en témoigne le mouvement monarchiste de *l'Action Française*. Peu nombreuse par ses adhérents, elle est néanmoins une véritable force politique pour une partie de la classe intellectuelle. Maurras, hanté par le risque de décadence dont il voyait l'origine dans la Révolution de 1789, patriote opposé au pacifisme, est son maître à penser. Bien qu'agnostique, il défendait les valeurs du catholicisme. Poète et écrivain, son attrait dépassait les clivages purement politiques, en attirant soit momentanément Maritain (1882-1973) et Anglès d'Auriac, soit durablement pour d'autres, des philosophes, théologiens, écrivains, historiens, hommes politiques comme Léon Daudet, Jacques Bainville, Barrès, Massis, ainsi que des lecteurs assidus comme Proust, Gide, Apollinaire¹⁰. Le manifeste *Pour un parti de l'intelligence* rédigé par Henri Massis en 1919 illustre ce rapprochement sur des idées d'influence maurrassienne entre des laïcs comme Maritain et des clercs, parmi lesquels des jésuites comme Yves de la Bière et Joseph de Tonquédec¹¹. L'Action Française fut condamnée par le pape en 1926, au trouble de nombreux catholiques. Dans une France globalement catholique, le *ralliement* des catholiques à la République avait cependant été demandé par le pape Léon XIII en 1892. Il se trouve renforcé par le patriotisme de guerre et le sentiment national qui en découle.

Les gouvernements ont de plus à gérer les conséquences de la sécularisation de la société, et avec la volonté de renforcer la « tradition républicaine », les batailles autour de la laïcité, très vives à la fin du siècle précédent, continuent au début du XX^e siècle. À cela contribue le réveil (ou la poursuite) de l'anticléricalisme. L'athéisme progresse, héritage du siècle des Lumières qui a remplacé la philosophie théocentrique par une philosophie anthropocentrique, et instauré une religion sans Dieu, celle de la Raison. L'influence du positivisme d'Auguste Comte, considérable à son époque, est encore très forte au début

¹⁰ Cf. J.-J. BECKER – S. BERSTEIN, *Histoire et frustrations*, Paris, Seuil, 1990.

¹¹ É. FOUILLOUX, *Une Église en quête de liberté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 70.

du XX^e siècle. Sa doctrine exposait notamment sa théorie célèbre des *trois états* : dans le premier, l'état théologique ou fictif, l'homme s'attache aux religions et aux superstitions ; le second, l'état métaphysique ou abstrait, est transitoire, l'homme s'intéressant alors aux questions métaphysiques, pour aboutir enfin à « l'état positif » où l'homme ne s'attache qu'aux questions scientifiques, seules dignes d'intérêt. Ainsi, l'homme est libéré de fausses questions aux réponses impossibles à prouver, dans une démarche qui mène au rejet total de la métaphysique.

Notons que dans cet ensemble de questions ou plutôt de batailles sociales, économiques, politiques, philosophiques, théologiques, religieuses, les philosophes quittent le domaine philosophique purement spéculatif pour le concret. C'est l'émergence de la philosophie pratique, avec la notion d'engagement chez Mounier et Maritain pour les chrétiens, Sartre (1905-1980) et Camus (1913-1960) chez les athées. C'est le début de ce qu'on appelle les « intellectuels engagés », terme semble-t-il attribué en premier à Emmanuel Mounier. Il propose une « troisième voie » entre capitalisme et socialisme, à la recherche d'une société construite sur une vision élargie et profonde de la personne. À cette époque s'organisent également divers mouvements de *Jeunesse catholique*.

2. Contexte intellectuel

Le tableau des idées philosophiques dans la première moitié du XX^e siècle va se trouver modifié. Le XIX^e siècle avait installé, sur les fondements rationalistes des Lumières, le positivisme et le pragmatisme ainsi que le matérialisme, jusqu'à ce que, en fin de siècle, apparaissent des remises en cause de cette raison et des absolus en général. À la mort de Dieu, déclarée par Nietzsche qui prophétise alors le nihilisme, succède le triomphe de l'homme avec l'arrivée de nouvelles sciences humaines, tandis que la psychologie commence à se séparer de la philosophie et qu'émerge la psychanalyse. La phénoménologie, préparée par

Kant, se révèle un apport fondamental et trouve ainsi sa place durablement. La seconde guerre mondiale soulève ensuite une crise de conscience, pose à nouveau les questions de sens, dont celle du mal. L'absurde dénoncé par Camus et les idées développées dans les philosophies dites du soupçon, entraînent la déclaration de la mort de l'homme. Les philosophies de l'extériorité prennent également place et veulent expliquer l'homme par l'une ou l'autre des forces extérieures à Dieu et à l'homme (sociologisme, historicisme, psychologisme). Apparaissent alors des visions opposées sur Dieu, sur l'homme, sur le sens de la philosophie et de la métaphysique.

Il serait très incomplet de passer sous silence, dans ce bref tableau, l'importance des débats théologiques autour de la pensée chrétienne. Ce serait oublier d'une part la crise moderniste et son influence sur les penseurs chrétiens, et d'autre part le retour du thomisme comme philosophie. En 1914, le pape Pie X demande aux professeurs catholiques de philosophie d'enseigner les principes du thomisme dans les universités et les lycées, ce que Benoît XV appuie en 1917. Étienne Gilson (1884-1978) et Jacques Maritain s'appliquent à faire connaître cette philosophie.

a) Tentative de retour de la métaphysique et de refondation de la philosophie

Ce thème, qui guide les réflexions philosophiques de Jean Anglès d'Auriac, doit être restitué dans son cheminement historique. Descartes (1596-1650) avait proposé une méthode pour faire de la métaphysique une science, capable d'accéder à des vérités hors de la foi et de la Révélation, et cela grâce à une bonne utilisation de la raison. Kant (1724-1804), un siècle et demi après, remet en cause la métaphysique en niant la capacité de l'homme à entrer en relation par la raison pure avec des réalités qui sont au-delà des phénomènes. Pour lui, la métaphysique « pure » qui prétend atteindre « l'être en lui-même » est impossible. En revanche, par l'expérience de la liberté dans la vie morale, et par l'exercice de la « raison pratique », il revalorise une

métaphysique qui aboutit à fonder une nouvelle ontologie de l'homme¹².

À la fin du XIX^e siècle, pour connaître le « sujet humain » sur lequel la métaphysique était recentrée, trois voies étaient ou allaient être explorées¹³ : celle des empiristes, basée sur l'étude expérimentale, et approfondie par la très importante phénoménologie ; celle du courant idéaliste, héritière de Kant, qui considère l'être en tant que « pensée » en s'attachant spécialement à la connaissance ; et celle issue de Maine de Biran (1766-1824), auteur peu connu des non philosophes mais cependant majeur, qui étudie le « sujet humain » en lui-même, le « moi » intérieur révélé par l'expérience de la pensée. Cette dernière voie se retrouvera dans le courant spiritualiste, qui tiendra une place importante sur la première moitié du XX^e siècle, jusqu'à l'arrivée de l'existentialisme. Elle sera également à l'origine du courant personnaliste devenu une vraie pensée philosophique avec Emmanuel Mounier. La tradition spiritualiste s'oppose au matérialisme, et sans être un système philosophique unifié, marque un retour à la métaphysique.

Elle regroupe nombre de penseurs et philosophes, amis, collègues et professeurs de Jean Anglès d'Auriac, et philosophes de la génération qui le précède. On y trouve, parmi les plus grands philosophes de l'époque, Henri Bergson (1859-1941).

¹² Note de l'éditeur : pour resituer cette entreprise dans son contexte à la fois théologique, philosophique et métaphysique, avec ses risques inhérents, on peut se reporter au livre *Les Mystères du christianisme*, de M. J. SHEEBEN, Paris, Desclée de Brouwer, 1947, notamment au chapitre XI, p. 736 s., Scheeben précise et démontre, face au rationalisme, que « la théologie est une science autonome, distincte en particulier de la philosophie. Le domaine objectif propre de la théologie est celui des mystères de la foi. Ce domaine forme un tout cohérent, distinct des vérités rationnelles. Mais la théologie s'étend aussi, sous un autre aspect, au domaine de la philosophie. La raison, critère de la philosophie, ne peut juger par elle-même des objets propres de la théologie ». On verra que notre auteur, dans son analyse de Descartes citée in extenso plus bas, était conscient des limites de la métaphysique cartésienne et qu'il respecte ces domaines de compétences. On peut également se référer à l'introduction de *Fides et Ratio*, § 1 à 6 pour comprendre les enjeux du travail de Jean Anglès d'Auriac aujourd'hui.

¹³ D'après François BOUYER, de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice.

Gouhier rapporte dans son livre d'entretiens¹⁴ ces mots de Gilson lors d'un exposé à un colloque sur Bergson réalisé par le père jésuite Joseph de Tonquédec (1868-1962) : « Qui nous a rendu la métaphysique à un moment où on nous disait qu'elle était morte ? Bergson ! ». Teilhard de Chardin fait bien sûr également partie de ce courant.

Ce retour de la métaphysique est également marqué par la création de la *Revue de Métaphysique et de Morale* fondée en 1893 par Alphonse Darlu (1849-1921) ainsi que Xavier Léon (1868-1935). Tous les grands noms du courant spiritualiste entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle y participent ou y écrivent, notamment Élie Halévy (1870-1937), Léon Brunschvicg (1869-1944), Dominique Parodi (1870-1955), Jean Wahl (1888-1974), Jacques Chevalier, Émile Boutroux (1845-1921), Maurice Blondel (1861-1949) et aussi le mathématicien Poincaré (notons ici l'importance des rencontres entre philosophes et scientifiques comme Einstein, de Broglie, Perrin, Langevin, Cartan, Hadamard, Becquerel). Proches de Jean Anglès d'Auriac parmi les métaphysiciens, il faut nommer Jankélévitch (1903-1975), normalien de la promotion précédente, René Le Senne (1882-1954), son directeur de thèse qui développe une branche du spiritualisme avec Louis Lavelle (1893-1951). On retrouvera bien sûr ces mêmes philosophes dans le paragraphe consacré au courant spiritualiste.

Précisons que toute métaphysique se présentant comme une ontologie, c'est-à-dire une description de l'être, se doit d'être précédée et conditionnée par une théorie de la connaissance. Celle-ci s'attache alors à analyser la structure de l'esprit et de la raison, et se confronte à la dualité sujet-objet présente lors de l'activité de connaître. C'est bien ce que Jean Anglès d'Auriac traite dans ses travaux de thèse qui sont regroupés sous le titre « Essai de philosophie générale ».

En reprenant les trois voies énoncées (empiriste, idéaliste et spiritualiste), on peut suivre Léon Meynard dans ses cours de

¹⁴ H. GOUIER, *Henri Gouhier se souvient, 5 entretiens*, Paris, Vrin, 2005.

philosophie¹⁵. Il développe les deux couples antinomiques de doctrines qui s'y opposent tant sur le plan métaphysique que logique. Tout d'abord, le rationalisme qui pose le primat de la raison, source principale de la connaissance et affirme celui du sujet sur l'objet. Dans ses formes diverses, il s'oppose à l'empirisme qui place l'expérience (au sens large, incluant l'expérience intérieure) comme source principale, voire exclusive de la connaissance. Le deuxième dualisme utile à rappeler est celui de l'idéalisme et du réalisme. Dans le premier cas, l'esprit est la réalité fondamentale dont tout dépend, au point que l'existence se ramène à la pensée et le monde n'est autre que les représentations de la pensée. Pour le réaliste, en revanche, l'être existe indépendamment de la pensée. Il ne se réduit pas à elle, et la vérité est alors l'accord de la pensée, non seulement avec elle-même, mais avec son objet. Elle est transcendante à l'esprit humain, susceptible d'être atteinte par lui. On trouve chez Platon un « réalisme des essences » pour lequel « il existe un monde intelligible plus réel que l'autre, le monde des choses en soi où sont inscrites des essences existant en elles-mêmes indépendamment du monde sensible où elles se reflètent et de l'esprit qui les contemple ». Les diverses philosophies de l'être, du monde extérieur, des finalités, font appel alors à telle ou telle approche, selon les thèmes traités. Globalement, on peut dire que Jean Anglès d'Auriac, spiritualiste comme on le voit plus loin, se retrouve dans la tendance rationaliste-réaliste.

Pour compléter cette description du contexte intellectuel, quelques thèmes méritent encore des développements, mais reconnaissons-le, ici trop sommairement pour prétendre retracer leur complexité et leur richesse. Seront donc évoqués la phénoménologie en tant que pensée et surtout méthode suivie de façon incontournable par tout philosophe de toute tendance ; puis le spiritualisme qui caractérise cette première moitié du siècle ; enfin, également de façon toujours très sommaire, la question religieuse avec la crise du modernisme et le renouveau

¹⁵ L. MEYNARD, *Métaphysique*, Paris, Librairie classique Eugène Belin, 1960 et *Logique et philosophie des sciences*, Librairie classique Eugène Belin, 1960.

du thomisme. On rappellera alors la présence influente sur le plan intellectuel de l'*Action Française* qui fait partie du tableau de l'époque.

b) La phénoménologie

Le fondateur de ce courant qui sera développé dans des voies parfois différentes est Edmond Husserl (1859-1938), mathématicien d'origine, comme beaucoup des grands philosophes jusqu'au XX^e siècle. Kant avait réduit au phénomène la possibilité de connaissance. Il admettait l'existence d'une réalité en soi, mais à jamais inconnaissable, puisqu'on ne connaît que ce qui peut nous apparaître comme construit par tout notre système de sensibilité et d'intelligence. Husserl, quant à lui, veut revenir aux « choses mêmes », non en ce qu'elles sont dans leur réalité la plus profonde, mais en retrouvant l'« apparaître premier » de toutes ces choses, qu'elles soient des souvenirs, des perceptions d'êtres concrets ou tout ce qui va informer la vie de la conscience.

Ce qui apparaît immédiatement à la conscience, ce sont les phénomènes. La phénoménologie en est la description. La méthode consiste à procéder à différentes réductions ou mises entre parenthèses, ce qui conduit alors à mettre hors-jeu les systèmes philosophiques connus qui ne sont que suites d'opinion, ou encore la pensée scientifique qui prétend expliquer une réalité. Seule reste la conscience, sorte de moi pur qui n'est pas le moi connu par introspection. Son rôle, en visant les objets, est de les faire apparaître devant elle. Husserl ajoute que toute conscience est « conscience de ». En visant quelque chose qui n'est pas elle, mais se situe au-delà de ce qu'elle est, la conscience propre procède d'un acte intentionnel qui revient à se transcender. Réfutant le psychologisme et le naturalisme, Husserl fonde une science de l'esprit, et veut constituer une science des essences. En éliminant par une expérience de pensée les éléments empiriques variables de l'objet, on aboutit à l'essence alors constituée de

l'ensemble des caractères dont la suppression entraînerait celle de l'objet correspondant¹⁶.

À travers la phénoménologie seront étudiés en particulier la connaissance, l'essence des choses, la conscience, l'être, le moi, le rapport entre philosophie et science, et donc d'une manière globale la métaphysique. Ces thèmes sont tous présents dans la thèse de Jean Anglès d'Auriac, qui reconnaît et s'appuie sur les acquis de la phénoménologie.

c) Le courant spiritualiste

Appelé aussi tradition spiritualiste, ce courant (la troisième voie citée précédemment et qui s'oppose au matérialisme) est particulièrement actif à l'époque des études et des travaux philosophiques de Jean Anglès d'Auriac. Les philosophes participant au retour de la métaphysique en font bien sûr partie.

Pour le philosophe contemporain Jean-Louis Vieillard-Baron, spécialiste de ce courant, on entend par spiritualisme une pensée, une inspiration, qui retrouve jusque dans la matière l'immatériel et qui explique la nature même par l'esprit. Est spiritualiste celui qui voit l'esprit à l'œuvre dans la matière ou qui comprend que la matière dépend de l'esprit. Ce courant n'est pas seulement une philosophie de l'esprit, il cherche également l'esprit dans la nature. C'est un courant qui est laïc tout en admettant un *credo minimum* : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Un spiritualiste ne peut philosopher comme si Dieu n'existait pas dans le champ des concepts théoriques. Il est donc nettement hostile à l'athéisme sous toutes ses formes. Un élément essentiel de ce courant est sa méthode psychologique. À l'origine de ce courant se trouve en effet Maine de Biran, qui part non seulement de l'observation intérieure mais de l'expérience intérieure. Ce dernier « reproche sans cesse à Descartes d'avoir confondu le Moi et l'âme, alors que l'âme n'est ni le sujet empirique ni une substance absolue et immuable. L'âme, c'est la part absolue de

¹⁶ Jacqueline RUSS, *Panorama des idées philosophiques*, Villeneuve-d'Ascq, Armand Colin, 2003, p. 213.

moi-même que la mort ne peut atteindre, en tout cas pas la mort biologique de mon corps. Elle n'est pas l'addition de plusieurs facultés de sensibilité, intelligence, volonté, l'imagination. Ces facultés sont en réalité des forces et des puissances qui peuvent se révéler ou non lors d'évènements »¹⁷.

Félix Ravaisson (1813-1900), Jules Lachelier (1832-1918), puis Bergson et Blondel déjà cités, sont des successeurs importants, chacun renouvelant à sa manière cette inspiration.

Pour Ravaisson, philosopher, c'est opérer un acte de réminiscence qui est l'acte pur de l'esprit qui se prend lui-même pour objet, ce qui est au cœur du spiritualisme français. Il caractérise ce que l'on peut appeler le réalisme ou le positivisme spiritualiste. Ravaisson, d'après Chevalier, pense que l'analyse ne saurait rendre compte des objets de connaissance, le seul point de vue qui soit vraiment explicatif étant celui de la synthèse. L'ordre du monde ne s'explique point par les lois que formule la science et moins encore par les règles d'une logique qui n'est peut-être que relative à notre esprit et à notre langage¹⁸. Le monde procède d'un acte créateur : « Loin que tout se fasse par un mécanisme brut ou par pur hasard, tout se fait par le développement d'une tendance à la perfection, au bien, à la bonté qui est dans les choses comme un ressort intérieur... Au lieu de subir un instinct aveugle, tout obéit et obéit de bon gré à une toute divine Providence »¹⁹. Dans ce schéma, « l'existence est action, dont le fond est la volonté qui elle-même a pour fond l'amour ».

Concernant Boutroux, Jacques Chevalier nous dit que « dans la lignée dont Maine de Biran avait été le psychologue, Ravaisson l'artiste et Lachelier le logicien, il en fut essentiellement l'historien de la philosophie »²⁰. Proche de grands physiciens, il mène une réflexion sur le déterminisme et la contingence, sur « le problème des rapports de la science et de la morale : de la nécessité que postule la première et de la liberté qu'affirme la seconde »²¹. Il en

¹⁷ J.-L. VIEILLARD-BARON, émission KTO, 18 avril 2016.

¹⁸ J. CHEVALIER, *Histoire de la pensée IV*, Paris, Flammarion, 1966, p. 428-429 s.

¹⁹ Ibidem, p. 432 et p. 435.

²⁰ Ibidem, p. 464.

²¹ Ibidem, p. 464.

arrive à l'idée que les lois ne se suffisent pas, que la nécessité, bien loin d'expliquer l'univers, doit avoir elle-même sa raison et sa source. Cette source se trouve dans un principe premier, et ce principe premier, c'est Dieu, dont nous sentons l'action créatrice au plus profond de nous-mêmes²².

Louis Lavelle et René Le Senne, mentionnés à propos du retour de la métaphysique, développent une philosophie de l'esprit et créent une collection du même nom, chez l'éditeur Aubier-Montaigne.

Bergson, quant à lui, ouvre le champ à un spiritualisme nouveau. Soulignant les limites du rationnel, il attribue un rôle majeur à l'intuition dans la réflexion philosophique. Il part de la réalité de l'esprit, de la réalité de la matière et étudie leur relation très intime. Son apport est particulièrement important dans la métaphysique. Il traite du rôle de l'intelligence, du langage et de l'intuition pour saisir le réel. Il donne au temps et à la mémoire une place nouvelle dans le domaine de la vie intérieure. Il traite de bien d'autres sujets dont celui majeur de l'élan vital. Professeur au Collège de France et prix Nobel de littérature, il sera le maître de Jacques Chevalier, lequel à son tour enseigna Jean Anglès d'Auriac et entretint des liens très étroits avec son élève.

Terminons avec Léon Meynard. Il montre de quelle manière le spiritualisme traditionnel, qui, rappelons-le, s'oppose au matérialisme (et à l'athéisme), surmonte l'antinomie idéalisme-réalisme dans l'approche du monde extérieur : « l'homme participe de Dieu et non de la seule matière. Il participe de la substance matérielle et de la substance spirituelle, mais inégalement, en ce sens qu'il se définit surtout par la spiritualité incluse dans son essence... C'est pourquoi l'esprit est supérieur à la matière »²³. Pour lui, la vision spiritualiste sur le sens du monde et sa raison d'être « consiste à dire que l'univers est l'œuvre de Dieu et qu'une finalité profonde anime le cours de l'évolution universelle en lui donnant pour cause finale ou raison d'être l'apparition de l'esprit, miroir du monde, et porteur de valeurs qui

²² Ibidem, p. 470.

²³ L. MEYNARD, *Métaphysique*, Paris, Librairie classique Eugène Belin, 1960, p. 164.

assurent sa transcendance sur la matière et sur la vie... C'est dans l'éclairage spirituel que l'évolution reçoit sa plus haute lumière »²⁴.

La raison de ce survol sommaire est de faire percevoir ou plutôt de rappeler la richesse des idées purement philosophiques et métaphysiques proposées par les philosophes de la première moitié du XX^e siècle.

d) Pensée religieuse, crise moderniste

Il ne faudrait pas négliger, dans la description du contexte philosophique, l'importance de la question religieuse. Le courant spiritualiste s'oppose au positivisme qui rejette, comme on l'a vu, la métaphysique et la religion. Il refuse également l'athéisme. Les philosophes spiritualistes font place sinon à Dieu directement, du moins à l'action divine dans l'homme, de ce qui touche au naturel et au surnaturel. Blondel, en 1893, aborde ainsi la question religieuse à l'occasion de sa thèse *L'action* qui débute par cette question : oui ou non, la vie humaine a-t-elle un sens, et l'homme a-t-il une destinée ? Il réhabilite ainsi du point de vue philosophique la question religieuse, ainsi que l'explique cette citation de Jean Lacroix : « Si l'homme a une destinée véritable, qui donne un sens à la vie, il n'est pas possible que la philosophie s'en désintéresse ; si cette destinée, comme l'affirme le christianisme, est surnaturelle, il n'est pas davantage possible que la philosophie l'atteigne par ses seules forces – sans quoi le surnaturel ne serait plus proprement surnaturel »²⁵.

Mais cette question du surnaturel, Renan (1823-1892) l'avait tranchée et rejetée « avec une entière certitude pour cette seule raison qu'il n'y a pas lieu de croire à une chose dont le monde n'offre aucune trace expérimentale. Nous ne croyons pas au miracle comme nous ne croyons pas aux revenants, au diable, à la sorcellerie, à l'astrologie »²⁶. De même, l'abbé Loisy (1857-1940), prêtre et théologien catholique, qui fait scandale en remettant en

²⁴ Ibid., 1960, p. 204.

²⁵ J. LACROIX, *Maurice Blondel*, Paris, PUF, 1963, p. 11-12

²⁶ C. TRESMONTANT, *La crise moderniste*, Paris, Edition du Seuil, 1979, p. 20.

cause l'origine mosaïque du pentateuque, rejette les miracles qui relèvent de la non-vraisemblance. Il en arrive dans ses écrits personnels à mettre en cause la divinité de Jésus, le Jésus de la Foi opposé au Jésus historique étant en quelque sorte un mythe révélé. Le Christ ne serait que le symbole de quelque chose de plus grand que Jésus, à savoir l'humanité. Il a cette phrase célèbre : « Jésus annonçait le Royaume, c'est l'Église qui est venue ». Il sera excommunié en 1908.

C'est à partir des écrits de Loisy de 1907 que, selon Jacques Chevalier, s'affirme la doctrine du modernisme²⁷. Il explique que celle-ci, en son fonds, est une doctrine philosophique, puisque Loisy part d'un a priori d'ordre philosophique qu'il fait sur la vraisemblance et la non-vraisemblance des miracles. Pour Claude Tresmontant, il s'agit d'une crise de croissance qui a très fortement bousculé la pensée chrétienne²⁸. Elle est née de la confrontation de la religion et d'une partie de la théologie chrétienne qu'est la critique biblique devenue une véritable science. Son objet est de dire ce que l'on peut savoir de la Genèse et d'autres écrits sur le plan historique (méthode historico-critique) sans avoir à se prononcer sur le plan de la foi. Ce qui est donc couramment appelé « crise moderniste » est nommé par Marcel Neusch et Bruno Chenu « la préface moderniste »²⁹. Ils expliquent que la volonté des modernistes comme celle de Loisy est de réellement inscrire la foi dans la culture moderne. Mais la doctrine moderniste est condamnée par le pape Pie X en 1907, comme « rendez-vous de toutes les hérésies », avec obligation pour les futurs prêtres de prêter le serment antimoderniste en 1910. Il est reproché au modernisme de professer notamment que Dieu ne peut être atteint par la raison humaine, que la foi est immanente, inaccessible à l'esprit car elle aurait sa racine dans le subconscient, que les dogmes peuvent changer, ce que le Concile Vatican I récusera clairement³⁰. Jean Guitton explique dans le

²⁷ J. CHEVALIER, *Histoire de la pensée*, op. cit., p. 482-483 ;

²⁸ C. TRESMONTANT, *La crise moderniste* op. cit.

²⁹ B. NEUSCH - B. CHENU, *Au pays de la théologie*, Paris, Centurion, 1994, p. 46.

³⁰ Le Concile Vatican I a expliqué que « quant à la foi [...], l'Église catholique professe qu'elle est une vertu surnaturelle par laquelle, prévenus par Dieu et aidés par la grâce,

tome III de sa collection « La pensée moderne et le catholicisme »³¹ que c'est l'Église qui a nommé *modernisme* cette tentative de réconciliation entre la pensée dite des modernes et la sienne. Elle n'aurait condamné qu'une certaine tentative et non toute tentative de réconciliation. Selon Claude Tresmontant, l'encyclique *Pascendi Dominici gregis* présente le modernisme comme étant l'œuvre et la pensée d'une équipe, dans une entreprise concertée, presque un complot, alors – toujours selon Tresmontant – qu'il n'en est rien, lesdits modernistes étant eux-mêmes en fréquente opposition entre eux³².

Mentionnons parmi les philosophes ou théologiens de l'époque, Blondel, Laberthonnière, Le Roy, Loisy, Bergson. L'intérêt régulièrement suscité par cette « crise » et ses aspects historiques, philosophiques et théologiques, son actualité en permanence renouvelée, sont à noter. En témoigne le colloque organisé par Jean-François Petit en février 2019 à l'ICP sur la crise moderniste, colloque en hommage au philosophe Pierre Colin, ancien doyen de la faculté de philosophie de l'ICP qui publia *Morale et religion au temps de la crise moderniste* (UCL, 2017). Crise douloureuse, rappelle Jean-François Petit. En effet, les notions mises en cause de dogme, du rapport entre foi et sciences, entre nature et surnaturel, ont exposé les penseurs de premier plan cités plus haut à des interprétations parfois discutables de leurs écrits, à des critiques violentes et à des condamnations sévères de l'autorité papale.

e) Renouveau du thomisme et de son enseignement

nous croyons vraies les choses qu'il nous a révélées, non pas à cause de leur vérité intrinsèque perçue par la lumière naturelle de la raison, mais à cause de Dieu même qui révèle, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper », Const. dogmat. Dei Filius, III (DS 3008 ; can. 2 et 3, et DS 3032). D'autre part, le Concile déclarait que la raison n'est jamais « rendue capable de pénétrer [les mystères] de la même manière que les vérités qui constituent son propre objet », *ibid.*, IV (DS 3016). Cf. *Fides et Ratio*, note 72.

³¹ Cf. J. GUITTON, *La pensée de M. Loisy*, Imprimerie d'éditions provençales, 1936.

³² C. TRESMONTANT, *op. cit.*, p. 228 à 230.

La restauration par l'Église de la philosophie chrétienne du docteur angélique saint Thomas d'Aquin date de l'encyclique du pape Léon XIII en 1879, qui privilégie le néothomisme. Elle conseille aux catholiques français de se réconcilier avec la République (1891), et expose la position de l'Église catholique en matière sociale. Il ne s'agissait pas pour autant d'un simple retour au XIII^e siècle. L'encyclique disait explicitement qu'il fallait se défaire de l'extrême minutie des analyses de la scolastique et de tous les éléments qui, avec le progrès de la science des derniers siècles, s'étaient démontrés faux³³. La théologie avait été expulsée de l'Université en France en 1885³⁴ au nom de la séparation de la foi et de la raison, et la laïcisation de la société battait son plein. La pensée de Thomas d'Aquin permettait de trouver une synthèse harmonieuse entre la foi et la raison. La restauration thomiste est présentée par Étienne Fouilloux comme le rempart institué face à la hantise du modernisme : « il fallait ... un véritable ciment intellectuel. Ce sera le thomisme, ou plutôt un thomisme parmi bien d'autres : sa variante romaine »³⁵.

Le renouveau thomiste en France : un succès en 1949 ? Plutôt un échec, admet Jacques Maritain, du moins dans « l'intelligentsia cléricale »³⁶. Et pourtant naquirent ou se consolidèrent des centres d'études qui seront les moteurs de la renaissance thomiste, tels l'Institut Catholique de Paris, L'Institut Supérieur de Philosophie de Louvain, l'Université Catholique du Sacré-Cœur de Milan, des revues thomistes, catholiques et non politisées³⁷.

Étienne Gilson, relatant son parcours philosophique dans son livre paru en 1960 et réédité en 2005, *Le philosophe et la théologie*, explique son adhésion au thomisme : « C'est à la théologie chrétienne que la philosophie doit d'avoir subi une transformation si profonde... Il devenait donc nécessaire de remonter jusqu'à cette ancienne philosophie des théologiens pour

³³ M. FAZIO, *Histoire des idées contemporaines*, Paris, Edition Boleine, 2018, p. 302.

³⁴ R. BRAGUE, Paris, conférence à l'AES, 14 février 2018.

³⁵ É. FOUILLOUX, *Une Église en quête de liberté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 39.

³⁶ Ibidem, p. 118.

³⁷ M. FAZIO, op. cit., p. 303.

en examiner la nature et le contenu... Le sentiment de cette nécessité m'imposa de commencer l'étude sérieuse de saint Thomas d'Aquin, surtout dans ses œuvres théologiques, les seules où se retrouve, explicitement enseigné, ce corps de doctrines métaphysiques distinctes de celles d'Aristote, et dont on peut dire que, par Descartes, il est devenu comme un bien commun de la philosophie moderne »³⁸.

Dans le milieu universitaire, les élèves philosophes des années 1920 lisent Thomas d'Aquin et suivent des cours de Gilson et du père jésuite Joseph de Tonquédec. De nombreux sujets de discussions entre philosophes des années 1930-1950 sont alors abordés de façons différentes par les « thomistes » ou les « modernes » selon l'expression de Jean Guitton, qui par-là les oppose. Stephan Swiezawski, élève de Gilson et directeur de thèse de doctorat de l'abbé Wojtyła, resté ami proche du Saint-Père, explique que « le thomisme s'inscrit en faux vis-à-vis du subjectivisme devenu fondamental dans la philosophie issue de la "modernité", qui est elle-même devenue une philosophie de la culture, de ce que l'homme produit, mais n'est plus une philosophie du réel tel qu'il se donne à voir »³⁹. Il continue, précisant que « Thomas affirme que ce n'est pas l'essence qui constitue l'élément le plus précieux d'un étant mais bien son existence... Il oppose le réalisme de Thomas à l'essentialisme, qui est en fait le père de l'idéalisme contemporain abstrait et donc coupable de pas "coller au réel" »⁴⁰.

Les figures du thomisme du début du XX^e siècle sont entre autres le dominicain Garrigou-Lagrange, les philosophes laïcs Maritain et Gilson, ainsi que le père jésuite Joseph de Tonquédec, ces deux derniers ayant été les professeurs de Jean Anglès d'Auriac.

³⁸ É. GILSON, *Le philosophe et la théologie*, Paris, Vrin, 2005, p. 82-83. (Première édition Fayard, 1960).

³⁹ S. SWIEZAWSKI, *Redécouvrir Thomas d'Aquin*, Paris pour l'édition française, Nouvelle Cité, 1989, p. 32.

⁴⁰ Ibidem p. 65 et 66.

f) Personnalisme

C'est un courant majeur, qui doit son véritable développement philosophique à Emmanuel Mounier, élève de Jacques Chevalier, grenoblois et ami de Jean Anglès d'Auriac et de Jean Guitton. Ce courant s'est imposé auprès de nombreux chrétiens et a imprégné jusqu'à Karol Wojtyła dont l'inspiration personnaliste se retrouve dans *Personne et Acte*. Gérard Lurol, spécialiste d'Emmanuel Mounier, débute l'avant-propos de son livre sur Mounier en disant que de 1930 à 1960, trois visions des hommes et du monde se sont partagées la scène philosophique en France : l'existentialisme, le marxisme et le personnalisme⁴¹.

Ayant mis dos à dos les collectivismes avec leur fausses valeurs et l'individualisme, autre fausse solution, Mounier propose une « réinvention commune, chrétiens et non chrétiens associés, d'une civilisation à naître et à inventer » avec pour instrument de cette civilisation, ce qu'il appelait la Personne⁴². Le personnalisme, nommé *personnalisme communautaire*, s'oppose à une société d'égoïsme et au libéralisme, à l'individualisme de la société bourgeoise qui aboutit à « ce régime de civilisation qui agonise sous nos yeux, un des plus pauvres que l'histoire ait connus. Il [l'individualisme] est l'antithèse même du personnalisme, et son plus prochain adversaire »⁴³.

Mounier, écrit Gérard Lurol, pense que la tâche de la philosophie et de l'humanité de demain est celle d'une réconciliation, par-delà le dualisme cartésien, entre l'esprit et la matière, la pensée et l'action. La pensée de Mounier naît du point de départ qu'il a dénommé « réalisme spirituel »⁴⁴.

La personne ne doit cependant pas être opposée à l'individu car « elle ne croît qu'en se purifiant incessamment de l'individu qui est en elle. Elle n'y parvient pas à force d'attention sur soi, mais au contraire en se faisant disponible (Gabriel Marcel), et par là

⁴¹ G. LUROL, *Emmanuel Mounier, Genèse de la personne*, Paris, Harmattan, 2000, p. 17.

⁴² Ibidem, p. 18-19.

⁴³ E. MOUNIER, *Le personnalisme*, Paris, PUF, collection Poche *Que sais-je ?*, 1961, p. 35.

⁴⁴ G. LUROL, *Emmanuel Mounier, le lieu de la personne*, Paris, Harmattan, 2000, p. 200 et 202.

plus transparente à elle-même et à autrui. Tout se passe alors comme si n'étant plus "occupée de soi", "pleine de soi", elle devenait, et alors seulement, capable d'autrui, entrainé en grâce »⁴⁵. Redevable de Maine de Biran, « Mounier est sensible à une intériorité de l'homme qui n'est ni fuite du réel ni complaisance de soi, mais travail simultané d'intégration de soi et d'intégration du monde »⁴⁶.

L'influence de Maritain dans l'établissement et la diffusion des idées du personalisme est également majeure. Il publie en 1925 *Trois réformateurs*. À propos de la question de la personnalisation, il établit la distinction : « En tant qu'individus, nous sommes soumis aux astres, en tant que personnes, nous les dominons »⁴⁷. Il s'adressait probablement plus aux chrétiens que Mounier ne le faisait, et recherchait une « nouvelle chrétienté » dans laquelle l'humanisme intégral trouverait sa place dans une « cité temporelle chrétiennement constituée ».

Berdiaeff (philosophe immigré russe, 1874-1948), joue également un rôle important durant cette période des années 1930 et suivantes, notamment à travers les rencontres régulières à Clamart et à Meudon, organisées respectivement par lui-même et Maritain. Mounier y participe avec des philosophes, des théologiens et d'autres personnalités.

L'impact du personalisme est largement associé à la revue *Esprit* que Mounier, âgé de 27 ans, fonde en 1932, revue encore existante de nos jours, avec initialement pour vocation de combattre le « désordre établi », de « refaire la Renaissance » par une « Révolution personaliste et communautaire ». Y participent ou écrivent dès les premières années notamment Jean Lacroix, Jacques Maritain, Nicolas Berdiaeff, Étienne Borne (1907-1993), François Perroux (économiste, 1903-1987), Denis de Rougemont (philosophe 1906-1985), Georges Izard (avocat, homme politique 1903-1973), Wladimir Radinovitch (écrivain, philosophe 1906-

⁴⁵ E. MOUNIER, *Le personalisme*, Paris, PUF, collection Poche *Que sais-je ?*, 1961, p. 35.

⁴⁶ G. LUROL, *Emmanuel Mounier, Genèse de la personne*, Paris, Harmattan, 2000, Synopsis.

⁴⁷ Cité par Gérard LUROL, p. 50 du même ouvrage.

1981), et après la guerre également Paul Ricoeur (philosophe 1913-2005), Léopold Sedar-Senghor.

La même année démarre la revue *Philosophie de l'esprit* fondée par Le Senne et Lavelle, qui contribuera à diffuser la pensée de Jean Guilton, de Pierre Lachière-Rey et plus tard de Paul Ricoeur.

II

L'homme, sa vie

Plus qu'un simple déroulé, une approche personnelle de de la vie de Jean Anglès d'Auriac est possible grâce aux lettres hebdomadaires échangées avec sa mère ou avec ses frères, accompagnées de multiples anecdotes. Elles permettent de faire ressortir dans la biographie qui suit, face aux évènements rencontrés, la construction d'une pensée et l'affirmation d'une personnalité.

Ces lettres sont conservées dans le fonds Jean Anglès d'Auriac aux Archives Nationales, cote 784AP/3-9. Le troisième chapitre de cet ouvrage est consacré à une partie de cette correspondance familiale.

Sa vie a été profondément marquée par les ennuis de santé qui se sont manifestés d'abord pendant ses études à l'ENS, puis et surtout, deux ans après son mariage, avec des hémorragies méningées répétées entre 1937 et 1954.

Avant celles-ci, c'est un jeune homme qui se partage entre les amitiés, les balades en montagne, les études, les lectures, la politique. Par la suite, ses accidents de santé ne diminuent pas son goût de la vie sociale mais amplifient la nécessité et l'importance de son engagement total comme philosophe, comme enseignant, comme chef de famille, sans ordre d'importance. L'intérêt pour la politique n'a alors plus de place. N'avoir pu répondre à la mobilisation militaire générale, malgré sa demande, lui coûte en tant que patriote.

Dans sa jeunesse, un désir constant d'autonomie intellectuelle se devine derrière des appréciations qui, crânement assénées, souvent remplies d'humour, ne manquent pas de culot et d'audace. Mais il ne faut surtout pas oublier que cette

correspondance est réservée à sa famille dans des lettres privées, et qu'il s'amuse sans retenue aucune à distribuer ses impressions en « off », dirait-on maintenant. Le ton est ensuite bien différent, lorsque l'homme, chef de famille, avec un projet philosophique en cours et des ennuis de santé récurrents, échange avec les siens.

1. Enfance et choix d'orientation

a) Une enfance précoce

Jean Anglès d'Auriac est né le 11 septembre 1902 au Mans (Sarthe). Sa famille paternelle est grenobloise, d'origine assez ancienne, établie à Veynes (près de Gap), d'une lignée identifiée qui débute en 1530. Le grand père de Jean était polytechnicien, Général. Son père était également polytechnicien ingénieur en chef au corps des Mines et professeur à l'école des Mines de Saint Étienne. Ce dernier décède en 1918 à Lyon à 44 ans, laissant son épouse Antoinette avec cinq fils âgés de 8 à 18 ans. L'aîné des fils, Louis, après l'école des Mines de Paris, restera dans l'armée jusqu'au grade de général. Jean est le second et ses deux frères cadets, Paul et Henri, seront polytechniciens. Le benjamin, Michel sera prêtre, chanoine et directeur de l'Externat Notre-Dame à Grenoble. Dans les générations précédentes, les familles paternelles Anglès, Caffarel, Vendre et Berlioz (famille d'Hector Berlioz), comprennent des hauts magistrats, et deux députés-maires de Grenoble (Vendre et Arnaud).

Le côté maternel est issu de la branche de la région de Montpellier d'une ancienne famille de Lajudie. L'héritage familial est profondément catholique, marqué par une tradition imprégnée du respect de l'armée, de la famille, de l'engagement pour le pays. Un certain élitisme nourri d'exigence et du sens de l'effort est incontestablement présent dans l'éducation reçue.

Jean Anglès d'Auriac fait ses études à l'Externat Notre-Dame de Grenoble. Pendant la guerre, entre 1914 et 1918, il adresse de nombreuses lettres à son père, lieutenant-colonel, basé en dehors

de Grenoble et à sa mère lorsque celle-ci rejoint momentanément son mari. Elles décrivent sa vie d'enfant et d'écolier, l'importance de la famille et sa proximité avec ses frères, son goût des balades en montagne, et des amitiés grenobloises qui seront durables. De ces écrits fort bien rédigés ressort une grande maturité, peut-être aussi parfois une recherche d'humour, toujours une forte envie de briller auprès de son père, quitte à « faire le malin » comme sa mère le rajoute sur le bas d'une lettre adressée à ce dernier. Il les assortit parfois de citations et de notations en grec ou en latin. En 1915, (donc à 13 ans) il envoie ainsi à son père une lettre de six pages en latin.

Dans cette famille de scientifiques, Jean ne dédaigne bien sûr pas les mathématiques. Elles lui donnent la joie de découvrir par lui-même une propriété des équations du second degré, ainsi qu'il l'écrit à son père alors qu'il n'a pas 14 ans : « Donc j'étais dans ce lieu quand je fis une remarque sur les équations du second degré. La voici : Dans l'équation $Ax^2+Bx+C=0$ quand $a+c=b$ j'ai discriminant= $a-c$ ».

Il s'intéresse également tôt à la politique. Il est monarchiste convaincu et porte une grande admiration à Maurras et Daudet. Âgé de 15 ans, il voulait « convertir » son frère aîné Louis apparemment « républicain » et demande à son père l'autorisation de l'abonner à la revue de l'*Action Française*. Il lui écrit ainsi en juin 1917 : « Mon cher Papa, huum ! huum ! Je crois que vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ? Il est de la plus haute importance de convertir les gens à la bonne cause, la cause française.

Or qu'est-ce que la cause française ? Demandons-le à Bourget : « La France sans Catholicisme ni Roi n'est pas plus la France que le foie qui ne produit de bile n'est un foie ». Catholique, j'espère que mon digne aîné l'est, quoique souvent il frise un brun l'hérésie. Mais royaliste, certes il ne l'est pas du tout. Or vous venez de convenir de la haute importance qu'il le soit. Or comment le convertir ?

Mais n'y a-t-il pas un journal royaliste dirigé par des hommes d'élite ? Oh, pas ces espèces de journaux royalistes de nom, mais simplement mondains comme le *Gaulois* ! Un journal sérieux,

conséquent avec soi-même, dont les principes sont immuables, dont les Dirigeants ont pour devise : tout ce qui est national est nôtre. Un journal impartial qui reconnaît que le Comité de Salut public a sauvé la France. Un journal d'action et d'Action Française dans lequel écrivent tous les gens supérieurs (car Barrès y écrira bientôt... Charles Maurras, Léon Daudet, Paul Bourget avant sa mort, Jules Lemaître, Jacques Bainville...) ».

L'origine contre-révolutionnaire de ce mouvement ancré dans la Royauté, son opposition à la République comme à la démocratie libérale, sa défense de l'idée de Nation française, son attachement aux traditions, expliquent sans doute l'attrait que *l'Action Française* exerce sur ce jeune homme, comme d'ailleurs sur une grande part de la classe intellectuelle séduite par la qualité intellectuelle de ses membres. Jean Anglès d'Auriac lit dans sa jeunesse les articles et les livres de Maurras, qu'il considère comme un grand philosophe. À cette époque les liens de *l'Action Française* sont encore très étroits avec les catholiques et leurs prélats. C'est aussi le moment où le parti socialiste français ouvre la voie aux bolcheviks en France et fait naître le parti communiste français, membre de l'Internationale. Anticipons en précisant qu'il quittera *l'Action Française* début 1924, plus de deux ans avant sa condamnation par le pape en décembre 1926.

Le jeune Anglès d'Auriac s'intéresse à la littérature, à la poésie, et s'amuse avec son frère Paul à composer des vers. Il démarre avec des amis une revue, « La Pompe à Vapeur ». Elle recueillera entre 1918 et 1920 dans de très longs articles des analyses, des critiques littéraires et philosophiques, des poèmes, des pastiches, se rapportant à des auteurs très variés : Victor Hugo, Théophile de Vian, Lamartine, Rousseau, Vauvenargues, La Rochefoucauld, Auguste Comte, Racine, Corneille, Musset, Voltaire, Stendhal (repris sous son nom de Beyle), Bergson et l'étude de sa philosophie faite par Monseigneur Farges. Tous ces articles, non dénués d'humour, montrent une connaissance de nombreux textes et une maturité certaine.

b) Mathématiques ou philosophie ?

En mai 1918, le père de Jean Anglès d'Auriac, alors officier à Lyon, décède de la fièvre espagnole. En juin de la même année, peu avant de fêter ses seize ans, Jean passe un « bac » de philosophie avec mention *Bien*. Tradition oblige, pour faire des études scientifiques, il passe l'année suivante le bac de mathématiques, obtenant la même mention.

Il avait bien tenu une discussion avec sa mère durant l'été pour décider de ses études, mais sans lui dévoiler sa véritable attirance pour la philosophie et l'enseignement. Il accepte donc en octobre 1920 son inscription en classe de Mathématiques Supérieures à l'école Sainte Geneviève de Versailles (Ginette) pour préparer l'École Polytechnique. C'est en janvier 1921, après quatre mois passés en classe de Math Sup, et bien qu'étant dans le premier quart des élèves, qu'il décide de se consacrer à la philosophie et qu'il écrit à sa mère : « Je vous assure que mes goûts et mes aptitudes me poussent vers l'École Normale et cela irrévocablement ».

Il déroule les avantages et inconvénients des types de carrière selon les orientations, et ajoute aussi, pour la rassurer sur la continuité familiale, que son frère Paul, « s'il veut bien un peu travailler rentrera major à Polytechnique ».

Le goût des mathématiques et de la logique lui restera, au point qu'il voudra toujours démontrer ses dires. Il écrira par exemple à son frère Michel : « Fais remarquer à Maman que ses remarques sur la Providence s'approchent un peu du fatalisme ou plutôt dis-lui que je le lui démontrerai de vive voix à Grenoble ». La proximité qu'il revendiquera plus tard avec Spinoza n'est-elle pas déjà redevable de son goût pour la méthode mathématique ? Les discussions avec son frère Paul, mathématicien, auront certainement entretenu chez lui cette qualité pointue de raisonnement. Rien de bien étonnant qu'elle se révèle ensuite dans la philosophie analytique.

En janvier 1921, il convainc donc sa mère d'accepter son revirement vers la philosophie et rentre terminer l'année scolaire

à Grenoble. À cette date de l'année scolaire, il est trop tard pour rejoindre une classe de khâgne et préparer le concours de l'École Normale. Il décide donc de revenir à Grenoble pour suivre les cours de philosophie du « Maître », Jacques Chevalier. Il y retrouve son ami aîné Paul Belmont, élève particulièrement brillant, qui après quatre ans de service militaire, devra renoncer à l'École Normale Supérieure et sera professeur de philosophie et directeur d'école. Toujours nourri d'un fort patriotisme en lien avec les héritages militaires familiaux, Jean adhère à *l'Action Française*, jusqu'à en être délégué général à la Faculté des Lettres de Grenoble dès son retour à Grenoble, en février 1921. Son adhésion perdurera jusqu'à ses 22 ans, lorsqu'il déclare, deux ans avant la condamnation par le pape, s'en retirer pour des raisons philosophiques⁴⁸.

Puis, sur les conseils de Jacques Chevalier, il s'inscrit en Khâgne au lycée Bossuet à Paris qu'il rejoint à la rentrée d'octobre 1921. Il a en poche une licence obtenue à Grenoble avec mention *Bien* en seulement une année d'études.

2. La vie d'étudiant, Khâgne, ENS, des professeurs, des amitiés

a) Prépa et ENS

Depuis sa chambre d'étudiant lors de sa première année de prépa, puis depuis le « 104 » (104, rue de Vaugirard) où il est pensionnaire la deuxième année de préparation au concours de l'ENS, enfin lorsqu'il est pensionnaire à la Rue d'Ulm, il écrit toutes les semaines des lettres à sa mère. Il relate ses cours à Louis-le-Grand, ses rencontres et ses amitiés et décrit ses professeurs. Ainsi, du haut de ses 19 ans, il livre à sa mère des commentaires et parfois des jugements à l'emporte-pièce sur ses

⁴⁸ Cf. Lettre du 15 février 1924 à son frère Henri, citée plus loin et reprise dans la troisième partie.

professeurs de Louis-le-Grand, tels Colonna, Mayer, Bouglé, Carrat. Il rencontre également des camarades comme Lacroix, qu'il apprécie beaucoup, et des amis futurs : Olivier Clément (Clément-Grandcourt, qu'il qualifie de « génial » dans une lettre à sa mère) et Henri Lambert. Son frère aîné Louis et son frère Paul sont à Paris avec lui. Ils se retrouveront souvent soit chez des parents (la famille de Colombier), soit avec des amis grenoblois (Trocard, Félix-Faure). La politique ne sera pas absente des occupations de Jean : il va écouter Maurras et Daudet, notamment lors de réunions de l'*Action Française*. Ainsi dès novembre 1921, il se rend à une réunion qu'il raconte à son grand-père ainsi : « Vu Daudet et Maurras ... parle très mal, prononce "che", ne suis pas du tout étonné vu sa tête qu'il se croit seul au monde si vraiment il le croit (voilà ce que c'est que d'avoir lu Kant à 13 ans !). Je crois avoir pénétré par la lecture de ses livres assez profondément dans sa pensée. À première vue, son physique n'a pas correspondu à mon attente. En y réfléchissant, je crois cependant trouver une conciliation. À côté de Daudet et Maurras, je vis (assez difficile) l'énigmatique et piquant Valois, le barbu ».

Dans ses premières impressions de khâgneux, dès octobre 1921, il ne manque pas non plus de culot dans sa description de la classe préparatoire et pour juger ses professeurs : « Peu de cours et ceux qu'on veut. Un défaut grave à vrai dire : les professeurs sont des Ânes. Il faudrait la plume de Dimier pour les affubler des qualificatifs qu'ils méritent. Ils sont sottement imbus des méthodes "scientifiques" qui consistent à raser les élèves sous l'amas de connaissances indigestes et sans intérêt (voir la "comédie de la Sorbonne" de Benjamin). D'ailleurs les khâgneux ne se font pas faute de leur taper dessus. Le bon goût n'est pas tout à fait mort en France. En philo, (ce qui va suivre n'est pas du Balland mais du Lacroix, pion de mon étude, qui prépare l'agrégation de Philo) il y a des gens intéressants : tel Brunschvicg contre lequel le Cheval [comprendre : Chevalier] met si en garde vu que "le diable prend toujours des formes séduisantes" et que

Lacroix me dit remarquablement intéressant mais d'autres sont "scientifiques", c.à.d. ennuyeux ».

Quelques jours après, il ose encore vis-à-vis de son maître, Jacques Chevalier : « M. Colonna qui nous enseigne la philosophie se montre tout bonnement génial dans une démonstration contre la substance. Il a une chose qui manque à Chevalier (ce dernier compense d'ailleurs d'autre façon) : un système, à la lumière duquel il juge tout et en philosophe et aussi (le point est ici plus contestable) en Histoire de la Philosophie. Dût-il ne pas être pleinement de mon avis, je compte bien montrer tout cela à Belmont Paul quand je serai sous l'heureux ciel de Grenoble ».

Rapidement il corrigera ces propos et lui témoignera bien au contraire une très grande et fidèle admiration. La centaine de lettres amicales échangées durant leur vie en témoigne.

Une confiance en lui (excessive), une (recherche d') indépendance d'esprit, ou un trop grand désir de vouloir s'affirmer, peuvent expliquer ces prétentions de jeune homme qui se croit assez fort pour étudier seul les grands auteurs par lui-même, comme il l'écrit le 25 novembre : « À propos de mes études, j'ai pris la décision suivante : je travaillerai Normale l'année prochaine tout seul vu que les cours, leçons et devoirs du bahut vous empêchent de faire un travail solide. De plus, soit avant, soit après l'examen, je m'enfermerai deux ou trois ans dans ma chambre à Grenoble, soit mieux, pion à Bosse [Bossuet] pour, je ne dis pas faire mais plutôt jeter les bases d'une institution que la Démocratie m'a refusé et que je me contrains de me donner moi-même. Ainsi fit Maurras qui travailla seul 3 ans à Paris sans voir personne sans jamais s'arrêter. Cela ne veut pas dire que je me repente d'être à LLg [Louis-le-Grand] : il me sera fort utile d'avoir fait un an à LLg, je connaîtrai les méthodes mais je suis tout à fait décidé à me préparer seul sans le secours ni du lycée ni de faculté ».

Il pensera très tôt avoir fait une « grande découverte » en philosophie, qui se rapporte à la théorie de la connaissance. Il en parle ainsi à sa mère : « Autre nouvelle : je fis jeudi une grande

découverte philosophique sur la théorie de la connaissance. Cette découverte est une arme à double tranchant qui abat et l'idéalisme et certain réalisme qui est peut-être bien celui de Descartes » (novembre 1921).

« Cela n'est d'ailleurs qu'une impression et non un jugement et comme le dit un jargon que je démontrerai n'avoir aucun sens d'ici 5 ans (grande découverte philosophique que j'ai faite) cela est tout subjectif » (16 décembre 1921).

« Je travaille un peu. Je prépare un grand ouvrage philosophique qui sera irréfutable et réfutera Platon, Descartes, Kant et les positivistes. J'y montrerai que la critique de la connaissance a été faite par des crétins qui n'y ont rien vu et j'en établirai une solide » (29 juin 1922).

Dans l'attente des résultats d'admissibilité, il se rend au congrès de l'*Action Française* ainsi qu'à la *Semaine des écrivains catholiques*. Il y voit Maritain. Il écrit à sa mère, qui sait probablement que Maurras est agnostique : « Maurras m'a converti au catholicisme ("Barbares et romains" fin de la politique religieuse) ».

Quand arrivent les résultats, Jean Anglès d'Auriac est seulement admissible, mais non admis ; il explique (voire « excuse ») son échec à son grand-père en rappelant : « Je suis entré directement en Khâgne n'ayant pas fait de latin ni de grec depuis 3 ans, ni d'histoire ni de français et n'ayant jamais fait de ma vie de thème latin ni de psychologie. Mes camarades ont derrière eux 1 an de Khâgne (si ce n'est pas 2 ou même 3) et un an d'hypokhâgne ».

En octobre 1922, malgré ses velléités et le fait qu'il croyait pouvoir préparer seul le concours, il revient cependant au lycée Louis-le-Grand. Il reconnaît que « la préparation de Normale en khâgne (du moins à Louis-le-Grand) est vraiment bien supérieure à toute autre. Je ne me repens pas du tout d'avoir quitté Grenoble ». Son avis sur ses professeurs évolue, d'autant qu'il en reçoit de bonnes appréciations : « À noter que contrairement à ce que j'aurais pu croire, je me plais plus que l'an dernier aux discours de Colonna, [...] de Rouband, aux astuces vaseuses de Mayer et aux mille manières de Carrat, la bête noire de plusieurs qui ne sont pas venus pour le voir faire le beau devant la classe ».

« Colonna a goûté mon devoir en dépit de St Thomas, qui d'ailleurs était là je ne sais trop pourquoi car la thèse que je soutenais n'avait rien de spécifiquement thomiste. Il me donne le 14 maximum des devoirs et déclare que la seule longueur du devoir l'empêche d'en faire donner lecture. Me voilà donc au rang des Jankélévitch et des Régulato (Je dois avoir baissé pour être devenu plus officiel). Malheureusement mon devoir n'est pas une composition et mon ignorance crasse en philosophie m'empêchera longtemps encore de réussir convenablement en composition où je suis réduit à tout inventer » (décembre 1922).

Il écrit encore en décembre 1922 : « Conseil des professeurs. Si j'en crois les internes, je suis félicité. Cela m'étonnerait car ce grand honneur n'est réservé qu'à une dizaine au plus. Si le ciel a voulu me l'accorder, ce doit être par l'intermédiaire de Mayer et de Colonna. En effet, ce brave Mayer m'a mis 3^{ème} en version grecque (comme je vous l'ai déjà dit) et en thème latin m'a classé 2^{ème}. Le thème latin étant l'épreuve la mieux comprise et la plus intelligente de toutes celles que l'on nous impose. Quant à Colonna, il a dû faire avaler la couleuvre à Carrat et Rimbaud ».

« Colonna nous donna le soir les plans de philo, grâce à Bayle (je ne plaisante pas) je suis 1^{er} avec 15 » (janvier 1923).

Il récolte quelques bons résultats en français aussi, et en profite pour s'adonner à une critique qu'il aime répéter sur Pascal : « Dites encore à la famille que je suis 6^{ème} en Français, ce qui est mon record en cette matière. C'était sur Pascal. Je n'ai pas trop déchiré ce fou, maniaque, toqué. De plus en plus, je tiens cet homme pour un dangereux auteur. C'est un ignorant décidé, et un bourgeois [renforcé ?] » (mai 1923).

Dans ses lettres hebdomadaires à sa mère, il lui fait partager, toujours avec cette même présomption juvénile, ses perceptions sur quelques autres grands auteurs : Kant, avec sa morale comparée à une « ...laïcisation du jansénisme, [lui] fait l'effet d'un vrai malade qui aurait besoin de fréquenter assidûment Aristote, souverain guérisseur des raisons... Mais il me fournit de précieux documents sur la diversité de l'âme humaine et me confirme définitivement que, si vous n'avez pas plusieurs âmes distinctes,

comme je le dis quelque fois par paradoxe, l'ancienne division psychologique : raison-sensibilité-volonté est complètement fautive et qu'on doit lui substituer une division par tendances, la seule qui soit réelle. Cela évite bien des erreurs, même en morale car la raison n'est qu'un mot – ce qui existe, c'est l'individu raisonnable » ; suivent aussi Bergson dont il partage la croyance « sur l'élan vital inanalysable », Maurras et Daudet, toujours complimentés et mis sur le même plan que Pascal et bien au-dessus de Bossuet...

Mais dès le début de cette deuxième année de préparation au concours de l'ENS, des ennuis de santé se manifestent : d'octobre 1922 à février 1923, il suivra des régimes de diète et devra subir des piqûres régulièrement pour combattre des problèmes de foie, de jaunissement des yeux. Dans ce contexte, lorsque moins d'un mois avant le concours une intoxication alimentaire se produit au « 104 » (rue de Vaugirard) où Jean est pensionnaire, et met à mal une quinzaine de résidents, dont sept très sérieusement, l'effet pour lui est désastreux. Il est très atteint, abattu physiquement et son programme de préparation est totalement remis en cause. Il s'en ouvre ainsi : « Je suis absolument furieux. Depuis lundi, 7 vomissements, 3 jours sans rien prendre que de l'eau citronnée, vomissant Eau de Vichy et lait, faible, mal à la tête, peu sûr sur mes pieds à moins de 25 jours de l'écrit ! Et le gros père V. toujours aussi rouge. Il ne semble pas douter que cette jaunisse – crise de foie actuelle est une vraie catastrophe pour moi, désorganisant complètement tout mon système de révisions et mettant dans le + grave péril celle de l'histoire. Je suis absolument furieux. À bas le 104 ! ».

Au milieu des épreuves, il doit subir un « lavage Bayle ». Les symptômes de jaunisse reviennent et le rendent vaseux. Il prépare cependant l'oral avec Guitton qu'il commence à mieux connaître. Finalement, il est admissible : « je fais de la philo et du français avec Guitton, 1 heure par jour. Ces leçons-conversations m'ont convaincu de la nécessité d'un changement d'appréciation sur lui. J'ai été complètement sidéré de sa force en français, en philo même il m'est apparu (style Dimier) comme plein d'intelligence et

d'habileté. Je crois qu'il pourra devancer Moreau à l'agrégation. Aujourd'hui vu Chevalier chez le même Guitton... Dernière heure : 58 admissibles, liste renversante, j'y suis avec des nullités, des As ont chaviré, Nicolas et Lambert sont collés ».

Malgré cette jaunisse aux signes hépatiques, il intègre l'ENS. Une réussite obtenue dans des conditions extrêmement difficiles, mais avec un fond de maladie qui ne se résoudra pas. Son professeur Colonna lui écrit en septembre 1923 ce compliment remarquable : « Je tiens à vous dire combien j'ai été heureux de votre succès qui aurait, je le sais, été bien plus brillant si votre santé n'avait pas mal servi vos qualités. Un examen à caractère un peu superficiel comme celui que vous venez de subir ne permettait pas à vos aptitudes philosophiques de s'imposer comme elles s'imposeront, j'en ai le ferme espoir, au concours purement philosophique de l'agrégation. Votre pensée si personnelle ne pourra être méconnue et j'espère aussi que votre santé, dont il faut prendre soin maintenant que vous êtes libéré de ce terrible concours, s'affermira. J'ai été très heureux de diriger votre travail et d'assister au développement de votre pensée. Je sais aussi que le caractère est chez vous au niveau de l'intelligence. Je serais très heureux de vous revoir souvent et de jouir de l'affection et de la confiance que vous me témoigniez... Jusqu'à ce que j'aie le grand plaisir de vous revoir... ».

Jean Anglès d'Auriac est élève à l'ENS de 1923 à 1930, durée exceptionnellement longue due à un arrêt maladie de trois ans et imputable à une hépatite sévère entre 1925 et 1928.

Parmi ses grands professeurs, il compte Émile Bréhier qui l'initie à la philosophie grecque et au criticisme kantien, Étienne Gilson à saint Thomas, Albert Le Grand, Descartes et Tisserand. Ce dernier joue un rôle important dans le déroulement de ses études, puisqu'il lui donne son sujet de diplôme en novembre 1924 et lui confie sa classe en février 1925 pour passer son stage d'enseignant pour l'agrégation.

En ce qui concerne son travail philosophique pendant cette période qui précède son arrêt en 1925, il approfondit sa lecture de Descartes, travaille Maine de Biran, lit Bergson en profondeur, et

travaille la psychologie. Ces trois points méritent des précisions. Son sujet de diplôme donné par Tisserand, après un changement de celui initialement choisi par Bréhier, a pour thème : « La critique birannienne de la philosophie de Descartes ». Jean Anglès d'Auriac résume ainsi à sa mère Maine de Biran : « Il écrit mal, il est un psychologue et un critique... que Colonna déclarerait “attachant”, mais qui me semble avoir démontré définitivement plusieurs choses importantes dont les cours ne présentent pas mot ». Maine de Biran, qui fera aussi l'objet de la thèse d'une étudiante en 1926 à Grenoble sous la direction de Jacques Chevalier, semble intéresser beaucoup de philosophes de l'époque. Tisserand écrira un livre sur le sujet. Le thème convient à Jean Anglès d'Auriac qui explique: « Les avantages de ce nouveau sujet sont multiples : 1) il est moins historique que le premier et nécessitera moins de recherches et de fouilles ; 2) il est plus agrégatif, Descartes et Maine de Biran sont très agrégatifs, surtout quand on les étudie d'un point de vue comparatif et qu'on voit le chemin qu'a fait la philosophie de l'un à l'autre ; 3) il me vaudra d'aller fouiller à l'Institut et exhumer le premier un inédit M. de B. “C'est très intéressant” m'a dit Bréhier ce matin ; 4) il cadrera fort bien avec mes propres “recherches psychologiques”... car l'inspiration, je l'espère, n'est pas perdue et je ne me plains même pas trop ».

La psychologie prend effectivement une place importante dans son travail : il s'y intéresse et veut « déterminer un grand nombre de données psychologiques encore inconnues ou au moins sur lesquelles on ne s'est jamais avancé encore à réfléchir ». Il prépare et donne des cours en 1925 à des élèves en psychologie, son travail consistant entre autres à « dévoiler la sociologie en règle, comme je l'ai fait hier pour la théorie épiphénoméniste de la conscience ».

b) Descartes, Bergson

Son admiration pour Descartes, qu'il étudiera particulièrement attentivement, date probablement des débuts de son parcours de

philosophe. En octobre 1921, il écrivait : « (Je) lis des lettres de Descartes que je considère de plus en plus comme l'esprit le plus pondéré et le plus sympathique du 17^{ème} siècle », ce qui n'était sans doute pas sans rapport avec sa « grande découverte » en novembre 1921. En janvier 1923, il notait : « Ce soir j'ai lu Descartes, après avoir achevé une version grecque. C'est décidément un des plus grands ironistes et un des plus délicieux écrivains qui aient existé en France. Il unit la grâce de l'honnête homme à la personnalité presque écrasante du philosophe. Pascal à côté de lui n'est qu'un pédant. Je suis en train (sans le vouloir d'ailleurs) d'apprendre par cœur le Discours de la Méthode et vous en régalerai aux grandes vacances. Peut-être en mettrai-je certaines parties en vers pour apprendre le français :

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée
Car chacun pense en être si bien pourvu
Que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en
toutes choses

N'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils n'en ont.

Voilà déjà 4 vers de fait : rythmes et mimes sont cachés mais très réels ».

En mai 1922, il découvre un portrait de Descartes dont il fait l'acquisition et qui ne quittera pratiquement pas son bureau toute sa vie : « Jeudi. Joie encore beaucoup plus forte en feuilletant la littérature de [...] (je) vois le portrait de Descartes. Il est si fulgurant de volonté, écrasant de personnalité et d'indépendance que j'en suis ravi. – Me le procurerai sûrement ».

En janvier 1924, il écrit encore : « Quant à Descartes – et cette fois-ci définitivement – en dépit de toutes ses erreurs, erreurs parfois formidables, c'est un prodigieux génie. Vraiment la philosophie française remonte dans mon estime depuis quelques temps. Les Français ne sont peut-être pas métaphysiciens, du moins comme les Allemands, mais à mon avis, c'est une qualité (cette phrase n'inclut aucun positivisme car le mot métaphysique est pris au sens allemand) ».

Cela ne l'empêche pas en décembre 1924 de décrocher momentanément de son mur l'image de Descartes pour le

remplacer momentanément par celui de son ami Trocard : « En tout cas, ne comprenant rien aux manières du grand René, je l'ai décollé du mur qui l'exposait aux regards pour le remplacer par Trocard. Il y a beaucoup de philosophie dans l'existence militaire de ce dernier ».

En février 1924, il écrit à son frère Michel (futur prêtre) : « J'ai pris connaissance à l'Institut (d'où je reviens à l'instant) d'inédits de Maine de Biran. Si cela peut t'intéresser car tu vas te moquer de moi après toutes ces fluctuations, je compte dans mon diplôme défendre Descartes contre son critique. Je ne porte encore aucun jugement sur la philosophie du premier mais je le tiens désormais et cela

dé-fi-ni-ti-ve-ment

pour un génie de premier plan, dont la personnalité et la puissance d'affirmation sont (à s'en tenir, à un point de vue "purement humain" pour user d'une de ses expressions), inégalables. Je n'avais jusqu'à présent rien compris à sa philosophie et à l'esprit de celle-ci. Depuis environ une semaine, j'ai suivi et je me nourris avidement de la substance si pleine découverte avec admiration et remords. Samedi dernier, j'abjurais solennellement de mes anciennes injures, mes anciens blasphèmes devant Guitton et Robert... Il n'en reste pas moins qu'au point de vue philosophique comme au point de vue chrétien de fortes réserves sont peut-être légitimes sinon même nécessaires... Mais enfin il faut être juste, il faut comprendre. Descartes est un prodigieux génie et son histoire un peu mystérieuse s'enveloppe d'un [...] intérêt intellectuel qu'une certaine poésie vient même pénétrer. – C'est fini ».

Durand ses premières années à l'ENS, Jean Anglès d'Auriac approfondit davantage encore la lecture de Bergson. En janvier 1924, il remonte la pente d'un « creux » philosophique. Il subissait déjà des ennuis dépressifs de santé, et pensait « la philosophie m'a quitté ». Cependant, il écrit encore crânement à son grand-père : « ...En attendant, j'ai refait un peu connaissance avec la philosophie. Bergson est sans doute l'aimable intermédiaire. Mais je puis vous assurer dès maintenant que ce philosophe ne m'aura

jamais pour disciple. L'immortel pastiche que Trocard a jadis donné de lui m'empêchera toujours de prendre radicalement cet homme au sérieux. Je n'aime pas les jongleurs, il leur ressemble un peu. Et puis il a trop de facilité ». Et plus loin : « La facilité me fait penser aux moqueries de Molière à propos des pédants qui n'ont jamais connu le travail. Et je vous annonce mon intention de faire un jour l'apologie du Pédantisme. Unamuno a défendu Don Quichotte contre Cervantès, je défendrai Diafoirus contre Molière. Le premier degré par lequel on échappe à la bourgeoisie lamentable dont ne s'échappa jamais le dit Molière, c'est le pédantisme. La Poésie, l'Héroïsme sont les obscurs levains du dogmatisme pédantesque. La tare du grand siècle est d'avoir eu ce culte si peu raisonnable de "l'honnête homme". Critiquant sur ce point les classiques, les romantiques sont tombés dans le pire goût ou dans l'enfantillage mais l'existence [d'homme ou] d'écrivains – comme Pascal et Molière justifiaient entièrement le point de départ de leur critique (bien qu'ils aient toujours eu un culte pour Pascal) ».

Il avait, quatre ans auparavant, dans l'année de ses 17 ans, rédigé un long article de quatre grandes doubles pages dans la revue qu'il avait créée à 16 ans, sur le livre de Bergson *Expérience et Métaphysique*, en reprenant des passages du livre critique de Monseigneur Farges, *Aristote, Bergson et les sciences modernes*. Il s'amusait en s'opposant à ses amis tous bergsoniens, tout comme lorsqu'il s'en prenait derechef au grand Pascal ou à Bossuet. Cet amusement est probablement à prendre en compte pour justifier la forme de ses propos, ses arguments philosophiques étant bien évidemment premiers. Peut-être l'anti-intellectualisme hautement inspiré de ce penseur qu'il brocardait avait du mal à séduire le rationaliste, convaincu de l'intérêt du bon usage de concepts précis, qu'il était. Il continue ainsi en février 1924 : « ...Einstein, Rousseau, Bergson m'ont réintroduit dans la philosophie. Le premier me fait réfléchir sur la physique et les Physiciens, le deuxième sur le politique et la morale. Quant au troisième, j'en poursuis la lecture, de plus en plus anti bergsonien et de plus en

plus décidé à rédiger avant la fin de l'année un mémoire sur sa philosophie ».

Son insistance à étudier le philosophe l'amène cependant à revoir son point de vue : « J'ai continué à lire Bergson – plus paisiblement » ; plus tard : « je continue à faire connaissance avec Bergson », ou encore : « Je philosophe, toujours à la suite de Bergson que j'ai réussi enfin à prendre au sérieux. Je descends en bondissant avec lui le torrent de "l'évolution créatrice" ». Il n'empêche qu'il garde quelques réserves ou critiques en mars 1924 : « Je vous annonce des résultats intéressants. L'étude philosophique de l'addition, l'étude psychologique de l'homme qui additionne est de première importance. J'ai déjà réfuté mercredi dernier les formidables erreurs que le malheureux Bergson a accumulées sur ce point dans les "données immédiates" ».

Dans les échanges ultérieurs avec ses frères et sa mère, il rapportera en termes très élogieux des présentations faites par Chevalier sur Bergson. La place qu'il lui donne dans ses fiches de cours montre également l'importance qu'il accorde au philosophe, tant apprécié de son professeur Chevalier, et de ses amis Guitton et Belmont.

c) Le père Pouget, les Tala

Sa foi l'habite profondément, et avec les « tala » (catholiques normaliens qui « von'tala'messe ») il se rend aux « journées de Gentilly » (il y en a quatre ou cinq par an). Il y entend les conférences du père Portal, lazariste, (Monsieur Portal) et rencontre en 1925 le père Teilhard de Chardin : « Dimanche, j'étais à Gentilly et j'y entendis avec plaisir le père Teilhard SJ naturaliste renommé et moraliste original. Je crois que j'aurais eu plaisir et profit à suivre la déduction de ses principes lundi et mardi Malheureusement je ne pouvais. D'ailleurs, j'allai me présenter à lui et il voulut bien m'indiquer en abrégé la suite de ces conséquences. Il est dans la lignée paulinienne et emploie parfois des expressions qui me paraissent hardies et le font traiter

d'hérétiques par de sévères normaliens. Jésus-Christ est "l'Élément Universel". Sa morale aboutit à un optimiste, assez bien établi à mon sens – quoi qu'il en soit, le catholicisme qu'il nous enseigna, et d'une manière générale, celui qu'on nous présente à Gentilly est une nouveauté pour moi. Faut-il m'en accuser seul ? Je crois que nos anciens maîtres y sont pour quelque chose. D'ailleurs, le père Décisier trouverait peut-être à redire dans cette insistance mystique assez générale à notre époque ».

Il suit également au Regard à partir de novembre 1924 les cours du père de Tonquédec sur le thomisme. Il va jusqu'à se demander : « Le père de Tonquédec va-t-il me gagner au thomisme ? C'est bien possible, partiellement du moins ». Et il écrit plus tard en décembre 1924 : « Avant le cours de Brunschvicg, le père de Tonquédec m'avait donné des explications d'une lucidité admirable sur la connaissance. Redevienrais-je le scolastique et l'antimoderne que j'étais ou croyais être en philo ? C'est fort possible ! Je crains bien que Descartes m'ait tant travaillé par son doute prétendu méthodique ».

Dans une retraite, il lit le livre du père Bainvel, s.j. dont il recommande la lecture à sa mère : « C'est un recueil de cours faits à l'Institut Catholique en 90. Les questions traitées sont philosophiques ou théologiques, non morales ni "ascétiques" mais le livre, très facile à lire, vous intéressera sûrement. J'ai eu le plaisir d'y voir, codifiée, développée et dûment revêtue de l'Imprimatur la théorie que j'avais moi-même construite, que je m'étais moi-même construite pour moi-même à Grenoble en octobre à [l'aide] ou plutôt à propos de la considération des propositions de Boulanger. Un point dont je n'étais pas venu à bout est lumineusement éclairé par une distinction du père Bainvel. Lisez donc ce livre ! C'est moi qui l'ai écrit et non le père Bainvel. Vous découvrirez les erreurs, les confusions de Pascal et de Bossuet... ».

Cette lettre privée, faut-il le rappeler, est celle d'un jeune homme dans la fougue et le toupet de ses 22 ans...

Il rencontre le père Pouget dès 1922, envoyé à lui par Jacques Chevalier, et relate à sa mère sa première visite : « Le soir, vois un type d'homme tout différent, le père Pouget, lazariste, tout petit et aveugle. Je ne sais quoi lui raconter, n'ayant rien de [prévu/précis ?] à lui demander. Il me parle (je ne sais comment c'est venu) sur la composition des Évangiles. Il me fait penser aux moines du Moyen-âge. Il a d'ailleurs l'air de mériter tout à fait le cas que fait de lui Chevalier ». Il en reparle quelque temps plus tard ainsi : « Le père Pouget, lazariste, vieil ami de Chevalier est un aveugle de 76 ans qui a l'esprit le plus large que l'on puisse concevoir. Il me fait parfois l'effet de friser l'hérésie. Chevalier le tient pour un vrai maître en philosophie et en religion et lui adresse ses élèves. [...] Quant à moi, je lui crois un très solide bon sens et une originalité vraie de penseur mais j'hésite à lui accorder le titre de philosophe (demander à Paul la distinction) ».

Il note de façon curieuse une pensée qu'il partage avec lui sur les mystiques : « C'est là le point faible, non pas des mystiques – je ne veux pas attaquer ces gens-là bien que je croie, avec le père Pouget, les vues de Platon sur l'homme plus justes que les leurs – mais de beaucoup de simili-mystiques et peut-être du brave Bergson lui-même, car, entre nous, son intuition elle-même n'est-elle pas du sentiment tout court ? ».

La lettre de Jean Guitton à son ami Jean Anglès d'Auriac en mars 1924 montre que ce dernier avait hésité avant de garder le père Pouget comme directeur de conscience et de réflexions : « J'ai vu Paul Belmont 2 fois et il m'a dit t'avoir vu : tu lui as confirmé tes hésitations au sujet du père Pouget. J'ai réfléchi à mon tour et longuement à cette affaire et je me demande si tu as raison. Je sais bien qu'il faut choisir son directeur à son choix, mais je crois que le P. Pouget fait excellemment contrepoids à tes tendances propres de système et de rigueur et que tu gagneras à le supporter. Je me suis souvent plaint à M. Chevalier de ses réponses dilatoires et discursives et il m'a répondu que lui aussi en avait été très agacé, mais qu'il s'était aperçu qu'il avait tort et lui raison, que c'était la vérité et tout le reste de fausses lueurs. Je te dis cela sous le coup de ce que Belmont m'a dit hier au soir et

pour préciser ma pensée qui était indécise encore sur ce point. Mais elle se dessine maintenant : il ne faut pas quitter le P. Pouget ; il faut continuer l'essai ».

Guitton lui transmet de nombreux messages de la part du père Pouget, lorsque Jean Anglès d'Auriac est à Grenoble pour se soigner. En 1925, Guitton lui écrit : « Je fais trois séances [de travail] par semaine avec le père Pouget qui est toujours aussi bon et aussi fort et aussi saint. Il t'aime beaucoup et s'inquiète beaucoup de toi ». Plus tard, en 1926, il lui dit aussi : « je lirai demain ta carte au Père Pouget qui a l'intention de t'écrire, [...] je sais et témoigne qu'il t'aime beaucoup et qu'il ne t'oublie pas ».

Le père Pouget avait, à de nombreuses occasions, discuté de Jean Anglès d'Auriac (sa vie à Paris, ses études) avec Chevalier. Selon ce dernier, le père Pouget confiera que Jean Anglès d'Auriac « était une des plus belles âmes qu'il nous ait été donné de connaître ».

En 1933, Guitton rapporte également que le père Pouget, avant de mourir, avait demandé que Jean soit prévenu de sa fin prochaine.

d) Vie sociale, amitiés : Guitton, Chevalier

Une fois le concours passé, il lui est plus facile d'avoir une vie parisienne entre amis grenoblois, Imbert, Trocard, Félix-Faure, et avec ses frères, Louis à l'École des Mines et Paul à l'École Polytechnique. Cette période verra le début ou la consolidation d'amitiés solides.

Dans le domaine politique, il continue de participer aux réunions de l'*Action Française*. Il se mêle parfois aux bagarres estudiantines, mais cela ne l'empêche pas de critiquer les excès des Camelots du Roy. Il assiste à plusieurs conférences de Maurras. Mais un changement important intervient qu'il faut retracer : en février 1924, il adresse un courrier à son frère Henri pour lui apprendre sa rupture avec ce mouvement, deux ans avant la condamnation de l'*Action Française* par le pape, et pour des raisons autres que religieuses : « Très sérieusement, frère, je fis entendre ce soir mémorable la voix de la Philosophie car je vole

maintenant avec mes ailes. Je ne suis plus “Action Française !” et me récompensèrent de mon intervention ce même soir un excellent dîner chez Clément, une excellente soirée chez Clément, auquel et à laquelle d’ailleurs Louis était invité ».

En 1926, alors de retour à Grenoble pour se reposer d’une hépatite très sévère, il écrit également à son frère aîné Louis sa position sur l’*Action Française* après la condamnation par le pape : « Permetts-moi maintenant de te parler de l’A.F. car il est des changements dont on doit avertir les autres.

D’abord des compléments indispensables – ils sont à vrai dire l’essentiel – à ma première opinion sur la lettre du cardinal Andrieu. Je trouve ses condamnations peu équitables (je ne juge pas les intentions mais les documents – et ne le dis en public que sous la forme adaptée). Mais pour la lettre du Pape, même si elle n’avait pas tout mon assentiment, ce qui n’est pas le cas, j’en tiendrais le plus grand compte et pour l’action et pour le jugement personnel. Expliquer son intervention par la “politique” ne me semble pas bien sérieux. Si d’ailleurs le Pape, au nom de sa politique – il a le droit et le devoir d’en avoir une – avait voulu donner sur ce point des conseils aux Français, il aurait parlé autrement. La question est d’ordre moral et religieux. Si j’étais inscrit à l’A.F. je ne sais ce que j’aurais fait immédiatement. Peut-être aurais-je attendu le congrès qui a lieu en novembre. Mais en cas d’inaction dans ce congrès j’aurais sûrement démissionné.

Voilà maintenant les changements dont je te parle plus haut. Je dois te dire que par certains côtés très importants quant à la pratique, je suis fort loin de l’A.F. Je veux parler de la mentalité A.F. que j’ai perdue, avec des retours, depuis longtemps. Je ne l’ai jamais dit, j’eus grand tort, nettement. Il est vrai que je ne le savais pas toujours d’une manière également nette. Il est vrai, c’est l’autre côté de la question, que sur le plan politique il n’en est pas de même. J’hésite fort de ce côté et si je ne reviens à l’AF, ce sera pour adopter une position voisine de celle de Bloy ».

Parmi ses amitiés, celle avec Jean Guilton revêt un caractère très exceptionnel, comme en témoignent les quelques 300 lettres disponibles. Guilton et Anglès d’Auriac se voient à Paris. En

1921, Guitton est déjà à Normale (1920) et Anglès d'Auriac en Khâgne. Ils ont en commun des connaissances familiales grenobloises, et chacun une foi profonde. Jean Guitton appellera son ami « mon Ange » (en référence à l'ange Jesrad dans *Zadig* de Voltaire). L'ami parfois s'amuse à lui répondre : « Vrai Ange ». Au long de sa carrière d'écrivain, Guitton lui soumet ses principaux ouvrages pour une relecture avant tirage. Il lui arrive de lui écrire parfois deux fois par semaine. Il se confiera à lui pour ses grandes décisions, y compris de mariage (il justifie son choix de ne pas s'engager dans la prêtrise). Son ami « Anglès » ne lui soumet, semble-t-il, qu'un seul écrit, celui de son analyse du « Notre Père », mais ne parle guère du sujet de ses travaux et de sa thèse. Il est à noter par ailleurs que philosophiquement les deux amis sont fort distincts : Guitton se range sans nul doute du côté de Pascal et de Bergson plus que de Descartes, au contraire de Jean Anglès d'Auriac. Il représente pour ce dernier, selon les termes qu'il utilise dans une lettre à sa mère, un penseur à la fois « brillant et profond », ce qui est différent, peut-on en déduire, que d'être un « pur » philosophe métaphysicien. Leurs échanges portent sur les nouvelles les concernant, sur la vie universitaire et leurs préoccupations de carrière, sur des amitiés communes, mais aussi et beaucoup sur des sujets de religion ou sur les dogmes. Ils partagent le fait d'être anciens élèves du maître Jacques Chevalier, du père Pouget, d'avoir des amis communs comme Paul Belmont, Léon Husson, Emmanuel Mounier, auxquels s'ajoutent les nombreuses connaissances communes de collègues comme Lacroix, Le Senne, Laporte, Lavelle, Lesourd, Madinier, Wahl, Borne, Sautereaux et d'autres qui sont cités dans leurs correspondances. Des lettres conservées par Jean Anglès d'Auriac sont déposées aux Archives Nationales dans le fonds Jean Anglès d'Auriac et sont donc consultables. Le dernier chapitre de ce livre est consacré à une sélection de ces lettres. Jean Anglès d'Auriac ira témoigner pour défendre l'honneur de Guitton injustement condamné à son retour de captivité sur des accusations mensongères, ces jugements étant par la suite annulés. Enfin, il

est à noter que l'amitié entre les deux Jean s'étendra à leur famille, en particulier à leurs frères respectifs.

D'autres amitiés fidèles se nouèrent avec des camarades de Khâgne, comme Henri Lambert, Olivier Clément, normalien une année avant lui et cité précédemment, puis avec Patrice Rouget et René Jullian, ses camarades de promotion. Avec ses amis comme avec l'abbé Prat et ses cousins Goulut et Henri Chapot, il entretient à partir de 1925 (son arrêt de maladie à Grenoble) une correspondance régulière et fournie. Sauf exceptions, seules les lettres reçues sont disponibles.

Les relations de Jean Anglès d'Auriac avec Jacques Chevalier ne seront pas aussi intimes qu'avec Jean Guitton, mais elles sortiront du canevas d'un simple élève disciple du « maître ». Entre les familles existaient déjà des liens grenoblois anciens. Jacques Chevalier avait donné ses conseils à propos de l'orientation des études préparatoires de Jean pour l'ENS. Puis il eut Jean Anglès d'Auriac comme élève à Grenoble en 1920 et le fit venir dans son « Groupe »⁴⁹ cette même année. Il le retrouva entre 1925 et 1928 durant l'interruption due à l'arrêt maladie de son élève. Le maître recevait alors chez lui à La Tronche quelques élèves, comme Paul Belmont, Emmanuel Mounier et Jean Anglès d'Auriac, pour discuter avec eux. En plus d'une admiration réelle de Jean pour son professeur, et qui grandit avec le temps, des liens devenus amicaux et toujours respectueux se maintiennent fidèlement dans les deux sens : Jacques Chevalier sera attentif de façon très bienveillante et positive à la carrière et aux travaux de son ancien élève. Il viendra à de nombreuses reprises dîner à la table familiale de Jean Anglès d'Auriac. Une centaine de lettres seront échangées. Il acceptera, lors de son procès après-guerre, que son élève vienne faire une longue déposition pour défendre sa non-collaboration et sa position antiallemande lorsqu'il était au gouvernement de Vichy en 1940. Des documents en témoignent aux Archives nationales.

⁴⁹ Étienne FOUILLOUX, *Une Église en quête de liberté*, Paris, DDB, 1998, p. 163 : Chevalier amène au Groupe quelques-uns de ses amis et surtout ses meilleurs étudiants (Jean Anglès d'Auriac, Louis Bourgey ou Emmanuel Mounier).

e) Maladie, retour à Grenoble, agrégation

Dès janvier 1924 apparaît une faiblesse de santé : « Je travaille... mais je m'aperçois de plus en plus que je suis terriblement paresseux. La philosophie semble se retirer de moi. ... Depuis [...] et 1919, je n'ai fait que décaler en "amour de la sagesse". Il me semble que mon esprit est devenu tout à fait imperméable. Autrefois je retenais 1 sur 10, maintenant c'est une centième de 10 ! Et le temps pressé par [...], hâte sa marche. Ô que tu fus heureux, grand Descartes, de n'avoir [...] d'examens à préparer et de te promener sans souci sur la terre. Un ancien disciple et ami Anglès d'Auriac est enfoncé dans la marre parisienne et finit en ce jour d'un rhume qui lui dicte ses réflexions pessimistes. Avoue qu'à ta place il eût écrit des choses plus astucieuses que toi. Gros benêt, tu as inventé la géométrie analytique, mais ta philosophie est la plus fausse et la plus radicalement fausse qu'on puisse concevoir, tu ne t'es même pas aperçu, que tu avais une mentalité de géomètre ».

En 1925, dès janvier, mais surtout en mars, ce sont « de nouvelles difficultés hépatiques qui depuis vendredi dernier colorent désagréablement mon visage et surtout paralysent mon activité matérielle et me demandent des séances importantes de lit ». Il ne veut pas encore croire à une maladie : « PS, je ne suis nullement malade du foie. C'est seulement de la fatigue et de la lassitude. La couleur jaune n'est pas excessive ».

Mais cette maladie se révèle bien réelle. Il doit rentrer se soigner à Grenoble en mai 1925, en se mettant en « congé », ses professeurs se montrant plein de sollicitude. Commence alors une longue période de trois ans pendant laquelle il devra accepter la perte de toute force physique et intellectuelle.

En 1926, il écrit de Grenoble à son frère Louis, en période d'anémie : « Je suis encore très bas. Je suis presque nul, j'ai été nul – crois-moi, j'ai touché la nullité, je dirai presque que j'en ai éprouvé le besoin !

Chômage, relâche, rien à faire. Juste le carnet quotidien et la lecture – possible à de certains moments seulement – des journaux. Plus de cours de Chevalier, certes.... La connaissance de mon propre corps qui s'impose constamment à moi au milieu de mon impuissance et dégoût de penser : les sensations confuses de la fatigue, de la brisure ou de la défaillance – plus rare et plus agréable –, de la lourdeur qui prend l'arrière et le haut de mon chef [...], de l'appétit plus ou moins [...], de la digestion plus ou moins libre. Évènements auxquels j'assiste (aventurier passif) – et avec cela, la fuite du temps.

Un jour viendra, fort probablement, où je serai guéri, où, comme disent les gens, je vivrai. En attendant je ressemble à Jean-Marc :

Et tu vivrais ta vie, immobile à jamais
(c.à.d. que tu ne vivrais pas comme disent les gens)
où fleurit du repos l'inattendu [mousson]
où brille de je ne sais plus quoi la je ne sais plus quoi paix ».

À Grenoble, il suit, en 1927 avec Emmanuel Mounier et Maggiani, l'enseignement du professeur Jacques Chevalier. Mais sa maladie s'éternise.

Il revient à Paris en 1929-1930 avec une santé suffisamment remise pour terminer l'ENS et soutenir son diplôme sur Maine de Biran, avec René Le Senne et Chevalier comme correcteurs. Il retrouve Emmanuel Mounier avec qui il déjeune fréquemment et voit également le père Pouget. Il se présente donc en 1930 à l'agrégation de philosophie où il est reçu quatrième dans la promotion de Merleau-Ponty et Étienne Borne.

3. Entre les accidents de santé, le professeur et le chercheur

Après son agrégation, il est nommé professeur au lycée de Roanne, d'octobre 1930 à novembre 1937. En contact avec Bréhier pour ses travaux de thèse, il se consacre cependant

pleinement à l'enseignement, et en 1932, un de ses élèves obtient le troisième prix au concours général de philosophie.

Il garde contact avec Guitton, ainsi qu'avec Borne qui est un camarade d'agrégation qu'il rencontre volontiers. Il se rend à la Société Lyonnaise de Philosophie où il lui arrive de faire des communications. Dans ses lettres à sa famille, il ne parle guère de l'avancement de ses travaux de thèses, beaucoup plus de ses préparations de cours. Il entretient alors une vie sociale faite de nombreuses nouvelles connaissances, et est apprécié dans la société provinciale roannaise. Il se marie en 1935 avec Christiane Déchelette. Ils auront six enfants, en 1936, 1938, 1941, 1943, 1944 et 1954.

En 1936, en plus de ses cours à Roanne⁵⁰, il assure la suppléance de Jean Wahl, à la chaire de philosophie de la Faculté de Lettres de Lyon.

En novembre 1937, il est nommé professeur au Lycée du Parc où il succède à Jean Guitton. Mais en septembre 1937, il a une première et très grave hémorragie méningée. Il manque d'y laisser la vie. Il subit cinq ponctions lombaires et souffre de très gros maux de tête avec une grande fatigue. L'origine probable (une chute de valise sur la tête dans le train) ne sera identifiée que bien plus tard. C'est le début d'une vie très perturbée par des accidents de santé graves et répétés.

Jean Anglès d'Auriac décide, probablement à cette époque, de réorienter ses travaux vers les fondements de la recherche de la vérité et le meilleur régime de l'esprit. Il décide de se consacrer totalement à cette tâche, comme il en témoigne dans sa thèse. Il ressent comme une obligation qui le pousse vers sa mission, et s'y

⁵⁰ Il rencontre alors sa collègue Simone Weil et écrit à sa mère en 1947 dans deux lettres successives : « J'ai commandé *La pesanteur et la Grâce* de mon ancienne collègue juive du lycée de jeunes filles de Roanne, Simone Weil, amie, des plus spirituellement, de Thibon qui publie ses notes. Elle est morte de faim pendant la guerre en Angleterre, s'astreignant à ne manger que les rations de cartes de la France occupée. Son livre est très en honneur dans les milieux philosophiques catholiques. [...] J'ai commencé seulement le livre de Simone Weil. Ne l'achetez pas ; il sera à vous pour Pâques, ronde terminée. Il me paraît fort contestable mais aussi non seulement intéressant parce que sincère mais parce que fort (la Pesanteur est la nature, qui, pour elle, n'est que pesanteur ; la préface de Thibon est intéressante et éclairante) ».

donne avec force dans un total engagement. La joie du philosophe qui « se fait connaissance », comme il en parle dans son « discours de Roanne » sera sa récompense. Il ne se permet alors quasiment aucune distraction superflue.

Il reçoit en février 1939, chez lui à Lyon, son « maître » Chevalier et écrit à sa mère : « Chevalier vient déjeuner à la maison, après une conférence la veille au soir sur Bergson. Je lui ai écrit que le héraut était digne du héros. Ce déjeuner doit rester absolument secret. J'allais oublier une autre distraction de la semaine dernière : les Guitton, père et fils, le fils venu de Montpellier faire une conférence sur le "problème de Jésus". Aux Guitton j'avais joint l'abbé Chainé (pas le jésuite) aumônier du groupe des professeurs catholiques, aussi dévoué qu'ouvert ».

Et de nouveau en mars 1939, il écrit : « Je dois partir dans un instant entendre mon collègue Madinier nous parler à la Société de Philosophie sur la "conscience gestuelle", sujet de sa thèse.

Lundi soir, ce fut l'intéressante conférence de Chevalier et avant-hier la réception du dit Chevalier. Tout s'est très bien passé, chaleureusement et sans fausse ambiance de courbettes, comme j'ai toujours su sans vanité, agir avec mon "ancien maître". Celui-ci a certainement été très touché de notre accueil et nous a raconté 1000 histoires intéressantes, de politique extérieure notamment où voisinaient Daladier, lord Halifax et Bérard, dont il avait en poche une lettre délirante : "cher Maître, vous nous avez ouvert les voies en Espagne... Nous avons jeté ensemble les bases d'une première action d'information au sujet de ladite Espagne. Je n'ai cependant aucun espoir précis de ce côté" ».

Son épouse relatait à sa belle-mère ce même repas : « J'allais oublier de vous parler du "maître !" Chevalier. J'étais très émue de l'avoir à déjeuner [hôte réellement] mais il a été si charmant et aimable que j'ai vite repris mon aplomb. Je l'ai trouvé mieux en petit comité que dans sa conférence qui était cependant fort bien ("comment Bergson a trouvé Dieu") et dont pas mal de phrases, pour mon bien, se sont inscrites dans mon cerveau ».

Sa thèse avance, à sa façon, il écrit à sa mère en mai 1939, avec une pointe d'autodérision : « ...le travail ne chôme toujours pas.

Cette fois, je tiens le bon bout pour ma thèse... La page I est virtuellement rédigée après de longues hésitations, j'ai la méthode : Descartes ou la méditation et non pas Spinoza c.-à-d. l'exposé démonstratif ».

Pendant la guerre, pour des raisons de santé, il ne pourra être mobilisé malgré sa demande⁵¹. Il subit encore des hémorragies méningées en 1941. Il est alors professeur au lycée du Parc. En 1942, il accuse une troisième hémorragie et de nouveaux accès de fatigue en juin 1943. Jacques Chevalier lui conseille de postuler auprès du CNRS et s'engage à le soutenir. En novembre 1943, toujours pour des raisons de santé, il ne peut rejoindre son nouveau poste au lycée Lakanal.

L'enseignement devient trop fatiguant. À sa demande, il est détaché au CNRS en novembre 1943. Jusqu'en octobre 1949, il pourra, au milieu d'interruptions de santé, poursuivre les recherches liées à sa thèse. Ainsi, en 1945, il subit un nouvel accident méningé qui lui vaut alors six ponctions.

En 1946, il ouvre un Bureau d'études graphologiques et exerce cette activité sous le nom de Dalivoix. Elle nourrit à la fois ses finances et son goût pour la psychologie et les subtilités d'analyses de la personne en intimité.

Selon une logique analogue, son directeur de thèse, René Le Senne, obtient son envoi comme chargé de mission en Belgique auprès du caractérologue, le professeur Maistriaux. Il passe ainsi six mois à Bruxelles, de mars à juin 1950. Il y reçoit à plusieurs reprises Le Senne, rencontre le Père Thaymans d'Eypernon, spécialiste de la théologie de la Trinité, et défend son texte sur le Pater.

De Bruxelles, il apprend la mort d'Emmanuel Mounier et écrit en mars 1950 à sa mère : « Oui, j'avais appris la mort de Mounier, avec peine, et j'ai écrit à ses parents. Il forçait l'estime pour sa vie et son talent et nous avons bien des souvenirs communs. Je n'ai aucun détail sur sa fin ».

⁵¹ Durant cette guerre, son frère Michel Anglès d'Auriac reçoit la Croix de guerre ; son cousin germain Joël Anglès d'Auriac, scout, requis en STO, sera décapité pour sa résistance spirituelle à l'idéologie nazie. Son procès de béatification est en cours.

C'est encore au lycée du Parc à Lyon qu'il retourne pour reprendre des cours comme dans la période 1938-43. Il achève alors sa thèse commencée vingt-deux ans plus tôt.

Il reçoit le titre d'officier d'Académie en 1951 ; puis il est nommé à la Faculté des Lettres de Rennes en janvier 1952, en anticipation de la réussite de sa thèse non encore soutenue. Il y donne des cours de métaphysique, de morale et contribue à l'enseignement de la Psychologie, comme maître de conférences. C'est en juillet 1952 qu'il soutint sa thèse avec la mention *Très Honorable*.

Il accepte également d'assurer, au décès d'Albert Burloud qui précède de peu le sien, la fonction de directeur du Laboratoire de psychologie du Centre d'études psychotechniques.

Survint alors, en septembre 1952 un nouvel accident hémorragique. Une intervention chirurgicale est décidée et entreprise. L'issue est satisfaisante et l'année 1953 semble enfin ouvrir une nouvelle période faste : il lui reste juste à faire éditer sa thèse pour pouvoir enfin se consacrer à ses cours universitaires et faire avancer son « projet philosophique » avec des « associés » pouvant provenir d'ailleurs de ses élèves. L'avenir est donc radieux et son épouse attend leur sixième enfant.

Mais survint en mai 1954 une hémorragie cérébrale. Il venait de donner le bon à tirer aux Presses Universitaires de France pour l'édition de ses deux livres de thèse, mais sans avoir eu entre les mains ces livres édités et tant travaillés. Il décède le jour même, le 6 mai 1954.

Un maître mot pourrait sans doute s'appliquer à la vie de Jean Anglès d'Auriac, celui d'engagement. Il l'a manifesté sans répit envers son Œuvre philosophique, envers ses étudiants, comme envers sa famille, ses amis. Sa haute notion du devoir, il l'avait appliquée à la recherche du meilleur, cette règle qu'il visait pour le « régime de l'esprit ». Ne disait-il pas « qu'il lui fallait donner son assentiment au vrai d'une manière qui soit digne et de lui et de moi » ? Enfin, par-dessus tout, avec une foi sans défaillance, il s'était mis sous la protection de l'Esprit et de la Providence.

Laissons son directeur de thèse, René Le Senne, parlant du philosophe, de l'homme et de l'ami conclure ainsi : « Au cours d'une vie traversée par de graves accidents de santé et chargée de responsabilités professionnelles énergiquement assurées, il n'a cessé de poursuivre, puis de mener à bien cette longue recherche qui a abouti à ses thèses. Dans cet effort, rien d'autre que l'attachement le plus désintéressé à la recherche de la vérité. Une sévérité égale dans l'application de ses méthodes de pensée et dans l'expression de ses idées conférait à ses œuvres une beauté classique qui manifestait en même temps sa lucidité intellectuelle et la force d'une foi religieuse et philosophique où il puisait sans cesse son élan ».

4. Témoignages

Pour clore cette présentation de l'homme, philosophe, enseignant, ami, père de famille, appuyons-nous sur les témoignages recueillis sur le Mémento⁵² que son épouse établit après son décès, ou sur des courriers plus tardifs et sur des articles rédigés à son propos.

D'anciens élèves, on retiendra : « Vous ne pouvez savoir la place qu'il occupa dans ma vie. Il m'a appris la philosophie et il m'a enseigné la rigueur. À l'écouter, et plus encore peut-être à le regarder vivre, j'ai peu à peu compris que la pensée et la droiture ne sont sans doute qu'une seule et même chose ».

Ou encore : « Je n'oublierai jamais qu'il a sauvé mon âme... Il m'a accordé une telle confiance, témoigné une amitié si vive à laquelle mon adolescence risquait de ne plus croire ».

D'un camarade de Normale : « J'ai connu Jean alors qu'il était à l'École : esprit supérieur et simple tout à la fois, délicat et facétieux ; cultivé mais sans étalage, tout en lui attirait et retenait car ses qualités de cœur ne le cédaient pas moins à celles de l'intelligence ».

⁵² Fonds Jean Anglès d'Auriac, cote 784AP/1.

Son ami Jean Guitton, qui a connu Jean Anglès d'Auriac depuis ses 19 ans, écrit dans son journal le 6 mai 1954⁵³, date de son décès :

« Jean Anglès d'Auriac est mort.

Je le vois dans sa stature. Quel exemple de vie philosophique !

Né dans une famille de mathématiciens où l'on se transmettait comme un héritage, avec la foi, l'idée de la rigueur intellectuelle, après avoir été tenté par les mathématiques comme ses frères, il se voua à la philosophie et suivit les cours de M.J. Chevalier. Très tôt, il conçut que son devoir était de se consacrer tout entier à ce qu'il appelle « l'Œuvre », cela presque sans maîtres, sans exemples antécédents, sans soucis de gloire et de carrière, uniquement poussé par la recherche de la vérité, parce que seule la possession de la vérité permet d'être, d'avoir un "bon esprit"... On songe aux penseurs du XVII^e siècle, auxquels il s'apparentait. Comme eux, il tenait le problème de la béatitude pour le premier des problèmes et il avait leur implacable rigueur. Je m'interdis, écrivait-il, tout relâchement. Peut-être ne serait-il pas mortel de céder à quelque faiblesse. Mais il est beau de nourrir la ferme intention de me dominer toujours au service de l' "ostinato rigore" ».

Dans la notice du bulletin des anciens de l'ENS, Jean Guitton poursuit : « Sa santé était précaire. Pendant les quinze dernières années, une menace de mort soudaine resta suspendue sur sa tête. On ne le savait pas ; lui le savait. Il disposait de peu de temps...

Car cet homme si avare de ses forces et qui avait tout retranché pour son grand Œuvre était avant tout un homme bon.

Et quand je dis bon, c'est au sens antique, rare, de ce mot ».

Laissons enfin son ami Clément, qui apprend tardivement le décès de son ami, clore ces témoignages dans cette lettre : « Je ne mesure que trop la perte que vous avez faite. Comment s'habituer à ne plus trouver à ses côtés un homme si parfaitement distingué par la chaleur du cœur et par l'intelligence ? Plus le privilège a été exceptionnel, plus le vide est difficile à supporter. Votre mari était de ceux – trop rares – qui rendent la vie noble, heureuse,

⁵³ Jean GUITTON, *Journal, Études et rencontre*, Plon, 1959, p. 190.

lumineuse... On avait auprès de lui le sentiment exquis d'être jugé avec le maximum de bienveillance : il était incapable de vous prêter un sentiment plus bas que celui qui avait guidé vos paroles, même si elles étaient maladroitement... ».

DEUXIEME PARTIE

LE PHILOSOPHE, SA PENSEE, SES PRINCIPAUX TRAVAUX

I

Le philosophe et sa pensée

1. Une place à part dans son époque

Parmi les philosophes français des années 1920-1950, Jean Anglès d'Auriac tient une place relativement à part, tant par le choix des sujets qu'il traite que par la façon de les aborder. Rappelons que le positivisme avait déclaré la fin de la métaphysique, déjà limitée dans son ambition et ses fins par Kant. Anglès d'Auriac non seulement veut, comme les philosophes du courant spiritualiste, la réhabiliter en tant que science avec un domaine propre, mais il entend aussi consacrer de façon exclusive tous ses efforts à la reconstruire plus rigoureusement, grâce à une méthode analytique intégrale peu courante. Sa métaphysique spéculative, à l'approche analytique méthodique et au style remarquable, peut sembler un retour aux philosophies du XVII^e siècle, à tort puisque qu'elle est aussi traversée des apports de la phénoménologie et de la psychologie. Mais elle n'échappe pas au risque d'être perçue comme totalement hors sujet à cette époque post seconde guerre mondiale. Au moment de sa soutenance de thèse en 1952, on n'accorde aucun intérêt à des sujets aussi théoriques alors que tant d'événements d'importance sont en préparation, en cours, ou en phase de conséquences.

Autre singularité : il ne se réfère à aucune école, ni à aucun philosophe, à l'exception près que l'on peut déduire de sa réponse à la question de ses juges de thèse : *quid dicis de te ipso* ? Avec sa fière modestie, comme le rapporte son ami Jean Guilton, il avait répondu : « Spinoza et la liberté ». Parfois, il signale en passant

des divergences avec les sceptiques, ou les empiristes, mais guère plus. Il ne s'emploie qu'exceptionnellement à citer des philosophes, principalement du XVII^e siècle : Descartes, Leibniz, Malebranche, Spinoza, et aussi parfois, mais très rarement, des philosophes postérieurs ou plus proches de lui comme Kant ou Bergson. Il s'agit alors de leur reprendre des formules et définitions de concept, ou de situer sa propre pensée selon qu'elle s'oppose ou diffère de celle de l'auteur cité. Aucune citation d'auteurs commentateurs. Cette absence quasi-totale de références à de grands auteurs, Guitton la mentionne, avec, dans son esprit, une pointe de regret, voire de reproche. Au contraire, loin de s'en s'excuser, Jean Anglès d'Auriac consacre deux pages de l'avant-propos de sa thèse à justifier le droit qu'il s'est octroyé de faire appel parfois à « l'histoire » : il souhaite en effet s'adresser à des « associés » futurs pour un travail en commun, sans leur imposer d'avoir une culture préalable très fournie, mais sans négliger des acquis incontournables.

Il ne fait non plus jamais part, semble-t-il, même à ses amis très proches, de la teneur de son travail, appelée par lui « son Œuvre ». Ses graves et répétés soucis de santé, de 1937 jusqu'à son décès en 1954, son dévouement total à ses élèves lorsqu'il enseigne, son désir par-dessus tout d'achever sa thèse, avec une famille nombreuse de cinq enfants en 1944 (le sixième enfant arrivant seulement l'année de son décès), limitent grandement ses disponibilités de participation aux réunions de philosophes, aux divers cercles, malgré son goût des relations et des échanges. Les rencontres avec des collègues autres que Guitton ou Chevalier lorsqu'il passe à Lyon, ou encore Mounier si l'occasion s'en présente, sont donc comptées.

Après la guerre, dans le matérialisme ambiant, le courant de l'existentialisme perce, et commence à relayer celui du spiritualisme. Anglès d'Auriac ne trouve guère de temps à y consacrer, ne serait-ce que pour être un peu dans l'air du temps.

En février 1947, il écrit à sa mère : « Mardi, un dîner chez un collègue qui réunissait avec nous le nouveau professeur de Psychologie à la Faculté, un de mes anciens camarades

d'Agrégation, MERLEAU-PONTY, un ami de SARTRE. Idée traduisant les meilleures intentions mais qui n'a servi qu'à mieux montrer combien je suis loin, sur tous les terrains, de la pensée officielle présente ».

Et à quelques jours de sa soutenance de thèse, il écrit encore à sa mère en avril 1952 : « Il faut que je mette sur pied une présentation orale de mon travail d'une bonne demi-heure. Et comme je prévois ensuite des questions sur ma position par rapport aux contemporains, il me faut m'initier au moins vaguement à l'existentialisme et aux autres tartes à la crème ».

Il semblerait, d'après une lettre de Guitton après la soutenance de sa thèse, que des opposants disaient de lui : « auteur incompréhensible, qui, sans tenir compte des progrès de la pensée depuis le Moyen-âge, soutient des vérités premières ». Sa thèse écrite à la manière des grands auteurs du XVII^e siècle, dans un style classique, extrêmement méticuleux et rigoureux, s'interdit de déclarer des opinions non argumentées. Elle est effectivement d'une lecture difficile, tant le cheminement spéculatif demande de concentration pour en suivre pas à pas les raisonnements.

2. Sens et portée de ses travaux philosophiques : le Discours de Roanne

Lors du traditionnel « Discours des Prix » du lycée de Roanne, en 1932, Jean Anglès d'Auriac trouve l'occasion d'exposer le sens et la portée de ses études philosophiques et de ses « méditations métaphysiques ». Ce texte est d'importance : il montre où le mène sa réflexion et où doit aboutir son travail dont les résultats ici ne sont pas « démontrés », mais seulement exposés. Notamment l'ontologie du Moi, du Monde extérieur et de Dieu, non développées dans ses écrits publiés, sont ici esquissées.

L'essentiel de ce chapitre étant constitué de la reprise intégrale de son texte du « Discours des prix » de 1932, les citations du philosophe sont gardées en caractères ordinaires, le texte en italique (et les soulignements) sont des ajouts, soit introductifs aux citations, soit en forme de pauses.

Après les introductions d'usage, dès le début de l'exposé apparaît l'idée que le but de la philosophie est cette recherche vers le réel, pour l'atteindre dans ses fondements. C'est donc bien une philosophie réaliste et non idéaliste qui est annoncée. Cette recherche philosophique répond à une triple nécessité, en tant que devoir naturel, moral et de l'esprit, alors que nous sentons qu'un ordre nous dépasse en tant qu'être moral au-dessus de l'animalité. Elle comble le philosophe amené à se faire « toute connaissance » (privilège des anges), à contempler pour le plaisir de contempler. La joie déjà annoncée prendra une autre dimension à la fin du discours.

« DISCOURS DE ROANNE »

« Laissez-moi donc essayer de dégager très simplement et très brièvement devant vous le sens et la portée de ces études philosophiques dont la vraie nature est trop souvent ignorée ou méconnue de ceux qui ne les ont pas pratiquées directement.

Elles n'ont pas d'autre objet, du commun accord de tous ceux qui s'y livrent, que d'atteindre le réel, de l'atteindre dans sa nature et dans ses fondements, en nous et hors de nous, comme chose déjà existante ou comme règle d'action. Il est facile de voir que nous ne pouvons nous dérober à cet effort vers le réel. Il s'impose à nous dans tous les sens du terme. Pour subsister comme "simples vivants", il nous faut sans cesse connaître et connaître le vrai. L'*homo Faber* n'est tel et ne triomphe dans sa lutte pour l'existence biologique que parce qu'il est d'abord *Homo sapiens*. Ne sentons-nous pas, d'autre part, en tant qu'êtres moraux élevés au-dessus de l'animalité, qu'un certain ordre nous domine et que nous avons une vérité à découvrir et à faire en nous ? La nécessité d'atteindre le réel, d'y tendre au moins, de volonté comme d'esprit, n'est plus ici hypothétique mais absolue, bien qu'elle ne soit pas contraignante : elle devient obligation. Enfin, une force aussi nous pousse – force qui n'est peut-être pas devoir

mais qui est joie – à nous faire “toute connaissance”, à contempler pour le plaisir de contempler ».

La philosophie a toujours combiné le travail spéculatif de l'esprit pur, celui de la conscience intérieure et de la morale, mais depuis deux siècles, elle a pensé qu'elle devait laisser à la science le soin de constituer toute une part de la connaissance humaine. Or les sciences dans leur ensemble ne peuvent atteindre, par leur méthode et leur attitude d'esprit, le fond de la réalité. Elles ignorent également le sujet conscient pourvu d'une vie intérieure et morale qui reçoit les données et les choses ; elles ne cherchent à en connaître ni la nature, ni les modes d'existence. Un travail spécifique, spécialisé et distinct de celui des savants, est alors nécessaire. On notera ici que ces idées sont exposées deux ans plus tard dans un courrier privé à son directeur de travaux de l'époque, le professeur Monsieur Bouglé. Elles explicitent notamment les insuffisances des travaux antérieurs des autres philosophes qu'il s'autorise alors à dénoncer, mais avec des critiques qu'il ne reprendra dans aucun texte publié.

« À ce triple appel vers le réel, voix de l'instinct, de la conscience et de l'esprit pur, la philosophie a toujours prétendu répondre. Elle pensait, autrefois, que cette tâche lui revenait tout entière – au moins dans ses fondements, dans sa partie spéculative et désintéressée, dans tout ce qui, en elle, est proprement savoir, car elle n'a jamais aspiré directement qu'à la sagesse et à la méditation du vrai avec ses “extrêmes contentements”. Depuis près de deux siècles déjà, elle n'a plus de telles ambitions ; elle estime au contraire, à en juger par ses représentants les plus autorisés, que toute une part de la connaissance humaine, celle précisément qui nous permet de commander à la nature en lui obéissant, même considérée comme ayant sa fin en elle-même, n'est pas de son ressort. Et elle s'en remet délibérément à ce que l'on est convenu d'appeler la science, c'est-à-dire une pluralité de disciplines autonomes faisant toutes usage d'une même méthode définie d'observation et d'expérimentation objectives, du soin de constituer progressivement cette connaissance. C'est aux différentes sciences, pense-t-elle, qu'appartient la tâche d'explorer

l'Univers, de l'atome aux nébuleuses, de l'amibe à l'animal humain, et de déterminer les lois qui régissent en lui choses et événements. Ce double travail, d'information et d'analyse, relatif aux données sensibles, le philosophe le laisse désormais au savant comme il laisse au mathématicien l'étude, non plus de notre Univers réel et de ses propriétés de fait, mais de tous les Univers possibles considérés dans leurs propriétés nécessaires d'ordre quantitatif et relationnel.

D'où vient ce changement ? Deux raisons principales, croyons-nous, l'expliquent et le justifient. D'une part, la philosophie a pris plus nettement conscience de son objet et des caractères de la connaissance scientifique. D'autre part, elle se rend mieux compte des conditions auxquelles doit se soumettre tout travail pour être fécond.

Et d'abord une réflexion sur la connaissance scientifique a vite montré au philosophe que cette connaissance n'est pas adaptée, de par sa nature même, aux buts qu'il poursuit. Sans doute, le savant, dépassant la connaissance vulgaire, souvent erronée et toujours superficielle, détermine-t-il peu à peu la vraie structure des choses et leurs vrais rapports, et arrive-t-il à construire ou plutôt à reconstruire à partir de l'univers de la perception sensible, variable avec chacun de nous, un certain Monde objectif premier, apparemment indépendant, auquel il montre que, pour l'action ou pour la pensée, tout peut se rattacher dans l'univers qui nous est personnel. Il n'atteint pas, cependant, et ne peut atteindre le fond de la réalité. En effet, sa connaissance d'abord ne porte jamais que sur des choses, il laisse de côté le sujet conscient, qui existe en face de ces choses, ou plutôt n'en connaît que juste ce qui lui est nécessaire pour que l'Univers même existe à ses propres yeux. Toutes les richesses de la vie psychologique et morale de "l'homme intérieur" lui échappent donc, et a fortiori la direction de la conduite : sur quoi se fonderait-il pour déterminer l'idéal que seul un sens spécial, s'exerçant sur les faits intérieurs, peut atteindre ? En réalité, il ne se pose pas même le problème moral.

D'autre part, relativement à son objet même, son étude reste insuffisante et nécessairement subordonnée, dans son principe, sinon à sa méthode, à autre chose qu'elle : il ne cherche, en effet, ni à déterminer la nature et l'existence des choses qu'il étudie – celles dont il part et celles auxquelles il arrive – ni à justifier sa croyance en la permanence de ces choses et de leurs lois, croyance sans laquelle pourtant il ne se mettrait pas même au travail. Enfin, il ne se demande pas ce que vaut et où nous conduit cette exigence d'intelligibilité absolue qui fait que nous voulons tout expliquer et demandons la raison de tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, existe : réelle ou possible, chose ou façon d'être, sujet ou objet. Et tout cela, il le fait de parti pris, considérant que ces recherches ne sont pas son œuvre propre, qui est simplement de déterminer l'ordre immanent à l'histoire et à la constitution de l'Univers matériel. Travail admirable sans doute, fait d'intelligence et de force, de subtilité et de patience, et par lequel il sympathise vraiment avec les mouvements de la matière et de la vie. Il faut bien avouer pourtant que cet effort ne conduit pas là où le philosophe veut aller, au réel perçu dans sa portée et compris. Et cela déjà donne à ce dernier le droit de ne pas le pratiquer comme le fait le savant lui-même.

Mais voici qui vient renforcer ce droit et en faire dans une certaine mesure un devoir. Les forces de l'esprit humain sont limitées, et l'intelligence de chacun de nous ne se dirige pas avec autant de facilité vers n'importe quel objet. Or, l'attitude d'esprit et la méthode qui sont requises pour étudier les problèmes philosophiques sont, en fait, différentes de celles qui président au travail scientifique. Et cela impose aux philosophes une véritable spécialisation. Ce que les savants ont dû faire et font de plus en plus en face d'un Univers trop complexe : se limiter pour mieux explorer et mieux connaître, le philosophe s'y résigne lui-même, aussi longtemps qu'il le faut, ne sortant pas de son domaine propre tant qu'il ne s'est pas fait apte à découvrir sa vérité.

Cela ne veut pas dire pourtant que la science soit pour lui chose étrangère. Le travail du savant, en tant que ce travail exprime l'activité de l'esprit, l'intéresse au contraire grandement, et il se

doit d'en préciser la valeur. Il a tout avantage, d'autre part, à en recueillir les résultats qui lui permettent de situer plus précisément l'homme dans la nature, de mieux rattacher l'esprit à la matière, et de connaître, d'une manière générale, l'économie des choses. Aspirant toujours à une synthèse totale, bien qu'il n'ait plus la prétention d'en être l'auteur unique, il ne peut ignorer aucune grande acquisition du savoir humain ».

C'est par la connaissance que le philosophe pense atteindre le réel, en adoptant une attitude d'esprit et une méthode différentes de celles qui président au travail scientifique, et moyennant un effort de véritable spécialisation. Une analyse radicale de ce réel demande une connaissance claire et distincte (Descartes ne saurait mieux être cité) qui passe alors par la mise au point de notions fondamentales évoquées dans ce discours, qui ne sont pas explicitées ici et font l'objet du travail hautement conceptuel et précis de sa thèse, la méthode analytique étant à l'œuvre. Les résultats sont alors dévoilés. Le premier est celui de la découverte de sa propre existence connue du dedans, de celle de son moi profond, le moi pur, qui domine le temps par sa conscience et sa mémoire, qui est l'auteur de ses décisions, et qui possède une liberté fondamentale. L'esquisse d'une ontologie du moi se devine. Pour être, la conscience se suffit à elle-même, n'a besoin d'aucune condition préexistante, d'ordre matériel. Ainsi « tout ce que la conscience connaît en dehors d'elle et sent en elle ... n'est qu'objet contemplé, sans cause lui donnant l'être. La dissolution du corps, son anéantissement même ainsi que celui de l'Univers ne sauraient donc entraîner par eux-mêmes la disparition de ce microcosme indépendant ». Ne sommes-nous pas autorisés à voir dans la subsistance de ce microcosme l'existence d'une âme qui survit au corps ? Voir qui appelle à un retour à l'importance du corps, selon la thèse thomiste ?

« Tout cela cependant ne dit pas encore en quoi consiste l'œuvre propre du philosophe. C'est elle dont il nous faut essayer de donner maintenant une idée, autant qu'on peut le faire en moins d'un quart d'heure.

Le philosophe part, selon nous, du principe suivant, qui n'est pas un postulat, mais l'expression d'un fait ou plutôt d'une

nécessité : il n'y a pas de connaissance qui ne porte sur quelque objet et n'atteigne par là même une certaine réalité. L'imaginaire même, bien que son existence n'ait pas le caractère absolu et inconditionné que nous lui attribuons trop vite, n'est pas un néant pur. L'erreur ne peut se loger qu'au sein d'une vérité préalable et provient seulement du fait que la connaissance n'a pas été assez analysée, c'est-à-dire n'est pas pleinement elle-même, ne s'étant pas déterminée autant qu'elle le pouvait, et par conséquent ne voyant pas son objet comme elle devrait le voir. La connaissance, en tant que telle, n'en est pas moins nécessairement vraie. De ce principe, le philosophe tire immédiatement la conséquence suivante : le réel n'est pas si loin de nous que nous l'imaginons parfois. Pour ne pas nous méprendre à son sujet, il suffit de rendre notre connaissance claire et distincte, et, pour le percevoir et le comprendre aussi pleinement que possible, de vouloir bien le regarder, de nous tourner vers lui avec toutes nos facultés. C'est précisément ce qu'il va tenter, d'une façon radicale, en mettant au point les notions fondamentales qui, comprises dans toutes les autres, imprègnent tous nos jugements et nous servent à qualifier toute chose, et en développant systématiquement ses facultés de connaissance les plus hautes, la réflexion psychologique et l'intuition morale.

La détermination positive des données qui fournissent véritablement notre idée de l'existence, quand nous l'appliquons à nous-mêmes et aux choses, le conduit d'abord à des résultats de la plus haute importance, non seulement à cause de leur portée très générale et du contenu particulièrement riche de cette idée, mais parce qu'ils signifient la ruine des fausses valeurs de l'imagination et la libération définitive de la pensée.

Considérant en effet le sujet, le philosophe s'aperçoit qu'il existe en un sens éminent. Chacun de nous par le fait de sa pensée, fait compris dans tous les autres, et sans lequel tout disparaît pour lui, dit en effet : je suis. Cette existence est, sans doute, inaccessible aux sens et à l'imagination, mais elle est connue du dedans, par la conscience, avec l'absolue certitude qui s'attache à la constatation

de l'immédiat. L'œil ne juge pas des sons, ni l'ouïe des couleurs. Rien de ce qui nous fait connaître le dehors ne peut pareillement nous renseigner sur nous-mêmes. Mais notre pensée intérieure s'éclaire elle-même, vie et lumière tout à la fois. La dégageant des fantômes de l'imagination et la vivant pour ainsi dire à même, le philosophe retrouve en face du corps, étendue pénétrée du sentiment du moi, le sujet pur, le vrai moi, le fond de la personne, pour qui le corps même est étranger, mais qui, dans son incommunicable intimité est, se sent être, et, avec lui sait toutes choses. Ce moi pur qui veille en chacun de nous comprend dans l'unité de sa pensée l'indéfini de l'espace ; il domine le temps par sa conscience et sa mémoire, agit en lui et hors de lui quand il dirige sa pensée et meut le corps qui lui est uni, est l'auteur propre de ses décisions, possède une liberté fondamentale qui lui permet de les libérer progressivement de tout ce qui, en lui, est contraire à la raison ; enfin, et surtout, il ne s'attribue à rien, ne découvre en lui aucun rapport nécessaire avec aucun objet : la conscience suffit à elle-même et n'a besoin d'aucune condition préexistante, d'ordre matériel, pour être ; tout ce qu'elle connaît en dehors d'elle et sent en elle ou plutôt auprès d'elle dans l'étendue organique qui est sienne, de corporel et de spatial, n'est qu'objet contemplé ou vécu par elle mais non cause lui donnant l'être ; la dissolution du corps, son anéantissement même ainsi que celui de l'Univers, ne saurait donc entraîner par eux-mêmes la disparition de ce microcosme indépendant ».

L'esquisse de l'ontologie de l'Univers se dessine également et conduit à la supposition légitime d'une Conscience indéfectible et d'un Esprit absolu :

« Tout au contraire, ce sont les objets extérieurs connus par les sens ou l'imagination dont le philosophe, en quête de la donnée immédiate, découvre la dépendance, et l'impuissance à jouir d'une existence propre. Épurant leur connaissance et la débarrassant de tout ce que nous lui ajoutons indûment, il doit, en effet, leur retirer les caractères de force, d'unité, d'identité substantielle, et même de durée indépendante qu'il voit clairement ne pouvoir

appartenir qu'à des êtres conscients. Si nous leur attribuons mal à propos ces caractères, c'est tout simplement, remarque-t-il, parce que, sans bien nous en rendre compte, nous logeons en eux des consciences et les confondons avec elles. En réalité, considérées en elles-mêmes, ces choses ne sont que de simples objets de pensée que leur nature, comme les relations qui s'y ajoutent nécessairement, rendent également dépendant de l'esprit. Et nous ne pouvons légitimement penser qu'elles échappent aux défaillances de nos consciences qu'en supposant l'existence d'une Conscience indéfectible veillant sans cesse en face d'elles, qu'en les rattachant à un Esprit absolu.

Ce n'est pas tout. Poussant plus loin son analyse, le philosophe s'aperçoit que la fiction de n'importe quel être ou nature qui seraient détachés de tout rapport avec la pensée est absolument impensable, et cela non par un défaut de la pensée, mais simplement parce qu'une telle fiction est contradictoire, rien ne distinguant du néant pur ce qui n'est pas pensée s'affirmant soi-même ou réalité transparente à la pensée ».

Après avoir abordé l'ontologie de la Vie Intérieure, (en précisant en philosophe spiritualiste la primauté de l'esprit et l'importance du sujet), puis celle du Monde extérieur, sans en utiliser les expressions, arrivent les questions de sens de l'existence ainsi perçue et de conduite de l'action. La non-intelligibilité de ce qui existe, le désir insatisfait de notre volonté envers des réalités finies et imparfaites, (que d'autres appelleront l'absurde), vont trouver une réponse en Dieu et dans la loi morale. Perception de l'Infini et du Parfait, volonté, orientation vers le bien, présence réelle de l'Être absolu et parfait, amour, conduisent à l'expérience d'une Réalité infinie et parfaite.

« La primauté absolue de l'esprit est donc établie, et la connaissance des réalités les plus apparentes et les plus familières est devenue claire et distincte en même temps que la pluralité et la spécificité des évidences a été nettement dégagée, constatation précieuse pour une pensée qui veut être méthodique. Reste à comprendre ce que nous percevons maintenant correctement, et à donner à la conduite sa vraie direction. Le même effort de

soumission au réel, à la donnée immédiate intégralement connue ou vécue par une pensée attentive à tout distinguer dans son objet, permet aux philosophes, croyons-nous, d'arriver à ce double résultat, mais il doit prendre les moyens, c'est-à-dire ouvrir cet "œil de l'âme" dont parle Platon et, poursuivant et prolongeant l'effort de conversion intellectuelle déjà imposée par la découverte du sujet, adapter son esprit et sa volonté à l'expérience *sui generis* de l'absolu.

Nous avons vu que nous cherchons le pourquoi de tout ce qui existe. Cette exigence d'intelligibilité, inséparable de notre esprit, se double, en face des êtres que nous connaissons d'abord : les choses et nous-mêmes, d'une insatisfaction profonde. Ces êtres nous paraissent ne pas s'expliquer suffisamment eux-mêmes. Nous les jugeons contingents, imparfaits et finis, et, en tant que tels, ils déçoivent indéfiniment notre intelligence. Ce fait est indiscutable ; ceux mêmes qui en prennent leur parti le reconnaissent. Mais une disposition analogue se retrouve dans notre volonté quand elle aime les biens que sont pour notre sensibilité physique ou spirituelle les réalités finies dont nous venons de parler : elle ne peut s'en contenter pleinement mais ne cesse de désirer, dès qu'un minimum de réflexion nous libère du monothéisme, et se sent constamment au-dessus de toutes ses jouissances. En même temps cependant, elle reconnaît – il y a sur ce point consentement universel, l'histoire et la préhistoire le montrent – qu'une certaine loi la domine et même s'impose à elle, la dirigeant vers un bien objectif, supérieur à tout ce qu'il y a de sensible en nous. Elle ne peut enfreindre cette loi sans tarir en elle les sources de la joie. – Ainsi une inquiétude fondamentale, bien que limitée dès l'abord par la connaissance de la loi morale, apparaît dans le mouvement naturel de notre intelligence et de notre volonté, en face des réalités finies.

Cette inquiétude est-elle irrémédiable ? L'expérience montre que non. Elle disparaît au contraire, si la recherche des causes finit par conduire notre esprit jusqu'à un Être absolu et parfait qui, s'expliquant lui-même, explique aussi tout le reste et garantit la bonté finale des choses, et si notre liberté choisit sans retour

d'aimer le bien, faisant de ce choix le principe de notre bonheur. L'homme qui croit en Dieu et obéit à sa conscience n'a-t-il pas la paix et la joie, réalisant une sagesse pratique que le philosophe constate, avant d'examiner la valeur de ses fondements ? En réfléchissant sur toutes ces données, en essayant d'en dégager les implications, dans les conditions que nous avons définies plus haut, le philosophe, toujours attentif d'ailleurs à éviter les mirages, arrive à atteindre, croyons-nous, le fond même du réel ».

L'atteinte du fond même du réel viendra de l'expérience morale, d'une certaine perception immédiate d'une Réalité infinie et parfaite, d'une Volonté toute puissante en nous, raisonnable sans être la nôtre. Cette perception et cette expérience se rejoignent pour confirmer que les choses dont on cherche le sens existent bien, en dehors de notre pensée personnelle, que le réel est moral dans son fond, et qu'il est intelligible :

« En effet, le terme qui satisfait l'intelligence dans la recherche des causes, il le découvre à l'origine même de cette recherche, la suscitant et l'orientant tout entière. "Tu ne chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé". Pourquoi songeons-nous à nous étonner de l'existence des réalités finies et imparfaites, comment pouvons-nous même les connaître comme telles, percevoir leur contingence et celle de l'ordre qu'elles réalisent et sentir leur irrémédiable déficience ? N'est-ce pas que nous connaissons déjà d'une certaine manière une autre Réalité infinie et parfaite, entièrement inconditionnée et nécessaire, seule créatrice d'ordre et seule adéquate à notre pouvoir d'aimer, Réalité souveraine dont la plénitude d'être fait apparaître le manque de tout ce qui est fini comme la lumière manifeste l'obscurité de l'ombre ? Une certaine perception de l'Infini et du Parfait est donc impliquée dans le premier pourquoi que nous nous posons en face des choses et dans le premier désir d'un mieux-être. Et cette perception est bien une donnée immédiate, si recouverte qu'elle soit par celle des réalités finies à l'occasion desquelles nous la découvrons d'abord. En se tournant vers l'expérience morale, le philosophe précise et

enrichit cette connaissance trop peu considérée, et enfin une certitude présentée aussi vivante que la pensée elle-même.

Qu'y a-t-il, en effet, dans le fait de l'obligation, point de départ et centre de toute l'expérience morale pour l'intelligence qui veut bien réfléchir sur lui et le voir tel qu'il est, avec une absolue sincérité intérieure ? Rien moins, croyons-nous, que la présence réelle de l'Être absolu et parfait déjà aperçu, mais seulement du dehors, dans le miroir des créatures : la motion que nous sentons alors en nous est, en effet, véritablement absolue, puisque nous ne nous reconnaissons pas le droit de nous y dérober et sa valeur n'est pas faite de sa force mais de la conviction qu'elle apporte avec elle : nous ne nous sentons obligés que par la lumière. Cette notion de justice, nous poussant vers le bien, elle est aussi amour, car ce bien, notre bien propre, est le développement de la vie la plus haute en nous ; et comme elle en use doucement avec nos volontés rebelles ! Il y a donc en nous une Volonté toute puissante et parfaitement raisonnable, tournée vers un ordre éternel vers lequel elle nous pousse avec amour, et cette Volonté n'est pas la nôtre bien qu'elle s'insère au plus profond de notre être et de ses mouvements. Cette expérience décisive venant compléter notre première perception du Parfait renseigne définitivement le philosophe sur le sens des choses. Sans en pénétrer entièrement le comment et le pourquoi, il sait du moins, à considérer, d'une part, la perfection de leur origine, et, d'autre part, les exigences de l'action morale et les conditions d'exercice de la pensée, que ces choses existent bien en dehors de notre pensée personnelle, qu'elles sont soumises à un ordre qui ne doit point décevoir nos recherches, que le réel est moral en son fond, et qu'au regard de la pensée créatrice, il est, dans tous ses aspects, parfaitement intelligible. Des postulats du savant sont ainsi justifiés et le philosophe peut lui-même étudier l'histoire pour essayer de comprendre plus pleinement l'humaine destinée.

Quant à la conduite, il en perçoit désormais très précisément la règle : c'est de rendre aussi parfaite et aussi totale que possible la coïncidence de notre volonté avec la mention de l'Absolu en nous, puisque ce bon usage de notre libre arbitre fait seul notre

vraie grandeur mais aussi, et dans ce dessein même, d'épouser et d'approfondir de plus en plus l'intuition morale, en faisant notre volonté raisonnable dans son principe et juste dans ses choix et en communiant avec l'expérience des héros de la vie morale. Nous saurons alors vraiment ce qu'est l'idéal et pourrons utilement demander à la science, qui, par elle-même, ne dit rien sur le bien et le mal, de nous renseigner sur la valeur morale que prennent indirectement, étant donné les lois naturelles, des actes par eux-mêmes indifférents, sur lesquels l'intuition morale livrée à elle-même ne nous disait donc rien ».

En conclusion, la connaissance philosophique, mise en face de données immédiates devient certitude – thème majeur dans la thèse philosophique de Jean Anglès d'Auriac –, et lorsque son objet est l'Infini, l'Absolu, alors la perception sensible redevient première. Elle trouve en plus le privilège de procurer la joie ; elle nous met en face du double absolu, l'Absolu divin de la perfection en acte et l'absolu humain de la bonne volonté :

« Telles sont, croyons-nous, – trop rapidement et bien imparfaitement esquissés, – les résultats derniers de la recherche philosophique. Faut-il douter de leur certitude si vraiment cette recherche s'est bornée à nous mettre en présence de données immédiates ? Nous avons vu que notre connaissance n'est jamais sans objet, qu'il s'agit seulement de bien préciser de quelle manière et jusqu'à quel point s'impose à nous ce que nous connaissons et d'employer pour le connaître la faculté appropriée. Quand la donnée qui s'impose à nous est l'Infini, l'Absolu et que nous ne nous bornons pas à la percevoir mais encore la sentons en nous-mêmes, que pouvons-nous demander de plus ? Quelle "nuit obscure" pourrait infirmer cette expérience ? Elle a bien d'apparentes éclipses, mais ce ne sont que des sécheresses de la sensibilité ou défaillances, parfois hélas volontaires, de l'attention et elle reste en son fond inadmissible. Quelle certitude, d'autre part, pourrait être antérieure à elle ? N'est-il pas évident que tout est suspendu à cette perception première ? Je n'insisterai donc pas sur ce point et ne m'attarderai pas non plus à vous faire

remarquer combien la méthode philosophique, qui est essentiellement un effort de critique et d'approfondissement, est différente de la méthode du savant. Laissez-moi seulement, revenant sur une de mes indications du début, vous montrer que j'avais bien raison de dire que la connaissance philosophique procure la joie. Elle ne se borne pas en effet à nous faire goûter la jouissance d'une prodigieuse remise en ordre. Répondant au désir qui fait tous nos vœux, elle nous met encore en présence de l'absolu, d'un double absolu, l'Absolu divin de la perfection en acte, et l'absolu humain de la bonne volonté ; mais ce dernier absolu, pas plus que le premier, n'exclut le relatif de notre vie quotidienne : il est fait, au contraire, de son acceptation consciente et de sa direction volontaire vers l'ordre qu'aime en nous la raison. Et puisque cet ordre est maintenant d'aller en vacances, je m'arrête en m'excusant de m'être laissé emporter par mon sujet, au-delà des bornes que je m'étais prescrites et en vous souhaitant une liberté ensoleillée, reposante et pleine d'agréables distractions ».

Fin du « Discours de Roanne »

3. Au service de la philosophie première

C'est à la Philosophie première, c'est-à-dire à la métaphysique que s'intéresse et se consacre Jean Anglès d'Auriac. La connaissance du réel y joue un rôle clé. Il affirme ainsi, dans son premier cours de philosophie générale, que l'on peut définir la philosophie comme : « “La recherche de la vérité”, c'est-à-dire un effort pour rendre nos idées, jugements et conceptions de tout ordre conformes à la réalité et notre conduite aussi sage que possible ». De façon anecdotique, notons qu'il écrit à sa mère, à propos d'un cours particulier qu'il donne à une élève en janvier 1924 : « J'ai donné sa première leçon de philosophie à

mademoiselle P. (fille du professeur de grec moderne à la Sorbonne). Je lui ai appris que la philosophie consistait à distinguer les réalités des apparences », et il s’amuse ensuite : « et elle me répondit que j’étais le cousin de [...], ce dont je convins sans difficultés ».

Sa définition du réel rejoint le sens commun pour lequel est réel ce qui n’est pas imaginaire, ni apparent, c’est-à-dire, ce qui ne peut être infirmé par aucune donnée, quelle qu’elle soit. Mais tel que conçu dans sa pensée, le réel ne se réduit pas aux choses, connues ou non, qui existent physiquement, il y ajoute les possibles qui leur sont plus ou moins directement liés, puisqu’au regard de l’intelligence, ils en font partie en vertu de ce lien⁵⁴. Le réel se retrouve alors être le contenu d’une connaissance quelconque, considéré en tant que tel.

Cette définition renvoie donc à celle de la connaissance qui est l’opération, plus ou moins active, par laquelle l’esprit entre en communication consciente, avec ou sans intermédiaire, avec un objet quelconque⁵⁵. Il s’agit, selon cette approche, d’une connaissance réfléchie.

Jean Anglès d’Auriac note que la réalité qu’atteignent les sciences dites « positives » ou « de fait » se limite principalement aux rapports qui existent dans les « choses » ou les « données » (est « donnée » tout ce qui, en nous ou hors de nous, est susceptible d’une connaissance immédiate). En métaphysicien, il pense que l’esprit peut aller plus avant dans la connaissance des données elles-mêmes, avec un travail plus fondamental, considérant « l’Être comme tel ». Le souci de considérer les choses dans leur structure ontologique la plus profonde est caractéristique de sa philosophie. Première, elle ne doit négliger aucun domaine, ni de ce qui se rapporte à la vie psychique ni de ce qui touche aux notions de bien, de conduite morale, de perfection et d’Être parfait, toutes ces notions n’échappant

⁵⁴ Jean ANGLES d’AURIAC, *La recherche la vérité*, (R.V.) Vendôme, PUF, 1954, p. 6 -7.

⁵⁵ Jean ANGLES d’AURIAC, *Fonds Jean Anglès d’Auriac*, Archives Nationales (A.N.) 784AP/2.

nullement à une étude des réalités. Dans ses notes de cours⁵⁶, on trouve : « De plus les sciences positives, même en y incluant la psychologie de la conscience, laissent en dehors d'elles un ensemble de données éminemment réelles : le moi de conscience et ses propriétés psychologiques, ou au moins si l'on range la psychologie de conscience parmi les sciences dites positives, les questions nouvelles que la découverte par ce moi de sa propre vie intérieure le force à poser et qui visent toujours essentiellement la réalité ; nous trouvons en outre une volonté, cause intelligente et soumise au bien, et une exigence d'intelligibilité universelle sous la forme de l'idée de parfait. Cette expérience intérieure pose ainsi le problème moral de la conduite : valeur et détermination de l'idée de bien – et le problème métaphysique de l'existence d'un être parfait et de l'origine et du sens des réalités imparfaites –, d'où nécessité d'une critique générale de la connaissance (qui a d'ailleurs précédé en fait la critique des sciences) et d'un essai de solution positive. Ces questions sont les plus hautes que puisse se poser l'intelligence humaine et elles visent en son fond à résoudre le problème du réel, mais en même temps elles sont les plus nécessaires ; on ne peut les éluder parce qu'elles sont impliquées dans toute action et dans toute pensée. Ne pas en chercher la solution revient à les résoudre d'une certaine manière ».

Estimant que la métaphysique se doit d'être une science à part entière, avec son domaine propre d'études, il estime que jusqu'à présent les philosophes ont « mal » ou « insuffisamment traité » ce sujet. Dans une lettre adressée au professeur Bouglé en 1934 pour présenter son travail intermédiaire de thèse, il argumente son analyse et son projet de remédier à cette absence de rigueur scientifique (soulignements rajoutés) : « Je crois que la métaphysique n'a pas non plus jusqu'à présent comblé ce vide de la connaissance réfléchie. Elle a trop souvent poursuivi la chimère de dépasser l'expérience en quittant le terrain des faits, en donnant ainsi gain de cause à ce positivisme scientifique qui est cependant la mort de toute philosophie. Tout homme qui aime la philosophie se sent vraiment humilié au fond de lui-même, quand

⁵⁶ Ibid.

il rencontre cette opinion, si fort incorporée à la mentalité contemporaine que bien des philosophes eux-mêmes s'en rendent coupables, d'après laquelle la philosophie, forme ancienne et provisoire de la connaissance scientifique ou, au mieux, synthèse des sciences, ne dispose pas d'un objet propre, revenant à elle seule, et d'une méthode pareillement autonome. Et cependant cette opinion suit nécessairement les tentatives vaines de la métaphysique pour constituer un corps de vérité n'ayant pas pour fondement unique, (comme la connaissance scientifique ou plutôt mieux qu'elle, car la connaissance scientifique repose plus ou moins sur des postulats), une perception intelligente des données.

Malheureusement, il faut reconnaître que trop longtemps la philosophie s'est écartée des données ou a méconnu leur véritable valeur du point de vue de la certitude. Un examen même extrêmement rapide du passé de cette même philosophie le montre suffisamment.

Quand ils ont étudié "l'être en tant qu'être" (après la réforme cartésienne comme avant), les philosophes n'ont fait le plus souvent qu'appliquer indistinctement aux diverses données des notions abstraites mal définies, comme désignant pour la plupart, d'une manière plus ou moins confuse, des propriétés de l'esprit et donc radicalement inapplicables aux diverses données sensibles. D'autre part, dans cette étude même, ils n'ont pas défini leur méthode et le fondement de leurs affirmations et ils ont fait appel à un "besoin d'intelligibilité" lui-même non fondé ou à des "exigences de la raison", qui par le fait même qu'elles n'étaient pas rattachées par eux à des objets de connaissance, mais simplement à l'esprit, restaient nécessairement douteuses, un jugement n'étant certain que s'il emprunte son évidence à une perception. Les essais de classification générale des diverses réalités – fondés sur la connaissance de la nature de ces mêmes réalités – qu'ont présentés les philosophes avant DESCARTES, sont certainement beaucoup trop rapides et incomplets. Toutes les données sont loin d'y trouver leur compte. Qu'il me suffise de rappeler le matérialisme épicurien, la théorie stoïcienne des Incorporels, fondée tout entière sur l'idée que "tout ce qui existe

est un corps”. Le cartésianisme et les systèmes qui en sont issus ont fait porter leur description, dans la mesure où ils ont été descriptifs, plutôt sur nos idées, rapportées il est vrai, aux données et critiquées grâce à ce rapprochement, que sur les données, envisagées en elles-mêmes et pour elles-mêmes. D’une manière générale on peut dire que les philosophes, quels qu’ils soient, même après la réforme cartésienne, qui devait cependant signifier un retour intégral et exclusif aux données, n’ont pas assez respecté l’originalité de celles-ci. Au lieu de subordonner la construction de leur concept à la perception des données, ils ont trop souvent voulu penser celles-ci sous des concepts tout faits et en général mal faits. La division de toutes les réalités en substances et en modes en est pour moi le meilleur des exemples. Cette division est manifestement inapplicable à l’ensemble des données. Elle ne vaut que pour un petit nombre de données psychiques et l’imagination même ne peut l’étendre sans effort, en dehors de ce domaine restreint, qu’aux rapports de l’extension et des quantités sensibles qui sont étendues point par point. Et cependant, combien longtemps cette distinction a-t-elle pesé sur la pensée philosophique ! Inversement quel est le vague de ces concepts de phénomène et de positivité qui ont servi pendant plus d’un siècle à discréditer la métaphysique. L’école phénoménologique a sans doute fait faire récemment à la méthode philosophique de très grands progrès, en présentant une théorie de la certitude et de la recherche qui me paraît fondamentalement vraie. Cependant son effort me semble n’être pas suffisamment centré ni exploité quant aux conséquences positives qu’on peut en tirer relativement aux problèmes métaphysiques classiques. D’autre part, cette école n’a peut-être pas assez conscience des difficultés que présente, étant donné la nature même de l’esprit, la recherche qu’elle entreprend – ainsi la spéculation proprement dite me paraît n’être pas encore tout à fait au point relativement au problème premier que j’ai défini plus haut ».

[...] « La nécessité de l'œuvre philosophique que j'ai définie plus haut apparaît donc, à tous les points de vue, comme véritablement première »⁵⁷.

Sa méthode, décrite dans le courrier cité plus haut et reprise dans ses notes de cours également accessibles aux Archives Nationales dans le « fonds Anglès d'Auriac » peut se décrire en ces points : Au départ, il convient de partir de la notion d'expérience ou, plus précisément, de « *donné* » tel que ce terme a déjà été défini plus haut : « *Est donné* tout ce qui n'est pas supposé, et tout ce qui se trouve présent à l'homme de telle manière que celui-ci peut l'atteindre dans une expérience immédiate ».

Le travail se poursuit avec un inventaire du *donné*, puis la réalisation d'une étude « déterminant, à propos de chacune de ces classes : la Nature, le Genre d'existence et la Causalité de tous les individus en faisant partie :

Nature d'une chose : ce qu'elle EST : un ensemble de composantes irréductibles unies d'une certaine façon.

Genre d'existence : façon d'être posé en soi et de subsister, en notant la pluralité des genres d'existence.

Causalité : pouvoir d'introduire nécessairement certaines modifications dans le donné, d'y faire apparaître par soi-même quelques nouveautés. Il convient de bien distinguer la causalité du simple fait pour une chose d'être l'occasion d'une nouveauté ».

Cette étude ainsi définie est possible : elle ne fait appel comme les Mathématiques qu'à l'intuition rationnelle des rapports, (rapports encore plus étroits ici des objets qui y sont soumis).

Elle est nécessaire : aucune science ne traite ces questions et l'esprit humain les résout très mal (sans les avoir posées). Il faut tenir compte des confusions de la pensée spontanée qui pense « spirituellement les choses matérielles », et « matériellement les spirituelles » et renverse l'ordre véritable des « valeurs ».

Elle est première : les propriétés qu'elle détermine sont celles que les choses possèdent d'abord et se trouvent impliquées dans

⁵⁷ Jean ANGLES d'AURIAC, *Fonds Jean Anglès d'Auriac*, Archives Nationales (A.N.) 784AP/2. Courrier adressé à Monsieur Bouglé en 1934.

toutes les autres. Elle se distingue alors de la Métaphysique inconsciente (et souvent destructrice) du savant.

« Elle résout les problèmes métaphysiques traditionnels dans la mesure où ils sont solubles. C'est évident pour celui de la nature des choses et facile à démontrer pour ceux de l'origine et la destinée : en effet, la connaissance du genre d'existence et de la causalité des données permet de déterminer ce qui est possible ou impossible pour elle en fait d'existence et l'engagement de l'Absolu lui-même au sein du donné (expérience du Parfait prouvé par son idée) dit l'essentiel de l'origine et de la destinée des existences ».

Sa métaphysique, on l'a vu, englobe tous les domaines auxquels l'esprit s'intéresse. Elle aborde des questions qui se rapportent à la théorie de la connaissance, à la conscience et à la vie intérieure, au problème du bien et de la morale, au langage, chacune de ces notions étant considérée non du seul point de vue du logicien, du psychologue ou du moraliste, ou du linguiste, mais en se plaçant essentiellement du point de vue du métaphysicien⁵⁸.

Concernant la logique et le travail du logicien, l'avant-propos du premier livre⁵⁹ de sa thèse illustre la différence d'approche de ce

⁵⁸ Note de l'éditeur : en cela, l'œuvre et la recherche de Jean Anglès d'Auriac se situent dans la perspective définie par Jean-Paul II dans *Fides et Ratio* : « Les deux exigences que l'on vient d'évoquer en comportent une troisième : la nécessité d'une philosophie de portée authentiquement métaphysique, c'est-à-dire apte à transcender les données empiriques pour parvenir, dans sa recherche de la vérité, à quelque chose d'absolu, d'ultime et de fondateur. C'est là une exigence implicite tant dans la connaissance de nature sapientielle que dans la connaissance de nature analytique ; en particulier, cette exigence est propre à la connaissance du bien moral, dont le fondement ultime est le souverain Bien, Dieu lui-même. Mon intention n'est pas ici de parler de la métaphysique comme d'une école précise ou d'un courant historique particulier. Je désire seulement déclarer que la réalité et la vérité transcendent le factuel et l'empirique, et je souhaite affirmer la capacité que possède l'homme de connaître cette dimension transcendante et métaphysique d'une manière véridique et certaine, même si elle est imparfaite et analogique. Dans ce sens, il ne faut pas considérer la métaphysique comme un substitut de l'anthropologie, car c'est précisément la métaphysique qui permet de fonder le concept de la dignité de la personne en raison de sa condition spirituelle. En particulier, c'est par excellence la personne même qui atteint l'être et, par conséquent, mène une réflexion métaphysique », Jean-Paul II, *Fides et Ratio*, n° 83.

⁵⁹ Jean ANGLÈS d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. XV.

dernier avec celle du métaphysicien. Le premier, pour bien diriger son esprit, c'est-à-dire bien juger, entend ne donner son assentiment qu'au vrai et sans risquer de se tromper, prenant pour établi qu'il est bon de croire au vrai, sans regarder ce que cela apporte à sa dignité d'être personnel. Au contraire, ayant fait de la connaissance du vrai le seul principe de jugement, Anglès d'Auriac commence par étudier méthodiquement la valeur de cette tâche afin de justifier l'entreprise de son projet philosophique. L'idée même de valeur est entendue chez lui « non au sens dérivé et partiel du logicien, mais dans l'acceptation métaphysique première et totale, où elle englobe le bien et le mauvais, pris absolument. Elle consiste dans le lien de convenance et de disconvenance plus ou moins grande qui relie l'existence à une essence quelconque »⁶⁰.

4. Une philosophie ou une méthode analytique

D'après le but poursuivi, établir une science, celle de la métaphysique, et la méthode retenue, il serait à classer – si un tel classement était à faire – parmi les philosophes analytiques. Il ne faudrait en revanche pas le mettre parmi ceux qui refusent de traiter des problèmes métaphysiques, comme les premiers philosophes analytiques ou les positivistes, ni limiter sa philosophie aux branches du formalisme ou de la philosophie du langage comme ceux qui en restent à des exercices de logique ou de linguistique. Au contraire, il pense qu'une *essence des choses* est accessible par la connaissance ; et selon lui, grâce à la science métaphysique, il est possible d'accéder à des réalités au-delà des phénomènes. Dans la catégorie des philosophes analytiques, il aurait donc, sauf erreur d'interprétation, sa place dans la tendance « spéculative », et non dans la tendance « critique » selon les catégories de Pascal Engel.

⁶⁰ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. XI.

Par sa méthode, il se distingue donc totalement des philosophes qui commencent par énoncer leur théorie, puis avancent des arguments et en tirent des conséquences. Sa démarche consiste, avec une rigueur radicale, à procéder à l'analyse d'un sujet ou d'une question, à en préciser chaque terme nécessaire, quitte à en définir de nouveaux s'il faut distinguer des sous-catégories, comme il le fait par exemple avec les notions d'essence, de Moi, et avec d'autres subdivisions indispensables à la construction de ses démonstrations. Car pratiquement tout est démontré, à la manière de Spinoza ou des questions-réponses des scolastiques. L'outil de logique cher aux mathématiciens, celui de la « condition nécessaire et suffisante », est utilisé chaque fois que possible et donc très fréquemment dans sa thèse. L'éducation rigoureuse dans une famille de tradition scientifique, ses échanges poussés avec son frère Paul lui-même mathématicien, et certainement son goût pour cette discipline, expliquent sans doute qu'il s'efforce toujours de démontrer ce qu'il avance.

Il dit de lui-même : « la loi véritable de mon discours n'est en réalité jamais la synthèse : elle consiste plutôt en un développement, incessamment soutenu par l'analyse »⁶¹.

Un autre point le rapproche par ailleurs des philosophes dits analytiques dans cette conception moderne. Il considère que la science est l'accumulation de connaissances partagées, et que son devoir est donc de trouver des « associés » pour que les découvertes de vérités auxquelles ce groupe accédera soient mises à la disposition de tous. Ce travail en commun n'est nullement celui d'un maître et de ses adeptes, notion qui lui semble contraire à l'esprit scientifique. Il commence ainsi vers 1953-1954 à travailler avec ses étudiants à la Faculté des Lettres de Rennes. Le travail collectif est une caractéristique des philosophes analytiques actuels, semble-t-il. Rappelons que la philosophie analytique contemporaine comporte en grande partie des philosophes

⁶¹ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 283.

métaphysiciens sans distinctions de croyances (et de non croyance).

5. Place de la psychologie

La psychologie, celle qu'il a connue dans les années 1920 au cours de ses études, occupe une place importante dans l'élaboration de sa pensée. Il enseigna cette matière aux élèves que le professeur Bréhier lui avait confiés. De plus, il travaillera pendant plusieurs années (pendant son arrêt maladie de trois ans) à un mémoire de fin d'étude à l'ENS sur Maine de Biran, philosophe et psychologue, ce qui ne manqua pas d'alimenter ses réflexions sur le sujet. Il convient peut-être de rappeler que le sens donné à la psychologie dans les années 1920 et 1930 était bien différent de celui actuel.

Son directeur de thèse, René le Senne, fondateur de la caractérologie, l'adressa au célèbre caractérologue Maistriaux, avec qui il travailla six mois à Bruxelles. Il était d'ailleurs, au dire unanime des proches de sa famille, pourvu d'un discernement de grande finesse sur le caractère de ses semblables qu'il analysait avec une non moins grande délicatesse et réalisme. Il exerça également, comme on l'a signalé précédemment, une activité de graphologue sous le nom de Dalivoix, activité dans laquelle il excella.

De plus, sa biographie mentionne qu'il dirigea pendant les deux dernières années de vie le centre de recherches psychotechniques de Rennes. C'est dire que la psychologie prenait une place importante dans sa vie courante et professionnelle.

De quelle psychologie s'agissait-il, pouvons-nous nous demander ? Dans les trois premières leçons de philosophie qu'il rédige, la seconde leçon expose « les différentes conceptions de la psychologie ». La troisième reprend l'examen général de ces conceptions et introduit « l'objet premier de la psychologie ». Ainsi distingue-t-il : « ...Il y a donc en réalité deux sortes de psychologie très différentes et dont nous aurons à déterminer les

rapports. L'une étudie les réalités intérieures et ne voit dans la conduite que la manifestation extérieure de son objet, manifestation qu'elle se dispense dès lors de considérer quand elle le peut (c'est le cas de la psychologie introspective où le moi regarde à l'intérieur de lui-même) et qu'elle n'envisage que pour en chercher le sens quand elle ne peut pas atteindre celui-ci directement (observation de nos semblables ou expérimentations sur eux avec interprétation "sympathique") – Comme cette psychologie s'aperçoit que certaines des réalités intérieures sinon toutes, ont des rapports avec les objets extérieurs et l'organisme, elle étudie aussi ses rapports, (psychophysique et psychophysiologique) mais toujours en fonction de ces réalités intérieures.

La psychologie du "comportement" ou de la "conduite" s'attache au contraire à l'ensemble des actions qui paraissent un signe au psychologue de la conscience et qui, pour elles, sont d'abord (sinon uniquement) les propriétés de certains êtres particuliers qu'elle appelle les êtres vivants (et non plus conscients). Mais tantôt elle considère ce comportement comme étant la simple réaction d'un organisme à une excitation, réaction nécessaire et mécanique où la conscience ne joue aucun rôle (psychologie objective de Bechterew). Tantôt, au contraire, elle ne nie pas que les mouvements de "l'être vivant" ou "actions" ne puissent se distinguer des mouvements des êtres extérieurs, mais laissant de côté le "problème philosophique de l'action", elle se borne à décrire, classifier ces mouvements extérieurs des êtres vivants et à rechercher leurs lois sans prétendre d'ailleurs faire autre chose par-là que "d'exprimer les phénomènes psychologiques anciens dans un langage qui peut avoir quelque unité et qui permet des vérifications et des applications" (psychologie de la conduite de Pierre Janet, communication du professeur du Dr P. Janet à la société française de philo du 27 avril 1929) »⁶².

⁶² Jean ANGLES d'AURIAC, *Fonds Jean Anglès d'Auriac*, Archives Nationales (A.N.) 784AP/2 ; 2^{ème} leçon sur la philosophie et la psychologie.

La troisième leçon donne à la psychologie des faits intérieurs ou de la conscience sa place première : « ...Ainsi psychologie du comportement et psychologie de la conduite ne peuvent se passer de l'expérience intérieure qui seule fixe leurs limites et la valeur de leurs résultats, sinon leur objet même.

Au contraire la psychologie des faits intérieurs sait établir elle-même ses limites et ne suppose aucune confirmation extérieure à elle. En effet, tandis que l'observation objective ne connaît que des phénomènes dont la signification lui échappe, la conscience saisit des faits, c'est-à-dire des actes qui ont en eux-mêmes leur sens.

Sans doute les facteurs extérieurs jouent un grand rôle dans ces faits et la psychologie introspective doit se compléter par la psychophysique et la psychophysiologie, mais ces sciences lui apportent de nouvelles données beaucoup plus qu'une interprétation nouvelle de faits anciens. (Dans des limites de la liberté qu'elles ne font pas apparaître, mais rattachent seulement à leur condition organique). La psychologie des faits intérieurs ou de conscience est donc première par rapport à toutes les autres à qui elle donne leur signification tandis qu'elle connaît directement la sienne ».

On comprend donc que c'est à la psychologie des faits intérieurs, une psychologie spiritualiste inséparable de la réflexion philosophique sur l'esprit humain, que va s'intéresser le métaphysicien.

Peut-être est-il plus important encore de constater la place logique de cette discipline dans la recherche du philosophe. Il explique que « jamais l'on exerce une opération psychique quelconque sans l'aide d'une motion physique ». Il va plus loin : « nous ne disposons pas de force purement spirituelle : toute capacité immédiate d'action est liée en nous à la masse immédiate étendue (notre corps) qui sera pour cette action point d'appui en même temps que terme résistant. Qui peut agir sans se tourner vers son corps ? »⁶³.

⁶³ Jean ANGLES d'AURIAC, *Fonds Jean Anglès d'Auriac*, Archives Nationales (A.N.) 784AP/2, p. 43-44.

Il précise : « j'ai prouvé maintes fois qu'il n'est pas d'opération intérieure sans une action exercée avec et sur le corps-senti. Je juge, affirmativement ou négativement, et doute à l'aide d'un geste qui, à la fois, porte, me rend sensible et symbolise ma disposition psychique... Il ne s'agira pas de violenter mon jugement, le geste n'est jamais pour celui-ci, qu'une servitude nécessaire dont les modalités n'ont cependant pas de force contraignante. Suggérées par la nature, spécifiées par l'éducation et les habitudes, elles restent sujettes de la liberté. Celle-ci peut mettre au service des actes psychiques un matériel nouveau. (Son pouvoir ne va pas d'ailleurs plus loin qu'à faire pour cela tel choix car elle est obligée de faire un choix). Ainsi le psychisme dans l'homme a toujours le dernier mot »⁶⁴.

N'avait-il pas averti dans l'avant-propos de sa thèse, et les thomistes s'y retrouveront doublement, de l'importance donnée au corps dans son approche concrète tendue vers la connaissance du réel, une note qui aurait pu être placée dans le chapitre spiritualiste qui suit : « J'insiste sur le retour au corps, à la motricité, à la sensation qui nous est imposée par l'accomplissement et l'identification de nos opérations psychiques, si intimes et spirituelles soient-elles »⁶⁵.

6. Une place parmi le courant spiritualiste français des années 1930 à 1950

a) Le philosophe et le courant spiritualiste

Jean Anglès d'Auriac est un philosophe à rattacher à la tradition spiritualiste de l'époque, c'est évident. En atteste d'ailleurs le titre du deuxième volume de sa thèse : « En quête du meilleur régime de l'Esprit ». Il donne à son Œuvre le titre de *bona mens* après cette explication où il remarque que les états de croyance et de doute « sont donc des effets de l'exercice de la fonction la plus caractéristique, et semble-t-il, la plus haute de l'esprit qui est de

⁶⁴ Jean ANGLES d'AURIAC, *En quête d'un meilleur régime de l'esprit*, (abréviation : R.E), Paris, PUF, 1954, p. 193.

⁶⁵ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V, avant-propos, p. XV.

réagir aux Vérités et Faussetés par des attitudes intérieures convenables. Mon Œuvre tiendrait donc, en fait, à un exercice parfait de l'esprit. Il me semble que je peux, pour la désigner, reprendre l'expression stoïcienne et cartésienne fameuse de *Bona Mens*, et dire que c'est l'Œuvre de la Bona Mens »⁶⁶.

Sa conception de la relation corps-esprit se retrouve tout au long de sa thèse, les citations qui suivent le montrent, mais elle se trouve explicitée clairement dans ses notes de cours, en particulier celle-ci intégralement reproduite :

« LA VIE DU CORPS ET LA VIE DE L'ESPRIT »

« La vie du corps considéré en tant que tel n'a pas de valeur. Elle n'en a qu'en tant qu'il s'agit du corps d'une personne, c'est-à-dire d'un être conçu et *compo sui* (tout ce qui n'est pas personne est simple instrument).

Mais la vie du corps considéré à ce point de vue a une valeur :

- a) Bon état du corps, condition du développement de l'esprit.
- b) Bien plus, les états de conscience agréables qui naissent du bon fonctionnement de corps (retentissement immédiat de la vie du corps dans celle de la conscience) sont eux-mêmes bons.

Mais la vie du corps doit rester subordonnée à celle de l'esprit, la connaissance, surtout celle des réalités spirituelles est supérieure à la jouissance sensible.

De ce principe se déduit la critique de l'hédonisme et des doctrines qui condamnent le corps »⁶⁷.

Les composantes de l'être sont analysées tout au long de sa thèse. L'être est défini comme étant le « donné concret, plus ou moins directement aperçu, qui pour chaque homme conditionne et accompagne tous les autres, qu'il nommera "moi" ou "je" quand il y prêtera l'attention voulue. Or ce donné ne comprend

⁶⁶ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 19.

⁶⁷ Jean ANGLES d'AURIAC, *Fonds Jean Anglès d'Auriac*, Archives Nationales (A.N.) 784AP/2.

pas seulement corps-senti, qui n'est que "moi d'imprégnation", mais le "moi pur", muni d'une nature spirituelle, qui pense et veut en même temps qu'il est affecté par son corps »⁶⁸.

L'âme est alors pour lui « la part de moi-même à laquelle se rapportent tous les faits de ma vie psychique, qui comme tels, ne sont pas des modes de la masse animée déjà mise hors de moi. Elle est le trait d'union entre ces faits et moi ». Or il remarque qu'il peut se désolidariser de son âme comme de son je-esprit, comme par exemple lorsqu'il dit que son esprit a formé telles pensées au lieu de dire "je" les ai formulées. Il poursuit encore en ces termes : « mon corps, mon âme et tout ce qui se rapporte à l'un ou à l'autre ne sont donc pas parfaitement moi... Si "mon âme", "mon corps" (pris seulement comme masse sentie) sont aussi "moi", c'est à titre de compagnons et d'aides dans lesquels passe quelque chose de moi et qui, en, retour, sans la perfectionner, enrichissent ma propre égoïté, comme ferait une caisse de résonance »⁶⁹.

Il analyse dans sa thèse avec précision ce qui se rapporte à l'esprit, ce qui en nous pense et connaît, qui recueille les notions fondamentales que sont la croyance, positive ou négative, et le doute. Celles-ci relèvent de la volonté, entendue comme l'instrument immédiat de la *causalité personnelle* de l'homme, c'est-à-dire le pouvoir qu'il a d'agir de façon autonome. Une *partie hégémonique de l'esprit* est définie comme étant celle qui pense en dernier ressort, et non comme lorsque rien ne met sur ses gardes un penseur qui laisse la *composition* qu'il s'est faite de cette vérité disposer de lui. Au contraire, le sujet, en mobilisant la partie hégémonique de l'esprit, s'est dégagé de l'état de croyance immédiate, a posé des conditions pour croire ou douter, s'est soumis à des autorités extérieures⁷⁰. Cette notion permet au philosophe de mettre en évidence des liens avec les idées de *nature conjointe* et de *nature adjointe*. Rappelons – ou anticipons – que la

⁶⁸ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.E. p. 216.

⁶⁹ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 173.

⁷⁰ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 69.

recherche de vérités suppose un dégagement de l'état d'opinion, des impressions, etc...

« En tant qu'hégémonique, mon esprit désavoue toutes celles de ses démarches d'opinion qu'il voit n'être pas déterminées par leur objet. Car il souhaite invinciblement qu'elles dépendent de celui-ci seul. Et je ne suis pas maître de la fonction hégémonique de mon esprit, comme le dit le qualificatif que j'ai choisi pour le désigner. En d'autres termes, ma nature d'être capable de faits d'opinion ne m'est pas adjointe mais conjointe : je ne fais qu'un avec elle. Il résulte qu'elle n'est pas à ma disposition, [...] son fonctionnement est, dans l'immédiat entièrement indépendant de mes vouloirs et des actions qui les suivent [...]. Mon union de sujet pur au jugement ou à l'époque (retenue du jugement) est donc totale. Donner mon accord à un objet qui se prétend vrai n'est pas m'engager dans une démarche antérieure mais, uni naturellement à mes compositions mentales, ne pas m'en dégager. Ce faisant, je m'unis à l'objet de celles-ci d'une façon qui exprime très bien le terme d'assentiment. S'il faut consentir à une nature adjointe, on ne peut qu'assentir à une nature conjointe »⁷¹.

Notons qu'ici les rapports de la personnalité et de la liberté sont alors exprimés « en disant que la première accepte et même appelle la seconde, là où ma nature sur laquelle s'appuie l'égo pur lui est adjointe, tandis qu'elle l'exclut là où cette nature lui est conjointe »⁷².

Les limites des pouvoirs de l'esprit sont aussi établies, notamment à propos des croyances inconscientes étudiées dans le deuxième volume de sa thèse, qui demanderaient « le contrôle d'une activité insaisissable dont le pouvoir de création échappe aux plus forts et aux meilleurs vouloirs »⁷³. Il poursuit : « N'ai-je pas reconnu, dès le début de la Recherche que je ne suis pas mon esprit, et plus tard que ma nature conjointe m'attire et m'unit à elle, loin de se rendre à moi ».

⁷¹ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 177.

⁷² *Ibidem* p. 175.

⁷³ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.E. p. 209.

Comment la liberté retrouve-t-elle ses droits ? Il n'est pas possible d'arrêter nos *compositions* inconscientes, ni de limiter leur teneur. « Reste donc un seul moyen de lutter contre ces jugements qu'il m'est impossible et d'empêcher de naître et de diriger. C'est de les rendre inoffensifs en m'en séparant moralement. Ce que ma volonté [...] accomplit à l'égard de mes pensées connues, mon esprit peut le faire à l'égard de celles qui lui sont cachées. Sans doute ne sont-elles jamais directement personnelles, puisque je les ignore et ne m'unis donc pas à elles par un acte exprès. Mais elles le deviennent indirectement, du fait de mon union à ma nature, union elle-même naturelle, ou plutôt nécessaire avant l'intervention de la liberté, qui seule peut l'abroger pour un temps. Rappelons que sans le "moi d'imprégnation" : ce donné intime, spirituel ou étendu, que j'égoïfie, je n'existerais pas en tant que moi pur. J'ai besoin de ma nature pour revendiquer un être dont l'essence n'est pas de se suffire à lui-même, mais bien de s'opposer à tout ce qui n'est pas lui. Et ma nature conjointe n'est pas maniable par moi. Je ne peux que m'associer à ses mouvements, l'aidant « *egodem* » [par l'utilisation de mon esprit hégémonique] à les gérer correctement. Je fais donc moralement corps avec mes croyances, du seul fait que je ne m'en désolidarise pas : mon adhésion à leur être physique est une adhésion à leur intention spirituelle »⁷⁴.

Tout ce qui est dit précédemment montre combien c'est une philosophie vers le sujet – avec son expérience raisonnée – qui est développée par Jean Anglès d'Auriac. Ainsi note-t-il que « la découverte du Vrai doit être subjective, c'est-à-dire intérieure et sensible à son sujet. Elle n'est pas seulement la transparence à l'homme du Vrai, première intériorité, elle demande encore l'assentiment de cet état, son identification par l'homme, deuxième intériorité ». En effet, ajoute-t-il, « nul n'a trouvé une Vérité, comme une personne, avant de se savoir en sa présence ». Et plus loin : « Notons que mon argumentation échappe à toute

⁷⁴ *Ibidem*, p. 209.

objection de subjectivisme. Elle ne comporte certainement aucune généralisation d'ordre caractériel »⁷⁵.

Son analyse l'amène à dire que la croyance (donc personnelle) l'emporte sur le Vrai, et de plus, la possession de celui-ci n'est pas obtenue par la seule connaissance, car ajoute-t-il : « encore faut-il que j'introduise le Vrai dans ma vie et l'assimile »⁷⁶. Cela revient bien à placer l'homme au-dessus du Vrai, mais sans pour autant faire de lui le Souverain Bien⁷⁷, estime-t-il utile de rajouter.

Cette croyance de l'homme, contrairement aux Vérités à qui il suffit d'être, ne devient bonne que si elle est vraie et digne de l'homme. La seconde condition l'oblige à respecter la souveraineté de la fonction hégémonique de l'esprit, la première à se soumettre au vrai⁷⁸. L'avantage de la croyance sur le vrai, loin d'exclure la soumission de la première au second, l'exige. Mais alors, faut-il aussi dire que nous sommes moralement responsables de nos croyances et de nos doutes dans la mesure où nous en sommes maîtres et ne l'ignorons point par notre faute⁷⁹.

Si certains ont pu qualifier à première vue de profane, voire de laïc, le spiritualisme de Jean Anglès d'Auriac, c'est parce que le philosophe a pu manquer de temps dans l'établissement de son œuvre devant aboutir à une ontologie de DIEU, ou faute de l'avoir mal lu. Jean Guilton remarque que dans sa thèse (seul écrit qu'il ait publié), il ne parle que très peu de Dieu, qu'il écrit alors en lettres capitales.

Ce n'est que partiellement vrai. Jean Anglès d'Auriac écrit d'ailleurs dès le début de sa thèse que la vérité qu'il a établie, à savoir que toute réalité existante est d'abord une chose pensée, peut, même sans devoir admettre les croyances chrétiennes, s'appliquer à Dieu un et trine, qui ne peut se révéler au plus

⁷⁵ Jean ANGLÈS d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 280.

⁷⁶ *Ibidem*, p. 254.

⁷⁷ *Ibidem*, p. 255.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 254.

⁷⁹ Jean ANGLÈS d'AURIAC, *op. cit.*, R.E. p. 82.

modeste esprit qu'en provoquant chez lui une conception qui aura pour objet sa propre divinité⁸⁰.

S'il évoque chaque fois l'idée de Dieu avec la grande prudence de celui qui entend rester sur un plan philosophique, il faut noter que dans l'avant-dernier chapitre de sa première thèse où il annonce le report de l'étude de Dieu, il lui consacre le paragraphe suivant qui précise alors son idée et sa conduite présente : « J'ai l'idée d'un Être auquel rien ne manque de ce qui, dans le monde des essences concevables, par quelque aspect ou effet que ce soit, est perfection. Possédant toutes les qualités (au sens commun et restreint du mot) d'une façon aussi parfaite que possible (que je conçois elle-même comme étant l'absence de toute limite), il est, réalisé physiquement, l'infini du Bien possible. Son nom traditionnel est DIEU. Cela étant, il me semble que l'idée de DIEU témoigne de la réalité physique de son objet, l'essence pure qu'elle amène sur la scène de mon esprit n'étant conçue par moi que grâce à une perception, tout intellectuelle et pourtant, à sa manière, expérimentale, de la même essence réalisée. Je n'affirme pas dès à présent qu'il en soit ainsi, car j'ai conscience d'avoir du lien que je viens de mettre en cause, un pressentiment éclairé plutôt qu'une connaissance. Les choses étant telles, je pourrais ou plutôt dois me demander si la recherche d'une connaissance à son égard n'a pas pour moi priorité sur l'Œuvre de la Bona Mens, et le présent discours : rien en effet, pour quelque esprit que ce soit n'a plus d'importance que le problème de l'être physique du Parfait. Je vois bien cependant à la réflexion que l'heure n'est pas encore venue pour moi de traiter ce problème. Sa difficulté est grande et son étude ressort à l'Œuvre de la Bona Mens, en un lieu que déterminent cette difficulté et mon aptitude à en venir à bout, non moins que le sérieux du problème. Pour ne rien ôter à la gloire de DIEU par ce retard, il suffit que je prenne dès maintenant en considération l'idée de Dieu, la proposant à mes semblables, ou plutôt la leur rappelant (car ils doivent la former aussi naturellement que moi), ne faisant rien qui aille à son

⁸⁰ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 21.

encontre, mieux : lui soumettant positivement tout ce qui peut relever d'elle. Telle est ma conduite présente »⁸¹.

Il ne manque d'ailleurs pas de rappeler, dans la ligne de sa recherche permanente des fondements qui dirige sa pensée, l'existence à laquelle il croit, d'un donateur, non cité mais Dieu sans conteste, à l'origine de nos agissements en cohérence avec notre conscience. Il note en effet que « l'âme de nos actions est l'amour qui les inspire. Non l'amour purement naturel, mais l'amour librement personnalisé, que Malebranche disait libre, dont il ne faut pas oublier cependant que le fonds premier est un donné, que l'on doit lui-même, rapporté à un donateur, appeler don ou grâce »⁸².

Le problème philosophique de la foi est traité comme un *assentiment créditif* qui s'adresse à des *opinables* d'un certain ordre, dit religieux. Elle est alors une disposition de la volonté : « la confiance n'est pas la simple mise en accord avec un objet construit par l'esprit, mais l'ouverture au témoin... elle ne change rien à la loi qui soumet le jugement [...] à l'action nécessaire de la liberté. Le don de soi qui constitue la confiance n'est pas, dans l'immédiat, libre... Je le vois en effet déterminé par la croyance en l'autorité du témoin auquel on fait crédit »⁸³.

Il professe sa foi, notons-le, lors de ses réflexions sur *l'aménagement* (selon sa terminologie⁸⁴) de son Œuvre et sur l'importance du réel, lorsqu'il évoque le monde intelligible où les possibles ont leurs lois éternelles : « ce monde subsiste *ab aeterno* et *in aeternum*, si du moins, comme je le pense, il existe une Intelligence parfaite, élevée au-dessus de l'infini du concevable et sauvant l'homme du scandale irrémédiable que constituerait une priorité définitive du virtuel sur l'actuel, de l'objet sur le sujet »⁸⁵.

⁸¹ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 250-251.

⁸² *Ibidem*, p. 234.

⁸³ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 83-84.

⁸⁴ Jean Anglès d'Auriac a une terminologie qu'il a forgée pour plus de précision. On peut se reporter en fin de livre au lexique des termes essentiels les plus fréquents. Nous les mettons en italique dans le texte.

⁸⁵ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 189.

Ce que Jean Anglès d'Auriac appelle le « problème de DIEU » se devait d'être traité en dernier dans son projet, après application de la méthode et des découvertes déployées dans sa théorie de la connaissance. Ce travail semble avoir été largement commencé, non encore soumis à « ses associés » et non publié, car des résultats figurent dans une note de synthèse disponible aux Archives Nationales dans le fonds Jean Anglès d'Auriac. Elle vise à déterminer le contenu de l'idée de Dieu, en définissant, selon sa méthode déjà posée, la *nature* de l'idée de Dieu, son *genre d'existence*, sa *causalité* (termes analysés dans sa thèse). Les résultats sont dits être obtenus par un travail de réflexion systématiquement confronté au *donné*, ce « travail positif s'accompagnant sûrement et nécessairement d'une critique de nos croyances premières relatives à Dieu ». Cette note inclut également un paragraphe sur le « Problème du Mal ». L'idée de Dieu est présentée du point de vue spéculatif comme : « Cause première inconditionnée existant nécessairement... absolument et nécessairement parfaite..., donc spirituellement douée d'une intelligence infinie, d'une volonté libre absolument bonne – incompréhensive ». Et du point de vue moral, l'idée de Dieu est présentée comme : « Régulateur et animateur de la vie morale (cause et garant de la morale) ». On notera le rapport posé entre la morale et l'idée de Dieu. Cette note de synthèse fait également bien remarquer que « toutes les propriétés dépendent de l'idée première d'absolue perfection ».

On peut donc ici se rappeler le discours de 1932 à Roanne pour la distribution des Prix, qui expose les résultats de l'application de sa méthode, sans démonstrations, et qui esquisse cette ontologie de Dieu annoncée dans son projet global. On voit alors combien la place de Dieu est en réalité majeure dans la pensée de Jean Anglès d'Auriac, puisque qu'elle ordonne son action, sa vie psychique, son bonheur à travers l'expérience intime.

Le spiritualisme de Jean Anglès d'Auriac est aussi celui du spécialiste qu'il est de Descartes et analyste du « Je pense donc je suis ». Il a rédigé une étude critique spécifique de la doctrine du spiritualisme cartésien. Il avait auparavant consacré à Maine De

Biran et à sa critique du cartésianisme son travail de diplôme de fin d'études à l'ENS. Ces travaux (hors le diplôme ENS) sont également présentés dans un chapitre à part.

b) Le chrétien

Jean Anglès d'Auriac est profondément chrétien ; une foi sans faille l'anime, comme cela a été dit. Étudiant, il participe régulièrement aux week-ends ou aux retraites de Gentilly, et rencontre le père Pouget qui est son directeur spirituel lorsqu'il est à l'ENS. Il entretient de nombreuses discussions théologiques avec ses camarades et amis, et notamment avec Jean Guittou. Durant sa maladie, lorsqu'il interrompt ses études à l'ENS entre 1925 et 1928, il se soigne à Grenoble et, avec Paul Belmont et Emmanuel Mounier, ils rencontrent régulièrement le professeur Jacques Chevalier. Ces derniers parfois se déplacent parfois jusque chez lui, probablement à cause de sa faible santé. Un jour de décembre 1926, il aura l'opportunité de leur exposer ses idées sur le miracle, comme il l'écrit à son frère Louis : « Je vais faire cet après-midi même un petit exposé là-dessus [la question du Miracle] à Chevalier et à certains de ses élèves – non pas à la Faculté mais ici-même. Le mercredi, Chevalier réunit certains de ses élèves pour des conversations philosophiques ; généralement, la réunion a lieu chez lui. Mercredi dernier et aujourd'hui, la rue Voltaire a remplacé la villa Primerose ».

En février 1927, le sujet n'était pas clos entre les amis, comme il l'écrit encore à son frère Louis : « Samedi matin, c'était Henri Dutarle venant discuter sur le thomisme, écouter surtout mes explications qui voudraient changer sa mentalité un peu étroite. Un dimanche assez lointain déjà, Maggiani toujours et Mounier (ancien élève de Chevalier) venaient autour d'une tasse de thé, me présenter des objections sur la question du miracle... ».

Il discute avec son ami Patrice Rouget sur ce sujet. Tous deux ont aussi eu de nombreux échanges sur le thomisme et sur saint Augustin (seules les lettres reçues étant disponibles). Les notes que nous avons de sa réflexion sur « le Miracle » sont conservées

aux Archives Nationales et demanderaient un travail complexe de reconstitution.

Sa réflexion sur le surnaturel est probablement nourrie de la lecture du livre de J.V. Bainvel *Nature et Surnaturel* dont il recommandait chaudement la lecture à sa mère dans un courrier du 7 mars 1924 cité précédemment.

Enfin, et pour clore ces deux derniers chapitres sur le philosophe spiritualiste et chrétien, soulignons qu'il rédige en 1946 un article sur la prière du Notre Père, le *Pater*, auquel il attachera personnellement une grande importance, souhaitant qu'il rencontre un écho le plus large possible auprès du monde clérical, comme la suite en atteste. Il en parle au Père Décisier, qui « fort intéressé par son interprétation du PATER, demande au Recteur de [me] faire ouïr quelque jour par ses novices en une modeste conférence ». Il en fait donc une présentation en avril 1947 auprès de professeurs du noviciat. Il écrit à sa mère : « Vous pouvez dire à Michel [son frère prêtre], j'ai convaincu mon auditoire (une huitaine de Pères, tous professeurs au noviciat) – au moins quant à mon interprétation des 3 premières demandes. Cette interprétation est même, m'a-t-on dit, tout à fait dans la ligne du développement théologique contemporain. Le Père de Lubac m'a particulièrement soutenu et défendu contre le professeur d'Écriture-Sainte ».

Il rencontre également à Bruxelles en mai 1950 le père Thaymans, professeur à Louvain et spécialiste de la théologie de la Trinité qui l'incite à publier : « Il m'a donc reçu dans leur maison de la chaussée de Haecht. Je lui ai exposé mes vues sur le Notre Père. Il me conseille vivement d'écrire sans tarder, mais autre chose qu'une brochure : un livre savant. Et c'est mon intention, que je vous demande de garder pour vous et Michel. Le bénéfice de vos prières à l'égard de cette rédaction ne me sera certes pas inutile ».

Guitton de même lui écrit : « Tes pensées sur le Pater devraient être développées en un petit volume qu'Aubier imprimerait. » Ce document envoyé à Jean Guitton est disponible dans le fonds Jean Anglès d'Auriac aux Archives Nationales.

II

Un projet philosophique autour de la *bona mens*

Jean Anglès d'Auriac développe, dès sa sortie de l'agrégation, un projet philosophique qu'il souhaitera, après la soutenance de sa thèse, poursuivre en trouvant des « associés ».

La première phase de ses travaux aboutit à un choix de sujet et à une première définition de sa thèse : il entend développer une science des données (poursuivant le chemin ouvert par Descartes) pour déboucher sur une nouvelle métaphysique et ontologie. Cette thèse principale doit être alors accompagnée d'une thèse secondaire dont le sujet consiste en une analyse critique du spiritualisme cartésien. Cette science des données veut offrir une réponse aux faiblesses de la métaphysique actuelle, elle annonce et s'appuie sur une théorie de la connaissance.

Ultérieurement, le projet sera complété et transformé pour devenir celui de la « Bona Mens », dont la thèse principale et la thèse secondaire constitueront la première étape.

1. Une science humaine nouvelle pour une ontologie nouvelle

Daté du 19 avril 1934, un document d'environ quarante pages⁸⁶ adressé à Monsieur Bouglé présente l'esquisse d'un travail philosophique en préparation, d'une ampleur et ambition

⁸⁶ Jean ANGLES d'AURIAC, *Fonds Jean Anglès d'Auriac*, Archives Nationales (A.N.), 784AP/2.

considérables puisqu'il doit « contribuer à la constitution d'une science nouvelle » et « qui peut espérer remplacer la métaphysique ». Elle doit permettre alors de constituer l'ontologie générale, laquelle s'appliquera aux trois sujets classiques : l'être intérieur, les choses extérieures et Dieu.

Le contenu de la note entre guillemets est résumé, ou est partiellement repris : « L'objet intégral de l'œuvre philosophique à laquelle je voudrais travailler est très vaste. Il comprend, dans l'ordre, les éléments suivants :

1. La fixation des conditions nécessaires et suffisantes immédiates du jugement nécessairement vrai ;
2. La détermination des premières questions que l'esprit doit se poser en face des réalités données à sa connaissance et un essai de réponse à ces questions. Ce travail doit dans ma pensée contribuer à la constitution d'une science nouvelle, dont les fragments seuls existent à l'heure actuelle, sous forme imparfaite, contestée et contestable, et dont l'idée n'a pas été encore nettement dégagée. Cette science peut espérer, à mon sens, remplacer la métaphysique dont elle permet, mais permet seule, de poser et de résoudre d'une manière rigoureusement positive tous les problèmes réels.
3. Une classification générale des réalités données à notre connaissance et des vérités que nous pouvons établir sur elles ».

Dans ce document Jean Anglès d'Auriac pose les conditions de jugements – immédiats ou médiats – nécessairement vrais relatifs à des Données, notion dont la définition suit. Un apport méthodologique fondamental de ce travail est alors d'établir que l'objet premier que doit se proposer un esprit abordant méthodiquement le réel est l'étude de la nature, du genre d'individualité et d'existence, et de l'efficience des données, avec les définitions suivantes, d'ailleurs reprises quasi identiquement dans la thèse finale. Comme déjà indiqué dans le chapitre exposant la pensée du philosophe, les *données* sont des réalités qui possèdent cette propriété d'être effectivement présentes à sa connaissance comme objet de constatation immédiate. Ces

réalités que l'on peut constater par une connaissance immédiate sont radicalement distinguées de toutes les autres.

L'étude d'un *donné*, quel qu'il soit (par donné il faut entendre un ensemble de données que l'on peut considérer comme faisant partie d'un même système), n'est possible que si l'on croit à la permanence de ce donné, qu'il s'agisse d'un donné perçu au milieu duquel se meut l'action ou d'un donné simplement contemplé par la pensée. L'extrême surabondance du donné total par rapport au donné d'abord remarqué doit être prise en compte.

Cette étude des *données* inclut les états affectifs fondamentaux, ainsi que ce qui s'éloigne du regard de sa conscience (qu'il doit alors découvrir pour les connaître vraiment) et également les souvenirs.

Le terme de *nature* désigne comme dans le langage courant, « débarrassé du sens occulte que les philosophes lui ont trop souvent donné », un ensemble de caractéristiques déterminées qui permettent de penser la donnée en la classant avec d'autres sous un même concept. Cette notion de nature, ne recèle absolument rien d'inconnaissable. Par exemple, les différents états, attitudes ou actions d'un *moi* font partie d'une certaine catégorie de nature.

Toute donnée possède une *individualité* qui la détermine. Les données abstraites générales possèdent également cette détermination fondamentale sans laquelle nulle réalité ne peut être une donnée pour l'esprit. Les données n'ont pas toutes l'unité absolue et indivisible qui caractérise l'esprit, pense Jean Anglès d'Auriac, mais elles sont fondamentalement unes aussi bien que déterminées. Il y a ensuite des *genres d'individualité* différents. Le *genre d'individualité* d'une donnée constitue, après sa nature, la caractéristique la plus fondamentale de cette donnée, sa première *propriété*.

À cette première propriété des données s'ajoute nécessairement et immédiatement une autre, découlant, comme la première, de la nature même des diverses données : à savoir le fait pour chaque donnée d'être posée en elle-même et de jouir d'une certaine indépendance vis-à-vis de tout ce qui n'est pas elle.

La façon dont une donnée est posée en elle-même, et continue à l'être pendant qu'une succession [*de temps*] est donnée en face d'elle dans un esprit, constitue ce qu'il appelle le *genre d'existence* de cette donnée.

L'ensemble des effets nécessaires d'une donnée rapportés à leur principe commun est nommé l'*efficience* de cette donnée. Ce terme sera ultérieurement remplacé par celui de *causalité* qui lui est proche.

Nous n'avons pas la réponse de Monsieur Bouglé à cette proposition de travail de thèse présenté déjà de façon avancée, ni les courriers qui officialisent la thèse finale et l'acceptation des directeurs de thèse.

2. Le projet autour de la *bona mens*

Le travail proposé dans la note envoyée au professeur Bouglé connaît une évolution importante. La thèse secondaire qui devait être l'analyse critique du spiritualisme cartésien, devient un écrit à part, laissant place à un développement intimement lié à la première thèse, les deux thèses qui en résultent s'intégrant dans un projet global les dépassant. C'est peut-être en 1937, d'après des échanges avec Jean Laporte qui le conseillait ou partageait des questions autour de sa thèse, que Jean Anglès d'Auriac réoriente ses travaux. Notons que, à une date inconnue entre 1934 et 1937, Émile Bréhier est le directeur de la thèse principale jusqu'en 1946, mais les courriers disponibles de ce professeur ne commencent qu'en 1943. Puis René Le Senne lui succède dans l'été 1946, et Jean Laporte est alors le directeur de la deuxième thèse.

Cette réorientation de travaux n'aboutit pas à un changement de sujet, mais à un élargissement fondamental au sens propre du terme. En premier lieu, la question traitée devient : comment atteindre le Meilleur Régime de l'Esprit ? D'où l'intitulé « *L'Œuvre de la Bona Mens* » ou « *l'Opus Bonae Mentis* ». Plus encore, elle est alors précédée par une autre question personnelle et à dimension existentielle : ce projet mérite-t-il que je m'y consacre entièrement

pour en faire une œuvre ? C'est la question de la « valeur » de cette œuvre qui est alors posée, sa « bonté » prise dans un sens métaphysique, ce qui est bon étant ce qui mérite d'exister. Cette question est véritablement fondamentale, puisque sa réponse va engager la vie totale du philosophe qui ne s'autorisera aucune distraction ou autre travail philosophique que celui de l'Œuvre de la *Bona Mens*.

Par conséquent, en tant que Science humaine, c'est-à-dire accumulation de connaissances partagées, cette œuvre ne saurait procéder du travail d'une seule personne. Elle doit être l'œuvre de plusieurs. Le projet trouve vocation à être partagé et poursuivi avec d'autres personnes, le rôle du philosophe initiateur devenant une participation à une tâche collective.

Ainsi, au cours de l'été 1947, il adresse à son directeur de thèse, René Le Senne, deux notes⁸⁷ qui permettent de situer les deux thèses (la principale et la secondaire) dans un projet global. Le texte qui suit est issu de ces notes, sous forme de citations entre guillemets, les soulignements étant rajoutés. Il précise comment ce travail devait s'intituler et ce qu'il devait recouvrir :

« LES ORIGINES ET LES PREMIERS FRUITS DE LA RECHERCHE
HUMAINE RATIONNELLEMENT CONDUITE,
Essai de philosophie générale »

« Ce titre ne désigne pas mes travaux par l'intention qui est à leur origine mais par le fait fondamental qui devient le résultat de cette intention, un résultat stable, dont l'être peut se prolonger indéfiniment. La notion de la Recherche [*qui est le fruit en question*], sans que je l'aie voulu ni prévu, se trouve ainsi en faire objectivement l'unité ».

« L'œuvre entreprise doit former 4 groupes.

Le premier expose d'abord un Projet qui constituera en fait l'origine première de la Recherche [...], le Projet des Faits

⁸⁷ Jean ANGLES d'AURIAC, *Fonds Jean Anglès d'Auriac*, Archives Nationales (A.N.), 784AP/2 Intitulées Note 1 et Note 2, rattachées à la présentation intermédiaire adressée à Monsieur Bouglé.

d'Opinion. Ce projet [...] a pour objet de donner en moi le meilleur aménagement possible aux Faits d'Opinion dont je suis ou peux devenir le sujet, en permettant à d'autres de s'associer à l'œuvre qui obtiendrait cet aménagement. (Les Faits d'Opinion en général forment une Famille dont la Croyance et le Doute sont les principaux membres.). [...] Il vise [...] à justifier et à mettre au point une Règle générale de jugement, [...] (que je nomme) Règle de la Connaissance [...].

« Dans le deuxième groupe d'études, je discute le Projet des Faits d'Opinion, [...] le résultat de cette discussion est l'adoption du projet qui devient ainsi le Dessen des Faits d'Opinion. [...] Je trace alors un plan détaillé de la situation, objet commun de l'Œuvre et du Projet, en l'envisageant cette fois dans sa matérialité et non plus seulement comme conçue par moi. Je trouve comme pièce capitale de l'aménagement parfait voulu de moi la naissance en moi d'un système de convictions affirmatives certaines ayant pour objet les vérités les plus importantes, vérités que je devrais connaître, dans un ordre proportionné à la fois à leur importance et à mes Facultés. Ces convictions ne naissent en moi qu'à la suite de recherches, plus radicalement elles impliquent de ma part une attitude dont je ne pourrais me départir à aucun moment, de Recherche.

Mon attention étant attirée sur le fait général de Recherche, je démontre qu'il ne trouve son fondement véritable qu'à partir du Dessen, lui-même rattaché au Projet, des Faits d'opinion. Cette recherche en effet tend non à faire connaître simplement mais à faire croire et l'intérêt que l'on porte à la Croyance n'est justifié qu'en fonction des Faits d'Opinion. D'autre part elle ne s'opère bien qu'une fois établie la Règle de la Connaissance forgée à propos de ce Projet [...].

« Le troisième groupe d'études se propose d'en déterminer le plan général. [...]. J'établis qu'avant quelque autre propriété que ce soit, toute détermination accessible à l'esprit a nécessairement une nature, un genre d'existence et une causalité mais que ces traits ou notes sont fort variables de l'une à l'autre et que l'esprit, bien à tort, les conçoit toujours d'une façon à la fin uniforme et

peu cohérente (les attribuant d'ailleurs sans s'en rendre compte en tout premier lieu à chacune d'entre elles, dès qu'il y pense). Il résulte de cette démonstration que [...] l'esprit doit commencer par établir un panorama complet des déterminations qui lui sont accessibles, à titre soit de données d'expérience générales soit d'objet de conception directe (comme l'idée du Bien par exemple) et dégager la nature, le genre d'existence et la causalité de chacune d'elles. J'y prouve sans peine que ce travail constitue tout ce qu'il y a de positif dans la Métaphysique et qu'il donne naissance à une Ontologie, antérieure à tout ce qu'on nomme communément Sciences et hors de laquelle les résultats de ces dernières ne peuvent être que mal interprétées par l'esprit. [...]

« Le quatrième groupe d'études vise à constituer l'Ontologie générale dont le programme a été tracé dans le troisième. Ce sont ces études dont la pensée s'est d'abord proposée à moi puis m'a conduit, par analyse, à remonter progressivement, d'implications en implications, jusqu'au Projet des Faits d'Opinion et à la règle de la Connaissance.

Elles comprendront, dans l'inventaire des données d'expérience, les trois classiques.

Dans une Ontologie de la Vie intérieure, je m'occuperai de la nature, du genre d'existence et de la causalité du Moi, être vivant et de toutes les données intimes qui lui participent de sa vie, à titre d'objets, opérations, dispositions ou états.

Une Ontologie du Monde extérieur définira la nature, le genre d'existence et la causalité des diverses données sensibles étrangères que l'esprit organise en Monde extérieur et s'efforcera de dégager les éléments de cette organisation.

Enfin, dans une Ontologie de Dieu, après avoir assigné sa nature, son genre d'existence et sa causalité dans l'idée qui le représente comme Être parfait, j'essayerai d'établir qu'il est l'objet d'une certaine expérience dont je définirai la forme et les limites...

Mes thèses correspondent respectivement aux deux parties du premier groupe d'études [...]

On voit donc que le projet – inachevé – de rédaction d'un essai de philosophie générale repose sur une méthode bien définie, permettant d'affronter tout problème métaphysique et en particulier ceux définissant les trois questions traditionnelles d'ontologie du moi, de la chose et de Dieu.

3. La thèse, sa genèse, une lecture critique

Nous venons de le voir, les deux premières parties de ce projet sont traitées à travers la thèse du philosophe. Englobons sous le terme simple « la thèse »⁸⁸, les deux volumes qui en sont la thèse principale et la thèse secondaire et qui s'intitulent : *La recherche de la vérité, sa genèse idéale et son fondement* (titre raccourci en « la Recherche » ou R.V. dans les notes en bas de page) ; *En quête du meilleur régime de l'esprit* (titre raccourci en « Régime » ou R.E. dans les notes en bas de page)

a) La Recherche

Le premier tome *La Recherche* suit un enchaînement de raisonnements pour aboutir à la conclusion qu'il est bon pour lui de « mettre en Œuvre » ce projet de la *Bona Mens*. Il aura alors établi que « la Recherche du Vrai tire sa valeur de la croyance, fondée sur une connaissance, à laquelle elle peut conduire »⁸⁹. L'acquisition personnelle de croyances vraies est le bien fondamentalement recherché.

Auparavant, il aura fallu discuter de la bonté de cette décision de « mise en projet » de cette œuvre (théorie de la bonne décision, théorie de la valeur) ; faire la distinction entre les apparences et la connaissance et constater que la bonté de cette œuvre n'est encore qu'une apparence mentale ; puis définir des conditions de

⁸⁸ Consultable sur le site officiel de l'Université de Québec à Chicoutimi UQAC, les classiques de sciences sociales, coll. « Les auteurs classiques », *Jean Anglès d'Auriac*.

⁸⁹ Jean ANGLÈS d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 279.

succès (recherche d'associés, modes de discours et théorie du langage) ; et tout cela en ayant acquis une certaine idée de cette œuvre (son objet formel, sa matière, l'essence des faits d'opinion) : « Donnons maintenant le plan de l'argumentation par laquelle je me propose d'établir qu'il est bon pour moi de mettre en projet l'œuvre de la *Bona Mens*.

Je commencerai par exposer un simple fait, à savoir la situation d'ordre intellectuel dans laquelle je me trouve à l'égard de mon Œuvre : il me semble que celle-ci mérite mes efforts, comme la meilleure activité qui soit présentement à ma portée. Je dirais, dans le langage leibnizien de la "Théodicée", qu'elle se donne à moi comme étant bonne "conséquemment" ou finalement, c'est-à-dire compte-tenu de ce dont elle prive comme de ce qu'elle apporte. Cette bonté finale de l'Œuvre est, dans mon esprit une certaine apparence, particulièrement claire et entraînante. Mais elle n'est pas encore pour moi l'objet d'une connaissance qui me la ferait saisir comme une qualité effective de l'Œuvre. L'exposé de ce fait sera sans doute long et délicat car j'aurais à définir précisément ce que sont d'une part les apparences qui sollicitent l'esprit, de l'autre la connaissance, elle-même pourvoyeuse d'apparences qui le nourrissent.

Je ferai ensuite la théorie d'une bonne décision, m'occupant cette fois des valeurs. Je prouverai qu'on choisit bien lorsqu'on choisit un bien que l'on sait être tel, la connaissance de la bonté matérielle de la conduite élue constituant la condition nécessaire et suffisante de la bonté finale de celle-ci. Je montrerai aussi qu'une décision est d'autant meilleure qu'elle est prise plus rapidement.

Rapprochant enfin mes deux développements, plus précisément, regardant le fait exposé dans le premier à la lumière de l'idée de la valeur bien assise dans le second, je conclurai que je ne dois pas entreprendre immédiatement l'Opus Bonae Mentis »⁹⁰.

Ce programme pour en venir à une décision bonne et sans retard de mise en projet, selon le souhait général pour toute

⁹⁰ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 25.

décision bonne, passe ainsi par des analyses poussées : il faudra non seulement distinguer les apparences d'une connaissance, mais distinguer la « pathie » (état dans lequel on se trouve pour sentir ou éprouver quelque chose, pas nécessairement sensible) de la connaissance afin de ne pas tomber dans l'erreur des empiristes ou de ceux qui en restent à un « réalisme naïf ». Les premiers n'aperçoivent la connaissance qu'en présence de *pathie*, croient que toute connaissance coïncide avec un *donné pâti*, sans voir que l'existence physique (au sens de réel – « en soi et hors de l'esprit » – et qui ne s'applique pas seulement à ce qui est matériel) peut appartenir à des choses qui ont besoin, pour être suscitées mais non créées, d'un échafaudage mental. Les seconds, dans la connaissance du concret, oublient que le connu est d'abord pâti et qu'il n'est qu'*objet de pathie*, engagé dans l'expérience humaine, ouvert à la sensibilité mais non un objet en soi sans qu'aucune activité psychique ne l'ait éventuellement modifié.

Après la distinction de la connaissance et de la *pathie*, celle avec la pensée n'est pas moins importante au vu de la différence « abyssale » qui sépare l'objet connu de l'objet pensé, la connaissance garantissant toujours l'effectivité de son objet, quels que soient et l'essence et le mode d'existence de celui-ci⁹¹.

Ce travail aura posé les bases et les préalables d'une théorie de la connaissance qui sera ensuite développée dans le deuxième livre. Notons, a minima, que pour le philosophe, la connaissance apporte à l'esprit une garantie qui fait totalement défaut à la pensée. Elle lui fait « atteindre des objets individualisés, dont il unifie les parties et trace les limites ». Il les « saisit par l'opération, à la fois préhensive et réceptive, que l'on nomme *perception* (pas celle des psychologues qui est déjà interprétation de son objet, mais un acte pur de toute construction). Cette opération les livre elles-mêmes, donc telles quelles, sans leur apporter de modification, par addition, retranchement, altération. Elle donne naissance à une information qui m'éclaire... Les composantes et résultantes de l'objet de connaissance atteintes par celle-ci ne se donnent pas à l'homme d'elles-mêmes : il faut qu'elles aient été

⁹¹ *Ibidem*, p. 52.

conçues pour être perçues ». C'est d'ailleurs ainsi, dit-il, que l'on peut avancer que « toute Vérité est portée par l'esprit »⁹². On peut donc dire que cette opération de perception conduit à une connaissance réfléchie.

Tout ce cheminement n'est pas en vain, car il lui permet d'arriver à la décision de mise en projet : « Je ne pense pas seulement mais vois que l'œuvre est, de soi, assez importante pour mériter ou même exiger que je prenne à son égard une décision définitive, celle-ci fût-elle négative. Sa gravité exclut l'indifférence. C'est-à-dire que sa mise en projet est la meilleure ou plutôt la seule conduite que je puisse tenir présentement à son égard »⁹³.

La décision finale concernant l'œuvre devra répondre à la condition première de toute « bonne » décision : la « personnalité » de celle-ci, au sens où elle provient du fond de son esprit hégémonique et non d'une impulsion. Car rappelle-t-il à plusieurs reprises : « J'affirme à nouveau que nous ne nous engageons jamais de façon digne de nous si notre engagement n'émane pas finalement de notre être de sujet pur mais est le fruit d'une impulsion »⁹⁴.

Le projet étant devenu *Dessein*, niveau supérieur dans la dimension d'intention, répond maintenant au principe premier de la bonne décision, qui n'est pas seulement d'émaner du meilleur de l'esprit. L'impulsion qui serait née des seules idées est en effet trop provisoire et ne saurait garantir l'aptitude nécessaire à la bonne décision. La bonne règle consiste à identifier les bonnes conduites à l'aide du vouloir le plus profond de notre nature⁹⁵, qui est la marque du bien et du meilleur et doit être le principe pratique de nos décisions. Le philosophe ajoute que le vouloir naturel est le meilleur des guides, et montre son optimisme essentiel dans la nature de l'homme. La démarche de prise de décision se doit d'être pratique et concrète puisque c'est le bien

⁹² *Ibidem*, p. 33-34.

⁹³ *Idem*.

⁹⁴ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 96.

⁹⁵ *Ibidem*, p. 270.

objectivement escomptable des conduites, et non la recherche d'une perfection dans l'abstrait, qui justifie au final l'adoption du projet de la *Bona Mens*.

Notons également comment la condition d'aptitude nécessaire à la prise de bonne décision l'amène alors à s'en référer à la nature et à la liberté : « Dans toute action personnelle, à en croire le sens commun, il existe une part de liberté pure. L'agent y met quelque chose qui ne vient que de lui, pris comme sujet distinct de tout ce qu'on peut lui attribuer, de ses dispositions les plus secrètes et les plus intimes. Par essence – et dans son objet même d'objet pensé – la liberté pure n'est fonction d'aucune variable naturelle. Elle implique une nature, pourvue de tous ses modes, mais elle s'en joue. Cette nature n'est à son égard qu'un tremplin. Dans l'immédiat, elle ne doit rien qu'à elle-même, car elle est ce qui reste quand tout ce qui la conditionne ou lui vient en aide a été mis de côté, une source de nouveautés, un pouvoir de création dont on ne peut rien dire par avance. Trop de faits, directement ou indirectement, me montrent la réalité de cette liberté pure pour que j'en doute [...]. C'est à son essence seule [que je m'intéresse] et son idée seule me suffit donc. Or je viens de découvrir l'essence de l'aptitude lorsque j'ai parlé de “tout” ce qui la conditionne ou lui “vient en aide”. Il me suffira donc d'ajouter que ce “tout”, comme tel, n'a rien de commun en quiddité avec cette liberté pure ; elle ne consent qu'à s'y opposer, encore qu'il soit pour elle un indiscutable instrument : l'aptitude engage donc la seule nature, mais la nature entière, individualisée et munie de toutes ses notes »⁹⁶. Sur la liberté pure qui se joue de la nature qu'elle implique, qui engage la “causalité personnelle” de l'homme dans ses actions personnelles, la croyance n'agit donc pas. En revanche la croyance, lorsqu'elle est vraie et digne de l'homme, n'a que des effets heureux sur les forces naturelles qu'utilise cette liberté pure. Il convient ainsi de distinguer soigneusement d'elle tout ce qui conduit seulement à elle sans en déterminer l'exercice.

Il n'empêche, il reste à l'homme un premier devoir : celui de s'employer à juger justement, ce qui implique, pour tout acte

⁹⁶ *Ibidem*, p. 273.

personnel, une revue ordonnée des croyances. Car la seule fin au service de laquelle il soumet la croyance est le Bien⁹⁷. D'où le fait que Jean Anglès d'Auriac soutient que « la croyance n'est pas au service du Vrai considéré comme tel, mais du Bien » : « Comment assigner à quelque moyen que ce soit un autre objectif, puisque le Bien englobe, par définition pour moi, tout ce qui mérite d'exister physiquement ? Si le Vrai était pour sa réalité propre digne des efforts de l'homme, ce serait en tant qu'il est bon... Il est traditionnel de faire du Vrai une fin. On demande à l'homme de le chercher et de le découvrir, comme s'il était par lui seul digne de nos efforts. Or la simple analyse de son essence d'objet pensé montre qu'il n'en est rien [...]. Totalement démunie de vie psychique, bien que son être actuel implique une activité mentale, le Vrai ne peut être qu'un moyen. Mettre l'homme à son seul service serait renverser totalement l'ordre des valeurs [...]. En réalité c'est le Vrai qui est au service de la croyance, dans la mesure où celle-ci, vraie et réglée par la fonction hégémonique de l'esprit, est pour l'homme un bien [...]. Donc, nous n'avons l'obligation de chercher la Vérité que parce qu'il nous la faut connaître pour bien agir personnellement et nous donner à nous-mêmes la perfection dont nous sommes capables et dignes d'être dotés »⁹⁸. Il y a là un vrai déplacement de valeurs.

La croyance ne se réduit pas à une connaissance : « L'homme, en tant qu'il donne son assentiment, entre en relation de sujet avec elle. Peu importe qu'il ne puisse alors manœuvrer sa nature : il ne le souhaite pas. Le voilà en union parfaite avec la Vérité : tout son être sentant, intelligent, actif s'accorde à elle. Cela étant, de quoi bénéficie-t-il alors ? D'un objet chargé de présents qui l'enrichissent sans l'alourdir... cet objet commence déjà à le grandir »⁹⁹. La croyance autorisée unit ainsi l'homme à l'objet d'une connaissance, mieux, elle est l'indispensable complément de tout autre bien.

⁹⁷ *Ibidem*, p. 247.

⁹⁸ *Ibidem*, p. 248 s.

⁹⁹ *Ibidem*, p. 257.

Les analyses précédentes, et bien d'autres lui permettent enfin d'aboutir à la décision bonne d'entreprendre l'œuvre de la *Bona Mens*, qui, répétons-le, est pourvoyeuse de ce bien qui consiste dans l'acquisition personnelle de croyances vraies.

On aura bien compris que dans le titre « La recherche de la vérité, sa genèse idéale et son fondement », c'est bien la deuxième partie : sa genèse idéale et son fondement, qui doit retenir notre attention et qui résume le projet des développements.

b) Pour un meilleur régime de l'esprit

Le deuxième tome de sa thèse – « Pour un meilleur régime de l'esprit » – marque donc le commencement de l'œuvre de la *Bona Mens*.

Sa mise en projet a été justifiée dans le premier tome. Pour la mettre en œuvre, il reste à mieux le définir et à en vérifier la bonté. Ce tome s'y attache exclusivement, permettant seulement à l'issue de démarches précises de prendre enfin la décision finale de mise en œuvre. Celle-ci sera donc à faire dans une étape à venir, en commençant, par une recherche permettant de découvrir les vérités touchant l'être.

C'est donc un certain nombre de vérités qu'il lui faudra acquérir et aussi : « communiquer à mes lecteurs, qui doivent devenir mes associés, une idée adéquate du fonds physique essentiel de mon Œuvre »¹⁰⁰. Avec un langage propre utilisant des termes beaucoup plus précis que leur explication ici donnée, sont alors définis : la matière de l'œuvre, son objet formel, c'est-à-dire ce qu'elle vise et qui fait qu'elle mérite d'être réalisée, sa substance. La matière comprend l'ensemble des convictions, opinions, doutes et tendances à croire personnalisés par lesquels son esprit est capable de répondre intérieurement au problème de vérité ou de fausseté d'un *opinable* (objet à structure de vérité). Son objet formel est d'en tirer le système de convictions certaines, parce que fondées sur des connaissances, en le préservant de tout contexte de conviction incertaine et d'opinion. Sa substance se

¹⁰⁰ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.E. p. 6.

compose d'actions qu'il ne peut ni prévoir ni déterminer, à opérer par écriture, et comprend le désaveu des manquements inévitables que constitueront la présence de pensées inconscientes dans ses croyances et la forme d'opinion qu'il arrivera à celle-ci de prendre¹⁰¹.

En partant de l'analyse de l'essence et de la valeur des natures des faits d'opinion, qui, rappelons-le, sont des états ou dispositions qui font partie de la famille de la croyance et du doute, il en était venu dans *la Recherche à l'essence fait d'opinion* qui désigne un ensemble de notes intelligibles que sa nature est capable d'inscrire dans les modes concrets de sa vie psychique¹⁰². La démarche est alors progressive et minutieuse. Il commence donc par établir que la croyance et le doute sont bien des faits d'opinion, et parvient à classer les faits d'opinion parmi les espèces suivantes : la conviction, affirmative ou négative, le doute, l'opinion, elle-même affirmative ou négative, la tendance à croire personnalisée¹⁰³.

Le travail pour dénombrer les espèces de *faits d'opinion*, qui rappelons-le sont des modes de la vie psychique, l'amène à devoir les découvrir en lui-même, en commençant par distinguer ce qui nous est intérieur et extérieur, ce qui est actif ou passif. Ainsi remarque-t-il : « J'assiste à la naissance en moi de mes sensations, goûts ou impulsions, comme je perçois des scènes étrangères, dans le secret desquelles je ne suis pas. Malebranche exprimait cette Vérité, mais, si je ne me trompe, la généralisait à tort, lorsqu'il disait que nous n'avons pas idée de notre âme. En réalité, c'est de notre nature, prise comme passible de modifications, que nous ne sommes pas informés. S'il en est ainsi, c'est qu'à ce titre elle nous est extérieure. Elle est un objet intime, nécessaire sans doute à notre être propre, qui se perdrait sans lui, mais soudé à lui plutôt que présent »¹⁰⁴. Il explique plus loin qu'il n'est point de conscience sans pensée puisque « prendre conscience d'une

¹⁰¹ Ibidem, p. 221.

¹⁰² Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 160-165, et *op. cit.*, R.E. p. 47.

¹⁰³ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.E. p. 56, 69, 91.

¹⁰⁴ Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.E. p. 47-48.

détermination quelconque, c'est se la représenter dans son individualité, définie plus ou moins distinctement, et croire à cette représentation ».

Or rien ne peut l'empêcher de prendre conscience des actions dont il est capable, il lui suffit de se tourner vers leurs instruments, les *facultés*. Les états réalisant l'*essence fait d'opinion* ne pouvant être que le résultat d'une action, usage d'une faculté, il doit donc se mettre en quête des modes actifs de sa vie d'être pensant, en procédant plus en logicien et métaphysicien qu'en psychologue.

Il est ainsi amené, pour déterminer les catégories générales qui conviennent à tout mouvement psychique, à analyser les mouvements psychiques qu'il nomme *réaction d'opinion*, et qui sont soit une opération *effective* soit une simple *tendance*. Cette notion est d'importance. Elle repose d'abord sur l'idée de base que la causalité propre de chacun est incapable de rien faire ex nihilo, mais qu'il lui faut mobiliser une force de sa nature. En face « d'une action tournée vers un terme », le sujet muni de sa nature pourrait commencer l'action qui y conduit, mais il peut aussi précisément ne pas la faire. Dans ce cas, il se tourne alors encore vers elle, car « il lui faut s'appuyer sur quelqu'un des pouvoirs concrets qu'il y trouve ». Le principe de l'agir, privé de son efficacité spécifique, n'est alors pas anéanti, il modifie le *donné* psychique en réalisant une *pression* sur le sujet qui empêche l'agir d'aller jusqu'à l'action.

« Elle [*la pression*] constitue ce qu'on nomme tendance, lorsqu'on désigne par ce mot, non un pouvoir permanent que la raison seule serait capable de désigner, mais un mode concret de la vie psychique actuellement éprouvé [...]. La tendance est sans cesse présente dans la vie de l'homme [...]. Ce phénomène est fort clair, si on le réduit bien à lui-même, en le distinguant de la tendance substantialisée [...]. C'est ainsi que l'égoïsme et l'altruisme sont étudiés par les psychologues comme des forces indépendantes et durables alors qu'ils ne sont donnés sensiblement qu'à titre de pressions, à la fois passagères et habituelles, nous portant vers nous-mêmes ou vers les autres, que

nous leur céditions ou non. La tendance-force n'est donc que l'objet d'une idée, il n'en est pas de même de la tendance-phénomène qu'il suffit, pour la connaître telle qu'elle est, de regarder dans les faits, en analysant convenablement ceux-ci »¹⁰⁵.

La tendance à croire ou la tendance à douter, prise en tant que phénomène ponctuel, met en œuvre un mécanisme d'arrêt original par rapport à d'autres actions : « Ailleurs le sujet use de quelque pouvoir dans une nature adjointe qu'il manie à sa guise (il doit toujours en effet s'appuyer sur sa nature, même pour lui résister, n'étant pas créateur). Ici il se borne à provoquer une réaction dont le mécanisme lui échappe entièrement, étant déterminé par sa seule nature conjointe. Cette réaction ne dépend de lui qu'à son origine, dans les pensées qui la suscitent, sur lesquelles il peut agir en tant que sujet distinct. Mais il fait, par la suite, entièrement corps avec elle »¹⁰⁶.

Au passage, il est intéressant de souligner que son analyse de l'assentiment (l'acte d'accord) dont l'objet n'est pas création de nouveauté mais adoption d'une attitude, est différente de celle de Spinoza : « L'engagement de l'assentiment transfigure la composition mentale, puisqu'il n'affecte pas dans l'agent de celle-ci le simple fabricant mais bien l'être intelligent, qui réagit à sa composition en tant qu'elle lui présente une situation intelligible. Ainsi lorsque je dis que toute composition mentale non contredite obtient l'assentiment, ce n'est pas en identifiant le second à la première. Je l'y attache au contraire par un lien impliquant qu'il en est distinct. J'insiste sur ce point pour que l'on ne confonde pas ma pensée avec celle de Spinoza qu'elle doit évoquer, mais dont elle se trouve, en réalité profondément différente. Selon Spinoza en effet, donner son assentiment n'est pas autre chose pour l'homme que concevoir un objet (dont Spinoza ne prend d'ailleurs pas la peine de déterminer la structure particulière) sans rien opposer à cette conception. Je crois au contraire que, bien qu'il soit le résultat nécessaire de toute composition mentale non contredite, l'assentiment est surajouté à

¹⁰⁵ *Ibidem*, p. 51.

¹⁰⁶ *Ibidem*, p. 65.

elle et d'un tout autre ordre. Si l'esprit est un instrument général au service de l'homme, cet instrument comporte diverses pièces et plusieurs mécanismes auxquels on s'adresse différemment pour concevoir et pour juger... Il n'est pas nécessaire d'ailleurs, je le répète, qu'on ait des unes et des autres une connaissance à part pour en user convenablement. Le "sentiment intérieur", comme Malebranche l'a bien vu, renseigne suffisamment l'homme sur une nature dont, bien qu'elle lui soit intime, l'agencement spirituel ne se révèle pas distinctement à lui dans sa condition présente »¹⁰⁷.

Après l'analyse de l'assentiment et du *contresentiment*, qui sont les seules réactions d'opinion monocordes, vient celle de l'époque (epoké en grec), simple refus de juger, le seul acte, à la fois pur et pluriel, qui s'adapte à la facture des *opinables*. Ensuite sont introduites les réactions d'opinion mélangées, et enfin « l'opinion », que la thèse présente comme étant à rejeter pour le bon régime de l'esprit : « La réaction d'engagement partiel en face des opinions, réactions que l'on peut nommer jugement inachevé ou imparfait, existe bien dans l'expérience comme dans le monde des essences. Regardons ce que doit être l'état qui en naît, état que j'ai déjà nommé opinion, en me conformant au langage courant.

Dans l'opinion donc, la croyance est nécessairement antérieure au doute, chronologiquement et ontologiquement, puisqu'à l'origine de la première, le jugement précède et conditionne l'époque (époké). En revanche, le doute affecte l'esprit en tant qu'hégémonique et son retard même le prouve : il vient d'une réflexion sur les raisons de la croyance qui apparaissent comme ne suffisant pas à fonder celle-ci. L'esprit se retient par prudence, en tant que, distinct de ses idées et supérieur à elles, il exige pour croire une information qu'elles ne lui donnent pas comme telles »¹⁰⁸.

Réfléchissant sur la question de savoir si la tendance à croire et à douter est une réaction d'opinion, c'est-à-dire qui engage le for interne, il montre qu'il faut distinguer le cas de la croyance et du

¹⁰⁷ *Ibidem*, p. 54.

¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 59.

doute. La tendance à douter est toujours pour l'homme une tentation, et il ne peut prendre à son compte une pression à laquelle il doit être aussi hostile qu'à l'impulsion dont elle dérive. Pour la croyance, au contraire, la tendance n'est plus impulsive mais nettement personnalisée. Elle appartient au for interne et constitue une réaction d'opinion¹⁰⁹.

Il dénombre en conséquence deux espèces de *faits d'opinion*, regardées seulement en tant qu'elles réalisent l'essence, chacune d'une certaine façon, sans se préoccuper de leur teneur absolue. « La première espèce est donc la conviction, où la croyance affirmative ou négative, est entière. Elle naît du jugement pur, d'assentiment ou de contressentiment [...]. La seconde espèce est le doute libre, qu'entraîne l'époque (époké) pure et simple. Je distingue de ce doute, mode achevé et donc état, le doute engagé, simple attitude, naissant du jugement imparfait et présent dans l'opinion, troisième membre de la famille. Celle-ci n'admet plus encore que la tendance à croire personnalisée, prise non pas en tant qu'elle exerce une pression, mais comme un simple état où l'on subit et accepte sa pression »¹¹⁰.

La théorie de la connaissance¹¹¹, préparée et déjà bien abordée dans le premier tome, trouve ici des développements approfondis très partiellement reproduits. Retenons pêle-mêle et succinctement des résultats sur son rapport à la pensée, les notions d'intuition et de conscience qu'elle appelle : « La connaissance est l'état d'un sujet informé de l'être, physique ou mental, mais dans le second cas au sein d'un contexte physique, d'une chose-même. Elle s'oppose à la pensée. Penser, c'est atteindre des objets seulement conçus dont on se rend présente la seule teneur pure, sans les amener en personne devant soi... l'information dont l'esprit jouit dans l'état de pensée est toujours imparfaite : elle lui montre ce que seraient les propriétés qu'aurait, s'il existait physiquement, l'objet pensé, sans témoigner par elle-même de son être physique.

¹⁰⁹ *Ibidem*, p. 64-65.

¹¹⁰ *Ibidem*, p. 69.

¹¹¹ *Ibidem*, III, Chapitre IV, p. 105-115.

L'état de connaissance en revanche – et cette opposition à la représentation en fait l'essence et l'essence même d'objet pensée – donne une information parfaite. Lorsqu'on connaît, une chose existe, physique ou seulement mentale..., et elle passe à l'esprit telle quelle, dans son individualité même. Elle constitue l'objet de la connaissance. Elle est pour l'esprit en même temps qu'en elle-même et aucune différence ne sépare cet être respectif et cet être absolu. Se donnant en personne, elle se livre en effet nécessairement sans altération ni restriction ; elle ne peut apporter autre chose ou moins que ce qu'elle est ».

Les modes logique et psychologique de la connaissance sont abordés, ils mettent en jeu les notions d'intuition et de conscience qui satisfont plus ou moins le bénéficiaire. Il remarque que « la connaissance ne peut prétendre toujours à ce genre supérieur d'évidence qui est attachée à son mode immédiat, nommé "intuition" par les philosophes. Et il lui arrivera, "discursive", de convaincre plus que d'éclairer ».

Au regard du sujet : « La connaissance donc n'est sensible à son bénéficiaire que si ce dernier jouit d'un minimum d'indépendance à l'égard de son objet. ...Mais rien non plus ne se révèle à l'homme sans attention. Éveillé ou non, le rêveur n'est plus informé que des signes, devenus hallucinatoires, des objets qu'il pense....

Exprimons maintenant dans le langage philosophique les faits que je viens de rapporter. Que disent-ils ? Que nous avons plus ou moins conscience, tant de la réalité formelle que de la réalité objective de nos connaissances et qu'à la limite celles-ci seraient entièrement inconscientes ».

« Si la connaissance peut se rapprocher de l'inconscience jusqu'à y sombrer, il n'y a jamais de connaissance que pour un être conscient. En effet, comme mode de la vie psychique, la connaissance implique un "moi", à quelque degré transparent à lui-même dans son être de sujet et dans quelque part de son corps-senti ».

La conscience des objets et la conscience de soi-même appellent des observations spécifiques : « La conscience des objets, on le

voit, n'est pas, à mes yeux, une espèce de la connaissance ... qui porterait sur ces objets intimes que l'on nomme les faits psychiques, mais le fruit conditionné d'une certaine sorte de connaissance, quel qu'en soit l'objet. Elle est l'état où l'on se trouve en face d'une détermination quelconque, lorsque, présent à soi-même comme sujet, on recrée sa teneur par un acte d'attention. Cet état n'est pas la pathie, qui intériorise déjà les choses en les rapportant à la part objective d'un moi, ni même la connaissance, seconde intériorisation plus poussée, et, en un sens, absolue puisqu'elle donne son objet à un être qui se distingue de tout ce qu'il pâtit, connaît, pense. La conscience est une troisième essence associée, ou plutôt attachée à la connaissance, dès que le sujet de celui-ci, présent intérieurement à lui-même, accorde assez d'attention à l'objet de sa pathie ou de sa conception pour l'intégrer à sa vie et en faire un individu à part, plus ou moins mis en vedette dans le contenu total de son information. [...] Ainsi, lorsqu'elle s'applique à un objet, la conscience n'est pas première dans l'ordre des natures ni par conséquent dans celui de l'existence, qui n'est que la position en soi de l'essence : elle dépend d'une teneur antérieure qu'elle spécifie d'une certaine façon, par la causalité des facteurs que je viens de dire ». [...]

« Il faut distinguer la conscience des objets et celle de “soi-même”. Les premiers comprennent, je le rappelle, toutes déterminations, quelles qu'elles soient, dont un “moi” peut se mettre à part, les modes donc de la vie psychique qui sont le plus intimes et spirituels autant que les données étrangères et impersonnelles. Cela étant, la conscience des objets est la saisie d'apparences qui, par elles-mêmes ou par ce qu'elles enveloppent, sont d'abord données à la pathie et affectent donc le corps-senti. La conscience du sujet pur est une transparence à soi-même, toute simple et insensible ».

« En résumé, la connaissance fait exister pour l'homme, intacte et entière, une détermination quelconque. Elle implique la présence à lui-même d'un être informé de son existence présente, plus ou moins attentif, mais n'attire pas nécessairement l'attention sur sa réalité propre et peut être agissante et efficace sans faire

remarquer autre chose que la validité de la croyance qu'elle entraîne ».

« Donc, la connaissance est un donné permanent de l'existence humaine, l'étoffe même de celle-ci »¹¹².

Retenons également des idées auxquelles tenait le philosophe, évoquées en fin de cet ouvrage : celle du *tout* et de l'*ordre* et qui devront habiter le chercheur. La première « n'est pas celle d'une totalité déjà constituée et finie qu'il s'agirait seulement pour l'homme d'explorer méthodiquement pour l'épuiser. Elle représente au contraire, ou plutôt révèle un Infini, ouvert dans toutes les directions concevables et qu'aucune conception, aucun système de conceptions n'arrivera jamais à entamer. Je n'ai pas à déterminer pour l'instant les relations qui, tant dans la réalité que dans ma pensée, relie à ce Tout l'Être, traditionnellement nommé DIEU, dont l'essence d'objet pensé est qu'il possède la souveraine perfection. Il me suffit de constater en moi l'idée du Tout, et de voir clairement qu'elle doit, comme telle, aider à la libération des forces d'innovation dans l'homme, voire les susciter »¹¹³.

Dans la seconde idée, c'est le sens philosophique de l'*ordre* qu'il s'agit bien sûr de retenir : le vrai a une structure à laquelle l'esprit doit plier ses objets pour qu'ils soient candidats à être vérité (2+2 font le soleil est exclu à la candidature au vrai). Il rappelle alors (sans citer Bossuet, son auteur) cette phrase à propos de « la raison dont l'ordre est l'ami et le propre objet ». Il explique que cette idée liée à celle du *tout* peut rendre la recherche féconde. Séparée de celle du *tout*, elle risquerait de paralyser quelques nobles audaces. Venant la déterminer, elle écarte seulement les efforts inutiles¹¹⁴.

Avant de clore ce chapitre sur la thèse de Jean Anglès d'Auriac par l'article ci-dessous de Monsieur Beuchet, le résumé proposé dans le Bulletin trimestriel des *Presses Universitaires de France*, dans son numéro d'été 1954, donne une présentation très certainement

¹¹² *Ibidem*, p. 111-113.

¹¹³ Jean ANGLÈS d'AURIAC, *op. cit.*, R.E. p. 218-219.

¹¹⁴ *Ibidem*.

approuvée par l'auteur : « C'est en quelque sorte à un nouveau cartésianisme que nous convie l'auteur, mais à un cartésianisme qui, en profitant de l'apport historique, aurait conservé sa grande ambition, si souvent oubliée ou omise, de fonder la connaissance. C'est pourquoi, comme Descartes mais en un sens original, M. Anglès d'Auriac met au centre de sa réflexion méthodologique la « Bona Mens ». Son livre n'est pas seulement un nouvel ouvrage de philosophie, il représente une manière nouvelle de réfléchir ».

Puis à propos du deuxième livre : « Dans son premier volume, consacré à *La recherche de la vérité*, M. Anglès d'Auriac avait défini la méthode qu'il se disposait à employer dans les volumes ultérieurs de son « Essai de philosophie générale ». Cette méthode, qui se rattache à la tradition du spiritualisme français, est mise en œuvre d'abord à propos du problème de la connaissance. Il s'agit bien de définir et de fonder la vérité de l'opinion, tâche qui est bien, depuis Descartes, la démarche initiale et essentielle de la pensée philosophique. L'ouvrage tout entier est consacré à l'examen philosophique de la connaissance et de ses conditions de validité et son but est de montrer comment il ne peut y avoir de vérité que dans la mesure où le sujet de la connaissance est libre. Le livre de M. Anglès d'Auriac n'est donc pas seulement un traité de philosophie théorique, qui renoue avec les plus anciens, mais aussi un livre de philosophie pratique, et comme une méthode pour le bon usage de la liberté ».

c) Article conclusif sur la thèse

Pour une vision plus approfondie sur la thèse de Jean Anglès d'Auriac, il ne reste guère mieux que de reproduire in extenso l'article de Jean Beuchet sur le philosophe et sa thèse, paru dans la revue *Études philosophiques* (n° 3, 1954), sous le titre « Jean Anglès d'Auriac (1902-1954) » :

« Au moment où allaient paraître en librairie ses deux thèses “La Recherche de la Vérité, sa Genèse idéale et son Fondement” et “En quête du meilleur Régime de l'Esprit”, Jean Anglès d'Auriac

mourait, le 6 mai 1954, terrassé en quelques minutes par un mal dont il affrontait la menace depuis des années, avec un courage authentiquement chrétien. La coïncidence de cette mort et de cette publication prend un sens particulièrement émouvant quand on sait que le philosophe, tout au long de sa recherche, eut le souci de trouver dans ses futurs lecteurs de véritables “associés” à l’Œuvre qui résume sa vocation et sa vie.

Né en 1902 dans la région de Grenoble, Jean Anglès d’Auriac était admis à l’École Normale Supérieure en 1923. Bientôt agrégé de philosophie, il enseigna au Lycée de Roanne, puis au Lycée du Parc, à Lyon. Détaché ensuite au C.N.R.S., il fut chargé de mission en Belgique pour y poursuivre des recherches de caractérologie. Nommé Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Rennes en 1952, il y donna les cours de Métaphysique et de Morale et contribua largement à l’enseignement de la Psychologie. Après la mort d’Albert Burloud, qui précéda de peu la sienne, il accepta d’assumer la lourde charge de directeur du Laboratoire de Psychologie et du Centre d’Études Psychotechniques. Mais il restait avant tout philosophe et ses recherches positives, pleines de promesses, ne prennent tout leur sens que par cette justification de la Recherche du Vrai en général et cette détermination adéquate du meilleur Régime de l’Esprit dont il fit l’objet de ses thèses, soutenues brillamment en 1952, devant la Faculté des Lettres de Paris.

Ces thèses, en leur austérité toute classique, n’ont rien d’un exercice scolaire dont l’idée aurait été suggérée du dehors à l’auteur. Elles sont le jaillissement de sa personnalité, l’expression du souci le plus profond et le plus noble de son esprit. “J’ai l’idée d’une Œuvre qui me semble mériter mes efforts et, par son accord avec mes tendances profondes, tant instinctives qu’éclairées, les sollicite vivement. J’ai formé cette idée sans sollicitation étrangère. Les influences auxquelles j’en suis redevable n’ont fait que me rendre à moi-même”¹¹⁵. Cette Œuvre, éminemment une, se présente sous deux aspects. Du côté du sujet qui l’entreprend, elle tend à “un exercice parfait de l’esprit”.

¹¹⁵ Jean ANGLES d’AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 3.

Du côté de l'objet qu'elle vise, elle n'est autre que la "Recherche de la Vérité". Certes, rien de plus traditionnel que cette Œuvre, à laquelle l'auteur donne tout naturellement le nom, stoïcien et cartésien, d'*Opus Bonae Mentis*. Mais la véritable originalité du philosophe consiste à reprendre pour son propre compte les tâches éternelles. Or cette Œuvre du meilleur Régime de l'Esprit dans la Recherche du Vrai, Anglès d'Auriac l'assume et la « met en projet » d'une façon toute personnelle. Avant de répondre à sa vocation de chercheur et de consacrer sa vie à l'*Opus Bonae Mentis*, un scrupule l'arrête qui ne semble avoir troublé ni Descartes, ni Malebranche, ni Spinoza. Ce scrupule est le fait d'une haute délicatesse morale jointe à une exigence de rigueur intellectuelle absolue. Il peut se résumer ainsi : Ai-je vraiment le devoir, ai-je même le droit de passer ma vie à rechercher la Vérité ? Sans doute, cette tâche "semble mériter mes efforts" ; mais n'est-ce pas là simple apparence ? Or je ne puis fonder sur l'apparence seule une décision vraiment bonne, d'autant que cette décision engagera toute ma vie et sacrifiera nécessairement d'autres tâches dont je ne puis méconnaître l'urgence ou le haut intérêt : service de la Société, réalisation du Beau dans l'œuvre d'Art... Je ne dois donc pas entreprendre sur le champ l'Œuvre de la *Bona Mens* ; il faut d'abord que je la mette en projet pour en examiner soigneusement la bonté. Alors seulement je pourrai répondre – ou non – à l'appel de la Recherche, cette fois en connaissance de cause".

La prise de conscience claire et distincte de ce scrupule, sa résolution lente et sûre, constituent la trame profonde de la thèse principale. Anglès d'Auriac y discute d'abord pour lui-même comment et pourquoi il doit mettre en projet – projet "à débattre" et non "à exécuter" – l'Œuvre qu'il a conçue. Mais ce débat ne peut ni ne doit rester une mesure pour rien, toute de silence, avant la production de l'Œuvre. La discussion du projet ne sera solide que si elle prend la forme d'un *discours* où les mots soutiendront la pensée de toute leur valeur d'*outils* et de *signes efficaces* et la confirmeront par l'épreuve de la communication à des "associés éventuels". On pourrait dire, en retournant un mot

célèbre, que l'auteur se juge tenu de faire un livre d'une simple objection de conscience qui l'arrête au seuil de la Recherche. Ce faisant, il prend une vue plus adéquate de son cas de conscience personnel et y apporte une solution mieux mûrie et mieux éprouvée ; bien plus, il se trouve avoir tracé pour toute autre conscience possible le chemin de son accès à la Recherche par les seules démarches rationnelles et légitimes. Ainsi, en communiquant son itinéraire intellectuel et spirituel le plus intime, Anglès d'Auriac a dessiné, d'un trait universellement valable, la genèse idéale et la justification de notre vocation de philosophe : la Recherche de la Vérité.

Il n'est pas question ici de suivre en tous ses méandres le travail fouillé, minutieux, d'où se dégage peu à peu la solution finale. Qu'il nous suffise d'en signaler brièvement l'un des aspects les plus originaux. On pourrait croire que l'auteur de cette enquête sur la valeur de la Recherche va finalement fonder celle-ci sur l'Idée de Vérité, considérée comme fin suprême. Il n'en est rien. Ce cartésien montre, en ce qui concerne la dignité du Vrai comme tel, une réserve qu'on pourrait rapprocher de celle de Pascal, mais qui a pourtant un tout autre sens. Il faut "travailler à bien penser" mais prendre garde en même temps de ne pas se faire de la Vérité une "idole". Certes la seule croyance¹¹⁶ bonne est la croyance vraie et certaine parce que fondée sur une connaissance authentique : nulle concession à un fidéisme ou à un pragmatisme de mauvais aloi. Seulement, alors même que la croyance est ordonnée par nature au Vrai, elle ne vise pas pour autant à "honorer en lui une valeur qui lui serait supérieure"¹¹⁷. "Nous n'avons l'obligation de chercher la Vérité que parce qu'il nous la faut connaître pour bien agir personnellement et nous donner à nous-mêmes la perfection dont nous sommes capables et dignes d'être dotés"¹¹⁸. Les choses n'ont de valeur qu'en tant qu'elles entrent dans la vie des personnes. Or le Vrai, pris

¹¹⁶ Ce mot est toujours pris par Anglès d'Auriac « dans son sens le plus général, exclusif de toute restriction » (R.V., p. 3).

¹¹⁷ Jean ANGLÈS d'AURIAC, *op. cit.*, R.V. p. 249.

¹¹⁸ *Idem.*

précisément comme tel, se réduit, selon l'auteur, à "l'extramentalité". Il n'a donc qu'une valeur "dépendante et relative" qui lui vient de son rapport à une Intelligence, créatrice ou contemplatrice. La Croyance qui couronne et achève le jugement vrai est, au contraire, une "perfection intrinsèque et absolue" en laquelle réside la dignité essentielle de la Personne humaine. C'est par cette croyance que le Vrai est introduit dans la vie propre de la personne et assimilé par elle. Toutefois, au-dessus de cette "bonne croyance" ainsi entendue, le philosophe reconnaît une valeur encore supérieure : celle de la volonté et de ses libres déterminations. Par elle le sujet devient "créateur, autant que peut l'être un agent qui ne se suffit pas à lui-même"¹¹⁹. En conséquence : "...rien n'importe auprès du bon usage de la causalité personnelle"¹²⁰. Mais ce bon usage est conditionné, à coup sûr, par la rectitude et la certitude du jugement. Voilà qui fonde en dernier ressort la bonté de la Recherche. "Le premier devoir de l'homme est de s'employer à juger justement : la bonté totale de sa conduite personnelle, qui l'emporte pour lui en gravité sur toute autre chose, l'exige"¹²¹.

La Recherche du Vrai une fois justifiée – avec des nuances relatives aux diverses conditions de l'homme dont nous ne pouvons rapporter ici le détail – le philosophe va pouvoir entreprendre "l'Œuvre intégrale de la Bona Mens" en toute sécurité de conscience. Mais cette Œuvre déborde la Recherche de la Vérité, qui n'en constitue que la partie principale. Le "Meilleur Régime de l'Esprit" objet de la thèse secondaire ne consistera pas seulement à établir en moi des croyances vraies et certaines, il comportera aussi l'aménagement le meilleur possible de mes refus de croire, de mes doutes, purs ou mélangés, et même de mes simples tendances à croire. D'un mot, il s'agit d'assurer la régulation de tous ces "modes de la vie psychique" que l'auteur nomme *faits d'opinion*. Il importe de prendre une vue adéquate de l'essence de ces faits et d'instituer un dénombrement

¹¹⁹ *Ibidem*, p. 233.

¹²⁰ *Idem*.

¹²¹ *Ibidem*, p. 236.

entier de tout ce qui en nous répond à cette essence, cela par une méthode qui relèvera plus de la Métaphysique et de la Logique que de la Psychologie. Ainsi sera précisée la matière de l'*Opus Bonae Mentis*. Quant à sa forme, dont l'étude occupe presque tout le reste de l'ouvrage, elle consistera dans la meilleure régulation possible de cette matière, en vue d'en tirer un système de convictions certaines, fondées sur des connaissances authentiques.

Pour que cette forme s'applique à cette matière, pour que la régulation de nos *faits d'opinion* soit possible, il faut que l'assentiment et tous les états qui en dérivent soient "à la portée de notre causalité personnelle". Nous sommes ici à la charnière de toute l'Œuvre. Ici également apparaît avec le plus d'éclat la pénétration et la finesse d'analyse du philosophe. Face aux deux thèses célèbres de l'intellectualisme et du volontarisme, il sait trouver une voie qui assume et qui réconcilie ce qu'il y a de vrai dans l'une et l'autre théorie. Précisant à sa manière la position spinoziste, il affirme que "la présence dans l'esprit humain d'une pensée [...] non contredite au regard de la partie hégémonique de l'esprit, est la condition suffisante et nécessaire de la croyance"¹²². Mais il dépasse "ce qu'il y a d'hostile à l'individu et à ses facultés chez Spinoza"¹²³ et il conclut contre ce dernier : "La représentation génératrice de la croyance doit émaner de l'esprit en tant qu'il pense en dernier ressort et se trouve donc supérieur à ses idées, au moins virtuellement"¹²⁴. Si donc la naissance d'un fait d'opinion quelconque ne dépend immédiatement que d'un état d'ordre représentatif qui en est la condition nécessaire et suffisante, il reste que la causalité personnelle en d'autres termes : la volonté libre contribue toujours, à des degrés divers, à poser ou ôter cette condition. De là résulte que "nous sommes moralement responsables de nos croyances et de nos doutes, dans la mesure où nous en sommes maîtres et ne l'ignorons pas par notre

¹²² Jean ANGLES d'AURIAC, *op. cit.*, R.E. p. 72.

¹²³ *Ibidem*, p. 77.

¹²⁴ *Idem*.

faute”¹²⁵.

La Recherche de la Vérité, l'établissement du meilleur Régime de l'Esprit, ne peuvent donc s'opérer s'ils ne sont animés par l'Amour du Bien. Ce Bien lui-même exige que la croyance soit subordonnée à une connaissance qui doit être vision de l'objet de la croyance ou, à défaut, vision de la véracité actuelle d'un témoin. Mais cette vision elle-même n'est possible qu'en fonction de démarches et d'attitudes qui dépendent, dans une mesure variée, de la *causalité personnelle*. Vie intellectuelle et vie morale gardent leur spécificité au sein d'une unité indivisible qui est celle de la Personne.

Ainsi se trouvent confirmées, dans cette synthèse supérieure à l'intellectualisme et au volontarisme, la possibilité et l'obligation urgente de travailler à l'*Opus Bonae Mentis*. “Puissè-je, dans une prochaine étude, découvrir les Vérités touchant l'être, dont j'ai désormais le droit de me mettre en quête sans aller contre l'ORDRE” conclut la seconde thèse¹²⁶. Le philosophe se donnera à cette tâche sans retard ni précipitation, ménageant avec soin un temps menacé, tout au service de la Vérité, et cependant tout à tous. Penseur personnel mais non solitaire, il voulait associer constamment ses élèves à sa recherche en un dialogue où l'interlocuteur, longuement et réellement écouté, avait souvent la part plus belle que dans Platon. Peu d'heures avant sa mort, il cherchait encore avec ses élèves le chemin difficile, seul légitime à ses yeux, qui conduit de l'Idée à l'Être, essayant de dépasser l'idéalisme tout en se gardant des idées confuses du réalisme. Amie avant tout des essences intemporelles mais soucieuse de trouver pour chaque objet son “genre d'existence”, sa pensée était elle-même le témoignage d'une Existence totalement engagée dans le drame de la Recherche.

Tel est, nous semble-t-il, le sens profondément humain du message inachevé que nous laisse Jean Anglès d'Auriac. Nous avons volontairement laissé dans l'ombre l'appareil technique assez compliqué au travers duquel ce message nous est livré.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 83.

¹²⁶ *Ibidem*, p. 221.

Pourtant ce dernier aspect de l'œuvre nous dit encore quelque chose de l'homme qui en est l'auteur. L'extrême lenteur de certains travaux d'approche, l'ajustage minutieux du vocabulaire, la subtilité des distinctions ne sont pas chez lui vains jeux d'esprit. Ici, nul souci de briller ni d'étonner, mais seule, la volonté tendue d'y voir clair et de ne pas donner imprudemment son assentiment. Nous retrouvons dans la forme comme dans le fond de son message, un trait caractéristique du philosophe disparu : la haute conscience de ses devoirs à l'égard du Vrai et du Bien, le souci de sa responsabilité par rapport à ceux qu'il appelle ses "associés éventuels", en un mot cette "gravité", qui n'est pas le fait d'une hautaine suffisance, mais bien le sentiment exact de ce qu'il a lui-même magnifiquement appelé : "le sérieux terrible de l'amour" »¹²⁷.

¹²⁷ J. BEUCHET, « Jean Anglès d'Auriac (1902-1954) », *Études philosophiques* (n° 3, 1954).

III

Un inédit sur Descartes

Jean Anglès d'Auriac a laissé une étude sur le « Cogito de Descartes et sur la distinction cartésienne de l'âme et du corps » qu'il avait probablement l'intention de publier ; en atteste l'existence de plusieurs versions d'achèvement, dont une reliée, et de nombreuses notes sur le sujet. La plus complète, celle reliée, est reprise ci-dessous intégralement. Le texte entier est celui de Jean Anglès d'Auriac.

Réflexions sur le *cogito* et sur la distinction cartésienne de l'âme et du corps¹²⁸

« Nous nous proposons, dans ce travail, d'étudier le "premier principe" de la philosophie cartésienne et la démonstration de la distinction réelle de l'âme et du corps que Descartes prétend fonder sur ce principe (démonstration que nous considérerons simplement du côté de l'âme), d'un double point de vue historique et philosophique. Nous pensons qu'il y a sur ces points fondamentaux un flottement et même une contradiction interne dans la doctrine et la méthode de Descartes. Ces incertitudes se retrouvent d'ailleurs selon nous, dans tout le système cartésien, particulièrement à propos du problème de l'existence de Dieu, où elles nous semblent n'avoir pas été assez remarquées. Nous

¹²⁸ Dans ce travail, les références utilisées par Jean Anglès d'Auriac se rapportent aux *Œuvres* de Descartes dans l'édition Adam et Tannery, A.T. suivies du livre en chiffre romain, de la page (p.), éventuellement du paragraphe (parag.) et de la ligne (l.), le cas échéant.

espérons les faire apparaître sur ce point dans un travail ultérieur. Elles viennent du fait que Descartes n'a pas su poursuivre jusqu'au bout sa réforme et même n'en a pas dégagé assez explicitement le fondement dernier. D'où, traversant toute sa philosophie, un conflit, inaperçu de lui, mais que les "progrès de la conscience" nés de sa propre réforme rendent sensible, oppose deux tendances qu'il faut bien appeler contradictoires.

La première, inspiratrice de la règle des idées claires et distinctes, conduit à ce que l'on pourrait appeler une philosophie des données, à la fois spéculative et critique, mais toujours essentiellement positive et nécessairement vraie. Une analyse intégrale de l'expérience et un rejet pareillement intégral de tout jugement immédiat qui ne se borne pas à exprimer les données de cette expérience, sont les effets naturels de cette tendance, malheureusement combattue et imparfaitement consciente d'elle-même chez Descartes.

La seconde tendance, opposée par elle-même à la révolution cartésienne, mais présente chez Descartes et certainement acceptée de lui, pousse au contraire l'esprit, au nom d'une évidence rationnelle dont la nature et les fondements ne sont d'ailleurs pas définis, à sortir de l'expérience, ou à ne pas s'appuyer sur elle, même dans ceux de ses jugements qui doivent se suffire à eux-mêmes. Elle laisse la pensée sans règle et la livre aux habitudes de l'imagination, l'empêchant de résoudre et même de poser correctement les problèmes.

Il nous a paru intéressant d'essayer de dégager et d'apprécier ces deux tendances contradictoires, dans les premières démarches de la pensée cartésienne. Nous y découvrons la première tendance à sa naissance dans la pensée humaine. Jamais, selon nous, elle n'apparaît plus fortement chez Descartes même, et ne manifeste mieux son conflit avec de séculaires causes d'erreur. Jamais non plus les résultats de ce conflit ne sont plus nets dans le cartésianisme et n'ont été historiquement plus importants. Notre opinion sur tous ces points n'est d'ailleurs pas isolée et nous ne nous faisons pas d'illusions sur l'originalité des thèses que nous allons soutenir. Nous savons que la révolution cartésienne que le

Cogito exprime essentiellement, a souvent été envisagée d'un point de vue très analogue à celui que nous défendons ici. Après Maine de Biran¹²⁹, Husserl, Hamelin, et les critiques très récentes de Monsieur Serrus, – pour nous en tenir aux historiens de Descartes le jugeant au nom d'une doctrine – nous n'avons pas la prétention de rien apporter de radicalement nouveau ni sur Descartes ni sur la méthode philosophique. Nous avons cru cependant encore possible de présenter une critique peut-être un peu plus détaillée du spiritualisme cartésien et de ses fondements méthodologiques, critique interne et externe à la fois, proposant donc elle-même une théorie de la méthode et du Moi. Nous n'avons d'ailleurs pas cherché à situer nos affirmations par rapport à celles des doctrines dont elles peuvent se rapprocher, préoccupé seulement de justifier notre point de vue personnel. Nous devons nous excuser en commençant de la manière très libre dont nous critiquerons Descartes. Nous avons conscience du ridicule qu'il y a à vouloir reprendre l'homme qui, selon la parole d'Hamelin, a "révélé la pensée à elle-même" et à qui tous doivent de savoir ce qu'est proprement philosopher. Mais nous pouvons plaider les circonstances atténuantes si l'esprit qui anime nos remarques est, comme nous l'espérons, fils légitime de la révolution cartésienne.

Notre critique doit évidemment considérer d'abord la doctrine de Descartes. Celle-ci, en effet, est donnée avant sa méthode. Descartes a sans doute exposé la méthode qu'il entendait suivre, mais cet exposé ne suffit pas à nous faire connaître celle qu'il a, en fait, suivie. Cette dernière ne peut être déterminée que par une réflexion sur sa doctrine, réflexion tenant compte, cela va sans dire, de ses intentions. D'autre part, la contradiction doctrinale de Descartes peut être établie d'un point de vue purement historique et logique, par une réflexion critique portant sur sa seule pensée. Au contraire, la démonstration du caractère hybride de sa méthode ne peut se faire sans un examen philosophique des

¹²⁹ On s'étonnera peut-être de ne pas trouver ici le nom de Kant. Nous l'omettons à dessein, la critique kantienne du *cogito* en méconnaissant entièrement, selon nous, le sens historique et la véritable portée philosophique.

problèmes traités par cette méthode et sans une théorie générale de la connaissance ou, plus précisément, de la certitude et de la recherche : cette démonstration prépare donc immédiatement le jugement de valeur qui doit terminer notre étude. Nous avons ainsi double raison d'étudier d'abord le contenu doctrinal du spiritualisme cartésien, que nous envisagerons seulement, nous le rappelons, jusqu'à la théorie de l'union de l'âme et du corps, dont nous ne dirons qu'un mot en passant.

Dans la pensée de son auteur¹³⁰, ce spiritualisme, très différent de l'animisme métaphysique traditionnel, constitue une doctrine unique, de soi très claire, malgré les préjugés auxquels elle se heurte en nous, et, au moins quant à ses premières affirmations, plus certaine et plus évidente que toutes nos autres croyances. Présentée, comme elle y a droit, selon Descartes, d'une manière impersonnelle qui généralise les conditions particulières de sa découverte, cette doctrine peut se résumer ainsi. L'âme existe et son existence est "le premier principe de la philosophie", la première certitude que rencontre tout homme qui "conduit par ordre ses pensées". Cette certitude est logiquement comprise dans toutes les autres et coextensive à toute notre existence. Une simple réflexion sur sa propre pensée la donne à chaque homme¹³¹ : ce qui pense en nous, "qui est ce que nous appelons notre âme", ne peut pas en effet, ne pas exister au temps qu'il pense. Notre âme existe donc, mais sa nature, contrairement à ce qu'affirme la tradition scolastique, ne la rattache en rien au corps, consistant uniquement dans la possession de l'exercice permanent, pour l'âme, de la pensée. Cet exercice de la pensée est la seule fonction que nous découvrons dans l'âme et qu'elle possède réellement. Cette fonction est d'ailleurs très large, toutes les opérations de l'une quelconque de nos facultés dont nous sommes immédiatement conscients, étant, pour Descartes, des pensées. L'âme pensante, en tant qu'elle est le sujet des pensées et possède une nature qui se suffit à elle-même, est une substance, réellement distincte des choses matérielles et que Dieu peut faire

¹³⁰ *Discours - Méditations - Recherche de la vérité - Principes, correspondances.*

¹³¹ Préface des *Principes*.

exister seule, même s'il l'a, en fait, unie à un corps.

Telles sont, présentées rapidement et d'une manière assez générale pour qu'on ne découvre entre elles aucune opposition, les affirmations, essentielles du spiritualisme cartésien. Malgré le progrès immense qu'elles constituent par rapport aux philosophies antérieures et les acquisitions définitives qu'elles nous semblent apporter avec elles, dans leur contenu comme dans leurs fondements méthodologiques, ces affirmations nous paraissent n'être pas entièrement cohérentes. Quand on veut préciser les rapports du Moi, de l'âme et de la pensée, et, sinon leur nature, du moins leur évidence respective, on trouve, selon nous, dans la pensée de Descartes non seulement des insuffisances, mais encore des variations et une contradiction implicite. Sa doctrine, en apparence homogène, prend en réalité deux formes contradictoires. Exposons d'abord ces deux formes en les rattachant aux textes qui les manifestent et expliquons comment nous concevons leur coexistence. Nous essayerons ensuite de justifier successivement nos différentes affirmations.

Dans sa première forme, le spiritualisme cartésien nous semble tout entier fondé sur la considération du Moi. Descartes affirme l'existence d'un Moi spirituel, donné à lui-même dans une expérience absolument indubitable, comme le sujet de pensées, c'est-à-dire d'un ensemble de données intérieures, dont ce Moi a immédiatement conscience, parce qu'il en est l'auteur ou le siège. Ces données dépendent des facultés propres du Moi et peuvent être classifiées d'après elles. Descartes les appelle des pensées du nom de l'une d'entre elles qui se suffit à elle-même et accompagne constamment toutes les autres, et il identifie avec le Moi sujet des pensées l'âme traditionnelle des philosophes qu'il débarrasse de toutes ses fonctions inconscientes, obscures et invérifiables. Le Moi-âme, ne peut exister sans pensée parce que sa nature est de penser. Mais il est autre chose que ses différentes pensées et il est réellement antérieur à elles : loin de les supposer, il les entraîne. Descartes ne précise d'ailleurs pas les conditions temporelles de son existence et de sa pensée, mais affirme explicitement qu'il constitue le Moi tout entier, le corps, bien

qu'uni à l'âme, restant, selon Descartes, étranger à notre vraie nature. Ce Moi purement spirituel « ne dépend d'aucune chose matérielle ». Avant même de savoir s'il y a réellement des corps et s'il est uni à l'un d'entre eux, il perçoit, dès qu'il a déterminé l'origine et les conditions d'existence des choses, la possibilité de son existence séparée. Il se connaît en effet comme un sujet doué d'une nature propre qui ne le met sous la dépendance d'aucune chose matérielle puisque, en niant ces choses, loin de se nier, il se pose lui-même et la connaissance de Dieu lui permet d'affirmer qu'il est réellement un tel sujet.

Cette première version du spiritualisme cartésien se développe en trois moments nettement distingués par Descartes.

1. Affirmation de l'existence du Moi : c'est le "je pense donc je suis" premier principe de la philosophie, qu'une réflexion sur le doute permet d'établir, libérant de ce même doute.
2. Détermination de la nature du Moi, aboutissant à faire concevoir ce Moi, d'une manière claire et distincte, comme une chose pensante, et permettant de définir l'âme que Descartes identifie avec le Moi pensant.
3. Démonstration de la distinction réelle c'est-à-dire de la séparation possible du Moi-âme, chose pensante et du corps.

Les deux premiers moments se suivent immédiatement. Le troisième au contraire, bien qu'il semble se confondre avec le second dans le *Discours de la Méthode* où Descartes expose rapidement sa pensée, n'apparaît en réalité, comme le montrent évidemment les *Méditations* et comme Descartes l'a affirmé explicitement à plusieurs reprises, qu'après tout un ensemble de démarches de la pensée cartésienne, démarches qui, selon leur auteur, établissent l'existence de Dieu et fondent d'une manière absolue la valeur de la connaissance claire et distincte.

La seconde forme de la doctrine de Descartes affirme encore l'existence de l'âme, la nature pensante de cette âme, son antériorité réelle par rapport aux pensées et son indépendance à l'égard du corps. Mais elle ne rattache plus cette âme au Moi considéré comme une donnée. Attribuant au contraire à l'âme tous les caractères de la substance, elle la conçoit comme une

chose par elle-même inconnaissable : les pensées doivent être rattachées à un sujet parce qu'elles ne peuvent subsister par elles-mêmes, mais ce sujet n'est pas et ne peut pas être donné. Le Moi est ainsi perdu de vue et son évidence expérimentale est pratiquement niée. D'autre part, Descartes précise maintenant les conditions temporelles de l'existence et de la pensée de l'âme, attribuant à cette âme une durée et donc une pensée ininterrompue du fait de sa nature de substance.

On peut retrouver dans cette version nouvelle du spiritualisme cartésien les trois moments que nous avons énumérés tout à l'heure, bien qu'à chacun d'eux la pensée de Descartes soit évidemment modifiée. Descartes rattache d'abord la pensée à une chose qui pense. Il affirme ensuite que cette chose est connue dans sa nature aussi bien que dans son existence et que cette nature permet de la concevoir comme une chose complète et indépendante, tout comme l'étendue géométrique suffit à représenter pour nous des choses matérielles possibles (qu'il existe ou non de telles choses). Enfin il affirme que l'âme, distincte du corps dans nos idées, l'est aussi réellement, la considération de Dieu lui permettant toujours de passer "du connaître à l'être".

Ces deux versions de la doctrine de Descartes – dont nous allons nous efforcer de démontrer la réelle existence historique – bien que semblables dans leur contenu et parallèles dans leur développement sont cependant, on le voit, différentes et même opposées à leur point de départ. L'affirmation originelle qui donne à chacune d'elles sa signification essentielle et le fondement de sa certitude varie, en effet, de l'une à l'autre jusqu'à se contredire elle-même. La première des deux versions part du Moi, qu'elle considère comme une donnée et elle définit la pensée et l'âme en fonction de lui. La seconde part, au contraire, des pensées, néglige le Moi et aboutit à une âme-substance, dont la nature est sans doute connue et dont l'existence est certaine mais qui, prise en elle-même, est nécessairement soustraite à toute constatation. Ces deux versions constituent donc bien deux doctrines différentes.

La première représente, selon nous, la pensée initiale et la pensée la plus personnelle de Descartes. Elle apparaît toutes les fois que celui-ci expose sa doctrine dans sa genèse historique, qui est aussi son ordre de développement logique, dans le *Discours de la Méthode*, dans les *Méditations*, dans la *Recherche de la Vérité*, dans les *Principes de la Philosophie* même, avant le développement de la théorie générale de la substance. L'âme est alors toujours définie par rapport au Moi, et par rapport à un Moi très déterminé, celui de Descartes lui-même "vaquant à la recherche de la vérité". La notion de substance n'intervient que pour affirmer l'indépendance de ce Moi à l'égard des choses matérielles. Cette doctrine si originale n'est cependant pas vraiment consciente d'elle-même. Descartes ne s'aperçoit pas de sa portée dernière et de son fondement effectif. Il affirme bien l'existence et l'évidence première du Moi mais il ne voit pas qu'il considère en fait ce Moi comme une donnée, c'est-à-dire comme une réalité qui est objet de constatation immédiate, et que l'évidence de ce moi est nécessairement, dans la logique de sa doctrine, une évidence d'ordre expérimental. Toutes ses affirmations sur l'âme et la pensée le ramènent à chaque instant au Moi et à un Moi conçu comme une donnée immédiate, mais il ne se rend compte que du premier fait et encore d'une manière imparfaite, laissant échapper la vertu dernière de sa propre pensée.

La doctrine que nous avons exposée en second lieu est aussi, en fait, selon nous, la seconde doctrine de Descartes : elle se constitue quand celui-ci pose en général la question des rapports de l'âme et du corps, et pour la résoudre, développe une théorie générale de la substance, théorie applicable aux choses matérielles comme au sujet pensant. Le plus souvent d'ailleurs, Descartes répond à ses contradicteurs et consent à les suivre sur leur propre terrain. Contrairement à la première, cette doctrine est l'objet d'affirmations ou plutôt de négations explicites de la part de Descartes, mais ces négations ne portent jamais que sur l'âme et ne contredisent donc pas littéralement la première philosophie du Moi, Descartes ne déclarant jamais inconnaissable le Moi mais seulement la chose pensante.

Cela même nous permet d'expliquer la dualité inaperçue de sa doctrine. Faute d'avoir pleinement pensé le spiritualisme qu'il a découvert, Descartes peut accepter sans critique la doctrine scolastique de la substance inconnaissable et celle-ci l'amène à glisser insensiblement du Moi-donnée à la substance pensante inconnaissable. L'âme, identifiée avec le Moi, en tant que chose simplement pensante, et élevée au rang de substance comme sujet des pensées et comme réalité indépendante du corps, lui sert de transition naturelle entre ces deux termes qui s'excluent.

Essayons de justifier toutes ces affirmations.

Nous disons qu'au "je pense donc je suis" – premier moment de la doctrine initiale de Descartes –, le Moi est, en fait, considéré par Descartes comme une donnée. Cette donnée est réellement antérieure aux pensées et nécessairement supposée par elles et l'existence n'est que sa propriété la plus fondamentale et la plus évidente.

En effet, dans le "premier principe", Descartes ne part pas de pensées impersonnelles, qui seraient connues seules, pour aboutir à un sujet caché conçu comme support nécessaire de ces pensées. C'est le fait de sa propre pensée qu'il pose d'abord. Il s'affirme donc lui-même en même temps que son doute et que sa libre supposition de la fausseté de toutes choses et quand il s'attribue ensuite l'existence, il n'a aucune réalité nouvelle à poser.

C'est le sujet même des pensées, déjà connu avec elles au "je pense", auquel l'existence est maintenant conférée. La lettre même des formules de Descartes, en français comme en latin, le manifeste très clairement¹³² : "Je pense donc Je suis", "*Ego vero cogito ergo sum*", "*Ego sum, Ego existo*". Dans tous ces textes le Moi est affirmé aussi explicitement que la pensée et l'existence.

Il est facile de voir d'autre part que ce Moi pensant et existant est, en fait, conçu par Descartes comme une donnée.

Qu'est-ce en effet que cette pensée avec laquelle il est affirmé d'abord¹³³ ? Descartes refuse de définir la pensée à la manière de l'École, en la décomposant en un genre et une différence

¹³² *Discours - Recherche - Méditations - Principes.*

¹³³ *Principe - Recherche.*

spécifique. On ne ferait ainsi, selon lui, que l'obscurcir car elle constitue une chose transcendentale claire que tous connaissent naturellement et qui, étant simple, doit être conçue par elle-même. Il fait plus cependant que de dénombrer les différents modes de la pensée, il donne un signe permettant de reconnaître certainement celui-ci. Quel est ce signe ? : la présence immédiate à la conscience du Moi de toutes les pensées¹³⁴ : *“Cogitationis nomine complector illud omne quod sic in nobis est ut ejus immediate conscii simus”*. La pensée est donc essentiellement connue, selon Descartes, comme une donnée et tout ce qui en nous est immédiatement donné est, précise-t-il, une pensée, même s'il s'agit d'opérations que la pure nature de l'âme n'exige pas et qui se rapportent d'une certaine manière au corps et aux objets extérieurs. Considérées simplement dans leur rapport au Moi qui les saisit immédiatement, ces opérations sont des pensées¹³⁵.

Mais si la pensée est objet de constatation immédiate au point d'englober en elle tout ce qui, en nous, est immédiat, il faut bien que le Moi soit également donné, et même qu'il soit, du point de vue de la connaissance distincte, avant elle. En effet, d'après la définition même que nous venons de citer, ce Moi est à la fois le théâtre des pensées et le sujet de leur connaissance : les pensées se passent en nous et c'est nous qui les connaissons, par conscience ou aperception intérieure. Si le Moi, théâtre des pensées et sujet de la conscience, n'était pas donné et, en droit, donné avant elles, comment la pensée pourrait-elle être reconnue comme telle et distinguée de tout ce qui n'est pas elle, puisqu'elle ne se définit que grâce au double rapport particulier qu'elle entretient avec le Moi, donc en fonction de ce Moi, plus évident qu'elle pour une pensée méthodique ? Descartes, encore qu'il ne l'affirme pas explicitement, fait donc vraiment jouer au Moi le rôle d'une donnée et d'une donnée antérieure aux pensées du point de vue de la connaissance distincte.

Du point de vue de leur être, le Moi conserve d'ailleurs cet

¹³⁴ *Réponses aux secondes objections*, A.T. cf. la définition des principes, parag. 9, A.T. VIII, p. 7, 1.20-24.

¹³⁵ *Deuxième Méditation*.

avantage sur les pensées. Nous venons de voir qu'il est une condition nécessaire de celles-ci : la pensée suppose un Moi en qui elle se passe. Descartes va plus loin et considère le Moi comme la cause unique¹³⁶ et totale de toutes ses pensées prises dans leur réalité formelle. Avant même de faire des pensées, des modes, c'est-à-dire de simples manières d'être de l'âme, en affirmant qu'elles ne sont toutes que des passions ou actions de cette âme, douée d'entendement et de volonté, il montre en effet, dès la troisième *Méditation*, comment toutes les pensées ne font qu'exprimer d'une certaine manière la vie propre et les facultés du Moi, même si elles ne dépendent pas de sa volonté et si une cause autre que le Moi est requise pour expliquer leur réalité objective. La donnée qu'est le Moi est donc bien plus fondamentale que les pensées, étant première dans la réalité comme dans notre connaissance distincte.

Si nous considérons maintenant, après le "je pense" le "je suis", le Moi va nous apparaître encore comme une donnée première, non pas, il est vrai, grâce à l'analyse de la notion d'existence à partir de laquelle on ne peut le retrouver comme à partir de la pensée, mais par un examen des conditions dans lesquelles cette existence est attribuée au Moi pensant.

Il est certain que la notion d'existence, prise en elle-même, ne peut chez Descartes faire considérer le Moi comme une donnée. Il est évident d'abord qu'elle ne peut conduire au Moi comme au seul sujet possible de l'existence, celle-ci ne constituant pas selon Descartes une qualité propre au Moi, mais un attribut invariable de toutes les substances, attribut identique chez toutes¹³⁷. Cette notion ne peut d'autre part, même quand elle est appliquée spécifiquement au Moi, faire affirmer l'évidence expérimentale de ce Moi, puisque le caractère qu'elle représente n'est pas non plus, dans la pensée de Descartes, une propriété nécessairement constatable et que l'on doit toujours définir en termes

¹³⁶ Nous ne considérons ici que les réalités créées et laissons de côté le concours divin toujours nécessaire, selon Descartes, à la subsistance de ces réalités et à l'exercice de leur activité. *Passions*.

¹³⁷ *Principes*, parag. 56, A.T. VIII.

d'expérience. Descartes refuse de définir l'existence qu'il considère comme aussi transcendentale que la pensée et il l'attribue à des choses qu'il conçoit comme inaccessibles à toute constatation : les choses matérielles. Il nous faudrait donc sortir délibérément de sa pensée pour affirmer que, la notion d'existence ayant besoin d'être définie en termes de données, la réalité à laquelle cette existence est attribuée, doit elle-même être donnée. Et nous contredirions sa doctrine d'une manière plus explicite encore en ajoutant que cette notion, prise au sens complexe et insuffisamment défini, d'ailleurs, que le sens commun lui donne, se réfère toujours à un Moi, ou donné ou simplement représenté, que cette représentation soit justifiée ou arbitraire et qu'elle soit remarquée de nous ou non. Mais une réflexion sur les conditions dans lesquelles l'existence est attribuée au Moi pensant pourra du moins nous montrer que l'évidence expérimentale de ce Moi est bien, dans la logique de la pensée cartésienne, la raison effective de cette attribution.

Le Moi, selon Descartes, peut et doit s'attribuer l'existence immédiatement, avant de l'affirmer de n'importe qu'elle autre réalité et toutes les fois qu'il pourra par la suite l'affirmer de ces autres réalités. D'où viennent ces avantages singuliers que le Moi possède ainsi du point de vue de la connaissance distincte, sinon du fait qu'il est l'objet d'une constatation immédiate excluant par nature les doutes les plus hyperboliques¹³⁸ ? Si, chez Descartes, l'existence des choses matérielles n'est pas immédiatement évidente et ne peut être affirmée qu'en dernier lieu, après celle de Dieu, c'est d'abord parce que ces choses "sont placées hors de nous" et ne sont l'objet d'aucune vision directe comme le montrent les erreurs que nous commettons sur elles. C'est ensuite parce que les idées que nous avons de ces choses ne supposent pas nécessairement l'existence des objets qu'elles représentent : une simple inclination naturelle nous pousse à expliquer ces idées par ces objets et la véracité divine doit intervenir pour garantir cette inclination¹³⁹. Si les idées, d'autre part, considérées comme

¹³⁸ *Troisième Méditation*, A.T. VII p. 35, 1.26, p. 37, 1.24.

¹³⁹ *Ibid.* A.T. VII, p. 37, 1.3-4.

des “images des choses”, peuvent, elles aussi être illusoires, c’est encore parce que leur valeur représentative n’est pas immédiatement donnée mais n’apparaît qu’après un examen dont Descartes indique les éléments à la fin de la quatrième partie du *Discours de la Méthode* et de la *Sixième Méditation*¹⁴⁰. Quelle est enfin la raison qui empêche l’existence de Dieu d’être le “premier principe” de la philosophie, et permet même un instant de nier fictivement cette existence, bien qu’elle soit nécessaire et qu’une pensée débarrassée des préjugés connaisse cette existence nécessaire “sans aucun raisonnement”, par simple considération de la nature divine ? N’est-ce pas, en fait, parce que Dieu est différent de son idée et que cette idée n’est pas toujours présente à l’esprit, surtout sous une forme claire et distincte ? Tout l’effort de Descartes dans sa démonstration de l’existence de Dieu vise en fait à mettre sous les yeux de l’esprit qui la conçoit naturellement, l’idée de Dieu, à déterminer tous les éléments de cette idée, et à montrer que, directement (par le seul examen du contenu de cette idée) ou indirectement (par une comparaison entre le contenu de cette idée et le Moi qui la conçoit) on peut et doit passer d’elle à son objet. Tous ces points nous semblent ne faire aucun doute dans la philosophie de Descartes qui affirme d’ailleurs explicitement le premier des faits que nous avons énoncés¹⁴¹. Le doute sur l’existence d’une réalité vient donc en fait, chez Descartes, de ce que cette réalité n’est pas donnée et ce doute est plus ou moins rapidement écarté selon que cette réalité est rattachée par un lien plus ou moins étroit aux idées qui, nous l’avons vu, sont pour Descartes des données. Ces constatations tendent déjà à nous faire croire que l’évidence expérimentale d’une réalité, est, chez Descartes, la condition non seulement nécessaire, mais encore suffisante de l’attribution immédiate de l’existence à cette réalité.

Mais cette croyance repose sur d’autres preuves plus directes. Comme il affirme immédiatement l’existence du Moi pensant,

¹⁴⁰ A.T. VI, p. 40, 1.5-20, A.T. VII, p. 89, 1.20 et p. 90, 1.16.

¹⁴¹ Cf. plus haut l’argument précédent de l’existence des choses matérielles non immédiatement évidentes car « hors de nous ».

Descartes soustrait immédiatement au doute la réalité de toutes les pensées, même des idées, quand ces idées ne sont pas rapportées aux objets qu'elles semblent représenter et ne sont considérées que comme des pensées. Les pensées, c'est-à-dire tout ce qui, en nous, est immédiatement donné, sont donc immédiatement déclarées réelles et elles le sont en tant que pensées¹⁴². N'en est-il pas de l'existence du Moi, sujet des pensées, comme de la réalité de celles-ci ? L'opposition même que Descartes établit entre les choses matérielles, d'une part, qui sont douteuses parce que "placées hors de nous" et non données, et, d'autre part, les idées de ces choses qui sont indubitables en tant que données, doit se poursuivre jusqu'au bout et jouer encore pleinement entre ces mêmes choses matérielles et le sujet indubitable des pensées. Non seulement donc celui-ci est certainement existant, contrairement aux choses matérielles et comme les pensées, mais il l'est en vertu du même avantage que possèdent, du point de vue de notre connaissance, les pensées et que n'ont pas au contraire les choses matérielles : la présence immédiate à la conscience du Moi. Il serait bien étrange d'ailleurs que les pensées fussent données immédiatement à notre conscience et que nous-mêmes, sans qui cette conscience ne peut ni exister ni se concevoir, lui restions cachés.

Et que l'on n'objecte pas que l'affirmation de l'existence du Moi n'est immédiate que parce qu'elle est nécessaire. Descartes, nous le reconnaissons¹⁴³, affirme explicitement le caractère nécessairement vrai du "je pense donc je suis" et il oppose non moins explicitement cette affirmation à l'affirmation correspondante : "j'ai l'idée de choses matérielles, donc ces choses matérielles existent". Mais, outre qu'il faut encore chercher le fondement de la nécessité du "je pense donc je suis", il est facile de voir que cette nécessité ne suffit pas à en expliquer le caractère immédiat, premier et permanent. Le passage de l'idée de Dieu à Dieu est aussi nécessaire et cependant il n'est pas absolument immédiat et surtout il n'est pas le premier principe de

¹⁴² A.T. VII, p. 35, 1.20-24, p. 37, 1.13-17.

¹⁴³ A.T. VII, p. 25, 1.10-14, VIII, parag. 11, *Principes*, p. 8-9.

la philosophie. Cela vient, nous l'avons vu, du fait que ce passage ne s'effectue pas simplement entre des données et que la donnée qu'il comprend n'est connue de nous ni la première, ni toujours. Nous en revenons donc toujours au même point. L'attribution nécessaire de l'existence au Moi pensant ne peut être immédiate que parce que l'esprit dans cette attribution ne sort en aucune manière de l'expérience. Et si cette attribution est aussi première et permanente, c'est parce que la donnée qu'est le Moi est elle-même première et permanente, le Moi, d'une part, devant être considéré par une pensée méthodique antérieurement au contenu des différentes idées qu'il peut concevoir et, d'autre part, étant présent avec toutes les pensées, y compris celles par lesquelles il affirme l'existence d'autre chose que lui. Le Moi existant, comme le Moi pensant est donc bien, encore et toujours, dans la logique de la pensée cartésienne une donnée.

L'examen, non plus du fondement objectif du "je pense donc je suis", mais de la nature psychologique et logique de cette affirmation va nous conduire au même résultat.

On sait qu'à ce double point de vue, l'explication cartésienne du "je pense donc je suis" paraît à première vue variable et peu cohérente. Dans certains textes Descartes présente le "je pense donc je suis" comme l'expression d'une intuition et d'une intuition portant sur une chose particulière connue par elle-même. Le "Je suis" n'est pas, explique-t-il, dans le "premier principe", la conclusion d'un syllogisme caché. Il ne suppose avant lui la connaissance d'aucune majeure et c'est, au contraire, le "je pense donc je suis" qui fonde l'affirmation générale : "tout ce qui pense existe". Dans d'autres textes au contraire, Descartes affirme que pour passer de la pensée à l'existence il faut "voir" et même "savoir auparavant" que "pour penser il faut être"¹⁴⁴. Le "je pense donc je suis" serait donc un enthymème sous-entendant une notion commune servant de majeure. Et Descartes se serait contredit sur la nature psychologique et le fondement logique du

¹⁴⁴ *Principes*, I parag. 8. Il est à noter que dans le texte latin A.T. VIII, 1, p. 8, 1-13, la notion commune est « l'impossibilité pour ce qui pense de ne pas exister », formule dans laquelle ce qui pense apparaît nettement comme étant donné.

premier principe de la philosophie¹⁴⁵.

Nous croyons qu'en réalité cette contradiction n'existe pas et que le "je pense donc je suis" exprime bien toujours pour Descartes une intuition et une intuition portant sur la donnée concrète qu'est le Moi pensant. En effet la vision dont parle Descartes s'effectue précisément, ainsi qu'il l'explique dans les *Réponses aux secondes Objections et aux Instances de Gassendi*, à l'occasion de la pensée particulière qui lui permet d'affirmer son existence. Quant à cette science antérieure, elle ne précède sans doute que l'affirmation du "je pense donc je suis" et non la perception de cette vérité qui en est au contraire le fondement.

Et la preuve c'est que la connaissance de la pensée et de l'existence que Descartes déclare être antérieure, comme celle du principe : "pour penser il faut être", à l'affirmation du "je pense donc je suis", est cependant rattachée par lui à l'expérience intérieure consciente de ces données, expérience constante et que Descartes n'a donc pas à déterminer particulièrement¹⁴⁶. Comment d'ailleurs des notions et un principe qui "ne font connaître d'eux-mêmes aucune existence" et pourtant sont vrais, pourraient-ils être autre chose qu'une expression abstraite de données de fait et de vérités générales relatives à ces données ?

Le "je pense donc je suis" est donc bien l'expression d'une intuition et cette intuition porte sur la réalité effectivement constatable qu'est le Moi pensant. Mais ce n'est pas une intuition brute se bornant à saisir un fait simplement vécu. C'est une intuition qui s'accompagne d'analyse et discerne différents aspects ou propriétés dans la donnée concrète qui lui est offerte : la pensée et l'existence. Plus encore, c'est l'intuition d'une vérité, c'est-à-dire d'un rapport nécessaire, d'un vinculum reliant d'une manière déterminée les propriétés ainsi distinguées et c'est ce qui explique que cette intuition prenne la forme d'une déduction. Descartes, en même temps qu'il perçoit sa pensée et son existence, "sent en lui-même" que celle-ci est nécessairement supposée par la première. Cela n'a rien d'étonnant puisque les

¹⁴⁵ Rabier, édition, *Discours*, p. 217.

¹⁴⁶ *Recherche, Principes*, A.T. VIII, p. 8, l-25.

notions ou vérités générales ne sont pas, selon lui, perçues avant leurs exemples particuliers, mais au contraire après ceux-ci grâce à la nécessité que l'esprit a su découvrir en eux. L'affirmation "je pense donc je suis" se suffit donc psychologiquement à elle-même et la donnée concrète particulière qu'elle met en jeu a objectivement tout ce qu'il faut pour l'expliquer de la part d'un esprit qui sait percevoir les vérités.

Ainsi l'examen du premier principe considéré d'un point de vue psychologique et logique confirme les résultats auxquels nous avons conduit l'étude de son contenu et de son fondement réel et nous pouvons affirmer maintenant que le Moi dans le premier Principe de la philosophie cartésienne joue bien en fait le rôle d'une donnée et d'une donnée première.

Une réflexion sur la détermination de la nature de ce Moi et les résultats de cette détermination (ensemble de considérations) qui constituent le deuxième moment du spiritualisme cartésien initial va confirmer les résultats auxquels nous venons d'arriver et nous faire assister au développement de la philosophie du Moi. Elle nous montrera d'abord Descartes dépouillant le Moi de toutes ses qualités et le considérant simplement en lui-même, c'est-à-dire le traitant comme une donnée qui, en tant que donnée, se suffit pleinement à elle-même. Et nous verrons ensuite comment la connaissance de cette donnée permet à Descartes de résoudre le problème classique de l'existence et de la nature de l'âme.

Pour établir le premier point examinons la manière dont Descartes raisonne dans sa détermination de la nature du Moi et les résultats auxquels il arrive relativement à ce Moi¹⁴⁷.

Comment Descartes, dans les exposés historiques de sa doctrine, détermine-t-il sa nature, c'est-à-dire la nature du Moi ? En excluant de lui tout ce qu'il peut nier sans se nier lui-même et en s'attribuant au contraire ce qui est inséparable de lui, ce qui doit être donné pour qu'il soit donné lui-même. On sait que cette exclusion porte sur tout ce qui n'est pas la pensée. Elle ne laisse subsister que celle-ci, mais lie indissolublement le Moi à elle, puisque le Moi, selon Descartes, n'existe plus s'il vient à cesser de

¹⁴⁷ *Deuxième Méditation.*

penser. Descartes raisonne donc en partant du Moi existant, c'est-à-dire, en fait, du Moi donné d'une manière absolue et il utilise ce caractère d'absolue certitude pour déterminer ce qui lui appartient essentiellement. Et sans doute il retrouve ainsi la pensée, il aboutit même à rimer absolument le Moi à elle. Mais il devait en être ainsi puisque, au "je pense donc je suis", le Moi n'a affirmé son existence qu'en fonction de sa pensée. Et l'indépendance et l'évidence de ce Moi n'en sont en rien atteintes puisque la pensée, nous l'avons vu, ne désigne que l'opération, passive ou active, du Moi conscient, immédiatement connue de lui. Rattacher le Moi à la pensée n'est donc pas le subordonner à une condition extérieure à lui et connaissable indépendamment de lui mais simplement rappeler sa nature permanente. Cette nature est celle d'un sujet toujours donné à lui-même, doué de facultés propres, variées sans doute en elles-mêmes et dans leur exercice, mais qui sont telles que cet exercice doit toujours être immédiatement connu du Moi. Nous avons déjà vu que la pensée, que cet exercice varié constitue, doit au Moi son sujet, sa réalité formelle comme sa définition distincte. Ce même Moi nous apparaît maintenant comme permettant de mieux connaître encore la pensée en établissant son caractère d'absolue certitude, caractère que la pensée possède en tant qu'elle "ne peut être séparée du Moi", "chose vraie et vraiment existante"¹⁴⁸.

D'autre part, et surtout la manière même dont Descartes raisonne montre qu'il considère le Moi, non seulement comme antérieur aux pensées, mais comme, dans une certaine mesure, indépendant d'elles, bien que l'exercice de la pensée lui soit essentiel. En effet, dans sa recherche Descartes part simplement du Moi existant. C'est donc que, dans la logique de la doctrine cartésienne, le Moi est connu en lui-même, dans son pur être personnel, sous le déploiement de sa nature et avant elle. À la seconde Méditation le Moi apparaît vraiment, sinon toujours, comme la source active de la pensée, du moins comme un sujet posé en lui-même avant la pensée et recevant ou se donnant à lui-même celle-ci. Ce sujet est distingué de sa nature pour être saisi

¹⁴⁸ A.T. VII p. 27, l.8 ; l.15-17.

dans sa pure personnalité¹⁴⁹. Toutes ses modifications, passives ou actives, apparaissent comme ne faisant que l'exprimer sans jamais le conditionner et il se connaît évidemment comme leur sujet un et identique. De donnée première, le Moi est devenu une donnée existant en elle-même et que l'on peut réellement isoler de tout ce qui lui appartient.

Voyons comment cette donnée sert à définir l'âme. Mais insistons d'abord sur les résultats auxquels est arrivé Descartes relativement à la nature du Moi.

Le Moi est une chose pensante et cela seulement. Le sens commun, qui ne doute pas, à juste titre, de l'existence du Moi, se trompe sur sa nature en le concevant comme corporel. N'étant qu'une chose pensante, le Moi est purement spirituel, inétendu, indivisible et non localisable. Sans faire tort à l'essentiel du système cartésien, sans modifier même son réalisme de l'étendue, on pourrait affirmer l'existence, à côté du Moi spirituel indubitable, d'un Moi corporel ou plus précisément étendu. Ce Moi, en tant que représentatif d'une chose matérielle existant en elle-même pourrait être imaginaire, comme la réalité objective de n'importe quelle idée, mais serait cependant donné immédiatement, à la fois comme étendu et comme Moi, étant à la fois chose et personne. Descartes s'approche de cette conception dans sa doctrine de l'union de l'âme et du corps¹⁵⁰. Il y affirme en effet que l'âme est comme "mêlée avec le corps", à qui nous rapportons nos appétits et nos affections et de qui dépend, en fait, la présence en nous de la pensée confuse qu'est la sensation. Il va même jusqu'à dire qu'on peut concevoir l'âme et le corps comme une seule chose "chacun éprouvant en soi-même qu'il est une seule personne qui a ensemble un corps et une pensée"¹⁵¹. Cependant il ne rejoint pas vraiment la croyance que nous avons définie plus haut. Car l'étendue reste, pour Descartes, étrangère à la vraie nature du Moi. La faculté de sentir ne doit nullement être attribuée au corps, mais à l'âme, c'est-à-dire, nous allons le

¹⁴⁹ A.T. VII, p. 29, l.4-18.

¹⁵⁰ *Sixième Méditation*.

¹⁵¹ Lettre du 18 juin 1643 à Elisabeth.

montrer, au Moi spirituel, inétendu et indivisible¹⁵². Le corps apparaît donc comme étant simplement possédé par le Moi sans en faire réellement partie.

Cette conception radicalement spiritualiste du Moi permet à Descartes d'identifier ce Moi avec l'âme, cette réalité qui, dans l'homme, est traditionnellement distinguée du corps. Mais ne nous y trompons pas : cette identification ne sert aucunement à définir le Moi, à déterminer plus précisément sa nature. C'est au contraire l'âme qu'elle permet de concevoir clairement et distinctement. En effet les termes "d'esprit", "d'entendement", de "raison", qui désignent dans l'âme traditionnelle le principe de la pensée, ne prennent leur signification véritable, explique Descartes¹⁵³, que lorsqu'on les rapporte au Moi pensant donné à lui-même dont ils désignent seulement la fonction perceptive essentielle. D'autre part, l'âme n'est chez Descartes que le sujet pensant-esprit. Nous montrerons tout à l'heure comment cette âme, même dans la seconde Doctrine de Descartes où le Moi disparaît, reste rivée à la pensée et incapable de déborder celle-ci. Ce point ne fait d'ailleurs aucune difficulté, le rejet cartésien des fonctions inconscientes attribuées à l'âme étant reconnu de tous. Il nous suffira de faire remarquer maintenant qu'à la seconde Méditation les fonctions végétative, sensitive et motrice rattachant traditionnellement l'âme au corps sont explicitement écartées par Descartes, bien qu'il ne les élimine pas comme obscures et contradictoires, mais se contente de montrer que leur caractère douteux est incompatible avec l'absolue certitude du Moi¹⁵⁴. L'expression "le Moi ou l'âme" ne sert donc pas, malgré les apparences, à définir le Moi, mais simplement, du point de vue du Moi, à écarter une erreur courante sur la nature de ce Moi, en rappelant d'ailleurs des analyses faites toujours sur le Moi lui-même¹⁵⁵. C'est à l'âme qu'elle apporte en réalité les plus sérieux avantages, la faisant bénéficier de l'évidence, reconnue de tous, du

¹⁵² A.T. VIII, p. 9, l. 12.

¹⁵³ A.T. VII, p. 25, l.13-15.

¹⁵⁴ A.T. VII, p. 27, l.2-7.

¹⁵⁵ Quatrième partie du *Discours – Deuxième Méditation. Principes*. Préface. et parag. 11-12, A.T. VIII, p. 8, l.16 ; p. 9, l.13.

Moi, et lui faisant correspondre la seule réalité qu'elle désigne véritablement : le Moi pensant. Le Moi reste donc bien une donnée première dont la découverte permet de résoudre ici un problème philosophique classique qui n'avait jamais encore été bien posé.

La démonstration de la distinction réelle de l'âme et du corps, qui est la dernière démarche de la pensée cartésienne qu'il nous reste à considérer, du simple point de vue de l'âme, comme nous l'avons dit en commençant, ne fait encore, selon nous, que développer cette philosophie du Moi, établissant une nouvelle propriété de ce Moi, considéré dans ses rapports réels à l'égard des choses matérielles et du corps. Descartes y introduit sans doute en fait, un moment, l'hypothèse d'une substance inconnaissable mais il écarte cette hypothèse dans sa solution définitive.

Que signifie, en effet, dans la première doctrine cartésienne de l'âme, l'affirmation de la distinction réelle de l'âme et du corps, sinon que le Moi pensant peut exister sans le corps, étant par nature indépendant de tout ce qui est chose matérielle¹⁵⁶ ?

La distinction réelle de deux choses consiste pour Descartes et cela dans sa philosophie de la Substance comme dans celle du Moi, dans la séparation possible de ces choses, et l'âme, nous venons de la voir, dans son spiritualisme initial, n'est pas autre chose que le Moi, sujet des pensées. Quand Descartes affirme que l'âme est réellement distincte du corps, supposé que ce corps existe, il veut donc simplement dire que le Moi pensant, quels que soient les rapports qu'il soutient en fait avec les choses matérielles si elles existent, même s'il est uni, "en unité de composition", à un corps, est, en droit, entièrement indépendant de ce corps, non seulement en lui-même, mais dans toutes ses pensées¹⁵⁷. La conclusion à laquelle il aboutit ne fait donc que développer sa philosophie du Moi, sans introduire relativement à ce Moi aucun terme étranger nouveau.

Il a supposé cependant un instant, à la seconde Méditation, qu'il

¹⁵⁶ A.T. VII, p. 162, l.10-11.

¹⁵⁷ *Sixième Méditation*, A.T. VII, p. 78, l.2-20.

peut y avoir derrière le Moi conscient une substance inconnaissable constituant la véritable nature de ce Moi. Il y pose en effet le problème de ce que l'on pourrait appeler le degré de réalité de l'âme ou si l'on préfère de son indépendance à l'égard des choses matérielles, non comme il le fera à la sixième Méditation, du point de vue de la séparation possible du Moi pensant, considéré tel qu'il s'apparaît à lui-même, et des choses matérielles, envisagées également telles que nous les connaissons, mais du point de vue de la nature respective de ces réalités. Et il se demande, après avoir déterminé la nature du moi, si les choses matérielles, qu'il suppose n'être point, puisqu'elles lui sont inconnues, mais que cette négation ne fait évidemment pas disparaître, si elles existent, ne sont pas en réalité identiques au Moi pensant que seul il connaît encore¹⁵⁸. De quelle manière peuvent-elles lui être identiques ? Évidemment à la condition que le Moi, en même temps qu'il est ce qu'il est à ses propres yeux (car il est certainement cela), soit aussi une autre chose qu'il n'a pas conscience d'être, mais qu'il est pourtant réellement, avant même d'être ce qu'il s'apparaît à lui-même. Le Moi pourrait être ainsi à la fois pensant et corporel et d'abord corporel.

Mais ce Moi corporel inconnu, par hypothèse, n'est pas donné actuellement. Il ne le sera jamais, puisque la critique qui précède le Cogito, ayant écarté la prétention à l'évidence immédiate au regard du Moi pensant de tout ce qui n'est pas ce Moi pensant, a montré du même coup que celui-ci, pris avec toutes ses pensées, constitue le seul donné immédiat. Le Moi inconnu corporel ne peut donc être, s'il existe, que cette substance inconnaissable que Descartes affirmera plus tard et qu'il envisage ici comme pouvant réconcilier dans l'unité de son être la pensée et l'étendue, celle-ci étant d'ailleurs plus fondamentale que la première et constituant la nature essentielle de cette substance.

Mais justement la démonstration de l'indépendance de l'âme à l'égard du corps présentée à la sixième Méditation, vient écarter cette difficulté. Examinons aussi précisément que possible la manière dont Descartes raisonne de façon à bien comprendre

¹⁵⁸ A.T. VII, 1.24-28.

quel est le sort du Moi dans ses démarches nouvelles de sa pensée.

Descartes ne rejette pas radicalement la substance inconnue par une critique de la supposition qu'il a faite à la seconde Méditation. Il ne montre pas que cette supposition d'une identité inconnue entre le Moi et un corps n'a aucun sens, en ce qu'elle assimile des choses différentes et que toute chose, étant ce qu'elle est et cela seulement, ne peut jamais être identifiée avec une chose autre qu'elle, quelque rapport de correspondance ou même de dépendance qu'elle puisse avoir avec cette chose.

Posant le problème de la manière que nous avons définie plus haut, c'est-à-dire du point de vue de la séparation possible du Moi et des choses matérielles, il commence par affirmer que le Moi s'apparaît à lui-même comme étant indépendant des choses matérielles. Il justifie cette affirmation en rappelant simplement que le Moi peut nier les objets extérieurs sans se nier lui-même.

On pourrait objecter à Descartes que cette supposition n'est peut-être pas définitivement claire et distincte, tout comme la fiction, antérieure au Cogito d'un Moi existant sans qu'il y ait de Dieu. Cette dernière supposition, faite à un moment où la notion de cause n'intervenait pas encore, a été, en effet, écartée avec l'introduction de cette notion. Tout ce qui a été retenu d'elle, c'est que le Moi ne se rapporte pas à Dieu, comme une qualité au sujet de cette qualité, qu'il existe en lui-même et n'est pas, pour employer la terminologie du système cartésien définitif, un mode de la substance divine. Se fondant sur cet exemple, on pourrait objecter à Descartes qu'il a bien montré par l'examen des conséquences de sa négation fictive de l'existence des objets extérieurs que le Moi ne dépend pas de ces objets comme une qualité de son sujet, mais qu'il n'a pas établi que ce Moi n'en dépend pas comme un effet d'une cause. L'objection n'a pas été faite telle quelle à Descartes. Mais il est facile de voir qu'elle est, du point de vue de la pensée cartésienne, inopérante. En effet, le lien de causalité ou de dépendance dynamique, tout comme celui d'inhérence ou de dépendance statique doit être perceptible chez Descartes. L'être dont nous dépendons doit manifester dans sa

nature, telle que nous la connaissons, cette prérogative à notre égard, or seul l'être parfait, substance pensante infinie, la manifeste et jamais aucune chose matérielle. Bien plus nous n'avons l'idée de la dépendance de notre existence que parce que nous avons celle de cet être parfait lui-même dont nous dépendons. Le principe de causalité est sans doute, chez Descartes, universel et connu de l'esprit avant Dieu. Mais l'idée que la cause est, soit intérieure, soit extérieure à l'être qu'elle est chargée d'expliquer, idée qui seule permet de considérer le Moi comme un effet d'une cause extérieure ne peut elle-même venir à l'esprit, dans le système cartésien que parce que nous avons l'idée de l'être parfait "causa sui", que l'amplitude de sa propre nature suffit à expliquer et de qui tout doit dépendre.

Le Moi ne peut donc être, chez Descartes un effet des choses matérielles puisqu'on ne sait vraiment qu'il est un effet qu'en le faisant dépendre, au moins implicitement, de Dieu.

Il affirme ensuite que cette indépendance n'est pas seulement apparente, mais réelle. Il se fonde pour cela sur Dieu dont il croit avoir démontré l'existence. De quelle manière Dieu intervient-il ici ? Est-ce de la même manière que lorsqu'il s'agit de fonder la science à la cinquième Méditation ? Nous ne le croyons pas. La question n'est pas la même qu'alors et la façon de raisonner de Descartes ne peut non plus être la même. Dans le premier cas, il s'agit d'assurer la certitude des conclusions de nos raisonnements envisagées indépendamment de leurs raisons¹⁵⁹. Dieu intervient en tant qu'auteur de notre esprit. Il garantit la légitimité de l'usage de notre raison en dehors de la conviction que peut nous en donner la perception actuelle de l'évidence. Ici, au contraire, il faut démontrer qu'une hypothèse dont la valeur semble actuellement certaine aux yeux de l'esprit qui la pose, correspond vraiment à la réalité, peut en fait se réaliser. Dieu intervient en tant qu'agent possible capable de réaliser certains états de choses.

La considération de cet agent est particulièrement indiquée ici puisque, étant parfait, il peut faire tout ce que nous concevons clairement et distinctement. Sa perfection infinie peut bien en

¹⁵⁹ A.T. VII, p. 69, l.10 ; p. 71, l.9.

effet lui permettre de réaliser des choses qui nous paraissent impossibles, mais elle l'empêche certainement d'être arrêté là où nous ne voyons aucun obstacle. Cette considération de Dieu paraît même au fond nécessaire puisque s'il n'est pas toujours l'auteur unique des situations faites aux choses, Dieu est du moins le créateur permanent de ces choses et de toutes leurs qualités.

De toute manière la connaissance de Dieu, cause parfaite, réelle ou possible, des choses et des situations qui sont faites à ces choses, libère l'esprit de l'objection d'une réalité inconnaissable faisant échec à nos affirmations claires et distinctes. Sans éliminer radicalement la substance elle permet du moins d'en écarter les effets nuisibles relativement aux données.

La réalité du Moi est donc sauvegardée. Elle est même définitivement consacrée. En effet l'indépendance, à l'égard des choses matérielles, que Descartes vient de montrer appartenir au Moi, est une indépendance radicale que le Moi possède dans toute son histoire. Quand il nie l'existence des choses matérielles, le Moi, en effet, ne conçoit pas seulement sa propre subsistance mais celle de toutes ses pensées, même de celles qui ne relèvent pas de sa nature purement spirituelle et qui, en fait, sont "mises en lui" en fonction du corps. Toute l'histoire du Moi, ne dépend donc, en droit, que de ce Moi et de Dieu et la valeur de la connaissance intérieure apparaît ainsi comme absolue. Une connaissance métaphysique peut sans doute s'y ajouter qui fera affirmer de l'objet même de la première des vérités inaccessibles à la "réflexion" la plus "concentrée" (la dépendance du Moi pensant à l'égard de Dieu – et sa dépendance totale, même dans ses volitions libres). Mais ces vérités ne contrediront jamais ce qu'établit l'expérience intérieure. Et les lois de fait, relatives aux pensées, que n'atteint pas cette expérience, malgré toute leur importance pratique, ne seront jamais qu'accessoires pour une science de la nature du Moi. Descartes prépare donc la voie, semble-t-il à une étude positive du Moi et de sa nature, étude se fondant sur une investigation méthodique et intégrale de toutes les données intérieures. Et, cependant loin d'entreprendre ce travail, il va, nous allons le montrer, en replaçant le Moi parmi les

autres réalités, perdre de vue ce Moi et proposer une nouvelle doctrine de l'âme qui, sans détruire radicalement les découvertes et les promesses de la première, en laissera cependant échapper, sinon le meilleur, du moins le fondement premier.

Sans rechercher encore toutes les causes de ce fléchissement de la pensée cartésienne, nous devons faire remarquer dès maintenant qu'il s'explique déjà partiellement par certains caractères de la philosophie du Moi dont nous venons de suivre les différentes étapes. En effet cette philosophie est insuffisamment consciente d'elle-même et, d'ores et déjà, incomplète. Toute notre étude établit suffisamment ces deux points. Nous avons en effet demandé la connaissance du fondement et du sens réel de la pensée cartésienne non à une simple énumération des textes de Descartes, mais à une réflexion logique sur ces textes qui n'affirment jamais explicitement l'évidence expérimentale du Moi et son indépendance réelle à l'égard des pensées. Et nous n'avons pas rencontré cette détermination positive des rapports du Moi, tel qu'il est donné immédiatement à lui-même, et de ses pensées, qu'exige nécessairement la double affirmation que nous venons d'indiquer.

Montrons donc maintenant que dans la seconde version de la Doctrine de Descartes, celle qui introduit ou utilise une théorie complète de la substance, le Moi disparaît et qu'il est remplacé par une chose inconnaissable. À vrai dire cette démonstration ne nous semble pas difficile. Les textes sont suffisamment nets et nous n'aurons guère qu'à les rappeler sans avoir à proposer aucune interprétation personnelle. Mais nous nous efforcerons de situer cette nouvelle doctrine par rapport à la précédente en montrant comment leurs différents éléments se correspondent réciproquement malgré leurs différences, et comment Descartes essaie de maintenir à sa doctrine de la substance les avantages de sa philosophie du Moi.

Quand il répond à Hobbes, à Arnaud, à Gassendi, à propos d'ailleurs du problème de l'âme, dans les principes de la philosophie¹⁶⁰, quand il développe sa théorie générale de la

¹⁶⁰ A.T. VII, p. 176, 1.1-4 ; p. 222, 1.5-10 ; p. 360, 1.4-6 ; VIII, p. 25, 1.3-11 ; VII,

substance, et même dans sa définition des *Réponses aux secondes Objections*, Descartes affirme explicitement que la substance n'est pas connaissable directement, qu'elle ne peut être affirmée qu'à partir de ses qualités. Or il est facile de voir que le Moi, étant donné les caractères que Descartes lui a attribués, est une substance, et l'est nécessairement.

Qu'est-ce en effet que la substance ? Par définition, et avant toute recherche déterminant les propriétés, même universelle des différentes substances, est substance, pour Descartes, toute réalité qui possède les deux caractères suivants : d'une part être un sujet, siège ou cause de qualités que cette réalité reçoit ou se donne à elle-même, d'autre part "exister en telle façon qu'elle n'ait besoin que de soi-même pour exister" (réserve faite du concours divin toujours nécessaire pour toute réalité créée)¹⁶¹. Descartes considère en fait ces deux caractères comme liés, les proposant l'un et l'autre indifféremment pour définir la substance. Il ne semble d'ailleurs pas se préoccuper de la dualité extérieure de ses définitions et ne s'efforce pas d'en établir l'unité réelle. Mais cela n'a pas d'importance relativement au sujet qui nous occupe : le Moi pensant, parce que les deux caractères servant à définir la substance appartiennent l'un et l'autre à ce Moi qui est, nous l'avons vu, un sujet et un sujet indépendant se suffisant à lui-même.

Le Moi est donc une substance. Mais la substance, selon Descartes, est inconnaissable. Le Moi doit donc lui-même être inconnaissable. Descartes va-t-il alors nier radicalement l'évidence expérimentale du Moi sur laquelle repose tout son premier spiritualisme ? Non. Il n'a pas affirmé explicitement cette évidence et ce caractère inconscient de sa philosophie du Moi est le fondement premier de sa contradiction. Il ne niera pas non plus explicitement la possibilité de connaître directement le Moi et se contentera de négliger ce Moi et de considérer désormais simplement l'âme que son passé philosophique prédestine à être tenue pour inconnaissable. La doctrine de la substance pensante

p. 161, 1.14-23.

¹⁶¹ *Réponses aux secondes Objections, Principes*, A.T. 81 II, p. 24, 1.21-23.

inconnaissable va ainsi remplacer sans aucun changement apparent celle du Moi-donnée. Voyons comment les différents moments de cette nouvelle doctrine reprennent tout en les modifiant, ceux de la première.

Le “je pense donc je suis” ne peut plus être présent dans cette nouvelle doctrine. Il est remplacé par l’affirmation que la pensée ne peut être sans une chose qui pense, toute qualité supposant une substance à laquelle elle doit être attachée pour exister¹⁶². Descartes ne passe donc plus, au sein d’une donnée : le Moi, d’une propriété de cette donnée : la pensée, à une autre propriété : l’existence, mais pose derrière un ensemble de données qu’il juge ne pouvoir exister en elles-mêmes, une réalité inconnaissable destinée à les soutenir. Le vinculum sur lequel il s’appuie pour justifier cette affirmation nouvelle n’est plus le principe : “pour penser il faut être”, principe perçu intuitivement dans le Cogito lui-même mais un axiome nouveau, plus général : “le néant n’a pas d’attribut qui soit réel”¹⁶³. Et sans doute cet axiome, pris en lui-même, ne suffit pas à faire affirmer que la chose qui a des attributs réels soit inconnaissable : il pourrait servir simplement, si la qualité de la chose est plus manifeste que la chose elle-même, bien que celle-ci soit également donnée, à faire retrouver le moins apparent sous ce qui frappe d’abord, et à faire reconnaître ce moins apparent comme aussi et même plus réel, la qualité étant faite sinon toujours par la chose, du moins toujours de la chose elle-même. Et c’est bien le sens qu’aurait pu jouer cet axiome au paragraphe onze des *Principes de la Philosophie* par exemple, si Descartes, qui ne fait qu’expliquer alors le “je pense donc je suis” en avait perçu le fondement dernier¹⁶⁴. Mais nous avons vu qu’il n’en est pas ainsi. Et l’affirmation cartésienne du caractère inconnaissable de la substance ne permet pas de doute sur la signification prise par cet axiome ambigu, Descartes entend certainement s’en servir pour mettre derrière les données une réalité que l’expérience ne suffit pas à faire affirmer ».

¹⁶² A.T. VII, p. 161, l.21-23 ; VIII, p. 25, l.3-11.

¹⁶³ Cf. les passages immédiatement cités.

¹⁶⁴ A.T. VIII, p. 8, l.16 ; p. 9, l.3.

TROISIEME PARTIE

**SA CORRESPONDANCE FAMILIALE
DURANT SES ANNEES D'ETUDES**

Jean Anglès d'Auriac, lorsqu'il était hors de Grenoble, adressait une lettre hebdomadaire à sa mère ou parfois à son grand-père ou à un de ses frères à Grenoble. Plus jeune, il envoyait également des lettres à son père lorsque ce dernier était en garnison. Elles sont toutes conservées aux Archives Nationales. Seule la correspondance relative à ses années d'étudiant figure dans cette partie d'ouvrage. Un rappel très succinct des événements de la période en question est fait en italique. Certaines lettres ont été également citées dans le chapitre « L'homme, sa vie » et sont maintenues dans cette partie afin de conserver l'enchaînement d'ensemble.

Les extraits cités ne sont pas toujours les lettres entières mais des passages significatifs de ces mêmes lettres. Les parties coupées d'un texte sont indiquées par [...] ainsi que les mots indéchiffrables. Parfois une hypothèse de déchiffrage est proposée entre crochets. Pour une meilleure lisibilité, une partie de la ponctuation a été rétablie selon la typographie actuelle, certaines abréviations ont été conservées afin de conserver la vivacité de la plume de Jean Anglès d'Auriac et plus loin de Jean Guitton.

I

Années d'études, prépa, ENS, à Grenoble, agrégation

Après un trimestre en math sup à Ginette (septembre 1920), Jean Anglès d'Auriac décide de se consacrer à la philosophie et revient à Grenoble (janvier 1921) où il suit les cours de Jacques Chevalier lui permettant de se préparer et de réussir sa licence de philo en novembre 1921. Il rejoint en octobre 1921 le lycée Louis Le Grand directement en khâgne. Il échoue à l'oral de l'ENS la première année, puis réussit l'année suivante, malgré une intoxication alimentaire très sévère 3 semaines avant le concours.

Il doit arrêter momentanément l'ENS en juillet 1925 pour raison médicale : une hépatite qui entraîne une très grande faiblesse, des maux de tête et une dépression générale. En arrêt maladie jusqu'en 1928, il restera à Grenoble dans sa famille, rencontrera Chevalier très souvent et suivra ses cours publics avec Emmanuel Mounier. Durant cette période, il écrit à son frère Louis. Son rétablissement sera acquis en 1929 : il se rend en juin à Paris soutenir son examen à la Sorbonne. Il prépare l'agrégation qu'il réussit en 1930.

1. Math Sup à Ginette d'octobre 1920 à janvier 1921

Versailles, 2, rue de la vieille Église, 1^{er} octobre 1920

Ai fait la connaissance du prof de math : le père Lacaze. [...] Le père [...] aumônier des X ou plutôt des taupins, est venu ce matin nous initier à la rue des Postes. Il a l'air très gentil.... Ps : [...]

l'A.F. n'est pas affiché mais l'Écho, la Croix, et la [*divine*] Parole. C'est honteux !! [...] Mais Daudet est dans ma chambre.

Versailles, octobre 1920

Je viens vous entretenir aujourd'hui d'un sujet important que vous avez soulevé pendant les vacances et sur lequel je dois vous livrer le fond de ma pensée. Je regrette d'ailleurs plus que je ne saurais le dire de ne pas l'avoir fait étant à Grenoble car il y a des décisions importantes immédiates à prendre, je les aurai retardées au préjudice de tous. Je ne saurai mieux réparer ma bêtise qu'en vous écrivant dès maintenant où j'ai du temps libre. Il s'agit des propositions que vous m'avez faites d'abandonner l'École Polytechnique et les carrières qu'elle ouvre pour essayer Normale Lettres et aborder le Professorat. Je ne vous ai fourni aucune réponse précise et exacte. Il faudra bien qu'un jour la réponse vienne. Et comme le plutôt sera le mieux, « la vraie, franche, pleine ». Je vous assure que mes goûts me portent vers l'École Normale et cela irrévocablement (je parle des goûts et des aptitudes simplement). Mes goûts ne changeront pas, pas plus que mes aptitudes. (*Suivent des arguments contre la poursuite d'ingénieur, et envisageant les solutions de terminer l'année ou de revenir tout de suite en s'inscrivant en cours d'année à la Faculté de Lettres. Il est envisagé de consulter Chevalier et Belmont – tous deux connus de la famille*).

Versailles, 26 janvier 1921

Je vous envoie aujourd'hui mercredi soir ma réponse ou plutôt je vous l'écris car c'est demain que je la mettrai à Paris. [...] Eh bien je suis décidé à préparer Normale. J'abandonne la taupe et laissant de côté la poursuite des carrières qu'ouvre Polytechnique, les Mines ou tout autre école du même genre, je m'attache à la carrière du Professorat de l'État – ou libre, ou toute autre carrière philosophique ou littéraire qu'ouvrent Normale et l'Agrégation. Je prends cette décision après avoir médité votre lettre, réfléchi et prié et je suis persuadé que je m'engage dans la bonne voie. Je crains que ma décision ne vous déplaise en j'en suis peiné mais je vous dis franchement ce que je pense. Je suis d'ailleurs certain que

je n'aurais pas à me repentir de mon choix et j'espère que vous pourrez constater que je suis bien à ma place dans ma nouvelle voie. En tout cas je m'efforcerai d'atteindre par mon travail les résultats que je vise. Je dois vous indiquer les raisons de ma décision.

- ce qui me pousse vers polytechnique :

Bien peu de choses. Rien de personnel. La tradition familiale pourra être soutenue par d'autres mieux que moi : j'espère que Louis arrivera à l'X. Quant à Paul, s'il travaille à se rendre homogène et buche ses langues par exemple et son dessin, il doit arriver à l'X le premier tout simplement. La rue des Postes est pleine de bruit de ses exploits et sa découverte [*son théorème*] est connue mais non divulguée. (*Suivent des développements sur les aptitudes qui ne poussent pas vraiment vers l'X ni vers les carrières industrielles*)

- ce qui me pousse vers Normale :

Mes goûts, mes aptitudes, je le sens très bien, je m'en rends nettement compte [...].

2. Janvier à septembre 1921 à Grenoble avec Jacques Chevalier

Lettres à son frère Louis

1^{er} février 1921

Le soir j'ai pris le chemin de la Tronche pour aller chez Chevalier. Je le trouvais dans son cabinet de travail au milieu des livres et des notes. Il fut assez aimable et eut l'air heureux de m'annoncer qu'il fallait arriver une heure avant ses cours publics pour avoir de la place, cela dit d'ailleurs sans orgueil et avec calme.

8 février 1921

Monsieur Chevalier est un monsieur... oeuff... qui ne débite pas son cours comme une machine n'est-ce pas, en vous débitant

des tas d'affaires... comme s'il vous racontait n'importe quoi (ici moulinet des bras) de l'algèbre ou de la géométrie par exemple... (ici il lève les bras et les épaules, moustache en avant) – c'est un monsieur, (le style de Gaby abandonné) qui vous parle, vous explique et manifeste ses sentiments. Il rit à ses paroles (grand signe d'intelligence), sait fort bien dire ce qu'il pense de ses adversaires, les [...] « ces gens-là » s'ils vous contestent ça « envoyez les promener ». Exposant un argument « Hein ça c'est fort ». Une théorie expliquée « c'est évident n'est-ce pas, c'est bien clair ! ». Une nouveauté exposée « c'est très intéressant, c'est formidable ». Me parlant du pari de Pascal : « Voilà 25 ans que j'y pense au cœur et à la raison et j'ai trouvé hier encore pendant mon cours public maintenant j'ai trouvé [...] ». À Belmont qui le contredit : « Voyons Belmont pouvez-vous dire une chose aussi énorme ! ». À moi-même qui en faisait autant : « Ah ! Vous n'avez pas d'expérience mon ami ! C'est du Saint Paul que je vous dis là ». Sur les [...] des modernes [...] Sur les néoscolastiques, ils n'ont pas compris telle ou telle chose : « Je le leur ai bien dit quand il le fallait ». Sur un rapport qu'il a envoyé au ministre : « Ces crétins n'ont rien compris à Kant. Je les ai secoués dans mon rapport, ils le méritaient bien ». Ces crétins sont ces messieurs du gouvernement qui avaient trouvé peu intéressante « l'Esthétique transcendantale ». En résumé un « homme », non un froid « philosophe ». Un peu un sabreur si on voulait lui trouver des défauts, je craignais au début avoir des difficultés avec lui car il ne doit pas bien aimer la contradiction et il compte bien me convertir, si toutefois nous sommes d'avis différents. Très gentil avec ses élèves. Vendredi dernier où je le voyais pour la première fois à la Faculté comme je rentrais avec Belmont, voici Chevalier qui s'arrête et devant la maison, discute ou plutôt [*engage*] pendant une demi-heure sans voir entrer ni les bébés [*ses jeunes frères*] ni maman ni Paul ni Chabert qui prenait Chevalier pour un camarade ne trouve rien de mieux que de me saluer d'un superbe « Bonjour Anglès » (sans ôter son chapeau). Tel est Chevalier.

7 mai 1921

Dimanche je vais à la Tronche ou plutôt à Princesse chez Chevalier. Entretien d'une demi-heure entre le Cheval, Garonne, Belmont, moi-même d'une part et de l'autre Arias Velasco, petit espagnol brun et fin, le doyen de la faculté d'Oviedo. On parle de tout, c'est-à-dire d'abord de l'Espagne, etc... Puis la conversation languissant, Chevalier met l'Action Française sur le tapis. Arias qui n'est pas du tout dans les arias émet qq réflexions très sages de politique approuvées par le Cheval, sur la tradition et le suffrage universel. Ils se demandent ensuite comment organiser la démocratie qui s'impose irrésistiblement. Je prends à plusieurs reprises la parole, pose la « démocratie=ploutocratie » que reconnaît le Cheval, explique à Belmont le « politique d'abord » qui avait l'air sous sa bouche de faire du régime monarchique la condition suffisante de l'ordre et du progrès social, demande si organiser la démocratie n'est pas enlever la chose pour laisser le nom... etc.

Mardi nouvelle séance à la villa Princesse : Belmont, Garenne, Tavernier et moi faisons adieu à Arias. Toujours les mêmes sujets : politique, A.F. etc... Arias me demande si j'ai été content de ce qu'il a dit sur la Tradition. Belmont qui est appelé par Briand fait ses adieux à Jacques Chevalier en se donnant un baiser de curé !

Vendredi : Le soir le Cheval me dit qu'Arias m'a remarqué et lui a dit que j'arriverai ou quelque chose d'approchant. Et il s'y connaît paraît-il. J'affirme trop mais c'est le défaut de tous les jeunes gens.

27 février 1921

Je te disais que Chevalier voulait avoir des disciples ! N'empêche qu'au risque d'être traité par lui « d'orgueilleux » je dirais tout ce que je pense qui d'ailleurs est voisin (Psch!) du sien. Mais je ne pense pas, comme il le fait, admettre le vide, sous prétexte que la raison doit s'incliner devant les faits (Qu'est-ce qu'un fait, mille millions de tonnerres ?) – ni croire que toute connaissance hors la mathématique est du type de l'historique (« convergence des

probabilités, exclusion du hasard ») ce qu'il dit à peu près. Et dans la conférence que je donnerai dans 3 semaines sur « l'Idée de Dieu dans Leibniz » et dont je n'ai encore rien qu'un avis, [...] sur l'argument ontologique je ferai entrer le Stagirite, St Thomas et réfuterai plus encore que le Cheval le fait St Anselme, Descartes et [...]. Je ferai sans doute un schéma sur l'argument ontologique.

Fin mars

Chevalier rend les dissertations : 1^{er} Clavier 11 1/2, 2^{ème} JAA 10, 3^{ème} Belmont 9.

3. Années 1921-1922 et 1922-1923 : Prépa en Khâgne

9 octobre 1921

Pour Louis.

Je continue à sonder l'homme à la tête si belle qui écrit les Fleurs Maladives. Je l'avais déjà ouvert jeudi soir. Je ne suis pas encore très familiarisé avec sa poésie mais cependant dire à Louis que je le considère comme un grand poète – le plus grand des Romantiques (ou le plus logique ?) disait Maurras – peut-être un de ceux dont l'inspiration est la plus saine. Je vous dirai définitivement mon avis sur ce point dans quelque temps et si ce malade est bien malade ou s'il est sain au fond et si ma dernière phrase est ou non un paradoxe. En tout cas il trouvera place dans ma bibliothèque à côté de Malherbe et de Verlaine.

Louis le Grand : des professeurs sont très intéressants. Carrat en français est plein de goût. Meyer n'est pas bête du tout. [R...] est un historien excellent mais comme pédagogue n'atteint pas le cheville du grand [D...] – de même Colonna ne vaut ni comme philosophe ni comme professeur Chevalier. À propos de Chevalier, un surveillant Jean Lacroix (A.F.) m'a passé des cours qui me serviront en licence.

17 octobre

Ai fait connaissance de Balland, ancien Khâgneux de Bossuet qui fut reçu 27^{ème} au concours l'année dernière et prend maintenant pension à Bossuet même. Prépare l'agrégation de Lettres. Très sympathique et pas bête – A beaucoup lu, fort intéressant et modeste... Peu de cours et ceux qu'on veut. Un défaut grave à vrai dire : les professeurs sont des Ânes, il faudrait la plume de Dimier pour les affubler des qualificatifs qu'ils méritent. Ils sont sottement imbus des méthodes « scientifiques » qui consistent à raser les élèves sous l'amas de connaissances indigestes et sans intérêt (voir la « comédie de la Sorbonne » de Benjamin). D'ailleurs les khâgneux ne se font pas faute de leur taper dessus. Le bon goût n'est pas tout à fait mort en France. En philo, (ce qui suit va suivre n'est pas du Balland mais du Lacroix, pion de mon étude, qui prépare l'agrégation de Philo), il y a des gens intéressants : tel Brunschvicg contre lequel le Cheval [*Chevalier met*] si en garde vu que « le diable prend toujours des formes séduisantes » et que Lacroix me dit remarquablement intéressant mais d'autres sont « scientifiques » c.à.d. ennuyeux : en sociologie le professeur est Bouglé, homme de gauche. Voici la scène qui a eu lieu de sa part l'autre jour. Bouglé indique des ouvrages de Sociologie et de Morale et demande à ses élèves d'en indiquer. Un d'eux parle de la communication que Chevalier fit à l'Académie des sciences morales sur le titre « Les deux conceptions de la Morale ». Où il défendait la vraie conception contre la sociologique (mais d'un ton un peu prêcheur à mon avis). Bouglé, furieux, répond que cette communication n'a aucune valeur : « j'aurais mis 4 à un tel devoir à l'Agrégation (Chevalier a eu 18 avec Brunschvicg) d'ailleurs Chevalier est un homme nul ». Cette colère est tout à l'honneur du Cheval que d'ailleurs [*Millerandus*] par contre félicita (j'aime moins cela) mais je doute que personne l'ai jamais contre moi parce que je refuserais contre tout l'or du monde... Cause avec Lacroix très intéressant – A beaucoup lu : remarque générale, non seulement les Khâgneux mais aussi les Taupins ont beaucoup plus lu que moi. J'ai été très étonné de pouvoir discuter sur Baudelaire avec un dit Taupin. [...] Lis des lettres de Descartes que je considère

de plus en plus comme l'esprit le plus pondéré et le plus sympathique du 17^{ème} siècle.

20 octobre 1921

Pour Grand-père.

M. Colonna qui nous enseigne la philosophie se montre tout bonnement génial dans une démonstration contre la substance. Il a une chose qui manque à Chevalier (ce dernier compense d'ailleurs d'autre façon) : un système, à la lumière duquel il juge tout et en philosophe et aussi (le point est ici plus contestable) en Histoire de la Philosophie. Dût-il ne pas être pleinement de mon avis, je compte bien montrer tout cela à Belmont Paul quand je serai sous l'heureux ciel de Grenoble – c.à.d. bientôt sans doute.

Je m'aperçois de plus en plus que je serais collé à ma licence, n'ayant pas travaillé depuis fin août... [...] mon retard formidable en littérature [...]. Reçois un mot de Chevalier.

Bosse [Bossuet], 25 novembre 1921

À Grand père. Vu Daudet et Maurras [...] parle très mal, prononce « che », ne suis pas du tout étonné vu sa tête qu'il se croit seul au monde si vraiment il le croit (voilà ce que c'est que d'avoir lu Kant à 13 ans !). Je crois avoir pénétré par la lecture de ses livres assez profondément dans sa pensée. À première vue son physique n'a pas correspondu à mon attente. En y réfléchissant je crois cependant trouver une conciliation. À côté de Daudet et Maurras je vis (assez difficile) l'énigmatique et piquant Valois, le barbu. [...] Mon carnet note que Colonna continue à me raser au suprême degré. [...] Fais connaissance avec un bolcheviste absolument fou mais sympathique : le poète Paul Verdier Khâgneux.

Réunion des lycéens catholiques. J'ouïs un discours de 2 heures du président sur « [...] ». Assez intéressant mais le venin libéral, [...] démocratique a bien contaminé ce président dont on ne peut pour le reste qu'admirer la charité. Pourquoi faut-il que trop souvent les « évangélistes » aient un fanatisme effrayant, des idées fausses, et un esprit chimérique ?

À propos de mes études j'ai pris la décision suivante : je travaillerai Normale l'année prochaine tout seul vu que les cours, leçons et devoirs du bahut vous empêchent de faire un travail solide. De plus, soit avant soit après l'examen, je m'enfermerai deux ou trois ans dans ma chambre à Grenoble soit mieux pion à Bosse pour, je ne dis pas faire mais plutôt jeter les bases d'une institution que la Démocratie m'a refusée et que je me contrais de me donner moi-même. Ainsi fit Maurras qui travailla seul 3 ans à Paris sans voir personne sans jamais s'arrêter. Cela ne veut pas dire que je me repente d'être à LLg : il me sera fort utile d'avoir fait un an à LLg, je connaîtrai les méthodes mais je suis tout à fait décidé à me préparer seul sans le secours ni du lycée ni de faculté.

Autre nouvelle : fis jeudi une grande découverte philosophique sur la théorie de la connaissance. Cette découverte est une arme à double tranchant qui abat et l'idéalisme et un certain réalisme qui est peut-être bien celui de Descartes.

Non daté

Colonna continue à me raser et à brandir ses arguments contre la substance. [...] Je n'ai pas ici votre lettre sur Chevalier et l'apologie de [...]. [...], cette apologie serait signée par moi des deux mains. Je ne serais pas étonné que plus tard la canonisation attende mon vénéré maître. C'est avant tout un homme éminemment sincère et j'ai pour lui la plus grande estime (d'ailleurs, comme philosophe, je lui donne un des premiers rangs à l'heure actuelle).

Bossuet, non daté

Mots rapportés de Colonna : « vous avez de la spontanéité mais vous êtes superficiel », *de Carrat* : « vous avez des idées mais vous êtes fumeux, ainsi monsieur j'ai mis 46 élèves avant vous et 13 seulement après : vous êtes 47^{ème}. Je vous ai gratifié de 7 sur 20 ». Je tiens cependant à protester solennellement contre la façon stupide dont Carrat a formulé le sujet qu'il voulait qu'on traite. J'admets n'avoir pas dit un mot du sujet mais je prétends que c'est

beaucoup plus de sa faute que de la mienne. Je soutiens même qu'il n'a pas pigé un mot de ce que j'ai écrit.

Bossuet, 16 décembre 1921 (à propos de l'esthétique des Postes à Versailles)

Cela n'est d'ailleurs qu'une impression et non un jugement que je démontrerai n'avoir aucun sens d'ici 5 ans (grande découverte philosophique que j'ai faite) cela est tout subjectif. [...] vu Paul [son frère] il venait de commencer les compos de classement : sa réputation de major possible a l'air assez établie d'après ce que me dit. [...] Mardi classe merveilleuse de Colonna, un des esprits les plus clairs que j'ai jamais rencontrés : il explique avec une logique quelque peu agressive [...] un problème très difficile. Me rappelle un peu Maurras... première fois que j'écoute toute la classe (et non seulement tout ce qu'il dicte). [...] Parviens enfin à coucher par écrit quelques vestiges de ma grande découverte philosophique : cet écrit a été envoyé ce matin à Cheval [Chevalier] contre lequel il [...] d'ailleurs en partie (J'essaye d'y montrer l'insuffisance de sa réfutation de l'idéalisme). Peut-être irais-je faire part de cet écrit que j'ai recopié à Colonna : comme il est idéaliste, si mon écrit le convainc, il aura comme effet immédiat de le rendre « solipsiste » c.à.d. de lui faire croire qu'il est seul au monde et que conséquemment je n'existe pas non plus que vous (docteur si je ne m'abuse de Charles Maurras).

Bossuet, 13 janvier 1922

Au milieu de brouhaha entre briandistes et antibriandistes... mais la colère des Briandistes fait plaisir à voir, mais le plaisir fait place à la peine quand on voit, comme ce matin ³/₄ des Khâgneux ovationner Briand et le bolcheviste Verdier écrire au tableau « Poincaré c'est la guerre !! ». [...] M. Carrat est encore malade, cette maladie me permet de travailler seul l'an prochain. Le soir Colonna continue à débiter sur le kantisme. Franchement, je regrette Chevalier.

Carrat toujours absent. Cela donne occasion à un spirituel Khâgneux [d'écrire] ces vers (pour les comprendre il faut savoir

que dans ses critiques littéraires Carrat use et abuse du mot « joli ») :

Un mal impertinent nous prive
Du plus joli des professeurs
Mais en dépit de nos clameurs
Nous craignons que Tananarive

Carrat guéri le matin nous lit quelques passages fort intéressants du rapport de Lanson au ministre sur l'examen à Normale de 1921. Sur 31 admis voici les spécialisations : 13 lettres puis 5 philo 3 histoire 2 anglais 2 allemand (dont 1 alsacien) et 1 grammaire. Remarque pour éclairer le ministre « les boursiers de licence, classés après les reçus, ont comme il est nécessaire, une moyenne inférieure ! ».

Un bruit vague sur mon compte m'est rapporté par Louis : il s'agit de ma lettre à Chevalier sur l'idéalisme, d'une lettre de ce dernier à Husson (normalien) pour nous mettre en relations ? Dimanche matin, avant d'aller chez La Colombe, j'irai rendre visite au P. Pouget à qui Chevalier m'a adressé.

Bossuet, 20 mars 1922

À Grand père. Départ de Lacroix pion préparant l'agrégation qui, ne pouvant assez bien travailler va aux Franc-bourgeois. [...] Oüissons le matin un sermon de Carrat sur les lectures. Carrat est un catholique prononcé quoique son enseignement se tienne rigoureusement sur le terrain littéraire [en note : sauf quand la littérature l'invite à en sortir comme c'est le cas ici]. Il a non l'esprit large (ce que Bergson défend de dire, l'espace étant étranger à la vie spirituelle) mais l'esprit juste : tout en défendant de tout lire à tout âge, il recommande Musset et tape tant qu'il peut sur certains romans moraux pour jeunes filles, très dangereux à cause de leur faux idéalisme. Avec cela il est d'un patriotisme littéraire presque exagéré. Tout compte fait, très brave homme, grand travailleur, pas bête, finira inspecteur général.

Le soir, vois un type d'homme tout différent, le père Pouget, lazariste, tout petit et aveugle. Je ne sais quoi lui raconter, n'ayant rien de [prévu/précis] à lui demander. Il me parle (je ne sais

comment c'est venu) sur la composition des Évangiles. Il me fait penser aux moines du Moyen-âge. Il a d'ailleurs l'air de mériter tout à fait le cas que fait de lui Chevalier.

Bosse, 27 janvier 1922

J'ai oublié une nouvelle : entre dans une rage inouïe en lisant une revue [histographique] de Lyon « Le Van » à laquelle je m'étais abonné sur les conseils de Chevalier et par l'entremise de Belmont. Cause : démocratisation et anti action française vraiment exagérés de cette petite revue. Écris immédiatement à Belmont pour m'y désabonner [...].

Qu'avez-vous pensé de la mort du Pape ? J'applique à ce propos la règle d'or du grand Descartes (les desseins de Dieu sont impénétrables) et me tais. Attitude fort prudente à conseiller aux visionnaires de la démocratie. Vous voyez qu'il n'y a pas grand chose de nouveau [annoncé en début de lettre]

Toujours la vie est quotidienne
Et de plus loin qu'on se souviene
On fut très plat et sans génie.

Bossuet, 3 février 1922

Écoutez maintenant 3 grandes nouvelles :

- Il y a en Khâgne au Lycée Louis Le Grand un génie, retenez son nom : Olivier Clément. Il est mi-suisse, protestant, anticlérical, déteste Bossuet (et Calvin), admire Gambetta – avec tout cela c'est un génie.

- Je suis possesseur d'un autographe de Daudet que j'ai eu par son fils, que Louis m'avait montré. Un jour je l'aborde en disant « Ton père est un grand homme », il me répond : « Je le sais », le lendemain je lui demande autographe – deux jours après il me le donne ; écriture énergique et intelligente. Je la trouve peu originale et peu fine. Clément la trouve épatante.

- Je suis allé dimanche à l'Opéra...

Bossuet, 10 février 1922

Mardi à 1h1/2, je suis allé voir Chevalier chez son père. J'y ai rencontré Lacroix. L'entrevue fut très courte, Chevalier était très pressé et nous aussi. Rien d'intéressant ne s'y est dit [en note : sauf ce qui suit qui est intéressant], Chevalier nous a raconté comment sur une question sociale tout un [cercle] de théologiens qui l'avaient d'abord condamné à l'unanimité ont ensuite adopté ses vues à l'unanimité. Il a aussi quelque peu parlé de son nouveau groupement. [...] Petite nouvelle, le génie Clément a fait des vers satiriques sur la classe, vers qui sont par moment très spirituels. Je suis parmi ses victimes mais il ne m'a pas traité bien gravement :

Anglès [...] et pensif, à qui Spinoza parle

Disait des mots que seul il comprend tout à fait

Il y a un quatrain très fin sur Jankélévitch le futur cacique¹⁶⁵.

Bossuet, 18 mars 1922

Meyer m'a estomaqué en me disant que mon thème de composition fait au milieu d'un mal de tête constant et travaillé 1h1/2 sur 3 grâce à Clément n'était pas trop mauvais (entre 20 et 30 sans doute). [...] Incident entre le dit Meyer et Verdier qui disait que Bossuet n'écrivait pas français. Meyer le traite d'imbécile quitte à faire ses excuses 10 minutes après.

Bossuet, 24 mars 1922

Je retourne en classe entendre de ce brave Carrat une apologie de certaines institutions de l'Ancien Régime et des remarques fort judicieuses sur La Fontaine. S'il me classait mieux, tout compte fait, Carrat ne serait pas un trop mauvais professeur. Mais à en croire ce brave Mayer, il ne fut pas "étonnamment" content de moi au Conseil de discipline. [...] Je vais entendre [Lungun] pourfendant [Perdohuet] (auteur protestant de thèse sur Ronsard) et lui prouvant que tout païen qu'il fut, il fut aussi chrétien.

Paris, 8 avril

¹⁶⁵ Dans le jargon normalien, un cacique désigne le premier reçu au concours de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm.

Écris quelques mots en attendant que je lise le pénétrant La Bruyère et le grand Bossuet. [...] Je me délecte et me repose dans les oraisons funèbres de Bossuet. [...] J'écoute avidement le soir le petit Colonna que je m'aperçois être au fond le plus intelligent des hommes, un prodigieux charmeur. [...] Le joli Carrat me fait expliquer en préparation improvisée la tirade des « non merci ». Je ne m'en tire pas assez bien et lance en passant deux pointes (pas bien méchantes) contre la démocratie. Carrat rit, et ajoute un commentaire excellent sur « le cas Rostand ».

5 mai 1922

Compo de français. Le sujet trahit bien l'esprit joli de Carrat. Mais je le traite si lourdement que je m'attends à être 47^{ème} et traité de scolastique ou de géomètre. Le soir au lieu du jus du chef, conférence du prédicateur de la retraite par l'œuvre de St François de Sales dont il est président général. Intéressant. Je me fais inscrire à l'œuvre qui ne gêne pas trop la 3^{ème} règle de morale provisoire de Descartes, règle que j'ai adoptée.

Mercredi, Clément explique en français un texte sur la France et le nationalisme français. Comme il est tout à fait nationaliste et anti boche, il fait entendre quelques vérités aux bolchevistes de la classe. [...] Je vais avec lui [khâgneux de Lakanal rencontré dans le train] à l'A.F. [...] J'y prends quelques livres non pour moi mais pour le sectaire Balland (qui porte profondément la funeste trace de l'enseignement laïque du lycée. Tout à fait Kantien en morale donc anarchique dès qu'on touche à la politique). [...] Si ça peut vous intéresser, il m'a été affirmé de première main que Poincaré avait reçu Daudet, Maurras et Bainville (nouvelle confirmée ce soir). [...] J'ai vu Maxime Belmont qui m'a dit que Chevalier était malade et qu'on lui avait ordonné le repos à la campagne.

Vendredi 12 mai

Je modérerai mon abondance sur les conseils de Colonna qui trouve exagérées les 21 pages de mon dernier devoir mais je continuerai à combattre ses erreurs et ses assemblages de [nuages].

26 mai 1922

Rien de nouveau sauf que Maurras m'a converti au catholicisme (« Barbares et Romains » – fin de la politique religieuse) [...] J'ai lu dimanche le *Baiser au Lépreux* qui est fort intéressant, bien observé et digne de Mauriac. [...] C'est à peine si j'ai travaillé 2h au "stupide 19^{ème} siècle" (titre du prochain livre de Daudet auquel l'A.F. et certains démocrates qui ont pris feu ont fait d'avance une réclame formidable). [...] Je vous avoue que je peux être admissible et même espère l'être. Mais reçu non ! [...] Pour ce qui est d'être pion à Bossuet, j'ai des raisons sérieuses. [...] Jeudi, j'ai eu une des plus grandes joies de ma vie, encadrée entre une de la veille et une du lendemain :

- Mercredi, lis dans Pascal le discours sur l'esprit géométrique. Je vois foule d'idées justes et intéressantes que je rumine depuis longtemps et à l'aide desquelles j'espère critiquer la philosophie critique elle-même.

- jeudi, joie encore beaucoup plus forte en feuilletant la littérature de [Calet], vois le portrait de Descartes. Il est si fulgurant de volonté, écrasant de personnalité et d'indépendance que j'en suis ravi. – Me le procurerai sûrement.

Vendredi, ma joie est portée à son comble par la remarque profonde d'un taupin : "la saleté, profère-t-il, est quelque chose de convention". Oui, c'est exact ! J'ajoute pour rectifier en précisant de convention utile et nécessaire, de convention naturelle, c.à.d. de sensibilité irrationnelle. Hurlements de Balland et de [Duheim]. Je discute avec eux et les contrains non pas au silence mais à reconnaître que j'avais raison.

Lettre à Paul

Donc mon examen, annonce-le, est jusqu'à présent en très médiocre voie. [...] Je me suis reposé tous les soirs, notamment je suis allé jeudi à l'A.F. (congrès). J'y ai vu Maurras et Valois, le premier fut intéressant et du midi (ressemble à cousin Paul, [sorte] mais beaucoup moins fort, a un peu plus d'accent que grand-père), le second d'une violence extrême, proposa de briser

les urnes s'il y avait des élections en 1929, le Roi n'étant pas revenu par impossible.

Paris, 16 juin

À part cet examen, je n'ai rien « fait », c.à.d. j'ai « été agi ». [...] j'ai été merveilleusement agi d'abord par le congrès d'A.F. et ensuite par la semaine des Écrivains catholiques : j'ai assisté à toutes les « réunions publiques » du soir (5 à 7) et cela me reposait bien l'esprit pour le lendemain. J'ai fait la connaissance (c.a.d je les ai vus) de beaucoup des hommes intéressants, et d'ici dimanche j'en verrai encore d'autres. Je connais maintenant (je ne vous dis que les noms que vous devez connaître) : Guiraud, Massis (un des deux « Agathées »), Maritain, et le père de Grandmaison et d'ici samedi j'aurai sans doute vu Lanquier, Johannet, etc. Le sujet traité est le laïcisme, d'abord en général, puis dans la science, l'Art et la Politique. [...] nous ne savons les résultats de l'admissibilité que le 18 ou 20 juillet.

Bossuet, juin 1922

Pour Grand-père.

Ce qui fait que mon admissibilité est improbable. Considérez – par ma faute évidemment mais la chose reste la même – je suis entré directement en Khâgne n'ayant pas fait de latin ni de grec depuis 3 ans, ni d'histoire ni de français et n'ayant jamais fait de ma vie de thème latin – ni de psychologie. Mes camarades ont derrière eux 1 an de Khâgne (si ce n'est pas 2 ou même 3) et un an d'hypokhâgne.

29 juin 1922

Sur ce que je comptais faire l'an prochain [...] Si je n'ai rien, je continue à préparer un an (pas plus) l'examen de Normale. [...] Je travaille un peu. Je prépare un grand ouvrage philosophique qui sera irréfutable et réfutera Platon, Descartes, Kant et les positivistes. J'y montrerai que la critique de la connaissance a été faite par des crétins qui n'y ont rien vu et j'en établirai une solide.

Non daté

Je suis admissible. Ce qui ne m'étonne pas car au lieu de 60 [...] 72 admissibles (peut-être à cause du plus grand nombre de candidats).

25 juillet 1922, à son frère Louis

Suis admissible mais 72 d'admissibles sur 160 ou 165 (dont 36 de LLg !). Demande ou plutôt cherche en vain jusqu'à présent à avoir officiellement ton classement 29^{ème} ? [...] Paul [...] veut abandonner l'oral de l'X. Maman a permis. Paul hésite. J'espère le faire revenir sur sa décision.

4. Année 1922-1923 : Deuxième année de Khâgne

77, rue de Vaugirard, 8 octobre 1922

À Louis. La préparation de Normale en khâgne (du moins à Louis Le Grand) est vraiment bien supérieure à toute autre. Je ne me repens pas du tout d'avoir quitté Grenoble. [...] Problèmes de foie, jaunissement des yeux, régime de diète, piqûres. Le 104 est une très chic boîte, l'avantage du 77 est l'isolement...

123, rue Saint-Jacques, 13 octobre 1922

Diète, piqûres, le jaune des yeux va bcp mieux, les bruits paulesques commencent à diminuer...

Non daté

J'espère avoir des répétitions de philo par Lacroix, ami vraiment très complaisant. [...] J'achève ce soir mon devoir de philo au milieu des visites d'Imbert, de Félix Faure collé à l'examen d'EOR et reçu à sa licence de droit, de Trocard et enfin de Moreau, cacique général de l'École Normale avec qui j'ai discuté longuement du dit devoir.

À noter que contrairement à ce que j'aurais pu croire, je me plais plus que l'an dernier aux discours de Colonna, au petit [...] de Roubad, aux astuces vaseuses de Meyer et aux mille manières de

Carrat, la bête noire de plusieurs qui ne sont pas venus pour le voir faire le beau devant la classe. [...] Départ de Daudet qui regagne Nîmes pour y faire son droit.

104, rue de Vaugirard, 3 décembre

Colonna a goûté mon devoir en dépit de St Thomas, qui d'ailleurs était là je ne sais trop pourquoi car la thèse que je soutenais n'avait rien de spécifiquement thomiste. Il me donne le 14 maximum des devoirs et déclare que la seule longueur du devoir l'empêche d'en faire donner lecture. Me voilà donc au rang des Jankélévitch et des Régulato (Je dois avoir baissé pour être devenu plus officiel). Malheureusement mon devoir n'est pas une composition et mon ignorance crasse en philosophie m'empêchera longtemps encore de réussir convenablement en composition où je suis réduit à tout inventer. [...] Le soir conférence intéressante au 104 sur [Psichari]. Malheureusement j'avais lu avant 3 ou 4 sonnets de Ronsard et je mets au défi tout homme qui aime la poésie, de pouvoir penser à autre chose qu'à ces vers quand il vient de lire tel ou tel sonnet de dit Ronsard. [...] Les piquêtes continuent.

Lundi 12 décembre 1922

(Fin de la 2^{ème} série de piquêtes faites maintenant par lui-même, prend du sirop collüdo, Louis également mal au ventre sérieux...). [...] vous ne connaissez ni [...] ni le père Pouget. Pourtant ce dernier vous intéressera bien. [...] Le père Pouget, lazariste, vieil ami de Chevalier est un aveugle de 76 ans qui a l'esprit le plus large que l'on puisse concevoir. Il me fait parfois l'effet de friser l'hérésie. Chevalier le tient pour un vrai maître en philosophie et en religion et lui adresse ses élèves. [...] Quant à moi je lui crois un très solide bon sens et une originalité vraie de penseur mais j'hésite à lui accorder le titre de philosophe (demander à Paul la distinction).

18 décembre 1922, à son grand-père

Je lis un ouvrage du philosophe Ribet. J'ai dû souvent le juger comme un néant complet. Je modifie ce jugement. Il est très superficiel mais clair, intéressant et non sans quelque valeur... Conseil des professeurs. Si j'en crois les internes, je suis félicité. Cela m'étonnerait car ce grand honneur n'est réservé qu'à une dizaine au plus. Si le [ciel] a voulu me l'accorder, ce doit être par l'intermédiaire de Mayer et de Colonna. En effet ce brave Meyer m'a mis 3^{ème} en version grecque (comme je vous l'ai déjà dit) et en thème latin m'a classé 2^{ème}, le thème latin étant la [...] comprise et la plus intelligente de toutes celles que l'on nous impose. Quant à Colonna, il a dû faire avaler la couleuvre à Carrat et Rimbaud.

104, rue de Vaugirard, 7 janvier 1923

Colonna nous donna le soir les plans de philo, grâce à Bayle (je ne plaisante pas), je suis 1^{er} avec 15. [...] Ce soir j'ai lu Descartes, après avoir achevé une version grecque. C'est décidément un des plus grands ironistes et un des plus délicieux écrivains qui aient existé en France. Il unit la grâce de l'honnête homme à la personnalité presque écrasante du philosophe. Pascal à côté de lui n'est qu'un pédant. Je suis en train (sans le vouloir d'ailleurs) d'apprendre par cœur le Discours de la Méthode et vous en régalerai aux grandes vacances. Peut-être en mettrai-je certaines parties en vers pour apprendre le français :

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée

Car chacun pense en être si bien pourvu

Que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toutes choses

N'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils n'en ont.

Voilà déjà 4 vers de fait : rythmes et mimes sont cachés mais très réels. [...] Mes piquêtes ont recommencé.

Sans date, 77, rue de Vaugirard

Cordiale poignée de mains à A de V. pour sa très grande bonne volonté doublée d'une non moins grande ignorance philosophique qui lui fit confondre un sentiment et une

connaissance. C'est là le point faible, non pas des mystiques – je ne veux pas attaquer ces gens-là bien que je crois, avec le père Pouget, les vues de Platon sur l'homme plus justes que les leurs – mais de beaucoup de simili-mystiques et peut-être du brave Bergson lui-même car, entre nous, son intuition elle-même n'est-elle pas du sentiment tout court ? [...] J'ai pu faire l'autre nuit de la psychologie. J'ai étudié pendant près de 2 h le chapitre qui s'appelle "le plaisir et la douleur" : la cause en fut un mal de dent assez violent... Je vis notamment, avec assez de surprises, que la khâgne de cette année est fournie en majorité de catholiques même parmi les internes. La droite politique est également bien fournie.

104, rue de Vaugirard, 21 janvier 1923

Pour Grand père.

C'est le résultat d'une intuition qui m'est venue ce matin, laquelle intuition a été préparée par beaucoup de réflexions. Je vous avoue que les réflexions assidues dont j'occupe (avec l'étude de la grammaire grecque) mes promenades à travers Paris quand je me rends à ma clinique sont en train de changer beaucoup mes idées philosophiques ou morales. J'ai notamment découvert une certaine distinction entre le « désir » et le « bien » qui permet de réfuter la morale Kantienne, la janséniste et beaucoup de sermons chrétiens d'inspiration plus ou moins telles. J'ai exposé à Imbert ma découverte mais je crains qu'il n'ait compris goutte. Je crois être d'ailleurs dans la plus parfaite orthodoxie scolastique. J'eus pu le demander hier à Clément qui est en train de lire Saint Thomas qu'il déclare inégalable en philosophie, autant pour l'intuition que pour le raisonnement.

En philosophie, ce fut une autre histoire. Nous eûmes affaire à Belot. Belot est le chef de la morale officielle : laïque, démocratique, positiviste et idiot (j'imite ici le procédé de style de Dimier). La classe n'eut pas l'heur de lui plaire. [...] Envers Colonna il fut sec, presque impoli, le reprenant assez durement. [...] Seulement ce monsieur Belot et ses manières ne plurent pas plus à la Khâgne qu'elle ne lui avait plu. Et voilà ce que nous

fimes : la classe toute entière envoya une lettre au proviseur pour protester contre « les jugements les plus hâtifs de M. Belot » et faire l'éloge de Colonna. L'administration a accusé réception de la lettre qui passa en conseil de discipline. Enfin nous envoyâmes une seconde lettre à Colonna pour l'assurer de notre travail et lui faire part « de notre estime et notre admiration ». Colonna s'en montra extrêmement touché ; il nous en remercia en pleurant puis il fit remarquer que Louis le Grand avait l'an dernier tous les premiers en philosophie y compris le cacique : avec 18 ½ sur 20... les piquêtes continuent régulièrement...

Louis Le Grand, 29 janvier 1923

Oui, la mort de Marius Plateau est un évènement déplorable. Nous payons actuellement une année de ministère Briand et l'insondable bêtise des libéraux du bloc national. Comment tout cela finira-t-il ? Je prévois l'acquiescement de Germaine Bestin et la condamnation des camelots du Roi. Cela m'a donné un bel exemple de justice et de « légalité » républicaine. [...] Hier chez La Colombe j'ai trouvé le véritable qualificatif de Paul (*son frère*). Souvent je l'avais traité de [...], de monstrueux, d'incompréhensible. Je l'avais même accusé de nous faire croire qu'il existait. J'ai trouvé la véritable expression de ma pensée. Voici le qualificatif exact de Paul : Paul est fabuleux. On ne peut pas absolument dire qu'il n'existe pas. On ne peut pas dire non plus qu'il soit vraiment réel. Il est fabuleux.

77, rue de Vaugirard, 11 février 1923

J'utilisais mes loisirs d'enrhumés à revoir des notes de philo de Grenoble, malheureusement pour mon travail je vis surtout ce que je faisais en prenant ces notes et non ce qu'elles contenaient. Je pus aussi me faire à distance un jugement presque définitif sur Chevalier. Il a un peu remonté dans mon estime mais je reste bien loin des enthousiasmes fous de Belmont. Je le tiens pour un esprit juste, solide et précis, mais pesant, philosophe de valeur mais non d'un génie ni d'un homme vraiment original. J'ai des échos par Imbert (via Melè Imbert) du succès de son cours sur

Malebranche. Je crois que [...] tout cela n'empêche pas que Chevalier est beaucoup plus fort que Colonna, très sympathique sans doute, mais vraiment à mon avis, tout à fait ordinaire en philo...

104, rue de Vaugirard, 16 avril 1923

Jean du C. va beaucoup mieux, [...] les 4 professeurs se classent ainsi pour l'amabilité : en tête et de loin Roubaud, puis Meyer, puis Carrat enfin loin Colonna. Mais je crois que ce dernier a peur de moi.

104, rue de Vaugirard, 30 avril 1923

Ma lettre sera encore plus informe que d'habitude. La faute en est à Kant que je lis depuis hier soir en vue de la composition de morale de mercredi. Cet homme clair et tranquille, souriant même, et doucement rigoureux m'a ouvert des aperçus nouveaux sur la nature humaine et les bizarreries radicales dont elle est capable. Je suis, en le lisant, comme dans une atmosphère d'hallucination intellectuelle. Cela à cause de sa méthode seulement qui me paraît provenir d'une vraie maladie intellectuelle (Daudet a dit des choses excellentes là-dessus sur le « scrupule germano-luthérien »). Quant à sa morale, c'est la laïcisation du jansénisme. Il semble définir la vie humaine comme une simple occasion du devoir (laïcisation de « vérité » janséniste). Mais il n'arrive pas à définir le devoir en dépit de ses incroyables subtilités parce qu'il a oublié comme dit Duncoeur Magnus, que nous vivons dans ce monde-ci et non dans un autre. D'où une morale de nécrobie. [...] Il reste calme et souriant. L'impression d'ensemble est bizarre. Maurras traite tout cela de « niaiseries ». Je crois qu'il a raison. Kant me fait l'effet d'un vrai malade qui aurait besoin de fréquenter assidûment Aristote, souverain guérisseur des raisons. Il ne perdrait rien non plus à converser de temps en temps avec Paul qui le [clouerait] par ses dilemmes. Il en serait heureux d'ailleurs. Mais il me fournit de précieux documents sur la diversité de l'âme humaine et me confirme définitivement que, si vous n'avez pas plusieurs âmes distinctes, comme je le dis

quelque fois par paradoxe, l'ancienne division psychologique : raison-sensibilité-volonté est complètement fautive et qu'on doit lui substituer une division par tendances, la seule qui soit réelle. Cela évite bien des erreurs, même en morale car la raison n'est qu'un mot – ce qui existe, c'est l'individu raisonnable.

J'ai été saisi l'autre jour par une page de Barrès. Elle réalise l'union admirable d'une poésie interne et nourrie. Voilà des hommes comme je les aime. [...] Barrès, Maurras et plus haut Ronsard. Je fais sans doute des réserves. Mais qu'ils sont préférables à tous les Kant et même à tous les Pascal de la terre ! (Je parle seulement des tendances naturelles de l'esprit et non de la direction qu'elles ont prise). Oui, Barrès est par endroit un génie « maurrassien ». [...] Je vous quitte pour aller retrouver Kant et Chevalier, et faire de la morale. Que va dire Paul ? Faites-lui ressouvenir que j'entends par morale, non science des devoirs ou des dissertations de ce genre, mais aussi et surtout science intéressante de près ou de loin, (mais toujours directement) la vie humaine.

1 mai (?)

Je suis absolument furieux. Depuis lundi, 7 vomissements 3 jours sans rien prendre que de l'eau citronnée, vomissant Eau de Vichy et lait, faible, mal à la tête, peu sûr sur mes pieds à moins de 25 jours de l'écrit ! Et le gros père V. toujours aussi [...]. Il ne semble pas douter que cette jaunisse-crise de foie actuelle est une vraie catastrophe pour moi, désorganisant complètement tout mon système de révisions et mettant dans le + grave péril celle de l'histoire. Je suis absolument furieux. À bas le 104 !

4 mai (?)

Nos deux « utères cataractaux bénins » suivent une marche régulière. Louis est dans la période « jaune », visage et yeux complètement jaunes, mais il a franchi le stade nausées et dégoûts. Quant à moi, je suis presque à la période finale : une lassitude générale est à peu près le seul reste de ma fatigue. Les yeux sont pourtant encore jaunes [...] existence persistante de

maux et de tournements de tête... J'espère être remis pour le 7. J'espère que Paul est bien portant et que nous ne lui avons pas passé la jaunisse par l'A.F. D'aucuns disent que c'est contagieux. Il y a eu 7 cas au 104 dont deux sérieux.

Sans date, lettre aux frères Michel, Henri, Paul

Je t'écris en tant qu'anticlérical hépatique : on sait la cause de la maladie de Louis, du moins on est presque sûr de le savoir : mets avarié. [...] Moi-même qui t'écris j'ai vomi cette nuit plus abondamment que tu ne le fis jamais, vieux frère. Je suis tout barbouillé. À 15 jours du concours.

104, rue de Vaugirard, jeudi 20 mai

J'espère ensuite que les efforts du soleil joints aux vôtres propres, atténueront jusqu'à les détruire, tous ces rhumatismes qui vous tourmentent depuis quelques années. Je ne me représente pas comme les mécanistes la courbe de la santé sous une forme régulière et en quelque sorte unilinéaire. Je crois au contraire avec Daudet aux variations imprévisibles, avec Bergson à la force inanalysable de l'élan vital. Et j'ajoute que j'en ai fait l'expérience sur moi. Je vais sans aucun doute beaucoup mieux, que je comprends Molière et suis hanté par un mouvement puissant de phase daudétienne. Et non seulement je vais beaucoup mieux mais je suis dans une autre direction. Paul va dire que le flou, Bergson et ses métaphores me perdent. Répondez-lui que Colonna a trouvé « très intelligemment démontré et même parfois avec force » ma démonstration sur l'autonomie morale. Dites encore à la famille que je suis 6^{ème} en Français, ce qui est mon record en cette matière. C'était sur Pascal. Je n'ai pas trop déchiré ce fou, maniaque, toqué. De plus en plus je tiens cet homme pour un dangereux auteur. C'est un ignorant décidé, et un bourgeois [renforcé].

Mercredi soir

Vous devez savoir que je vais bien. [...] Ce matin visite de Rouget. Je « baisse dans son estime » et « [l'...] » littéralement

pour lui avoir déclaré que je mettais Léon Daudet comme personnalité sur le rang de Pascal ou de Descartes et bien au-dessus de Bossuet. C'est pourtant ce que doit penser tout esprit sérieux. Je crois même que seul un [...] pourrait lutter avec un Léon sur ce rapport. Ce sont les deux êtres humains les + riches que je connaisse.

Lundi 25 juin,

Pour Grand père.

Comme je lui parlai [au docteur] de ma jaunisse, me répondit que je me réjouissais trop tôt de ma guérison et que les effets de cette maladie se prolongeraient durant 3 mois. De fait, depuis samedi, les signes ont fait de nouveau leur apparition, les yeux sont jaunes [...] et ce qui est plus ennuyeux, l'activité intellectuelle se trouve réduite [...] envie de dormir...

Dimanche soir

Vous recevrez cette lettre si je suis admissible, [...] je fais de la philo et du français avec Guitton, 1 heure par jour. Ces leçons-conversations m'ont convaincu de la nécessité d'un changement d'appréciation sur lui. J'ai été complètement sidéré de sa force en français, en philo même il m'est apparu (style Dimier) comme plein d'intelligence et d'habileté. Je crois qu'il pourra devancer Moreau à l'agrégation. Aujourd'hui vu Chevalier chez le même Guitton. Dernière heure : 58 admissibles, liste renversante, j'y suis avec des nullités, des As ont chavirés, Nicolas et Lambert sont collés.

II

Années 1923-1925 à l'ENS

1. Année 1923-1924 : Première année à l'ENS

Novembre 1923

Satisfait de la chambre. L'École Normale est une maison fort hospitalière, du moins pour les externes qui échappent aux « canulars »... Je gîterai avec Rouget et quatre inconnus, la plupart externes [...] Paul à l'X [...] innombrables visites, Guitton, Belmont, Lacroix et Buggey, Rouget, Balland, Farcimade, Clément. Inscription à l'A (Association des Étudiants de Paris), pieuse assistance à la première réunion « tala », [...] mon programme aura pris forme quand j'aurais entendu l'abbé Mannard, Gilson, Brunschvicg, Bréhier en Sorbonne et à l'École et le père Portal certains dimanche à Gentilly, quand j'aurais fait la terrible conférence que j'ai eu l'audace de promettre sur « l'idée de relation et l'idée d'objet » [...] en juin, à ce moment je serai complètement installé. Ai été entendre la pièce [...] avec Louis et Paul au Vieux Colombier.

19 novembre 1923

Mon programme commence à se dessiner, 8 cours par semaine, un à l'École, 7 en Sorbonne. Bréhier m'initie à la philosophie grecque et au criticisme kantien, Gilson à St Thomas, à Albert Le Grand et à Descartes. [Verdryes] et [Micillet] me parlent des lois générales du langage... En dehors des cours je lis. J'ai promis à Bréhier une conférence avant les vacances et je dois de ce fait

dépouiller quelques volumes. [...] Visites d'anciens professeurs (Colonna, ...). [...] Le père Portal s'occupe bien des talas.

27 novembre 1923

Visites anciens professeurs. Rend visite à La Colombe. J'ai foulé le sol versaillais pour causer avec Guitton. [...] J'apprends l'anglais. [...] Rendu à Gentilly avec le groupe Tala, entendu le père Portal, lazariste (on doit dire Monsieur Portal) sur l'union des Églises. C'est là ce qu'on appelle une « journée de Gentilly ». Il y en a 5 ou 6 dans l'année. L'A.F. annonce ce matin une nouvelle bien inattendue – mais tristement – pour moi. Philippe Landet est mort hier.

11, rue des Feuillantines, 11 janvier 1924

Je travaille [...] mais je m'aperçois de plus en plus que je suis terriblement paresseux. La philosophie semble se retirer de moi. Je ne suis plus qu'un [...] d'images et d'une – assez fantaisiste – plaie du [...]. Depuis [...] et 1919, je n'ai fait que décaler en « amour de la sagesse ». Il me semble que mon esprit est devenu tout à fait imperméable. Autrefois je retenais 1 sur 10, maintenant c'est une centième de 10 ! Et le temps pressé par [...], hâte sa marche. Ô que tu fus heureux, grand Descartes, de n'avoir [jouer] d'examens à préparer et de te promener sans souci sur la terre. Un ancien disciple et ami Anglès d'Auriac est enfoncé dans le marre parisienne et finit en ce jour d'un rhume qui lui dicte ses réflexions pessimistes. Avoue qu'à ta place, il eût écrit des choses plus astucieuses que toi. Gros benêt, tu as inventé la géométrie analytique, mais ta philosophie est la plus fausse et la plus radicalement fausse qu'on puisse concevoir, tu ne t'es même pas aperçu que tu avais une mentalité de géomètre. Louis a fourni à La Colombe des écrits spirituels du Père de Foucault et je vais dimanche passer une journée à Gentilly.

17 janvier 1924 au soir

La situation est terrible. La philosophie s'est retirée de moi. J'ai assez de force d'esprit pour être dégoûté des manuels et des

professeurs de philosophie et les philosophes sont trop au-dessus de moi pour m'entraîner dans le monde intelligible. Mes idées sur la nature humaine étaient essentiellement optimistes jusqu'à présent, voici que je me fais moins affirmatif, sentant toute la difficulté de l'effort intellectuel. Et j'accuse encore moins ma volonté que mes forces suprasensibles : je me mets au travail, plein d'ardeur et sans peine mais après une page de lecture je m'arrête : impossible de comprendre. Ou c'est trop creux ou je ne suis pas assez philosophe pour la substantialité de la nourriture qu'on m'offre. Ah ! Le terrible Paul avait raison de me prédire la « conversion aux phantasmes » (Note St Thomas : phantasme = image, ce qui apparaît). J'éprouve plus de plaisir à contempler le Panthéon par un jour de brume et de pluie, même quand la lune, déchirant les nuages n'en polit pas la [rotondité] suprême qu'à méditer les axiomes les plus authentiquement faux de St Thomas ou de [...] et puis je suis un malheureux [...]. J'écrirai mal et ne saurais prendre un cours ou lire un livre. Jusqu'à mon dernier jour, je serais le Barbare dont je vous ai parlé à Grenoble, Barca ! Arrêtons le discours, il n'est vrai en entier du moins, que pour un temps j'espère. La révélation philosophique comme l'esthétique de mon ami Clément n'est qu'intermittente, je le sais très bien et cela me [...] en ces instants comme cela devra me faire réfléchir à d'autres.

Hier soir nous sommes encore allés au 104. [...] Nous avons entendu une Conférence de Guitton sur la philosophie contemporaine. Ce fut très réussi et comporta un final à moitié préparé et assez drôle pour les connaisseurs : Belmont se lançant dans la discussion défendit à fond l'école sociologique (négation de la morale) et se déclara le fidèle disciple de la Sorbonne. Un scientifique du 104 se fit ensuite huer pour trouver des confusions dans l'exposé de Guitton et dérouler d'un ton très convaincu des « je crois que vous avez fait une erreur en disant que... ».

24 janvier 1924, à son grand-père

Il ne vous a pas dit que je croyais de plus en plus à l'existence de l'Art et du Beau, que j'en avais touché la preuve en voyant jouer Phèdre, que n'importe quel vers de cette pièce habitant une journée ma mémoire suffisait à faire mon bonheur, et qu'enfin je ne serai pas satisfait et resterai inquiet tant que le papier ne porterait pas – et ne transmettrait pas à mes semblables – dûment exprimées la raison de ma croyance et de mon admiration.

...En attendant, j'ai refait un peu connaissance avec la philosophie. Bergson est sans doute l'aimable intermédiaire. Mais je puis vous assurer dès maintenant que ce philosophe ne m'aura jamais pour disciple. L'immortel pastiche que [...] a jadis donné de lui m'empêchera toujours de prendre radicalement cet homme au sérieux. Je n'aime pas les jongleurs, il leur ressemble un peu. Et puis il a trop de facilité. La facilité me fait penser aux moqueries de Molière à propos des pédants qui n'ont jamais connu le travail. Et je vous annonce mon intention de faire un jour l'apologie du Pédantisme. Unamuno a défendu Don Quichotte contre Cervantès, je défendrai Diafoirus contre Molière. Le premier degré par lequel on échappe à la bourgeoisie lamentable dont ne s'échappa jamais, le dit Molière, c'est le pédantisme. La Poésie, l'Héroïsme sont les obscurs levains du dogmatisme pédantesque. La tare du grand siècle est d'avoir eu ce culte si peu raisonnable de « l'honnête homme ». Critiquant sur ce point les classiques, les romantiques sont tombés dans le pire goût ou dans l'enfantillage mais l'existence [d'homme ou] d'écrivains – comme Pascal et Molière justifiaient entièrement le point de départ de leur critique (bien qu'ils aient toujours eu un culte pour Pascal).

Sorbonne, février 1924

Einstein, Rousseau, Bergson m'ont réintroduit dans la philosophie. Le premier me fait réfléchir sur la physique et les Physiciens, le deuxième sur le politique et la morale. Quant au troisième, j'en poursuis la lecture, de plus en plus antibergsonien et de plus en plus décidé à rédiger avant la fin de l'année un mémoire sur sa philosophie. Les Bergsoniens sont malheureusement légion : Belmont et [Durguy] ont défendu leur

maître avant-hier deux heures et demi, Charvet se découvre de plus en plus de l'espèce des mathématiciens Bergsoniens – il reste d'ailleurs honnête homme – Farcinade admire fort le style de notre philosophe. Seul le grand Trocard et peut-être hélas le grand Trocard d'autrefois car je crois qu'aujourd'hui il se laisse prendre un peu aux jongleries du prestidigitateur, seul disais-je le grand Trocard d'autrefois me défend et me reconforte.

Bréhier invite ses élèves de Normale. [...] Une « journée de Gentilly ».

Rue des Feuillantines, 15 février 1924. Lettre à Henri

Depuis vendredi dernier donc j'ai continué à bien me porter et à faire connaissance avec Bergson. [...] Courant à Gentilly dans la matinée, y entendant parler de St François d'Assise et de l'Église russe, m'enfuyant presto pour gagner Auteuil où furent mangées les confiseries de Bréhier. [...] Envol rapide chez La Colombe. [...] Lecture de Bergson à la bibliothèque, puis [...] mardi jour terrible, effroyable jour. [Suit une description d'une soirée avec des étudiants d'Action Française].

Très sérieusement, frère, je fis entendre ce soir mémorable la voix de la Philosophie car je vole maintenant avec mes ailes. Je ne suis plus « Action Française » ! et me récompensèrent de mon intervention ce même soir un excellent dîner chez Clément, une excellente soirée chez Clément, auquel et à laquelle d'ailleurs Louis était invité. [...] Travaille Bergson... Bergson.

Rue des Feuillantines, 22 février 1924

J'ai continué à lire Bergson – plus paisiblement – Guitton, Belmont, Meurisse, Clément, Lambert... Vieux Colombier, Odéon... à la suite d'une bagarre au Quartier Latin dans laquelle les Camelots du Roi ont, je crois, quelque peu dépassé la mesure, il m'a fallu répondre aux réquisitoires des Normaliens sur « tes amis de l'Action Française ». J'ai envoyé promener les communistes qui n'ont rien à dire au sujet de la violence et multiplié les distinctions avec les partisans de la légalité. D'ailleurs je parlais [...] car ce fut le contingent communiste et radical de

l'École qui reçut la grosse [...]. Leur colère était si grande qu'ils avaient formé le projet avant-hier de passer à tabac le chef de l'A.F. s'il venait jeudi à l'École suivre son cours de philo. Ayant l'occasion de rendre visite aux bons pères de la rue de Madrid, j'ai passé à l'Action Française avertir Y des projets qui se tramaient contre lui. Mon intervention fut d'ailleurs inutile car il ne comptait pas aller à l'École et hier matin les vingt communistes et socialistes qui l'attendaient devant la Conciergerie en furent quittes pour leur dérangement.

Rue d'Ulm, 7 mars 1924

Me voilà tout juste remis au travail, puisque mille choses m'ont bousculé au sortir de la retraite. Je n'ai pas encore retrouvé complètement mes esprits. La philosophie me manque et je vous prie de m'en excuser si cette lettre s'en ressent. La retraite s'est très bien passée... Comme vous le [demandez] « Nature et surnaturel » est un bouquin très [...] que j'ai lu à la retraite, l'empruntant à un camarade qui partait avant moi. Il est du père Bainvel S.J. C'est un recueil de cours faits à l'Institut Catholique en (90). Les questions traitées sont philosophiques ou théologiques, non morales ni « ascétiques » mais le livre, très facile à lire, vous intéressera sûrement. J'ai eu le plaisir d'y voir, codifiée, développée et dûment revêtue de l'Imprimatur la théorie que j'avais moi-même construite, que je m'étais moi-même construite pour moi-même à Grenoble en octobre à [l'aide] ou plutôt à propos de la considération des propositions de Boulanger. Un point dont je n'étais pas venu à bout est lumineusement éclairé par une distinction du père Bainvel. Lisez donc ce livre ! C'est moi qui l'ai écrit et non le père Bainvel. Vous découvrirez les erreurs, les confusions de Pascal et de Bossuet...

Rue des Feuillantines, 14 mars 1924

Je philosophe, toujours à la suite de Bergson que j'ai réussi enfin à prendre au sérieux. Je descends en bondissant avec lui le torrent de « l'évolution créatrice ». Mais la pente, ou les accidents de cette descente ne vous intéressant pas, j'en suis réduit à vous raconter

comment mon nom a groupé 16 suffrages à l'Association générales des Étudiants de Paris. [...] Il n'en reste pas moins que le temps passe terriblement vite et que j'ai l'impression d'avoir l'esprit bien engourdi. Qu'ai-je fais depuis la rentrée de janvier ? Assez peu de choses. Qu'en ai-je retenu ? Presque rien. Espérons que l'Inconscient travaille en moi pour deux.

Rue des Feuillantines, 21 mars

Je vous annonce des résultats intéressants. L'étude philosophique de l'addition, l'étude psychologique de l'homme qui additionne est de première importance. J'ai déjà réfuté mercredi dernier les formidables erreurs que le malheureux Bergson a accumulées sur ce point dans les « données immédiates ». Ce n'est qu'un petit commencement. (Cette réfutation a été en réalité une longue discussion avec Bourgey, défendant plus ou moins Bergson. J'ai manqué de me mettre en petite colère, mes raisonnements pourtant irrécusables n'ayant pas tout leur effet).

Rue des Feuillantines, 28 mars 1924

Travail pour Bréhier, discussion écrite sur le positivisme, [...] théâtre... invitations... Mardi, Chevalier de passage à Paris (retour d'Amiens où il avait parlé sur Pascal) a réuni chez un de ses amis, membre de son Groupe, les Parisiens inscrits au dit Groupe. Belmont, Guitton, Bourgey, Lacroix, Gauthier, Jacques Zuiller (dont le père a connu Papa aux Mines qui l'a eu comme élève), et moi fûmes reçus avec lui dans le salon de M. Genty. Bergson et Einstein firent surtout les frais de l'entretien et j'écoutais avec intérêt ce qui s'y dit, surtout les explications du mathématicien – et très sympathique – Genty.

Rue des Feuillantines, 8 mai 1924

Et la matinée sera partagée entre les réflexions sur [...] et la lecture – combien pénible ! – de Matière et Mémoire... Bréhier m'entretenait $\frac{3}{4}$ d'heure et se déclara fort satisfait. J'estime je crois, l'appréciation n° 2. La première étant très rare et n'ayant

jamais été pleinement accordée cette année. Et puis le grand signe d'amabilité y était : dans ses explications du dernier ¼ d'heure, il se tournait vers moi pour m'adresser le : « N'est-ce-pas AdA », qui signifie des avances. Malheureusement cet exposé m'avait tellement occupé qu'il m'a fallu 5 jours pour penser à quelque chose et travailler vraiment, mon cerveau se [désistant] à toute réflexion prolongée. [...] Canulars à l'AF et à Belmont. [...] Allé écouter Saugnier avec Louis – l'interrompre de temps en temps.

Rue des Feuillantines, 16 mai 1924, à son grand père

Philosophiquement je [m'exténue] toujours à la distinction objet – qualité des objets et j'arrive à certains résultats. Vous pouvez dire aux Bébés [les 2 frères cadets] que Bergson et Berchy ne sont pas sans me rendre quelques services, seul le vieil Aristote a laissé la question de côté. [...] Au point de vue politique j'ai assisté soir à la réunion d'A.F. à Luna Park : extrêmement réussie ! Jamais je n'avais vu autant d'hommes dans un lieu fermé et rarement orateurs furent aussi sympathiques. Dimanche j'ai pris part à la grande consultation nationale. [...] Hier H [Henri Lambert] me mena chez Chapet rue Laffitte. Il s'agissait de me présenter à un Huré ingénieur-philosophe. [...] m'expliqua l'originalité de sa philosophie. Je lui posai des questions qu'il comprit mal, elles étaient très indiscretes de la façon dont il les comprit. Il me répondit néanmoins fort aimablement et me donna dédicacés, 2 de ses livres.

Rue des Feuillantines, 26 mai 1924

Mon travail de philosophe (puisque Huré m'appelle ainsi dans une lettre à Chaput que je vous montrerai) est à peu près inconsistant actuellement ; en revanche je suis un professeur de philosophie et de grec. En philosophie [...] à grande allure à raison de 10h par semaine. [...] La date de mon départ dépend de multiples [...], de mon diplôme...

2. Année 1924-1925 : Deuxième année à l'ENS

Rue d'Ulm, 7 novembre 1924

Bréhier s'est montré ce matin fort aimable après son cours. J'irai voir lundi Tisserand et me mettrai aussitôt à l'étude de Maine de Biran. Car je n'ai encore rien fait, intellectuellement, mon seul travail a été la préparation d'un cours de psychologie débuté hier soir à l'Association philotechnique. [...] Je pense professer ce cours toute l'année si le titulaire de l'année dernière, l'israélite Friedman non encore rentré à l'école veut bien me le laisser... visites... réunion tala de réouverture... canulars.

Rue d'Ulm, 14 novembre 1924

Le sujet de mon diplôme est changé. Tisserand que j'ai vu lundi n'a pas accepté le sujet de Bréhier : il me manquerait des documents qu'il ne pourra publier cette année (en note Tisserand est en train d'éditer M. de B.). En revanche il m'a indiqué lui-même quelque chose que je préfère à tous égards à ma première idée : « la critique birannienne de la philosophie de Descartes ». Les avantages de ce nouveau sujet sont multiples : 1) il est moins historique que le premier et nécessitera moins de recherches et de fouilles ; 2) il est plus agrégatif, Descartes et Maine de Biran sont très agrégatifs, surtout quand on les étudie d'un point de vue comparatif et qu'on voit le chemin qu'a fait la philosophie de l'un à l'autre ; 3) il me vaudra d'aller fouiller à l'Institut et exhumer le premier un inédit M de B. « C'est très intéressant » m'a dit Bréhier ce matin ; 4) il cadrera fort bien avec mes propres « recherches » psychologiques... car l'inspiration, je l'espère, n'est pas perdue et je ne me plains même pas trop d'être obligé dès maintenant à la préparation scolaire de l'agrégation. Cela est souvent (à la fois distrayant et) accablant pour l'esprit (ne tenez pas compte de la parenthèse) dont la liberté est enchaînée mais je crois que cela est fort utile car cela vous oblige à vous poser des questions que vous négligeriez sans cela même en étudiant seul les grands philosophes. [...] des cours donnés par Paul et JAA.

Rue d'Ulm, 21 novembre 1924

Pour Grand-père

2 exposés à faire devant Bréhier et Tisserand juges respectifs, des cours et leçons à donner et le diplôme. [...] J'ai donné sa première leçon de philosophie à mademoiselle P. (fille du professeur de grec moderne à la Sorbonne). Je lui ai appris que la philosophie consistait à distinguer les réalités des apparences et elle me répondit que j'étais le cousin de [...], ce dont je convins sans difficultés. Sorties et visites, Paul et autres X, ...je dois envoyer un petit mot à Chevalier.

Rue d'Ulm, 29 novembre 1924

Exposé pour Bréhier : débité ce matin, sans ravir mon juge, ne lui déplut pas trop me semble-t-il. Il jugea « très méritoire » mon effort de synthèse historique (saluez ! et sans sourire) et mon essai de solution lui parut « curieux et intéressant » (dans cet essai de solution j'esquissai la méthode de psychologie descriptive qui nous valut certains [...] trop philosophiques). L'important est que je suis débarrassé honorablement. Quand lundi en 8 Tisserand et les [...] auront ouï mon exposé et ma critique de la "théorie intellectualiste du plaisir", je pourrai enfin m'occuper activement de mon diplôme. Celui-ci (non pas ce que j'en ferai mais le sujet) promet d'être très intéressant. Maine de Biran qui écrit mal est un psychologue et un critique que Billon déclarerait « [...] », Colonna « attachant » et qui pour ma part me semble avoir démontré définitivement plusieurs choses importantes dont les cours ne présentent pas mot.

Quant à Descartes – et cette fois-ci définitivement – en dépit de toutes ses erreurs, erreurs parfois formidables, c'est un prodigieux génie. Vraiment la philosophie française remonte dans mon estime depuis quelques temps. Les Français ne sont peut-être pas métaphysiciens du moins comme les Allemands mais à mon avis c'est une qualité (cette phrase n'inclut aucun positivisme car le mot métaphysique est pris au sens allemand).

...Puisque nous sommes encore dans la philosophie sachez que mardi dernier le père de Tonquédec rouvrit rue du Regard son

cours sur le Thomisme. Nous étions 9 auditeurs – dont un Juif libre-penseur – ce qui n'est pas en dessous du chiffre demandé par notre interlocuteur. [...] (La première leçon me paraît très réussie).

(Affiche dans sa turne une carte postale de Descartes et le portrait de Proust). ...Vu Belmont et [Bourgey] après un cours à la Sorbonne que nous suivons tous les deux. Honnest fort sympathique et plein de talents.

Rue d'Ulm, 13 décembre 1924

Mon exposé chez Tisserand n'est pas encore fait et mon diplôme n'avance guère. Pour employer le langage de Belmont, « Descartes ne me satisfait pas du tout » ; le père de Tonquédec va-t-il me gagner au Thomisme ? C'est bien possible, partiellement du moins. En tout cas, ne comprenant aux manières du grand René, je l'ai décollé du mur qui l'exposait aux regards pour le remplacer par Trocard. Il y a beaucoup de philosophie dans l'existence militaire de ce dernier.

Rue d'Ulm, 19 décembre 1924

Maine de Biran m'a occupé un certain nombre d'heures bien employées et j'ai été abordé mardi après le cours de Brunschvicg par un confrère en M. de B., madame Barbillon. Chevalier l'a expédiée à Paris où M Tisserand doit la guider dans une thèse consacrée à notre héros commun. Elle me demanda quelques renseignements et je dois ces vacances lui passer un bouquin que j'ai ravi à La Sorbonne. [...] Avant le cours de Brunschvicg, le père de Tonquédec m'avait donné des explications d'une lucidité admirable sur la connaissance. Redeviendrais-je le scolastique et l'antimoderne que j'étais ou croyais être en philo ? C'est fort possible ! Je crains bien que Descartes m'ait tant travaillé par son doute prétendu méthodique.

Rue d'Ulm, 9 janvier 1925

Je veux déterminer un grand nombre de données psychologiques encore inconnues ou au moins sur lesquelles on

ne s'est jamais avancé encore de réfléchir. [...] En attendant j'ai repris mon collier de misère. Je peine et peinerai avec délices sur une dissertation que politique habile, je tiens à faire dès cette année pour un Lalande, président du Jury d'agrégation. Il s'agit des rapports des idées du Hasard et du Déterminisme ou plutôt de Déterminisme et de Probabilité. La question est du plus haut intérêt.

Ajoutez que je vais commencer mon stage la semaine prochaine. J'ai déjà perdu plusieurs matinées – sans irrévérence – à aller voir Tisserand dont je serai le stagiaire, et le proviseur de son lycée Malinsky. Il me faudra ensuite perdre encore 6 moitiés de jour à entendre Tisserand faire la classe ou à la faire moi-même, sans compter le temps nécessaire à la préparation de mes leçons et la correction des devoirs de ces [minimes] du lycée Carnot dont les copies me seront remises. Tout cela est que je ne me rendrai à l'Institut – muni d'un mot de Lalande et dans le dessein de prendre connaissance des inédits de M. de Biran concernant Descartes – que vers la fin de ce mois...

Rue d'Ulm, 16 janvier 1925

Journée de Gentilly. [...] Lundi, départ de mon stage : en compagnie de madame Margolières j'écoute Tisserand faire la classe de ses élèves. Il se tire fort bien de cette occupation. Je réfléchis au sort qui m'attend. Il n'est pas ennuyeux. Est-il bien en harmonie avec la philosophie que je recherche ! ...Vendredi, je me mets à la diète, mon foie, sans trop m'ennuyer, me rappelant son existence depuis plusieurs jours et mes yeux ayant revêtu une couleur jaune tout à fait accusée. ...Tisserand m'a remis une 40taine de copies de Math Elem. Il est vrai qu'il m'a recommandé d'aller vite en besogne.

Rue d'Ulm, 24 janvier

Après demain soir seulement je serai complètement débarrassé (stage, copies, ...). 1^{er} devoir donné aux élèves en psychologie et je veux leur [démêler/dévoiler ? la sociologie en règle] comme je l'ai fait hier pour la théorie épiphénoméniste de la conscience.

Rue d'Ulm, 30 janvier 1925

Pour Grand-père

Mes leçons ont plu à Tisserand. Il m'a dit que je ne devais pas trop m'en faire pour l'Agrégation. [...] J'irais voir Paul aux prises avec Alékine.

Rue d'Ulm, 6 février

Puisse la présence du vainqueur d'Alékine vous reconforter définitivement [en réalité son frère Paul a fait match nul contre le champion du monde Alékine lors d'une « simultanée » à l'École Polytechnique]. Dîner chez madame Clément qui met tout le monde au régime des hépatiques. Mon diplôme me semble bien en retard et ces jours-ci il me fut difficile de travailler. Je sens en ce moment une terrible disposition à la paresse. [...] Colonna avait bien raison de dire que tout travail philosophique imposé n'a guère de valeur...

17 février 1925

Mon cours de psychologie a pas mal avancé ces jours-ci. Je n'ai pas complètement rédigé mon diplôme. [...] J'ai décidé de ne passer que dimanche à Gentilly.

Rue d'Ulm 20 février 25

À Michel

J'ai pris connaissance à l'Institut (d'où je reviens à l'instant) d'inédits de Maine de Biran. Si cela peut t'intéresser car tu vas te moquer de moi après toutes ces fluctuations, je compte dans mon diplôme défendre Descartes contre son critique. Je ne porte encore aucun jugement sur la philosophie du premier mais je le tiens désormais et cela

dé-fi-ni-ti-ve-ment

pour un génie de premier plan, dont la personnalité et la puissance d'affirmation sont (à s'en tenir, à un point de vue « purement humain » pour user d'une de ses expressions), inégalables. Je n'avais jusqu'à présent rien compris à sa

philosophie et à l'esprit de celle-ci. Depuis environ une semaine j'ai suivi et je me nourris avidement de la substance si pleine découverte avec admiration et remords. Samedi dernier j'abjurais solennellement de mes anciennes injures, mes anciens blasphèmes devant Guittou et Robert... Il n'en reste pas moins qu'au point de vue philosophique comme au point de vue chrétien de fortes réserves sont peut-être légitimes sinon même nécessaires... Mais enfin il faut être juste, il faut comprendre. Descartes est un prodigieux génie et son histoire un peu mystérieuse s'enveloppe d'un [...] intérêt intellectuel qu'une certaine poésie vient même pénétrer. – C'est fini.

Demain soir je quitte Paris pour un jour, fuyant le Bal de l'École (triste spectacle que ces teintures dans nos couloirs et nos salles. Je ne voudrais pas être méprisant ni bâtir des systèmes en l'air mais vraiment tout cela me semble bien sentir la démocratie. L'École Normale est pleine de gens sympathiques et [pensant] être une institution plus que louable. Mais je ne l'aime pas bien quand des archicubes genre Henriot ou Blum y viennent porter l'odeur d'une République qui se croit trop supérieure.

Rue d'Ulm, 25 février 1925

Dimanche, j'étais à Gentilly et j'y entendis avec plaisir le père Teilhard SJ naturaliste renommé et moraliste original. Je crois que j'aurais eu plaisir et profit à suivre la déduction de ses principes lundi et mardi. Malheureusement je ne pouvais. D'ailleurs, j'allais me présenter à lui et il voulut bien m'indiquer en abrégé la suite de ces conséquences. Il est dans la lignée paulinienne et emploie parfois des expressions qui me paraissent hardies et le font traiter d'hérétique par de sévères normaliens. Jésus-Christ est « l'Élément Universel ». Sa morale aboutit à un optimiste, assez bien établi à mon sens – quoi qu'il en soit, le catholicisme qu'il nous enseigna, et d'une manière générale, celui qu'on nous présente à Gentilly est une nouveauté pour moi. Faut-il m'en accuser seul ? Je crois que nos anciens maîtres y sont pour quelque chose. D'ailleurs le père Décisier trouverait peut-être à

redire dans cette insistance mystique assez générale à notre époque.

Rue d'Ulm, 17 mars 1925

J'ai hésité un certain temps à avancer davantage la date de mon départ. L'infirmerie ne m'aurait surement rien refusé. [...] Je n'ai à peu près rien pu faire jusqu'à dimanche. Non que je fusse malade mais une faiblesse corporelle et intellectuelle assez caractérisée – un peu comme si je relevais de maladie – faiblesse que madame Tanneguy attribue au foie, m'empêcha de vaguer sérieusement à mon diplôme sur le châtelain de Grotte-loup qui n'est autre que Maine de Biran. ...Gentilly sur St Jean de La Croix.

ENS, 24 mars 1925

À Grand-père

Gentilly : j'entends deux conférences, une sur St Basile et une autre sur l'abbé de Tourville (un compagnon de Le Play fort original d'ailleurs et ne s'occupant pas seulement d'économie). Cette dernière [...] me procura un des plus vifs plaisirs intellectuels que j'ai jamais ressentis, tant le conférencier ou plutôt, sans jeu de mot, l'orateur montra de vigueur d'esprit et de fougue philosophique. Cet éloge n'implique pas de ma part complet acquiescement à toutes ses affirmations et je crois sa méthode supérieure à différentes parties de la doctrine qu'il prétend en tirer. N'empêche que les 2 heures pendant lesquelles il parla ou répondit aux objections passèrent bien vite et que je compte ne pas laisser perdre et suivre les réflexions qu'il éveilla en moi.

Paris, 30 mars 1925

Nouvelles difficultés hépatiques qui depuis vendredi dernier colorent désagréablement mon visage et surtout paralysent mon activité matérielle et me demandent des séances importantes de lit. Cela va mieux ce soir où l'appétit revient mais j'ai une forte envie d'aller me coucher. Cette envie jointe à mon retour de jeudi.

[...] PS : je ne suis nullement malade du foie. C'est seulement de la fatigue et de la lassitude. La couleur jaune n'est pas excessive.

Mardi 28 avril 1925

Retour lundi 4 mai à Grenoble, [...] ne pouvant me remettre sérieusement au travail avant Grenoble, je l'emploierai à me reposer, à faire quelques visites, un petit pèlerinage à Montmartre et à parcourir aussi quelques pensions de famille en chambres, de manière à voir un peu dans quelles conditions on peut être son maître à Paris, travailler dans la solitude et manger comme et comment l'on veut : éléments d'une décision future pour cette prochaine préparation de l'agrégation que je tâcherai de faire assez différente de l'actuelle de mon diplôme... visites, cours, Lambert, Rouget, La Colombe,...

Sans date

Vu Dupuy et Lanson. Je reviens quand il me plaît, soit dans le courant de la semaine prochaine (je vous préciserai). Mes juges furent pleins de sollicitudes et je dus me défendre assez vigoureusement pour me réserver le pouvoir de me présenter à l'agrégation l'an prochain, Dupuy voulant à toute force que je prenne un an de congé.

3. Années 1925-1930 et lettres depuis Grenoble à son frère Louis

Ces années se déroulent à Grenoble, entre mai (ou juillet 1925) et novembre 1928, il n'y a donc pas de lettres adressées à sa mère. La correspondance avec son frère Louis permet de combler cette période. Une lettre à sa mère en juin 1929 figure cependant lorsque Jean Anglès d'Auriac va soutenir sa thèse de fin d'études et son diplôme à la Sorbonne.

Louis Anglès d'Auriac est le frère aîné de Jean. Après l'École des Mines de Paris, il entre dans l'infanterie coloniale en octobre 1924, passe une année au Centre d'études d'infanterie à Versailles puis est envoyé en septembre

1925 au Maroc (guerre du Rif) où il se trouve entre les années 1925 à 1936.

*Lettres de Jean Anglès d'Auriac à son frère aîné
Louis Anglès d'Auriac de 1925 à 1930*

12 novembre 1925

Chevalier reprend ses cours et j'y assiste : le connaissant suffisamment maintenant pour comprendre son langage, c'est avec plus d'intérêt et de profit.

28 octobre 1926

Je n'ai pas encore repris la philosophie, la correspondance m'ayant empêché. Cela viendra cette semaine ou la prochaine. Si cette reprise donne de bons résultats, j'essayerai peut-être d'achever mon fameux diplôme cette année – soit pour juin – et je retournerai alors à Paris pour le soutenir – soit pour octobre. Et ce serait l'an prochain la préparation de l'agrég... mais tout cela est encore loin. [...] Permits-moi maintenant de te parler de l'A.F. Car il est des changements dont on doit avertir les autres.

D'abord des compléments indispensables – ils sont à vrai dire l'essentiel – à ma première opinion sur la lettre du Cardinal Andrieu. Je trouve ses condamnations peu équitables (je ne juge pas les intentions mais les documents – et ne le dis en public que sous la forme adaptée). Mais pour la lettre du Pape, même si elle n'avait pas tout mon assentiment, ce qui n'est pas le cas, j'en tiendrai le plus grand compte et pour l'action et pour le jugement personnel. Expliquer son intervention par la « politique » ne me semble pas bien sérieux. Si d'ailleurs le Pape, au nom de sa politique – il a le droit et le devoir d'en avoir une – avait voulu donner sur ce point des conseils aux Français, il aurait parlé autrement. La question est d'ordre moral et religieux. Si j'étais inscrit à l'A.F. je ne sais ce que j'aurais fait immédiatement. Peut-être aurais-je attendu le congrès qui a lieu en novembre. Mais en cas d'inaction dans ce congrès j'aurais sûrement démissionné.

Voilà maintenant les changements dont je te parle plus haut. Je dois te dire que par certains côtés très importants quant à la pratique, je suis fort loin de l'A.F. Je veux parler de la mentalité A.F. que j'ai perdue, avec des retours, depuis longtemps. Je ne l'ai jamais dit, j'eus grand tort, nettement. Il est vrai que je ne le savais pas toujours d'une manière également nette. Il est vrai, c'est l'autre côté de la question, que sur le plan politique il n'en est pas de même. J'hésite fort de ce côté et si je ne reviens à l'A.F., ce sera pour adopter une position voisine de celle de Bloy.

22 décembre 1926

J'ai pas mal travaillé ces jours-ci pour une note sur le miracle. Et j'ai laissé passer le temps. [...] J'ai lâché pour un temps, mon diplôme que je ne parvenais d'ailleurs pas à rédiger et m'occupe pour l'instant à rédiger une note sur cette question du miracle qui ne me paraît d'ailleurs pas difficile du point de vue pratique. Il est peut-être difficile de savoir comment le miracle se produit, ce qui fait qu'il est possible (et encore pas plus que par l'intervention de l'homme dans le cours des événements physiques) mais au point de vue pratique, il ne me paraît pas difficile de reconnaître quand il y a un miracle et le sens de ce miracle. Il y a là un argument extrêmement fort pour le catholicisme. Sans faire appel à des événements historiques lointains à propos desquels la question d'authenticité serait soulevée, en présentant par exemple les miracles très récents qui ont motivé et suivi la canonisation de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, on pose des questions ou demande des explications auxquelles on ne peut répondre qu'en admettant le miracle, l'intervention dans le cours des événements physiques d'un être déterminé, Ste Thérèse – avec toutes les conséquences que l'on peut en retirer relativement à elle, à nous, et à la vérité du catholicisme. [...] Je vais faire cet après-midi même un petit exposé là-dessus à Chevalier et à certains de ses élèves – non pas à la Faculté mais ici-même. Le mercredi, Chevalier réunit certains de ses élèves pour des conversations philosophiques ; généralement la réunion a lieu chez lui. Mercredi

dernier et aujourd'hui, la rue Voltaire a remplacé la villa Primerose.

23 février 1927

Pas de distractions remarquables : les philosophes, sinon la philosophie, en restent le centre. L'assistance aux cours de Chevalier, des réunions de discussion chez lui en petit comité, des conversations avec ceux du petit comité, en sont l'essentiel. Avant-hier, c'était un entretien avec Maggiani (suit les cours de Chevalier – fort intelligent et apte à la discussion) sur le rêve et l'idéalisme. Hier Bourgey venu de Lyon pour des raisons philosophiques remplaçait les grenoblois. Samedi matin, c'était Henri Dutarle venant discuter sur le thomisme, écouter surtout mes explications qui voudraient changer sa mentalité un peu étroite. Un dimanche assez lointain déjà, Maggiani toujours et Mounier (ancien élève de Chevalier) venaient autour d'une tasse de thé, me présenter des objections sur la question du miracle...

Et voici que s'ajoute maintenant à ces interlocuteurs, l'américano-suisse, futur français Byrus, professeur bouche-trou et examinateur à l'externat. Protestant converti et peut-être plus ou moins séparé de sa famille pour cette cause, il me fait lire « son travail sur le mal », m'expose ses idées – plus ou moins kantienne en philosophie, sa curiosité d'esprit et son activité s'étendent déjà à bien d'autres objets. Je l'écoute sans généralement trop discuter car cela n'aboutirait pas à grand-chose – ce qui n'empêche que je l'ai convoqué pour un examen contradictoire kantien – pour après mon diplôme. [...] Il vient de temps en temps à la maison pour jouer du piano et se mesurer avec Paul aux échecs. Mais l'acolyte est toujours vainqueur.

Monestier, 3 septembre

Nous venons d'avoir hier soir et ce matin la visite de Guitton que j'avais invité à s'arrêter au Monestier (ayant occasion de passer par ici). Je l'ai vu avec beaucoup de plaisir après 3 ans : il n'a guère changé, même fantaisie, même « timidité » pour parler

son langage, même faculté de piger aussi, car vraiment il comprend et sait voir les choses et les gens comme ils sont.

Grenoble, 11 novembre 1928

Maman t'a dit que j'étais de nouveau normalien et qu'au point de vue sanitaire un mieux réel s'affirmait. La progression est lente et ne va pas sans alternatives. Dans l'ensemble je crois pourtant tenir le chemin du dégagement. Et j'espère que l'action lente de la grande grille – modérément prise ! – viendra à bout de mon insuffisance hépatique. Le second Vichy de l'an prochain sonnera la victoire.

Grenoble, mercredi 18 décembre 1928

Je lus une fort aimable missive de Bouglé – lequel Bouglé répondant à des demandes d'éclaircissements de ma part, m'annonçait que je devais comparaître en juin devant la Sorbonne, devant « notre jury ». Il me tend bien sans doute ensuite fort aimablement la perche en me disant qu'un certificat du médecin à lui adressé en mai me permettrait d'être jugé à Grenoble. Néanmoins en principe j'ai affaire à des parisiens et dois m'entendre avec eux dès maintenant. D'où nécessité de me mettre promptement à une rédaction soignée de ce fameux diplôme – non pour être reçu, car je n'ai point de crainte de ce côté-là, disons-le franchement, mais pour présenter un travail aussi [rupinant] que possible et obtenir ainsi une bourse de doctorant l'an prochain.

Pour l'an prochain : sans doute encore un an de demi-repos puis un essai à l'agrégation en 31. Et cette fois, reçu ou non je n'encombrerai plus la famille. Après le verdict rassurant de Lefort, je ne veux pas terminer sans tentative à l'agrégation.

Paris, 10 juin 1929, Lettre à sa mère [seule lettre entre 1925 et 1930]

Mes premières journées parisiennes se sont bien passées. [...] Samedi, je manquais à l'École. Bouglé parti pour Toulouse à

l'occasion des fêtes universitaires. J'irai le revoir dans le courant de la semaine.

Hier, avec la messe la matinée se composa de deux visites : Le Senne et Bréhier. Le premier très aimable, me montrant un rapport sur mon travail (en me demandant le silence car ces rapports sont absolument confidentiels), élogieux d'ailleurs et me mettant d'avance au courant des questions, s'excusant de ne me donner ni Bien ni Très Bien « que malgré tout votre œuvre telle qu'elle est, dans son inachèvement ne peut "obtenir" ». Vous voyez que je n'avais pas totalement tort quand je travaillais à [force] et remettais la présentation de mon mémoire. Tel qu'il était l'année dernière, il était absolument insuffisant et seul le parti-pris de me [...] aurait pu me dispenser du « revenez-y ».

La lecture du rapport de Le Senne fut une occasion de plus de me rendre compte de la bienveillance de Chevalier à mon égard. Jointe à son propre rapport (dont il m'avait fait prendre connaissance), sa lettre personnelle à Le Senne était vraiment des plus aimables pour moi, comme je le vis d'après les extraits qu'en citait ce dernier dans son rapport. Je regrette de ne pas lui avoir soumis mon travail plus tôt et de n'avoir pas pris ses conseils mais cela m'était à peu près impossible pour ce genre de travail. Je le lui exprimerai [convenablement].

Un saut ensuite chez Bréhier avec qui je voulais maintenir les relations. Aimable, mais rien d'essentiel ne fut échangé entre nous.

Lettres à son frère Louis

Monestier, 19 août 1929

Tout en me demandant 18 mois pour refaire de moi un homme qui fait ce qu'il veut, Delors m'autorise, m'invite à préparer l'agrégation dès cette année. Si Marraude m'accorde l'année supplémentaire que je lui ai demandée, je serai externe à Paris. Sinon je préparerai à Grenoble.

2 mai 1930

J'ai repris le collier agrégatif.

Monestier, 2 août 1930

J'ai passé grâce à mon écrit où j'étais 3^{ème} et à un oral assez homogène, moins le grec où d'ailleurs je ne fus pas trop sévèrement noté. L'équipe normalienne a été globalement battue. Sur 9 reçus, 6 (sur 7 admissibles) sont normaliens mais les numéros 1, 3 et 6 sont aux « exos ». 3 jeunes filles ont passé : 5, 9 et 11. Sur les 9 hommes reçus, 5 talas : 2, 3, 4, 6, 7.

QUATRIEME PARTIE

CORRESPONDANCE AVEC JEAN GUITTON

Sauf indications autres, il s'agit de lettres adressées par Jean Guitton à Jean Anglès d'Auriac. Certaines lettres adressées par Jean Anglès d'Auriac à Jean Guitton figurent par moments¹⁶⁶. Les mots illisibles sont entre crochets avec parfois une tentative d'interprétation.

1. Années 1923-1930

Les deux Jean ont fait connaissance en 1922. Jean Anglès d'Auriac intègre l'ENS en 1923, Jean Guitton réussit l'agrégation où il est reçu second. Jean Anglès d'Auriac retourne en juin 1925 à Grenoble pour se soigner d'une hépatite jusqu'en 1928, revient ensuite à Paris terminer l'ENS, passe l'agrégation en 1930 puis est professeur à Roanne. Jean Guitton séjourne avec Moreau à la Fondation Thiers.

Saint-Étienne (19, avenue Benoît Charvet) 18 mars 1923, en vacances

Mon cher Anglès

Vous me pardonnerez de ne pas avoir répondu sur-le-champ à votre lettre si pleine et si dense que je l'ai lue déjà plusieurs fois, croyant vous entendre parler : je me donnais ainsi l'illusion de causer avec vous malgré l'absence. Vous savez bien cependant que nous ne sommes pas tout à fait d'accord. Je ne suis pas très rassuré par cette apologie de l'orgueil de la vie, cela choque la conscience chrétienne; mais sans doute vous entendez par là quelque chose d'assez différent de ce que condamnait Saint Jean par [...] (I^{ère} épître de Saint Jean, II 16) le terme [...] ce qui sonne faux, ce qui trompe, par conséquent l'illusion et l'apparence. Votre orgueil de la vie au contraire serait une plénitude, puisqu'il vous sert à décrire notre vie d'au-delà la tombe. Remarquez ici encore que cette plénitude vient de la surabondance de la vie divine en nous, et non pas d'une source personnelle : nous sommes amenés à notre plus haute puissance par une effusion de la Toute-puissance ; Dieu sera tout en tous et parce que nous

¹⁶⁶ Ces lettres sont aussi dans le fonds Anglès d'Auriac, avec l'aimable autorisation de Claude Billaud et Gonzagues Williatte.

cesserons de nous vouloir nous-mêmes, Il [...] la faculté de se vouloir pleinement en nous. Ceci n'est pas inutile à mon sens pour vous préciser ce que je vous reproche : il me semble que vous faites une part trop grande à l'affirmation de soi. Et c'est pourquoi vous sous-estimez le cœur qui, pour moi, n'est pas le pur sentiment mais bien au contraire la volonté aimante, je veux dire une volonté qui sait à qui elle obéit et qui s'attache avec force à l'Être dont elle dépend. Vous voyez bien que je mets bien le vouloir au premier plan mais un vouloir qui n'est pas seul, qui par conséquent ne s'appuie pas sur lui-même, comme celui du sage, mais sur Dieu, comme celui du Saint. Car le caractère le plus saillant de la vie chrétienne, est qu'en le vivant nous ne sommes jamais seuls mais deux. Elle se distingue ainsi de la vie purement raisonnable : le rapport qui est essence de celle-là, est en effet celui d'un sujet à une règle universelle et nécessaire, mais non d'une personne à une personne une et plus nécessaire encore – ne croyez-vous pas et si vous en avez le temps, précisez-moi les points que vous ne m'accordez pas. Cela m'aidera à maîtriser ma pensée. Je relis Descartes sur vos suggestions et y trouve bien des lumières. Je termine un devoir sur l'Inconcevable et l'Irrationnel qui m'a beaucoup intéressé, car c'est le biais par où un prudent réalisme s'introduit, malgré elle, dans la pensée contemporaine.

Monsieur Chevalier est arrivé ce matin ; je l'attends... Bourgey va bien ; nous parlons de vous et ne vous oublions pas. Croyez que vous avez une place dans mon cœur au sens que j'ai défini plus haut.

Jean Guilton

Saint-Étienne, 27 mai 1923

J'ai une jaunisse caractérisée... Je vous envoie des notes que m'envoie Belmont et qui pourront vous être utiles et que vous voudrez bien passer à Bourgey quand vous les aurez lues. Dites-lui par la même occasion de me faire envoyer le 1^{er} numéro des Archives de Philosophie (Beauchesne) dont je lui ai parlé... je vous envoie en guise de bouquet spirituel cette pensée inédite de notre ami Descartes : *Advertes me si tristis sum aut in periculo verser et*

tristie occupent negotia altum dormire et comedere avidissime (C. priv. Ad. Tan. X 214). Ne pouvant satisfaire à la seconde condition, je m'efforce de remplir la première.

9 août 1923

...*Confidentiel*... Comme ton cœur (sens Pascal) te l'avait dit, j'ai appris par une indiscretion du jury que j'étais premier à l'écrit ; mais que mes 3 premiers oraux, dont la leçon, avaient été trouvés trop jeunes, trop gosses et que je devais prendre garde à moi. Mon sort sera décidé dans l'explication française dimanche...

19 août

Mon cher Anglès

Je suis reçu second, Moreau premier. On n'a pris que 5 candidats dont 2 normaliens. Merci de tes bonnes lettres qui m'ont bien remonté...

21 août 1923

...Ta belle lettre a été avec celle de M. Ch [Chevalier] et de Paul [Belmont], celle qui m'a paru la plus adéquate, la plus vraie. Je l'ai relue avec d'autant plus d'attention qu'elle me donnait la douce illusion d'être sur les bords du Nil et d'y déchiffrer un papyrus. Mais les mots m'en sont clairs pour lors et à les relire pour la cinquième fois j'éprouve la joie très suave du voyageur qui refait sur la carte en fin d'étape la route qui l'a charmé pendant les heures du jour. Moreau notre heureux cacique a fait un très brillant oral, surtout dans ses explications et il a gagné beaucoup plus de places que je n'en ai perdues. Ma chute a été moins grave que je ne pensais. On m'a fait payer « mes airs de gosse, mon ton bouillant, mes étourderies et mes allures d'enfant gâté », ce sont les propres termes de mon jury que je rassemble en un bouquet. 3 normaliens ont été reçus et il s'en présentait 10 [longs conseils pour préparer l'agrégation]... Je postulerais volontiers à la Fondation Thiers...

Strasbourg, 8 septembre 1923

J'ai d'excellentes nouvelles de M. Chevalier qui vient de visiter des grottes préhistoriques d'où il trouve une note sur les origines humaines. C'est moi qui remplacerai Husson l'an prochain pour le secrétariat du groupe. Je compte te relancer sérieusement et t'empêcher d'abandonner. Le P. Portal m'écrit pour te prier de venir à Gentilly le 29 octobre. La retraite commence ce jour-là. N'y manque pas.

Saint-Étienne, 4 octobre 1923

Je suis heureux de savoir que Paul sera à l'X l'an prochain. Quelle famille, décidément quelle famille. Guizard me l'avait bien dit. Mes amitiés à Bossuet et à Maurras.

25 octobre

Cher Ange

...Je pars pour Paris (104, rue de V.) et carte postale : j'ai à te demander un service perpétuel : m'aider dans la préparation des cours que je fais à Paris le dimanche matin.

Lettre de Jean Angès d'Auriac à Jean Guilton,

17 octobre 1923

Cher Guilton

...Je vois aussi souvent le perfide Belmont. Sans rien m'en dire, il t'écrivit hier soir pensant te faire croire ainsi que je suis paresseux mais ma logique maurrassienne vient de pulvériser ses insinuations. Je lui pardonne et compte encore me livrer avec lui à de nombreux entretiens. Sans parler du très vif plaisir qu'ils me procurent, je les crois utiles, vraiment utiles au M.d.g que je suis, au psychologue et moraliste que je veux être. Je l'écoute et l'observe, en écoute d'autres, à travers ses paroles et me regarde ensuite. Je fortifie mes systèmes à réparer les brèches qu'y font ses coins puissants. Je ne trouve ni trop analyseur, ni trop

intellectif ni trop indiscret quand pour me reposer de ces discussions, il me dit certaines choses.

Dans son genre il est réussi
Vrai penseur, poète, honnête homme
Il ne sait point par cœur la Somme
Et de Maurras n'est pas farci
Mais il a lu Bergson, Jacques – et d'autres aussi !
Charmant, charmant garçon en somme !

Reprise des lettres de Jean Guilton à Jean Anglès d'Auriac

Versailles, 5 mars 1924

J'ai vu Paul Belmont 2 fois et il m'a dit t'avoir vu : tu lui as confirmé tes hésitations au sujet du Père Pouget. J'ai réfléchi à mon tour et longuement à cette affaire et je me demande si tu as raison. Je sais bien qu'il faut choisir son directeur à son choix, mais je crois que le P. Pouget fait excellemment contrepoids à tes tendances propres de système et de rigueur et que tu gagneras à le supporter. Je me suis souvent plaint à M. Chevalier de ses réponses dilatoires et discursives et il m'a répondu que lui aussi en avait été très agacé, mais qu'il s'était aperçu qu'il avait tort et lui raison, que c'était la vérité et tout le reste de fausses lueurs... Je te dis cela sous le coup de ce que Belmont m'a dit hier au soir et pour préciser ma pensée qui était indéfinie encore sur ce point. Mais elle se dessine maintenant : il ne faut pas quitter le P. Pouget ; il faut continuer l'essai.

Saint-Étienne, 15 octobre 1924

Chevalier m'a prié par télégramme de retarder mon voyage, car il est malade. Mais j'ai le devoir de te transmettre dès cette heure le message du P. Pouget. Il pensait déjà que tu devais aller à la retraite pour l'exemple et la bonne union. ... Apporte donc un livre pieux et de bonne odeur (Le Père te conseille le *Traité de l'Amour de Dieu* de SFdS) [saint François de Sales].

Paris, 25 juin 1925

J'ai appris que tu étais assez fatigué depuis déjà quelques semaines, puisqu'on t'a interdit le travail : l'ange a disparu pour faire place à la bête. J'ai donc eu de tes nouvelles d'abord par le Père Pouget, ensuite par le délicat sophiste Paul B. (Belmont) que nous avons mis à la gare. Ma candidature à Thiers est assez compromise par celle de Moreau... On m'annonce pour l'an prochain une très bonne classe qui contient en particulier un as de première grandeur, futur normalien, peut-être même cacique en herbe, Lacroix m'annonce même qu'il est plus fort que moi en grec... Je suis dans la chambre de Bourgey qui n'est pas mécontent (pour parler en Normand) de ses écrits.

Saint-Bonnet, 11 août 1925

Ta lettre (que je conserve précieusement à titre documentaire) contient des descriptions inestimables pour l'étude des rapports de l'âme et du corps : elle prouve même l'existence d'une activité autonome et « autoscope », capable de se juger et d'assister, avec critique, au naufrage du cerveau. Elle est plus précieuse à ce titre que la Méditation de Descartes, et j'espère que tu sauras tirer de cette expérience un renouvellement décisif de ces questions psychosomatiques si troubles pour un homme sain et si matérialisantes pour un médecin... Je t'apprends que je quitte l'an prochain Troyes pour Thiers, où je compte me livrer après un an de classes à des études moins intéressées. J'ai été très satisfait de cette expérience car le milieu scolaire révèle des choses qu'on ne peut soupçonner dans des livres... J'ai eu des mois très curieux qui m'ont appris ce que doit être l'enseignement de la morale et quelle difficulté il rencontre. Car là ça mord toujours, et on se bat sur l'éternelle question de savoir si la morale est nature ou convention.

17 novembre 1925

Ta maladie me donne un poids dans l'âme et ton souvenir est affecté dans ma pensée d'un coefficient de compassion et de plus tendre attachement. J'ai choisi mes sujets de thèse, et je suis

présentement plongé dans un travail sur l'Idée de Développement chez Aristote. Moreau cherche sa voie dans ce sens : « L'Idée de Système et la Tradition Philosophique ». Je travaille deux fois par semaine avec le P. Pouget et je fais lui faire lire ta lettre demain. Amitiés à Mounier.

Dans le train, 24 décembre 1925

Mon cher Ange

C'est une grande consolation d'avoir Moreau avec moi avec qui je puis coopérer : nous travaillons ensemble bien des problèmes, et il est même probable que nous allons écrire ensemble des dialogues philosophiques pour la Revue des Jeunes qui viendront t'instruire et te charmer dans ta solitude : nous voudrions restaurer les grandes traditions et peut-être commencerons-nous par un entretien sur la logique formelle pour laquelle j'ai conçu une étrange admiration sous l'influence du père Aristote et de Lachelier son arrière-petit-fils. Nous parlerons aussi contre le système. Je ferai paraître aussi le mois de mai un article sur la Vie et la Durée et j'ai aussi sur le chantier un conte philosophique qui portera sans doute le titre évangélique de la Vierge folle : tu es en appétit ? Le sujet principal de ma thèse a pour donne : les rapports de l'Éternité et du Temps du Timée à la Cité de Dieu chez Aristote, Plotin et Saint-Augustin, et la seconde sera sur l'Idée de développement chez Newman. Tu sais que je travaille à aider M. Chevalier à rédiger son cours de philosophie que la maison Hachette a nettement refusé de publier. Je ne sais pourquoi. Et puis je fais trois séances par semaine avec le Père Pouget qui est toujours aussi bon et aussi fort et aussi saint. Il t'aime beaucoup et s'inquiète beaucoup de toi. Il y a un troisième philosophe à la Fondation, un certain Poirier qui est un pur métaphysicien (ces mots ont sous ma « plume » un sens défavorable) qui ne s'occupe que de reconstruire l'espace et le temps et je tremble qu'il y réussisse mais c'est un cœur d'or et nous nous entendons très bien. Il y a aussi l'abbé Périgny alias Lob que tu dois connaître et qui est un bon gros juif très astucieux mais sans esprit de finesse.

Fondation Thiers, 13 janvier 1926

Mon cher Ange

J'ai passé la journée avec Paul (Belmont), ce cher bon et inestimable Paul qui m'a parlé de toi longuement et m'a raconté ta vie et ta sagesse. Il paraît que tu es arrivé à l'ataraxie chrétienne d'une manière qui l'a édifié ; je me fais honte de mes agitations, et j'envie cette sagesse toute divine qui t'enseigne chaque jour le bon usage de la maladie. Je t'en prie, ne prends pas la peine de répondre à ces lettres... Je vois le P. Pouget trois fois la semaine : nous travaillons en ce moment sur le péché originel. Cela est très délicat. Mais les séances sont de vrais enchantements pour moi : le contact de la Science intimement fondue (et dans un naturel parfait) avec la sainteté ! Ma thèse se conçoit.

Fondation Thiers, 28 avril 1926

Ma thèse avance petitement... Je travaille avec le P. Pouget qui m'apprend l'hébreu. Je pense souvent à toi, et je prie Dieu d'abrèger ce désert intellectuel d'où tu vas sortir avec les tables de la Loi et la lumière sur le front, comme Moïse.

Fondation Thiers, 21 octobre 1926

Je lirai demain ta carte au Père Pouget qui a l'intention de t'écrire depuis quelque temps mais il est accablé de travail (celui qu'il s'impose) et dérangé de beaucoup de confessions et consultations... Je sais et témoigne qu'il t'aime beaucoup et qu'il ne t'oublie pas... Je me suis plongé dans Plotin que je ne quitte presque pas... Mes idées commencent à se classer, à se faire jour. Je m'aperçois que je ne suis plus le plus jeune, le dernier venu et je me sens un début d'autorité. Tu sais évidemment que M. Portal est mort. C'est en principe l'abbé Baunard qui s'occupe du groupe. Nous cherchons Moreau et moi à le réorganiser ou plutôt à le continuer au milieu de bien des difficultés. Les questions de

personnes entrent en jeu, et cela empoisonne tout. Mais cet empoisonnement est pour moi la condition de toutes les œuvres humaines... Paul est aux Roches, un peu découragé et incertain. Bourgey reste encore un an à Lyon. Est-ce que Mounier te transmet fidèlement les notes du groupe ? Est-ce qu'elles t'intéressent ? Tu liras dans les prochaines un récit de notre voyage en Angleterre qui a été parfait.

31 décembre 1926

Je suis heureux que tu aies pris contact avec Bayancé. Il y a dix ans que je suis lié avec lui. Dès le premier jour, j'avais discerné chez lui une âme exquise, une délicatesse rare et des dons de finesse peu communs. Il nous dominait tous sûrement en français. Il a eu beaucoup de malheurs dans sa vie, et la souffrance qui approche ou éloigne de Dieu selon le pli et la pente des âmes l'a écarté. Que Maurras ait été pour quelque chose dans ce détachement et surtout dans le développement chez B. d'une mentalité profondément a-religieuse, cela ne me paraît pas douteux : comme B. le dit lui-même, ce qui l'arrête dans le catho c'est tout et rien, c'est dire qu'il pense, entièrement et pareillement, sans aucun aliment chrétien, et cela est pour moi le plus subtil venin de l'influence maurrassienne pour un esprit très intelligent et très fin. Et il n'a pas trouvé chez les talas ce dont il avait besoin, c'est dire assez de catholicisme véritable. Je crois, pour résumer, que ses souffrances ont coïncidé avec sa crise, et qu'il n'a pas pu profiter de sa détresse (*perdisti calamitates utilitatem*) parce qu'il s'était fait dans l'esprit une fausse image (outrée et inhumaine) du catholicisme.

J'ai lu et j'ai même collé dans mes notes intimes ta page sur l'A.F. très précieuse à mon sens, car elle donne le développement de ton esprit si chrétien. J'ajouterai quelques remarques : 1°) que l'air de Rome n'est pas nécessaire pour comprendre le danger de la pensée maurrassienne pour la foi. Elle le vidait de sa substance sans qu'il y paraisse ; elle déchristianisait le catholicisme lentement, et d'autant plus sûrement qu'elle s'acclimatait chez les prêtres et le [...] et les princes de l'Église. Le pape qui garde le

dépôt de la FOI ne pouvait pas ne pas s'alarmer mais comme tu le dis, il signale le péril et ne le crée pas... 2°) la lettre de Lara-Andrieu n'a pas grande importance... 3°) les applications pratiques que le Pape tire dans l'allocution [...] sont rendues nécessaires à mon sens pour la mentalité des catholiques à l'A.F. et de la majorité des évêques. S'il n'avait pas dit cela, tout aurait continué comme avant et sa première intervention aurait été un coup dans l'eau. J'avoue que ce problème est un des plus embrouillé qui soit : a) par les équivoques de Maurras ; b) par le fait que l'A.F. est le journal patriote ; c) par l'appui tacite que l'Église lui a donné pendant 30 ans.

Saint-Étienne, 30 avril 1927

Je sens que tu es bien guéri cette fois, [...] tu vas pouvoir rattraper le temps apparemment perdu et tu auras gagné en plus beaucoup de choses que les agrégatifs ne peuvent avoir : des expériences intimes, de la patience, l'auréole d'une épreuve subie et, si j'ose dire, un cartésianisme tout pascalien. Tes opinions politiques m'édifient. Je n'aime pas en général parler de l'A.F. à ceux qui l'ont aimé : je trouve qu'on a été dur pour les laïques de l'A.F. et j'aurais de la pitié pour eux s'ils n'avaient une résistance si ridicule et si inutile. Je n'aime pas entendre parler de "soumission", ni voir brandir comme une hache l'infaillibilité pontificale et l'obéissance due à Rome. Je trouve que l'hommage du fidèle doit être un hommage raisonnable et que dire qu'il faut obéir à Rome si absurdes que soient les ordres de Rome, c'est un outrage caché sous le respect. Lorsque tu auras pénétré la doctrine sociale catholique tu seras mieux placé que tout autre pour comprendre l'esprit du siècle, puisque tu auras épousé la forme maurrassienne ; [*des commentaires de son voyage en Angleterre* :] je suis revenu très anglophile, newmanien enragé, anglican légèrement, quoique toujours antipragmatique, anti empiriste, anti Spencérien. [...] ma thèse : elle n'est pas assez nette pour que je puisse te l'exposer en liberté. Je me bornerai à te dire qu'elle sera d'un intérêt capital et que Bergson lui-même a daigné lui accorder

prophétiquement un triple intérêt historique, dogmatique et religieux.

30 décembre 1927

J'ai reçu ta bonne lettre avant mon départ en vacances, elle m'a fait un grand plaisir, puisqu'elle me prouvait que tu étais bien rétabli, et que nous n'allons pas trop tarder à nous revoir... Ton frère qui est entré au séminaire est-il celui que nous appelions ensemble le « lévite » ? Mes travaux sont nombreux et assez divers pour me reposer l'un de l'autre. Ma thèse grecque avance régulièrement... Je sens chemin faisant que ma pensée se mûrit et que je dépouille cette jeunesse excessive qui déplaisait à la rigueur de ton esprit qui, comme minerve, était sorti tout armé de l'enfance... Je ne prévois rien de bien extraordinaire pour cette année sauf un voyage à Louvain avec Louis Bourgey vers le 16 février et peut-être en août un voyage en Grèce avec la mission de l'abbé Botinelli. Je m'occupe aussi beaucoup de théologie avec ton directeur M. Pouget et d'action intellectuelle dans l'Enseignement primaire.

Lettre de Jean Anglès d'Auriac à Guitton

Grenoble, 3 janvier 29

Mon cher Guitton

Un mot seulement en ce début d'année pour te dire mes vœux cordiaux (qu'il me fut impossible de te porter lundi chez M. Chevalier par suite d'une réunion de fin d'année). Très sincèrement je te la souhaite bonne au sens plein du terme du matériel au spirituel. Ma santé est plutôt meilleure mais je reste bien débile intellectuellement. Je suis en train de mettre sur pied un diplôme que je dois présenter devant la Sorbonne. C'est un gros effort. Je recommande ce travail à tes prières. Vu aujourd'hui Bourgey à Gap. On le sent vraiment bien parti et heureux parce que à sa place. Vu Belmont aussi qui m'a parlé de certain dévouement qui ne m'a pas étonné... Je clos ce mot rapide en te redisant, mon cher Guitton, mes affectueux sentiments.

Reprise des lettres de Jean Guitton à Jean Anglès d'Auriac

20 novembre 1929

J'interromps mes études sur le lien et le temps chez Plotin...
Revenu à Plotin, commenté par cet admirable Ravaisson.

2 janvier 1930

J'avais envoyé des livres à Mounier qui ne sont pas arrivés...

20 février 1930

Quand je fais un mauvais rêve, je me revois préparant l'agrégation : c'est d'ailleurs la seule année de ma vie où j'ai eu l'impression de faire quelque chose de difficile.

Juin ou juillet 1930

Mon cher Anglès, quelle joie et combien peu d'étonnement en apprenant ton admissibilité, germe et « raison séminale » de ton admission. Nous serons bien unis ces temps-ci.

Signature de Jean Guitton et Emmanuel Mounier

Cavaillon, 30 juillet 1930

Jamais succès ne fut plus mérité. Il récompense et reconnaît les dons de l'esprit et la force de la volonté, et la valeur méritoire de la patience : une âme forte et maîtresse du corps qu'elle anime.
[Agrégation de Jean Anglès d'Auriac]

2. Années 1931-1939

Jean Guitton passe son doctorat en 1933 puis est professeur à Moulins ; le père Pouget meurt cette même année ; Jean Anglès d'Auriac, professeur à Roanne, se marie en 1935 ; il a une hémorragie méningée très grave en 1937 ; il est nommé en novembre 1937 au Lycée du Parc à Lyon où il succède à Jean Guitton nommé à la Faculté de Montpellier.

52, avenue Meunier, 7 octobre 1932

Mon cher ange

J'enfante toujours. Ma première thèse va sortir des presses dans quinze jours, et tu en recevras (secrètement) un exemplaire qu'il ne faut montrer à personne. Après 15 jours j'irai te voir pour que tu me dises les objections à prévoir. La soutenance ne sera pas avant le printemps.

14 décembre 1932

Mon cher Anglès, je te remercie beaucoup de ta lettre, où tu renverse si aimablement les rôles, puisque c'est moi qui ai à te remercier pour le pensum que je t'inflige [sur sa thèse] : la grande bataille se livre au chapitre IV ; elle se termine par l'écrasement de Lalande-Spencer et de Brunschvicg-Hegel, comme la première se terminait par la pulvérisation de Bréhier. Reçu un mot du maître qui attribue son échec à la triple alliance des Loges, de l'Allemagne et des Soviets. Mais il a raison dans ses sévérités sur Mounier. J'ai lu *Esprit* [*la revue Esprit fondée par Emmanuel Mounier*] et je suis ~~éccœuré~~ navré de cette insistance à salir l'armée, ~~la France~~ et tous nos morts. Je vais lui écrire qu'il n'a pas fait une bonne action en sollicitant notre argent sans nous indiquer à quoi il serait employé. Ce serait à rendre Maurras sympathique¹⁶⁷.

4 janvier 1933

Mon cher Anglès,

Je te remercie de ton hospitalité, de celle de la table et du gîte, mais aussi de celle de l'âme et de l'esprit, laquelle fut si entière et si encourageante. En relisant Newman et surtout la Grammaire

¹⁶⁷ Les relations d'Emmanuel Mounier avec Jean Guilton et Jean Anglès d'Auriac restent amicales. Au décès d'Emmanuel Mounier en mars 1950, Jean Anglès d'Auriac écrit à sa mère : « J'ai appris la mort de Mounier, avec peine, et j'ai écrit à ses parents. Il forçait l'estime par sa vie et son talent et nous avons bien des souvenirs communs. Je n'ai aucun détail sur sa fin ». Jean Guilton dans une carte à Jean Anglès d'Auriac le 30 mars 1950 lui rapporte : « J'ai reçu une belle lettre du Maître [Chevalier] qui dans la mort, s'est uni à Mounier et réconcilié. D'ailleurs, lui, avait toujours été fidèle. Je crois que Mounier a eu une grande influence sur ses amis par ses vertus de pauvreté volontaire, d'indépendance radicale. Et les funérailles ont été, d'après les témoins, un magnifique spectacle d'union de tous en Dieu ».

de l'Assentiment, je pense qu'il appliquait la méthode phénoménologique Anglésio – Husserlienne. Le mot « grammaire » indique la même idée, une grammaire étant une “logie” des “phénomènes” du langage. Je te recommande un mot de Brunschvicg : je crois qu'il a raison et que N. et A. commettent des saltus mortales comme d'ailleurs toute l'ancienne École, en prenant pour prémisses les conclusions virtuelles. Certes ces sauts, tout le monde les fait, mais il faut dire où. Mon idée de « divalence », d'ambigüité me permettrait de dresser une carte touristique de la pensée qui indiquerait tous les [...].

109, rue Tronchet, 5 février 1933

Je suis chargé d'une mission auprès de toi par Monsieur le Doyen de la Faculté des Lettres. Deux professeurs partent à la fois, Souriau et Wahl. Le ministre a désigné Guitton pour suppléer Souriau, Psychologie et Philo générale. Ce soir le doyen m'a reçu et il m'a demandé celui qui lui paraîtrait le plus qualifié pour suppléer Wahl (Histoire de la Philo et logique). Je lui ai parlé de toi. Alors il est allé voir le Recteur, et celui-ci ayant accepté, M. le Doyen vient de me téléphoner en me priant de te dire que « ta candidature lui serait très sympathique ». Il va sans dire que si tu acceptes, nous nous partagerons des cours selon ta convenance. Tu pourrais expliquer les Méditations de Descartes, qui sont au programme et faire un cours de logique. Tu n'aurais que deux heures. Tu me mettrais en peine si tu refusais.

17 février 1933

Monsieur Pouget, qui a causé une heure avec M. Bergson dimanche soir, a reçu l'extrême onction : il attend sa délivrance avec patience et avec une simplicité d'enfant.

25 février 1933

Monsieur Pouget est mort. J'espère pouvoir le saluer ce soir en arrivant à Paris. Je lui suis si attaché : pendant 5 ou 6 ans, ma vie se rattachait toute à sa cellule.

1^{er} mars 1933

Mon cher Anglès

J'arrive à l'instant de Paris, et je viens te donner quelques détails de notre vénéré maître. Il est mort doucement en souriant par deux fois sans agonie proprement dite. Il a été le même jusqu'à la fin. Une sœur lui disait « mon Père vous allez voir St Pierre » ; il répondit : « Ah ! bougre non ; d'abord le Père, le Fils et le St Esprit ». Un autre « mon Père on vous placera entre St Jérôme et St Thomas » et il répondit : « peut-être derrière la porte ». De la Sainte Vierge, il disait : « elle m'aime bien ». Après sa dernière confession, il fit revenir le prêtre car il avait oublié quelque chose [...]. J'ai eu la joie de le revoir très longuement et d'assister aux obsèques : il y avait bien peu de monde, mais les chants étaient magnifiques. Quand je te reverrai, je te raconterai d'autres détails. M. Chevalier, qui n'avait pu venir, a fait prendre un moulage de son visage. J'ajoute que Monsieur Pouget avait demandé qu'on te prévienne de sa fin.

Saint-Étienne, 18 juillet 1933

En tout ce qui concerne ta catéchumène, je n'ai été qu'un instrument du Hasard divin, et je n'ai opéré que par chiquenaudes insensibles. J'ai reçu une nouvelle lettre du « lévite » [Michel Anglès d'Auriac, frère de Jean Anglès d'Auriac], peut-être est-il auprès de toi : cette lettre ne demande rien de précis, c'est pourquoi je n'y ai pas répondu. Mais est-il besoin de dire que j'approuve entièrement le souffle à la fois théologique et intelligent qui embrase le $\nu\omicron\tilde{\nu}\varsigma$ ¹⁶⁸ du jeune Anglès d'Auriac. S'il s'intéresse à la prière dans Plotin, il y aurait lieu de distinguer entre la prière vocale où Plotin ne voit que de la magie et la prière mystique où Plotin ne voit qu'une $\acute{\epsilon}\nu\omega\sigma\iota\varsigma$ ¹⁶⁹ avec l'un. Pourquoi n'a-t-il pas connu la prière commune de louange et de demande, telle qu'elle s'exprime par exemple dans l'Oratorio Dominicalis ? Que lui a-t-il manqué ? Est-ce l'idée de providence ? Est-ce l'idée d'un manque, d'un désir ? Et pourtant de providence et de désir,

¹⁶⁸ Intelligence, pensée, en grec ancien. Le mot peut aussi s'orthographier $\nu\omicron\omicron\varsigma$.

¹⁶⁹ Union.

il en parle sans cesse... Il faudrait que Michel se procure la thèse d'Arnou. Je pourrais lui trouver la petite thèse d'Arnou qui est plus difficile à trouver.

21 octobre

Borne est nommé à Nevers, je l'ai vu et il m'a promis de déjeuner le jeudi 9 novembre. Pourrais-tu te joindre à lui : il désirerait beaucoup te voir, et ce serait bon d'opérer cette conjonction philosophique à Moulins... Et maintenant j'ai mis sur pied un livre sur M. Pouget, et aussi un livre sur la notion de péché originel, mais on n'a pas assez de loisir dans l'enseignement. J'ai vu Bréhier jeudi à Paris. Il m'a paru fort aimable. Il ne faut pas t'impressionner de sa réponse : je vois que toutes ses réponses sont bâties sur le même type ; après avoir été sévère pour moi, il a avalé ma thèse comme un pruneau, se bornant à cracher le noyau. Il faut bien qu'il remplisse son office de magister, qu'il dise quelque chose. Je ne suis pas compétent pour apprécier votre différend sur l'ergo, mais j'incline à n'avoir pas confiance en B. qui a toujours des entêtements inexplicables. Cependant je crois qu'il faudra affirmer que tu n'es pas tant un historien qu'un doctrinaire car il faut choisir, quand ce ne serait que pour te laisser classer. En relisant la lettre de Bréhier on sent qu'il n'est pas favorable à ton effort ; on se demande s'il ne le comprendra jamais : ne vaudrait-il pas mieux te confier à Laporte ?... J'ai fait à Paris la connaissance de Gabriel Marcel.

Novembre 1933

Borne vient surtout à Moulins pour te voir ... Il ne faut t'effrayer de Bréhier : il est extrêmement catégorique et dogmatique, mais dans le fond c'est un bon diable. Gabriel Marcel est très sympathique : je l'ai vu à Paris jeudi passé.

6 novembre 1933

Je te renvoie la lettre de Laporte qui est homme intelligent et le dauphin de la satrapie philosophique du N. Est, actuellement

occupée par Brunschvicg. Ne perds pas un mot de G. Marcel et redis-lui tout mon respect, toutes mes amitiés.

Sans date

J'irai voir le Maître samedi à Montluçon. Je crois qu'il n'est pas dans une juste appréciation de lui-même. Il se croit génial alors qu'il est juste magistral. Et cette erreur de calcul crée son tourment. Il crée donc des mythes pour s'expliquer que son génie soit méconnu, tel persécution, la haine de Dieu, la jalousie, le désir de [...] humain de ses élèves... Comme il serait plus heureux s'il était plus sage, et plus superbe à mes yeux, s'il l'était moins aux siens.

Sans date

Delacroix est, je crois, avec Bouglé le génie des nominations. Ils sont deux : contre ce pauvre Lalande qui entérine et après coup justifie en conscience par ces prodiges de subtilités dont il a trop donné dans le Vocabulaire.

19 au soir (?)

Je t'envoie l'un des trois premiers exemplaires que j'ai reçu des Cantiques, les autres ont été remis à Bergson (que je verrai le 26) et au Maître.

26 février 1936

Cher Ange homme,

Je sais que Jankélévitch doit succéder à Wahl dans l'esprit du ministère, il se peut aussi que Lachièze demande le retour à Lyon.

9 août 1937

J'ai vu Parodi et me suis fait ton avocat. Ce n'est pas très bon, il compte nommer Lacroix à la nouvelle chaire, puis si je m'en vais, à ma succession, il hésitera entre Bourgey et toi, prenant le plus ancien, qui, dit-il est Bourgey.

13 novembre 1937

Cher ami, cher Ange et successeur... Quel soleil, quelle joie, [...] je suis heureux de savoir que tout s'est arrangé pour toi.

26 mai 1938

Plus je vais, plus je trouve que l'être féminin est plein de signification métaphysique, comme le végétal, et je prépare un traité de mariologie à paraître en 1960. Je t'embrasse de tout cœur ; je corrige les épreuves de Pouget 3 où j'ai mis du mien.

Sans date

Je prépare un opuscule sur le temps, la « justification du temps » qui je l'espère sera encore commenté au XXX^{ème} siècle dans les écoles alors qu'on aura perdu jusqu'au nom de Lalande, de Robin et même de Schuhl. Puis un « Art de penser » écrit pour Irène, une jeune fille qui m'aime, un espoir de partage. Je la dédommage ainsi. Puis Pouget (4) et Pensée moderne. Je fais mon cours sur l'amour chez Platon.

3. Années 1940-1949

Jean Guitton est prisonnier jusqu'en 1945 ; Jean Anglès d'Auriac subit de nouvelles hémorragies et de grosses fatigues en 1941, 1942 et 1943 ; trop faible pour l'enseignement au lycée, il est détaché au CNRS en novembre 1943. À la suite d'accident d'un camion en juillet 1945, Jean Anglès d'Auriac frôle encore la mort. Jean Guitton est accusé injustement en 1946 lors de l'épuration. Anglès d'Auriac lance son activité de graphologue et écrit son analyse du Pater. Guitton se marie en 1948, Anglès d'Auriac subit son 9^{ème} accident hémorragique en 1949.

Oflag, 26 septembre 1940

...Nous nous embourgeoisons dans la pauvreté : on s'afflige, on se réjouit pour des riens. L'Université est en pleine marche ; nos cours atteignent 600 auditeurs. Je suis des cours d'allemand, de droit et de jardinage... Remerciez le cher [...] de ses figues et

biscuits si parfaits. Nous avons passé de durs moments en Juillet et Août, c'est fini. Nous allons lutter contre le froid et l'ennui. Envoyer petite boîte d'aquarelle, échecs, flanelle...

28 juillet 1943

Cher ange, que deviens-tu ? Je pense beaucoup à toi et à ta santé. Ton amitié m'est grand secours dans mes aventures diverses, non encore closes, dont je te dois récit intégral. Je tiens comme le fameux roseau pensant.

Lourdes, 16 août 1945

Ce procès aura été magnifique par la ressemblance avec les plus beaux de l'histoire. On y aura vu les personnages usuels. Les communistes, qui se soucient assez peu de la patrie et de la liberté, auront tenu les fils d'une accusation de crime envers la patrie et la liberté, et, en lui refusant l'honneur de la mort, on enverra se consumer dans un fort insalubre un homme de 90 ans qui a sauvé trois fois la vie de ce pays, et qui nous a gardé pendant ces quatre années notre subsistance, sacrifiant (ce qui ne s'est peut-être jamais vu) son prestige et son honneur pour nous avec une entière lucidité.

26 août 1945

Cher Ange

J'ai été très touché et ému par tes deux lettres. Vraiment cela donne l'idée de la prédestination. Comment expliquer autrement que toi qui, entre tant d'autres, aurais dû ne jamais être touché par un camion, alors qu'il y a dans l'univers des piétons tant de gens qui pourraient être renversés opportunément et pour leur bien, comment donc expliquer que toi qui avais déjà une blessure intérieure tu aies attiré le camion... Pourquoi Dieu voulait-il cela, sinon pour ajouter à ta force ? Mais que d'ennuis qu'auraient abattus grandement tout autre que toi, en lui donnant une crise de découragement ! Et tu repars avec courage. Moi-même qui ne souffre pas, et qui même retrouve des forces avec le repos je me fais l'effet d'un privilégié. Ah ! Puissè-je bien employer mes

forces. Quelque fois je me dis que je n'ai pas su faire ce bon emploi, que je n'ai pas fait l'œuvre demandée par le Seigneur. Il est vrai que chaque jour amène sa grâce, qu'on ne peut pas tout faire à la fois, et que je vais toujours dans la même unique direction. Tu me serais d'un grand réconfort, car ce que je dis de toi n'est pas insincère ; j'ai besoin d'un appui [...], d'un Ange encourageant, d'un Voyant plus lucide que moi.

Je ne sais rien de Chevalier. J'ai vu son témoignage au procès du Maréchal, qui était très raisonnable. Je dis cela parce que la thèse de nos amis lyonnais est qu'il est devenu fou.

9 novembre 1945

Je te remercie beaucoup de ton télégramme, expédié de Saint-Étienne qui m'annonce la bonne nouvelle. Peut-être l'intervention de M. Carhier a été pour quelque chose. ? Nous nous en réjouissons beaucoup avec Husson, qui est le *fidelissimo* *Actober*. J'ai retrouvé avec joie ma maison, mes meubles, mon silence, ma servante (Marion de son nom) ; ma Faculté où Forest a mis une atmosphère monacale, thomiste, médiévale, moïnillone, douce, céleste, et où je vais mettre un peu de critique, d'ironie, de diabolisme, de raison cartésienne.

3 janvier 1946

Je suis bien content d'avoir de tes nouvelles, et tes mots ont pour moi une vibration, une énergie propre, ils sont un aliment. Je vais bien et je poursuis ma « fonction » espérant être relevé dans une quarantaine d'années ; je ne me presse pas pour être, le plus possible, en ce monde. Mr Chevalier est quasi « reparti », un peu trop à mon sens : il veut prendre la tête d'un livre de philo, où chacun apporterait sa contribution... Il a écrit le 1^{er} tome d'une histoire de la pensée (en prison, sans notes). Il pense avoir 3 ans [...]. Il est caché je ne sais où, à Paris sans doute. Tout ceci est heureux et indique qu'il a pris goût à l'existence.

12 mars 1946

Mon cher Ange, j'apprends ce matin la condamnation de notre maître, et je m'en sens personnellement frappé : c'est notre

conception de la vie qui est condamnée, et ces travaux forcés frappent « Dieu » au programme de l'École, et le catholique dit de droite plus que les imprudences et le Vichysme : je parle ici de la résistance. Je voudrais savoir davantage, mais tu n'as pas le temps de m'écrire. Ta lettre était digne de toi, et tu as donné un exemple nouveau de ta vertu, en allant à Paris pour porter témoignage devant ces gens : mais ces procès ne sont pas des procès, ou du moins ce sont des procès genre Hitlérien, où la sentence est portée d'avance. Ces choses me donnent le sentiment de la fragilité de la vie, de la comédie tragique des hommes, de la présence de Dieu, de la passion. On aimerait parler de cela à cœur ouvert. Le plus urgent serait d'assurer la vie et la sortie de notre maître. Il doit être si abattu dans sa sensibilité, que faire pour lui ? J'espère que tu m'écriras. Tout à toi.

Fin mars

Cher Ange, je pars pour Dijon et Paris samedi 6 avril et serai en gare de Perrache de 13h15 à 13h45 (du côté Nord). Si tu peux venir, viens, car j'ai besoin de bon secours. Une affaire analogue à celle de J.C. [*Chevalier*] m'arrive sur le plan universitaire. Tout se déchaîne. Bien à toi

JG

PS : je n'écris pas à Fugier, car j'ai peur de nous faire trop remarquer, mais il pourrait venir à ta place, au cas où tu serais empêché, prévien-le.

Sans date

Cher Ange,

J'ai passé ce matin ; cela rappelait l'Inquisition. Car je n'étais pas « collègue » mais un hérétique à l'Université ! Et mon INRI sera homme [à] l'intolérance religieuse, de « la complaisance à l'ennemi ». Ce qu'on surtout retient, ce sont 4 paragraphes du Journal en captivité détachés du contexte. Je me défends très bien, grâce à mes amis du camp, qui sont admirables. Mais l'Université est une Église dont les chefs actuels ne me

reconnaîtront sans doute plus. La décision est renvoyée à quinzaine.

21 mai

Cher Ange, je suis allé voir Melle M., mais je ne l'ai pas encore trouvée. Je suis toujours dans l'attente : le jury du camp, après avoir suscité 250 témoignages dans les milieux les plus divers m'a blanchi totalement ; mais cela a énervé la commission qui cherche des contre-témoins. Voilà où nous en sommes. L'agréable [en la chose] c'est que j'ai du loisir, car les gens à qui j'avais cru devoir des conférences sont bien aise que je me retire, depuis que mon nom est épouvantail. Sic transit...

3 juillet 1946

J'ai vu Madame Bergson qui m'a dit que le dernier mot de son mari avait été « mon cours est à cinq heures » : il se croyait devant aller au Collège de France.

23 août 1946

Je te renvoie la dernière lettre de Bréhier. Il faut donc choisir un nouveau maître ; comme tu connais Laporte, peut-être serait-ce Laporte qui conviendrait le mieux ? Avec Le Senne il faut faire connaissance... Le Senne n'est pas seulement un moraliste. Il est aussi l'auteur d'O[bstacle] et Valeur, le consul d'Aubier. Peut-être si Laporte ne veut pas se charger de toi, il faudrait aller vers Le Senne. Mais comme Laporte tient les cordes de la bourse, sa philosophie, ses conseils sont les plus vrais : sic dixit Machiavel. Tu as sans doute reçu la carte de Lourdes où je suis allé en partie pour toi.

31 août

...peut-être est-ce la fin de ta neuvaine, je viens d'apprendre que Merleau-Ponty allait suppléer Wahl à la Sorbonne, Lavelle me dit que, si Lyon me demandait, peut-être cela pourrait-il faire ?

9 septembre 1946

Le Journal Officiel a publié que j'étais rejeté dans le secondaire avec interdiction d'accéder aux fonctions administratives : ils ont craint le ridicule de m'interdire la philosophie. Je pense demander un congé et vivre avec mon père.

19 septembre 1946

[...] j'ai trouvé avant de partir pour Ars tes deux lettres, et en particulier ton beau Tractatus de Pater Noster qui appelle beaucoup de réflexions par sa méthode, par ses profondeurs. Je ne me sens pas capable maintenant d'y répondre d'une manière digne de l'ouvrage, d'autant que ma méthode ordinaire d'exégèse est plus littérale et pédestre, la tienne classique, patristique, augustinienne, avec une rigueur que les Pères n'avaient pas. Mes amis me conseillent de ne pas faire de geste irréparable, ni d'éclat public, mais d'insister le plus possible sur l'injustice qui m'est faite, opportune, imposture [...] ...Tu pourrais mettre quelques idées sur le papier dans ton style, et taper cela... Il faudrait éviter qu'on croie dans mon cas à une affaire banale d'épuration. Il faudrait que l'impression dominante soit : "injustice faite à un prisonnier qui ne méritait pas cela".

21 septembre 1946

Cher Ange, si dévoué, si parfait, j'ai été secoué d'émotion en lisant ton plaidoyer, en voyant ton courage. J'ai cependant écrit à PF pour lui dire de ne pas publier, et tu comprendras en lisant ces lettres [...] ou Conseil d'État. Je crois que le plus habile en ce moment est de ne pas réveiller de polémique, puisqu'en principe ces MM. veulent, qu'ils disent, me réintégrer et qu'ils ont agi par peur des communistes et de Bayet. Je t'écrirai plus tard, mais je veux t'avertir sur l'heure et te redire que je suis percé par ta bonté, si ferme et si hardie.

Avignon, 30 novembre 1946

Maintenant je suis revenu à l'état d'esprit que j'avais lorsque j'étais au commencement de ma carrière... Je voudrais te demander un service pendant les vacances de Noël. Ce serait de

lire mon manuscrit très lisible de 300 pages sur les aspects de l'être et de me dire ton avis. J'en suis arrivé au point où je ne puis plus juger sereinement.

7 février 1947

Je te remercie beaucoup de tes remarques sur la Trinité. Je vois bien qu'elles sont vraies, prises en elles-mêmes, mais ce qui me paraît le plus probant, c'est l'argument exégétique sur la correspondance avec les demandes de Pater. Là tu me parais manquer de cette rigueur qui éclate dans ta théologie. Quant à l'idée que l'Esprit est amour personnalisé ! M. Pouget y voyait une théorie théologique, très haute et belle sans doute, mais qui ne s'impose pas. St Paul présente l'Esprit comme un principe qui scrute, approfondit, pénètre les profondeurs, et pas nécessairement comme amour¹⁷⁰. J'ai toujours peur, comme mon maître, de la logique humaine dans les interprétations de la logique divine. On ne peut arriver qu'à du vraisemblable, en ces matières où l'administration de la preuve est impossible, mais à l'esprit "théologique" [...] d'autant plus dur qu'il est moins sûr. Le magistère infallible se garde bien de parler sur ces matières, mais le magistère faillible des interprètes y supplée.

13 mars 1947

¹⁷⁰ Voici ce que Jean Anglès d'Auriac écrivait à ce sujet et qui avait l'assentiment du père de Lubac : « La sainteté, telle que je la conçois a priori, par une idée que les exemples peuvent provoquer mais qui seule permet de reconnaître leur valeur exemplaire, gît dans une certaine disposition de la volonté. Celle-ci, source de "faire", constitue cependant d'abord un "vouloir". Par elle, on AIME ce "pour" quoi on agira (qu'il s'agisse d'un être en considération de qui on agira ou d'un état de choses qui suivra votre action). La sainteté dépend donc du genre de vos amours. Elle est un certain amour. Mais L'Esprit Saint est l'Amour substantiel du Père et du Fils, *ab utroque procedens*, et, comme tel, vu le sujet et l'objet de cet amour, la Sainteté en personne elle-même devenue Sainteté-Personne. Lui seul donc sanctifie, suivant l'axiome scolastique : *Nemo dat quod non habet* (ceci ne supprimant rien au Père et au Fils, puisqu'Il procède de l'Un et de l'Autre demeurant, "*tres unum sunt*"). Si le Père est la Source de l'essence et de l'être même divins, le Fils incarné le Roi de droit du Royaume des Sujets soumis au Logos, qu'Il a racheté et à la nature de qui Il a participé directement, l'Esprit Saint est l'auteur de tous les saints amours, le Voulant, aux gémissements ineffables, qui veut en nous le Bien ».

Tes remarques sont bien intéressantes : je t'envoie d'ailleurs une lettre de Robin, qui est d'un autre ton, ce qui prouve qu'il faut défendre ses droits. On ne saura plus rien avant le mois de mai. J'ai lu la Mauvaise Conscience de Jankélévitch : c'est un peu subtil, mais plein de talent et intéressant de tendance.

6 mai 1947

Je suis bien ému de cette mort que tu m'apprends, et d'autant que je ne connaissais pas M. Trocard, je ne puis saisir que par l'esprit cette mort toute nue, et les séparations qu'elle enveloppe et sa cruauté sur votre cœur à tous. Cette guerre est une vraie guerre, on le voit à ces morts qu'on apprend autour de soi et dans un périmètre assez rapproché. Que de mensonges en ce monde ! Un de mes khâgneux était secrétaire de Thierry d'Argenlieu : il est revenu avec lui en avion et m'a bien décrit l'homme. Ce n'est pas quelqu'un pour qui l'on mourrait. Léon a vu Antoine, très déprimé, et affligé et grands scrupules : l'idée d'avoir manqué « [de vie] par une recherche excessive de son moi ». Peut-être, mais nous en sommes tous là sous l'un ou l'autre rapport ! Léon l'a consolé, remonté ; et m'a dit profondément que ce qu'on prenait pour de la vanité chez Antoine, c'est le doute sur lui, permanent depuis la jeunesse, et qu'il cherchait sans cesse et souvent puérilement à se rassurer.

Sans date (Sur une dame entrée en religion)

Je l'ai vue ; elle m'a beaucoup parlé de toi, auquel son âme doit tant, car l'exemple que son professeur lui donnait par sa douceur et son calme et aussi par sa sincérité et profondeur philosophiques l'ont amenée à réfléchir sur la vie et à en chercher la raison.

Montpellier, 14 juin 1947

Je travaille à un ouvrage sur Pascal et Leibniz, et je te demanderai de me faire des analyses de leurs écritures, assez poussées. Voici celle de Leibniz... Ta lettre m'a fait bien plaisir. Je crois que mon livre sur La Bible répond bien aux intentions de

Pie XII, et que je suis le seul dans l'Église à avoir pu écrire quelque chose de ce genre : mais est-ce que cela passera ? À voir. L'impression à Aix y aidera. Si cela passe, ce sera parfait, comme un combat d'avant-garde victorieux.

10 juillet 1947

Mauvaise nouvelle : ma bourse a été refusée. On est décidé à me barrer la route. Le ministère me soutenait (la commission avait proposé à l'unanimité), mais la majorité communiste l'a contré, et a dit : pas de faveur à l'impur. Je pense me faire porter malade en octobre. Belle thèse d'Husson, qui s'est admirablement défendu contre le jury hostile. J'ai vu le maître, tel qu'il était jadis, doux et calme. Il se remet lentement dans l'humilité et la réelle pauvreté.

29 juillet 1947

Mon cher Ange, je t'envoie par ce courrier mon livre *De Amore*, bien tremblant de ton jugement. Il présente ce caractère qu'un autre que moi n'aurait pu l'écrire de cette façon. Il y a des livres que j'ai faits par devoir ou métier ; d'autres par nécessité vitale analogue à l'enfantement, ainsi le livre de M. Pouget et celui-ci ; Césarine n'est qu'un amusement, au sens originel, le livre des Muses. Mais je tiens à mettre mon nom partout, car je ne conçois pas Platon publiant le mythe d'Er sous le nom de Zénole. Il n'y a que si, manquant d'argent, j'écris des romans pour jeunes filles que je m'appellerais Jacques Damour. Je demanderai à Bréhier le compte rendu de ce livre sur l'amour dans la Revue Philosophique. Mais dès maintenant, veux-tu me faire 10 lignes pour le prospectus : j'en suis incapable. Je viens de relire ce livre et je suis sourd et muet et aveugle, j'ai comme un rhume d'esprit qui m'empêche de le respirer, ayant trop vécu avec lui. Il est certain que j'ai cherché, comme La Bruyère, à donner aux mots et aux phrases le maximum de signification pour le minimum d'espace, et aussi à mêler tous les genres, sans qu'on s'en doute trop.

13 août 1947

Bientôt tu recevras mon ouvrage sur « le Problème de Jésus » (1^{ère} partie). Je ne sais encore rien de ce que je ferai l'an prochain. Mais en octobre au moins je compte prendre un congé et demeurer à Saint-Étienne, je te verrai donc.

23 février 1948

Chose curieuse, lorsque je t'ai vu la dernière fois, je ne pensais pas à ces choses, ni lorsque j'écrivais en captivité, De Amore. Mais je souffrais depuis longtemps et hors de proportion de deux maux : l'incertitude [*sur mon devenir*] et la solitude de célibataire. Alors après ces mois d'incubation entre exactement la fête de Sainte Agnès et le 11 février, mercredi des Cendres, trois choses m'ont paru dans une grande clarté, et qui sont en connexion.

La première, la plus importante, que le laïc était ma voie en 1948. Dès l'âge de 16 ans, j'ai eu en effet une nette conscience de ma mission (apostolat intellectuel au monde moderne), mais non d'une vocation ! (état de vie : sacerdoce, célibat, mariage). Et par prudence j'avais réservé ce point, attendant une lumière de mon intérieur ou des circonstances, et résistant vivement à toute influence contraignante (celle de P. Plagent par exemple) soit dans un sens, soit dans l'autre : n'imposant aucune réserve vis-à-vis de la féminité, qui cependant m'était connue d'une manière un peu « infuse » si j'ose dire (j'écris vite, n'osant me relire). J'ai donc passé 30 années, [...], absorbé par le travail de l'esprit et de la paix, après [...] par celui de la guerre et des souffrances consécutives à cette guerre-révolution qui ne sont pas encore finies (t'ai-je dit qu'un des derniers actes de Mayeler avait été de rejeter le recours gracieux qu'il m'avait conseillé en octobre par circulaire d'inventaire ?). Mais je vois désormais la nécessité de prendre [*un*] parti. Or, ma santé nerveuse, les soins dont j'ai besoin après ces longues souffrances, mon besoin d'indépendance en tout et surtout dans les travaux religieux, le fait que je suis plus porté vers l'enseignement religieux (διδασκαλία)¹⁷¹ que vers le côté [*jentifical*], hiérarchique et social de la vie de l'Église, les besoins présents de l'Église dans le domaine

¹⁷¹ Didaskalia : doctrine, enseignement.

laïcal (dont jadis le [*cardinal Mercier*] m'avait dit que j'y étais [*enlisé*]), mon passé universitaire, les épreuves de persécution où mes adversaires veulent me rejeter vers l'enseignement libre, ce qui m'a incité à me cramponner au laïque, le fait que le devoir de sacerdoce eut apparu dans les 30 années aux moments de dépression et non aux moments de plénitude, et que mes guides naturels et surnaturels, ont toujours été indécis à ce sujet et que ceux qui étaient impartiaux penchaient vers le laïcat, enfin, la conjoncture actuelle du monde, le peu [d'allant] pour la situation de professeur-prêtre qui serait la mienne, peut-être aussi l'intuition (infare) de la féminité et de « l'ordre marial » qui est vif chez moi et inspirateur de livres et de pensées, – enfin tout cela [*un*], point à des circonstances imprévisibles que je dirai au 3^{ème} point, me poussent à dire : le laïcat désormais est ma voie.

Le 2^{ème} point est que, si le laïcat est ma voie, le célibat solitaire n'est pas ma voie : car je m'y épuise, à cause d'un tempérament très délicat, affectueux, doux et ayant besoin de secours. 30 ans d'ascétisme [...] (J'ai besoin de solitude et de présence).

Le 3^{ème} point, ce sont les circonstances vraiment extraordinaires concernant l'Ange, l'autre Ange de ma vie dont je ne t'ai jamais fait part et que je vais résumer brièvement. En 1939, je cherchais quelqu'un pour occuper pendant la guerre où je participais sans gloire, mon appartement et ma bonne. Et une personne s'est présentée que j'ai vue plus tard qu'elle l'avait fait dans ce dessein mystique : se dévouer totalement à moi, sans que je le sache, offrant sa vie pour que je revienne de la guerre. Cette offrande a failli se réaliser, car pour garder cet appartement et cette bonne, elle s'est imposée en 41-43 de tels sacrifices qu'elle a failli mourir : elle avait maigri de 17 kg. Je n'ai su cela qu'après. Quand je suis rentré, je l'ai beaucoup remerciée, sans plus. Mais le hasard a voulu qu'elle trouve une chambre dans la maison, que je ne trouve pas l'ombre d'une domestique, et que, désespéré, je lui ai demandé de tenir ma petite maison. Puis j'ai été nommé à Avignon, et un autre hasard a voulu qu'elle occupe une autre partie de cette même maison où il y avait une chambre indépendante pour moi. Ce qui me permettait de venir ici chaque

semaine. Elle a mon âge – 47 ans – elle est professeur en économie ménagère et gagne 28.000 par mois, elle est particulièrement angélique, fille d'un percepteur de Nice, et d'ailleurs orpheline. Et son directeur m'a dit : si jamais vous voulez vous marier, vous pourrez trouver de plus beaux partis, mais jamais vous n'aurez la sécurité absolue d'une personne ne vivant depuis 1939 que pour vous servir [*et vous aider dans votre mission*]. Ce qui est curieux, c'est qu'avant le 21 janvier, je n'aurais jamais envisagé cette idée qui me paraît maintenant toute naturelle. ... Silence encore [*suit dans la marge une analyse intéressante des 3 points, où Jean Guilton dit qu'il avait eu l'intuition que « vers la fin de ma vie je serais prêtre »*].

1^{er} mars 1948 (compléments sur le 1^{er} point de la lettre précédente)

...Je considère ici classiquement l'aptitude et l'attrait. L'aptitude est claire : je pourrais exercer les fonctions de prêtre etc.... mais, du point de vue de mon système nerveux, tel qu'il est en fait depuis la guerre, j'ai besoin de grands ménagements, et la messe matinale, les [*horaires*] et la discipline absorberaient la faible énergie nerveuse dont je dispose chaque jour. Quant à l'attrait, il est vague, quand je m'examine en laissant de côté les influences : l'idée d'excellence, l'amour des choses héroïques et difficiles, ce côté généreux qui, pendant la guerre m'a engagé sous la bannière de Pétain, parce que c'était difficile. Voilà quelques idées à te soumettre. Il va de soi que tu n'as rien à cacher à Christiane, je ne la sépare pas de toi. Autre remarque : mon ami du Conseil d'État a des entrées auprès du cabinet Depreux. Et il va rattraper l'affaire de recours gracieux. Il m'écrit de ne dire à personne que le recours a été refusé par N.

Sans date

Bréhier m'a dit à Louvain que j'aurais dû mourir que de me faire prisonnier. Gilson m'a dit à Saint-Étienne que j'aurais dû me faire sauter la cervelle au retour. Je me sens donc bien mort, et honteux de n'être pas deux fois mort. M. Bréhier et Gilson sont

bien vivants et au faîte des honneurs. Tout cela me porte plutôt à vouloir vivre.

21 avril 1948

J'ai passé 8 jours à Paris et j'ai obtenu de ne pas retourner en Avignon, mais on parle de me faire repasser en commission. Néanmoins la décision du Conseil d'État fait de l'impression et je crois qu'on me réintégrera en novembre, mais pas à Montpellier. J'ai vu longuement Weygand qui est plein de feu. Je mets la dernière main à l'Être et le Temps. L'Amour va paraître. As-tu reçu le Problème de Jésus ?

22 juillet 1948

C'est infiniment plus qu'une étude bibliographique, c'est une étude approfondie que tu présentes. Bréhier, que va-t-il dire ? Il ne peut la refuser, ni la restreindre sans déshonneur, et tu vas me faire passer par armes et bagages dans la Revue Philosophique. Je ne sais comment te dire mon impression devant cette mitraille de pensées dont tous les mots sont ajustés et portent. Avec mon portrait pour les Paroles Françaises, j'ai maintenant un obituaire complet et toutes mes forces fixées. Comme tout en ce monde dépend de l'idée qu'on s'en fait, – comme cette idée dépend de celui qui l'a énoncée le premier, je ne vois plus d'obstacle sur ma route. J'ai passé le mois de juin, le mois du cœur, à résoudre mon problème par la Volonté, après l'avoir résolu par la Raison, et en février par l'Instinct intuitif. Je suis donc passé aux réalisations, j'entends aux promesses de réalisations. L'Electra est venue à Saint-Étienne, et mon père nous a traînés chez le notaire, le radiologue et le laboratoire antivénérien : de sorte que tout est fait sans que je m'en sois douté. Nous comptons nous marier le 4 septembre.

Haute Garonne, 2 août 1948

...Je suis loin de ma fiancée car je prêche une retraite... Ne crois pas que cela dénote un manque d'amour, mais il est bien

entendu que Dieu doit être premier servi, et elle y trouve sa joie aussi.

22 août 1948

En revenant de Hollande, j'ai trouvé la curieuse lettre de Bréhier, il paraît sincère.

10 décembre 1948

Est-ce bien vrai ? Husson m'écrit la mort de Laporte, notre grand ami et surtout ton chaleureux et noble protecteur ?... Il me semble qu'au ministère on songe vaguement à cicatriser mes plaies. La commission Crouzet doit être d'apaisement. Et toutefois Crouzet a demandé à un de mes amis : « est-ce que Guitton a répudié ses erreurs ? ».

Montpellier, 24 janvier 1949

Lavelle et Aubier me demandent d'enlever 200 pages à l'Être et le Temps et de changer de titre... donne-moi des suggestions... Je prépare de ramasser tous les chapitres... pour le titre : le passage dans le temps, essai d'une génétique sur l'Être.

21 mars 1949

J'ai déjeuné avec Lavelle qui avait été très intéressé par ce qu'il avait entendu de toi : il prononçait le mot de Spinozisme. Tous pensent à Paris que ta bourse sera renouvelée.

[Au verso de la lettre, une première réaction à la lecture du manuscrit de la thèse de Jean Anglès d'Auriac] :

Je viens de prendre une première connaissance, celle du choc initial et je crois pouvoir être assuré de l'impression du lecteur moyen : on a le sentiment d'être en présence d'une pensée absolument cohérente, insulaire, quartzique, d'un système qui se tient, qui est sans père, ni mère, ni généalogie ; – sans que

l'introduction à elle seule soit suffisante pour permettre de dire exactement ce qui est en jeu.

On a aussi le sentiment d'être sans aucune référence, sans unité de mesure, on ne sait pas à quelle tentative [*on d'évidence ?*] il faut se référer, à qui tu t'opposes, dans quel sillage tu te tiens.

Alors, l'enjeu est grand. Ce sera [un dessin avec 3 flèches en directions diverses] ou compris ou incompris, ou connu ou inconnu.

Cela rappelle un peu [l'introduction] à la méthode de Léonard de Vinci de Valéry sous ce rapport : œuvre méconnue, jusqu'au moment de sa découverte 30 ans après. Seulement il me semble que dans l'introduction réelle, tu devrais prendre le lecteur un peu plus par la main, et de raconter l'histoire de tes pensées comme tu seras nécessairement amené à le faire à la soutenance. Il y a des expressions qui ne s'éclairent pas : ou du moins on ne sait pas le sens donné : "idée", "fait d'opinion" : on ne met pas le définir ou la définition.

Et par ailleurs les associés, l'Œuvre font un peu trop penser à la chapelle positiviste, à une franc-maçonnerie à l'Auguste Comte. Tout ceci, me semble-t-il on peut venir au début, il faudrait éviter ces difficultés inutiles d'agacer les gens.

Peut-être faudrait-il commencer comme Descartes par quelque vérité première, disant que tu cherches une méthode donnant l'absolue certitude, cela par une analyse qui remonte au-delà de tout, par une description d'un premier donné qui t'impose de créer une langue spéciale, et qui, si elle était admise, pourrait permettre à d'autres esprits de s'associer à ton effort afin de créer une œuvre de pensée, – que par ailleurs cette vue t'a été imposée sans que tu aies eu à la choisir, au début de ta carrière et de ton histoire. Alors on comprendrait les mots bizarres et un peu drôles d'associé, d'œuvre, d'hégémonique, de physique certaine, d'opinion etc....

Après une première nuit :

Je crois que ton œuvre présente les caractères des écrits élaborés par l'influence du seul maître intérieur et sans rapport avec le

peuple ; elle n'a pas été causée, perlée, confrontée, ni elle ne s'est souciée de cela. Elle fait penser à Spinoza et A. Comte, aussi à Valery. Elle ne peut s'imposer aux gens que si d'avance ils croient en toi, un peu comme les écrits inspirés que nous lisons d'abord à cause de l'autorité de l'Église. Il faudrait donc trouver pour te lancer l'équivalent de cette autorité de l'Église. Au reste, pour ta thèse, de ce point de vue, l'invertébrisme total de Wahl, son amour de l'étrange comme tel, son indifférence qui à mon avis sont ses défauts vont merveilleusement te servir. Je crois qu'il faut simplement ôter les expressions et les tournures qui, non comprises, auraient un effet de type comique ; conseil que personne hélas ! n'a donné à A. Comte.

Paris, 15 mai 1949

J'ai diné avec Gilson ! Avec Mounier !! Et ai eu de longs entretiens avec Mauriac !! Je crois que j'ai retrouvé place dans le circuit. De plus au ministère, j'ai fait donner mes droits et on va commencer à me payer. J'aurai sans doute un poste en novembre.

Montpellier, 17 août 1949

Je viens de recevoir 1) une lettre de Rambaud m'annonçant qu'il avait eu le privilège de causer avec toi une heure entière... Je te redis comme nous avons tremblé pour TOI depuis le 15 août. Je me doutais bien que c'était sévère. Les observations sur la conscience sont infiniment curieuses : privé de conscience, cela veut-il dire privé de mémoire ? Est-ce pénible ? As-tu fait des expériences spirituelles d'intérêt ? Pour moi j'ai donné le bon-à-tirer de l'Existence temporelle et d'un livre sur la Vierge Marie, écrit pendant l'année mariale, renouvellement de la mariologie. Je te redis encore une fois comment nous t'aimons. Sans toi conscient le soleil n'éclairait plus de même, cela à Nice : tu vois ce que tu es.

2 novembre 1949

Cher Ange, je suis bien content de voir que tu as repris ta vie normale, c'est une véritable grâce de vie et de lumière pour nous

tous. Et cet article dont tu me parles paraîtra avec ma rentrée dans le monde et la parution de l'Existence temporelle que tu recevras et qui, sans toi, n'aurait pas été portée jusqu'à l'accouchement (côté sortie).

4. Années 1950 et après

Jean Anglès d'Auriac est nommé 4 mois à Bruxelles pour des recherches graphologiques et de caractérologie, puis il est nommé professeur à Lyon ; Emmanuel Mounier meurt en 1950 ; en janvier 1951, Jean Anglès d'Auriac est nommé « chargé de cours » à la faculté de Rennes. Jean Guilton rencontre le pape et parle avec lui. Jean Anglès d'Auriac soutient sa thèse en juin 1952 (mention très honorable) ; en septembre 1952, il a un nouvel accident hémorragique qui nécessite une intervention chirurgicale. Le 6 mai 1954, Jean Anglès d'Auriac décède d'une hémorragie cérébrale. Les thèses sont imprimées aux PUF en 1954 ; en 1961, Jean Guilton entre à l'Académie Française.

21 janvier 1950

La Revue de Métaphysique et Morale accepte de faire passer un c.r. anonyme de 20 lignes sur l'Amour humain. Elle me dit de chercher moi-même l'auteur. J'avais pensé à l'écrire, mais ce serait malséant. Pourrais-tu avoir la grande bonté de faire ces 15 lignes ? Cela serait peu de choses pour toi qui as fait le grand article. Il faudrait procéder assez vite. Cette Revue ne m'est pas favorable évidemment. Mais je veux sauter sur l'occasion. Et je ne vois que toi.

29 janvier 1950

C'est très bien et dans le style de la Revue. On verra s'ils l'insèrent ! Bréhier m'a écrit que c'était lui qui avait écrit le c.r. dans la Revue Philosophique. Comment concilier cela avec ce qu'il nous dit à l'un et à l'autre ? Oh ! Ces hommes intègres, ces indomptables ! Je ne leur reproche pas d'être diplomates comme

nous tous, mais de se poser en seuls *καθ'α*¹⁷². ...As-tu vu l'état de mauvaise conscience de Gilson dans Le Monde¹⁷³ ?

Dijon, 1^{er} mars 1950

Je te communique aussi un article significatif : on compare l'Existence temporelle qui représente des années de réflexion avec les facta de Lacroix et de Mounier qui sont de haut journalisme, et actuellement je passe au plan troisième car je ne dispose pas de la puissance. Le même phénomène s'est produit dans La Croix. [...] Debidour est un excellent ami, et quel talent il a dans la critique !

Dijon, 25 mars 1950

Il me semble que rentrer à Lakanal serait la solution en désespoir de cause... Il faut qu'ils trouvent autre chose. La mort de ce pauvre Mounier a réveillé toutes sortes d'anciens souvenirs... sur la destinée, la "prédestinée", sur M. Chevalier, sur Dieu maître de tout, sur les divers genres d'esprit. Je ne me sentais pas de sa famille, mais nous avons conservé de bonnes relations par-delà les divisions.

21 avril 1950

Tes pensées sur le Pater devraient être développées en un petit volume qu'Aubier imprimerait.

22 septembre 1950

Je reçois ta lettre et je te félicite de cet heureux hasard de cette nomination au Parc. Je voulais te parler de mes voyages, et spécialement de leur finale, à Castelvetro. Vêtu de probité candide j'ai osé parler au Saint-Père comme à toi-même, moins craintif devant l'homme blanc que devant le penseur noir. Et j'ai eu aussi un entretien d'une heure avec le Weygand de Pie XII, un certain Montini, qui m'a très bien reçu et dit de revenir. Le fonds

¹⁷² En grec : purs.

¹⁷³ Il s'agit probablement d'un article paru en janvier 1950, suivi de deux autres, dans le journal *le Monde*, qui valut une vive polémique à Etienne Gilson.

de ces conversations roulant sur la dernière Encyclique, dont l'axe de pensée est admirable à mon sens, mais qui est moins parfaite dans sa présentation, surtout pour nous français. Elle a procuré une "catastrophe" à Fourvière, et elle a sans doute paralysé plusieurs. J'aurais pu m'en réjouir car les épurés sont plutôt parmi mes anciens épurateurs. Mais j'ai préféré me rappeler l'esprit de la chevalerie et je les ai défendus le mieux que j'ai pu auprès de "colonnes". Rome est une monarchie absolue, plus que jamais, puisque le Saint-Père gouverne seul, sans pouvoirs intermédiaires. Système qui a avantages et inconvénients. J'ai l'impression que vient cette pneumotocratie, je n'en suis pas pour le moment en défaveur, et j'essaierai d'user de cette grâce.

Nice, 31 décembre 1950

...et je voudrais te faire savoir toute mon admiration et mes vœux au seuil de cette année énigmatique, mais qui verra le couronnement de tes efforts héroïquement prolongés. Je ne sais pas si "l'Existence temporelle" a été remarquée, je ne vois d'article nulle part. Mais il n'y a que des chapelles, et si l'on n'appartient pas à une de ces SAM (Sociétés d'admiration mutuelle), il y a peu de chance d'être entendu. Si Jean Lacroix était mon ennemi, peut-être me critiquerait-il ; mais, ami, il se tait.

Lettre de Jean Anglès d'Auriac à Jean Guilton

20 janvier 1951

...J'ai renoncé à passer ma thèse cette année : "changer mes désirs plutôt que l'ordre du monde". Le devoir est d'abord de m'occuper de mes classes et de ne pas me conduire au tombeau. Je me donne jusqu'à fin septembre.

Reprise des lettres de Jean Guilton à Jean Anglès d'Auriac

12 février 1951

Cher Ange

...La succession de ce pauvre Gilson fait réfléchir, elle sera peut-être un signe. Depuis notre terrible conversation j'avais vu qu'il n'était pas un homme normal, qu'il souffrait de dipsychie [*en grec dans le texte*] (et son écriture est claire à cet égard). Il me reprochait à la fois « d'avoir misé sur le mauvais cheval » et « d'avoir pris le parti du mal ». Il parlait à la fois le langage du joueur et celui du pur. Or il faut choisir.

...Sais-tu que ce cher Bayer, abattu par une attaque en Amérique du Sud, est demeuré 8 jours dans le coma, qu'il parle à peine, et qu'on parle aussi de son remplacement. Je plains bien sa famille si éprouvée.

...Cela est toujours triste de voir un homme comme G. défaillir visiblement.

Lettre de Jean Anglès d'Auriac à Jean Guilton

16 février 1951

Cher vrai Ange, je suis fort ému de ce que tu m'apprends au sujet de Bayer ; je ne savais rien ; j'ai écrit à sa femme et à Bréhier, signalant à ce dernier que je tiens d'un mot "fort ému" de toi la nouvelle. Va voir Lavelle pour le Collège de France ; il te dira le possible et le souhaitable. Cette histoire de G. est bien triste ; je crois qu'il faut l'expliquer comme tu fais.

Marcel a parlé ici mercredi et a commenté son « homme de Dieu » (que nous avons vu à Paris en juin).

Reprise des lettres de Jean Guilton à Jean Anglès d'Auriac

24 février 1951

Je t'écris de notre nouveau domicile providentiel, 1 rue de Fleurus, et c'est le premier nouveau jour. J'ai interrogé les augures. Le collège de F. se divise en droite et gauche. La gauche

est pour Kayré, juif, (histoire de la pensée scientifique). La droite pour Gouhier, mais celui-ci a deux handicaps : l'ombre de Gilson et la concurrence de Guérault. Par ailleurs, si Gouhier passe, je serais, paraît-il, bon candidat à sa succession, si Davy est pour moi. Or Davy vise l'Institut, où il me sait des amis : Lavelle, Le Senne, Halevy et son clan. Cela ne se présenterait pas mal, et l'intuition de Christiane a ceci de juste que le départ de ce pauvre G. a changé l'atmosphère, quasi par miracle.

Entre juin 1951 et juillet 1951, il écrit trois lettres d'une dizaine de pages sur l'Assomption et la Résurrection disponibles aux Archives Nationales.

28 août 1951

J'ai eu des entretiens très intéressants sur l'Assomption avec un de mes cousins jésuite qui est à Rome et qui sait bien des choses.

19, avenue Benoît Charvet, 11 septembre 1951

Sur ce que tu me demandes, voici : j'ai déjeuné le 10 juillet avec Le Senne et le cher Lavelle, et j'ai appris que Bayer était hors de combat et ne pouvait pas donner de conseils. Tu devrais écrire à Le Senne que ta 1^{ère} thèse est prête pour l'impression, qu'il t'indique dans quelle collection des P.U.F. elle pourrait entrer. Tu devras accepter les conditions des P.U.F. sans les discuter. Les P.U.F. te feront les conditions qu'ils font aux autres. L'essentiel est que le directeur de la Collection te donne le visa. Il y a un grand avantage pour toi à avoir, le jour de la thèse, un travail, déjà imprimé, aux P.U.F.

9 juin 1952

J'ai déjeuné ce jour avec Le Senne qui a fait ton éloge sincère, qui a caractérisé ta thèse, son idée, son style fort adéquatement devant G. Marcel, le Père de Lubac et Gouhier. Il n'est pas dit que Pouyer acceptera de faire partie du Jury. Le Senne a seulement dit que dans ton comportement tu avais parfois un peu de « fébrilité ». Si le corps le permet, il faudra être olympien.

Champagnat, 5 août 1952

J'ai été absent dix jours, d'où mon retard à te répondre. D'après un entretien (secret et violent) avec P., j'ai cru comprendre qu'il y avait une opposition contre toi dont les slogans sont : auteur incompréhensible, qui, sans tenir compte des progrès de la pensée depuis le Moyen-âge, soutient des vérités premières. Il est vraisemblable que les critiques conjointes des trois opposants aient filtré jusqu'au P.U.F. Seul Le Senne ici pourrait te soutenir et te dire ce qu'il convient de faire. Je prévois des difficultés dues au fait que Le Senne va bientôt prendre sa retraite et n'a plus d'autorité : ses poulains sont régulièrement battus aux élections : Berger au collège ; J. Moreau à la Sorbonne où Alquier vient d'être élu, qui était le candidat de Davy et non de Le Senne. Le Senne est le vieux lion déçu, qui se retirera à l'Institut et aura moins d'influence dans le monde officiel.

Est-ce vrai que tu es malade ? Le bruit que je n'arrive pas à vérifier, est venu jusqu'à moi. Veuille me soulager sur cette inquiétude lancinante.

17 octobre 1952

Borne, désirant la « réconciliation » m'a demandé un article pour Terre Humaine exposant la légitimité de mon point de vue dans la France 40-44. J'ai fait ce papier, tu le jugeras.

Mai 1954

Chère Madame,

Je pense toujours à notre cher Jean. Quel mystère, mon Dieu, quel mystère, toujours plus insoluble à mesure qu'on vieillit. Comment allez-vous ? Je suis sûr que vous êtes forte, mais comment allez-vous ? Je ne sais rien de plus que ce que m'a écrit l'abbé ? Je suis sûr que vous avez été secourue par les amis de Rennes, de Lyon, de partout. Mais ce n'est rien pour compenser ce vide. Je voudrais vous faire comprendre comme nous sommes avec vous toujours.

9 juin 1954

Chère Madame,

Je viens de recevoir les livres. C'est à pleurer de penser que Jean ne les verra pas, que cette joie lui a été refusée. Cette œuvre à laquelle il avait consacré par retranchement toute sa vie, je vois qu'elle est une œuvre d'architecte faite sans souci temporel et pour tous les temps... Il me faudra beaucoup de temps pour la saisir, car J. n'en parlait guère. Et cela ne se lit pas en un jour. Je viens de trouver ce mot, p. 21 : « sois donc mon élu, le plus humble de tous, en présence, dans la vision béatifique des trois Personnes divines ».

BIOGRAPHIES INDICATIVES

Les courtes biographies ci-après concernent seulement quelques personnes citées ou avec lesquelles une correspondance a été entretenue avec Jean Anglès d'Auriac.

Henri ANGLES D'AURIAC (1909-1994), quatrième parmi les 5 frères, polytechnicien, poursuit sa formation à l'École supérieure d'électricité (Supelec) puis à l'École supérieure des télécoms. Il mène une carrière dans le secteur public des télécommunications. Il intervient à plusieurs reprises auprès de Jacques Chevalier, par l'intermédiaire de son frère Jean, en faveur de scientifiques juifs afin de leur éviter l'exclusion de la fonction publique. Il rejoint le groupe Thomson dont il devient directeur technique général et président de la filiale SODETEG.

Louis ANGLES D'AURIAC (1901-1970) est l'aîné des cinq fils de Pierre et Antoinette Anglès d'Auriac. Il intègre l'École des Mines en 1921 et entre dans l'infanterie coloniale en 1924. Affecté au Maroc, il quitte temporairement la carrière militaire pour travailler pendant deux ans dans une société privée en Tunisie. En 1928, il intègre l'École Supérieure d'Intendance et est affecté en Indochine où il est détenu pendant sept mois par l'armée japonaise en 1945. De retour en France en 1947, il repart en 1953 pour trois ans à Madagascar. Il termine sa carrière intendant général, directeur de la 4^{ème} région militaire.

Michel ANGLES D'AURIAC (1910-1987), dernier des 5 frères, entre au séminaire de Grenoble puis de Saint-Sulpice à Paris. Il poursuit ses études en théologie et philosophie à Rome et est ordonné prêtre en 1935. En 1939, il est incorporé dans les

chasseurs alpins et participe à la bataille de Narvik. Il est décoré de la Croix de Guerre et reçoit la Légion d'honneur. Il participe au mouvement de résistance du Vercors sous le pseudonyme de « commandant Cigogne ». En 1946, il est nommé directeur de l'Externat Notre-Dame (Grenoble) puis de l'enseignement libre du diocèse de Grenoble.

Paul ANGLES D'AURIAC (1904-1983), troisième des 5 frères est admis à l'École polytechnique en 1923. Ingénieur, il travaille pour le groupe aéronautique Latécoère à Toulouse, dans les années 1930. Il entre fin 1940 dans la société grenobloise d'ingénierie Neyrpic, spécialisée dans les équipements hydrauliques, et est à l'origine de la conception du tétrapode utilisé comme élément de brise-lames. Il enseigne parallèlement à la Faculté et à l'Institut Polytechnique de Grenoble.

Paul BELMONT (1899-1994), grenoblois, très brillant, suit les cours de Jacques Chevalier aux côtés de Jean Anglès d'Auriac, dont il est ami commun avec les Félix-Faure. Il prépare l'agrégation avec Jean Guitton, mais renonce et va enseigner la philosophie notamment à l'École des Roches qu'il dirige. Il ouvre le collège « Stella Matutina » à Villard-de-Lans. Il échange de très belles lettres avec Jean Anglès d'Auriac.

Pierre BINET (1903-1940) se lie d'amitié avec Jean Anglès d'Auriac au Lycée Sainte-Geneviève à Versailles et garde des liens épistolaires fidèles. Il entre à Saint-Cyr en 1922 et y trouve Jean Trocard, ami commun. Affecté au Maroc en 1926, il y passe six ans. En 1934, il est en garnison à Saverne et, en 1938, à Paris. Père de trois filles, Pierre Binet est tué au combat le 14 juin 1940. Il laisse une riche correspondance.

Henri CHAPOT (1871-1943) est le petit-neveu d'Hector Berlioz, parent de la famille Anglès d'Auriac. Polytechnicien, il est longtemps secrétaire général de l'association de l'École des Mines, où le père de Jean Anglès d'Auriac était professeur.

Jacques CHEVALIER (1882-1962), normalien, ami et disciple d'Henri Bergson, enseigne à la faculté des lettres de Grenoble dont il devint doyen. Il a parmi ses élèves Jean Anglès d'Auriac, Jean Guitton, Paul Belmont, Emmanuel Mounier, Jean Lacroix, Léon Husson. Chrétien, il est très proche du père Pouget. Philosophe de premier plan, il publie de nombreux ouvrages, dont une histoire de la philosophie en quatre volumes. Il est secrétaire d'État entre décembre 1940 et août 1941 à l'instruction publique et à la jeunesse puis à la Famille et à la Santé. Il entretient des relations amicales avec Jean Anglès d'Auriac avec qui il échange une centaine de lettres.

Olivier CLEMENT (1903-1982, famille Clément-Grandcourt), rencontre Jean Anglès d'Auriac en khâgne (qui le trouve "génial"), intègre l'ENS en 1922, agrégé de grammaire en 1928, littéraire, peintre, conteur né. Il demande à Jean Anglès d'Auriac d'être le parrain de sa fille Nicole, deuxième enfant d'une fratrie de trois enfants. Il sera professeur à Chambéry puis en classes préparatoires au concours d'entrée à l'école des Chartres au lycée Henri IV. Une correspondance fidèle témoigne de leur amitié réciproque profonde.

Famille DU COLOMBIER, Jean et son frère Robert du Colombier, cousins et amis de Jean Anglès d'Auriac.

Jean et Jacques FELIX-FAURE, amis grenoblois, suivent leur scolarité à Grenoble, comme Jean Anglès d'Auriac. Jean Félix-Faure est par la suite attaché commercial de la délégation française aux Pays-Bas.

Georges GOULUT (environ 1900-1940), cousin « issu-de-germain » et ami de Jean Anglès d'Auriac, entre chez les Jésuites et est ordonné prêtre en 1931. Il exerce son sacerdoce en particulier en Syrie, en Algérie, au Liban. Il dirige en 1939 l'imprimerie catholique de Beyrouth. Nombreuses lettres avec des discussions autour de la foi.

Jean GUITTON (1901-1999) est un philosophe et écrivain français. Normalien (promotion 1920), il est, aux côtés de Jean Anglès d'Auriac, un des disciples de Jacques Chevalier. Emprisonné durant la seconde Guerre mondiale, il continue d'écrire et de publier des écrits métaphysiques et politiques parmi lesquels *Journal de captivité 1942-1945* et *Fondements de la communauté française*. Ami de Monseigneur Montini (futur pape Paul VI) il est appelé par Jean XXIII comme laïc français au Concile de Vatican II. Il est très proche du père Pouget et de Bergson. Il est membre de l'Académie Française et de l'Académie des sciences morales et politiques. Auteur de nombreux livres sur des sujets philosophiques et apologétiques, il est un grand penseur catholique de son siècle. Ami de Jean Anglès d'Auriac, il lui adresse plus de 300 cartes ou lettres.

René IMBERT suit sa scolarité à Grenoble. Il est de quelques années plus jeune que Jean Anglès d'Auriac.

Jean LACROIX (1900-1986), agrégé de philosophie, professeur d'université, camarade de Jean Anglès d'Auriac qu'il rencontre lorsque ce dernier est en Khâgne. Il le retrouve à Lyon. Il aide Emmanuel Mounier à fonder la Revue *Esprit*. Son influence est très grande dans le milieu catholique lyonnais. Il publie de nombreux ouvrages d'importance.

Jean LAPORTE (1886-1948) est un philosophe et historien de la philosophie française. Directeur de thèse de Jean Anglès d'Auriac, il est décédé avant la soutenance de thèse.

Étienne LEMONNIER (1933-1951), docteur Roannais, ami de Jean Anglès d'Auriac qui obtint pour lui qu'une rue de Roanne porte son nom. Correspondance de milliers de lettres.

René LE SENNE (1882-1954), normalien et agrégé de philosophie, est professeur dans le secondaire et en classes préparatoires. Il est nommé à la Sorbonne en 1942, membre de l'Académie des

sciences morales et politiques en 1948, président de l'Institut international de philosophie en 1952. Il est philosophe, métaphysicien, psychologue, ainsi que caractérologue réputé (il publie un traité de caractérologie demeuré célèbre). Directeur de thèse de Jean Anglès d'Auriac qu'il remarque dès ses études à l'ENS, il entretiendra avec lui des relations amicales.

Gabriel MADINIER (1895-1958) entre à l'École normale supérieure en 1919. Agrégé de philosophie en 1922, il est docteur en lettres en 1938. Il enseigne dans le secondaire entre 1923 et 1940, devient maître de conférences à l'université de Montpellier puis à Lyon en 1941.

Emmanuel MOUNIER (1905-1950), grenoblois, agrégé en philosophie, second derrière Raymond Aron (l'année où Sartre échoue). Il est élève de Jacques Chevalier, avec Jean Anglès d'Auriac, et ami commun avec Jean Guilton. Il voit également le père Pouget. Il fonde la Revue *Esprit*, et rencontre également Maritain et Berdiaef. Il est le principal artisan du Personnalisme ou "Personnalisme communautaire". Les rencontres avec Jean Anglès d'Auriac et Guilton, relâchées un moment, reprennent quelques années avant son décès. La mort de Mounier attriste fortement Anglès d'Auriac, Guilton et Chevalier.

Pierre MOUSSA (1922-2019) suit les cours de Jean Anglès d'Auriac à Lyon. Il entre en 1940 à l'École normale supérieure, est agrégé de lettres en 1943. Il occupe des postes au sein de cabinets ministériels, d'administration et d'organisations internationales (OCDE, Banque mondiale).

Patrice ROUGET (1904-1943), entre à l'ENS en 1923, coturne en 1925 rue d'Ulm de Jean Anglès d'Auriac, il noue avec lui une amitié solide et durable. Agrégé en 1933. Littéraire, amoureux de la nature, il prend plaisir à discuter de questions de théologie, à échanger sur le miracle, sur l'apologétique, sur saint Augustin et saint Thomas, sur Pascal. Il exerce à Lons le Saunier, Vesoul,

Dijon et Toulouse en 1941. Il place très haut la pensée philosophique de Jean Anglès d'Auriac et lui dit qu'au rétablissement de sa maladie : « ni Cavaillès ni Lagache ni personne, je crois, à moins d'être réincarnation de Descartes, ou de quelque autre totem ne sera à même de la déraciner du sol philosophique où tu auras jeté un réseau de fortes racines ».

Jean TROCARD (1902-1947), grenoblois, ami d'enfance de Jean Anglès d'Auriac et de ses frères, avec également les Félix-Faure et Imbert. Militaire, il fait la connaissance de Pierre Binet qui dit de lui : une personnalité et intelligence hors norme. Il meurt au cours d'une embuscade en Indochine, le 25 avril 1947. Une rue de Grenoble porte son nom, à la demande de Jean Anglès d'Auriac.

OUVRAGES CITES

ANGLES D'AURIAC, Jean, *la recherche de la vérité*, (R.V.) Vendôme, PUF, 1954 ; *En quête d'un meilleur régime de l'esprit*, (R.E), Vendôme, PUF, 1954 ; *Essai de Philosophie générale*, Les Classiques des Sciences Sociales, disponibles sur le site officiel de l'Université de Québec à Chicoutimi UQAC, les classiques de sciences sociales, coll. « Les auteurs classiques », *Jean Anglès d'Auriac* ; Fonds Jean Anglès d'Auriac, Archives Nationales (A.N.) 784AP/2-9.

BECKER, J.J. et BERSTEIN, S., *Histoire et frustrations*, Paris, Seuil, 1990.

CHEVALIER, Jacques, *Histoire de la pensée*, quatre tomes, Paris, Flammarion, 1966.

FAZIO, Mariano, *Histoire des idées contemporaines*, Paris, Boleine, 2018.

FOUILLOUX, Étienne, *Une Église en quête de liberté*, Paris, DdB, 1998.

GILSON, Étienne, *Le philosophe et la théologie*, Paris, Vrin, 2005 (Fayard, 1960).

GUITTON, Jean, *La pensée de M. Loisy*, Imprimerie d'éditions provençales, 1936 ; *Études et rencontres*, Meaux, Études et rencontres, 1959.

LACROIX, Jean, *Maurice Blondel*, Paris, PUF, 1963.

LUROL, Gérard, *Emmanuel Mounier, Genèse de la personne*, Paris, Harmattan, 2000 ; *Emmanuel Mounier, le lieu de la personne*, Paris, Harmattan, 2000.

MEYNARD, Léon, *Métaphysique*, Paris, Librairie classique Eugène Belin, 1960 ; *Logique et philosophie des sciences*, Paris, Librairie classique Eugène Belin, 1960.

MOUNIER, Emmanuel, *le Personnalisme*, Paris, PUF, collection Poche *Que sais-je ?*, 1961.

NEUSCH, B. et CHENU, B., *Au pays de la théologie* Centurion, 1994.

SWIEZAWSKI, Stephan, *Redécouvrir Thomas d'Aquin*, Paris, nouvelle cité, 1989.

TRESMONTANT, Claude, *La crise moderniste*, Tours, Edition du Seuil, 1979.

INDEX DES NOMS CITES

- ALEKINE, 216, 217
ARISTOTE, 41, 54, 60, 200, 212,
234, 235, 282
BAINVEL, 62, 115, 210
BAINVILLE, 28, 48, 192
BALLAND, 51, 184, 192, 193,
205
BARBILLON, 215
BAUDELAIRE, 185
BAUNARD, 236
BAYER, 264, 265
BECHTEREW, 104
BELMONT, 16, 50, 52, 61, 63, 66,
67, 114, 180, 182, 183, 184,
186, 189, 192, 199, 205, 207-
209, 211, 212, 214, 215, 230-
234, 236, 239, 270, 271
BELOT, 198
BERGSON, 15, 19, 31, 36, 37, 40,
48, 54, 56, 57, 59, 60, 61, 63,
65, 70, 71, 80, 189, 197, 201,
208, 209, 210, 211, 212, 233,
238, 242, 245, 250, 271, 272
BESTIN, 198
BIRAN, 17, 18, 19, 31, 35, 36, 43,
56, 58, 69, 102, 114, 149, 213,
214, 215, 216, 217, 219
BORNE, 93, 104, 132, 148
BOSSUET, 50, 52, 55, 60, 62,
138, 184, 186, 187, 188, 189,
190, 191, 192, 194, 202, 210,
232
BOTINELLI, 239
BOUGLE, 50, 83, 96, 98, 117,
120, 121, 185, 223, 224, 245
BOURGEY, 16, 67, 211, 214,
222, 230, 234, 236, 239, 245
BOUTROUX, 15, 32, 36
BREHIER, 56, 69, 102, 120, 205,
209, 211, 212, 213, 214, 224,
225, 241, 244, 250, 254, 257,
258, 262, 264
BRIAND, 183, 188, 198
BRUNSHVIG, 14, 32, 51, 61,
185, 205, 215, 241, 244
BYRUS, 223
CHAPOT, 66, 270
CHARVET, 208
CHEVALIER, 11, 14, 15, 16, 19,
32, 36, 37, 39, 42, 50, 51, 55,
57, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 68,
69, 70, 71, 74, 80, 114, 179-
190, 192, 196, 199, 200, 203,
211, 214, 215, 220, 222, 224,
230, 231, 232, 233, 235, 239,
241, 243, 247, 248, 249, 262,
269-273, 275
COLONNA, 50, 51, 53, 54, 56,
184, 185, 186, 187, 188, 191,
192, 195, 196, 198, 199, 202,
206, 214, 217

COMTE, 15, 28, 48, 259, 260
 DALIVOIX, 20, 72, 103
 DAUDET, 28, 47, 48, 51, 55, 179,
 186, 190, 192, 195, 200, 201,
 202
 DECISIER, 17, 61, 115, 218
 DESCARTES, 17, 23, 30, 31, 35,
 41, 52, 53, 56, 57, 58, 59, 62,
 65, 67, 71, 80, 86, 97, 113,
 117, 138, 140, 147-173, 183,
 185, 187, 189, 192, 193, 194,
 196, 202, 205, 206, 213, 214,
 215, 216, 217, 218, 230, 234,
 242, 259, 274, 282
 DIMIER, 51, 55, 184, 198, 203
 DUPUY, 220
 DUTARLE, 114, 222
 EINSTEIN, 32, 60, 208, 211
 FARCINADE, 209
 FELIX-FAURE, 51, 64, 270, 271,
 274
 GENTY, 211
 GILSON, 30, 31, 41, 42, 56, 205,
 257, 260, 262, 264, 265, 275
 GOUHIER, 31, 265, 266
 GRANDMAISON, 193
 GUIRAUD, 193
 GUITTON, 11, 12, 13, 15, 16, 23,
 39, 40, 42, 44, 55, 59, 61, 63,
 64, 65, 66, 69, 70, 74, 79, 80,
 81, 110, 114, 115, 177, 202,
 205, 206, 207, 209, 211, 217,
 223, 227, 229, 230, 232, 233,
 239-242, 246, 256, 258, 261,
 264, 265, 270-273, 275
 HALEVY, 265
 HENRIOT, 218
 HURE, 212
 HUSSON, 66, 189, 232, 248, 253,
 258, 271
 IMBERT, 64, 195, 198, 199, 272,
 274
 JANET, 104
 JANKELEVITCH, 32, 53, 191,
 195, 245, 252
 JOHANNET, 194
 KANT, 29, 30, 31, 34, 51, 53, 54,
 79, 80, 149, 182, 186, 194,
 199, 200
 LA BRUYERE, 191, 254
 LA FONTAINE, 191
 LACHIEZE, 44, 245
 LACROIX, 11, 12, 16, 18, 38, 44,
 51, 66, 184, 185, 189, 190,
 195, 205, 211, 234, 245, 262,
 263, 271, 272, 275
 LALANDE, 14, 215, 216, 241,
 245, 246
 LAMBERT, 51, 55, 66, 203, 209,
 212, 220
 LANDET, 206
 LANSON, 188, 220
 LAPORTE, 66, 120, 244, 250,
 258, 272
 LE SENNE, 13, 17, 20, 32, 37,
 44, 66, 69, 72, 73, 120, 121,
 224, 250, 265, 266, 272
 LUBAC, 17, 115, 252, 266
 LUROL, 21, 42, 43, 44, 276
 MAGGIANI, 68, 114, 222
 MAISTRIAUX, 20, 72, 102
 MANNARD, 205
 MARCEL, 39, 43, 244, 265, 266
 MARITAIN, 28, 29, 30, 41, 42,
 43, 44, 53, 193, 273
 MASSIS, 28, 193
 MAURIAC, 192, 260

MERLEAU-PONTY, 69, 81, 250
 MEYER, 184, 191, 195, 196, 199
 MEYNARD, 32, 37, 276
 MOLIERE, 59, 202, 208
 MOREAU, 55, 195, 203, 229,
 231, 234, 235, 236, 266
 MOUNIER, 11, 12, 14, 15, 16, 18,
 19, 29, 31, 42, 43, 44, 66, 67,
 68, 69, 72, 80, 114, 179, 222,
 235, 236, 240, 241, 260, 261,
 262, 271, 272, 273, 276
 MUSSET, 48, 189
 PASCAL, 19, 54, 55, 57, 60, 62,
 65, 101, 141, 182, 193, 197,
 200, 202, 208, 210, 211, 231,
 253, 273
 PETIT, 40
 PIE XII, 253, 263
 PLATEAU, 198
 POINCARÉ, 188, 192
 POIRIER, 235
 PORTAL, 61, 205, 206, 232, 236
 POUGET, 15, 16, 20, 61-63, 66,
 69, 114, 189, 196, 197, 233-
 236, 239, 240, 242-246, 251,
 254, 271-273
 RAVAISSON, 36, 239
 RIBET, 196
 RONSARD, 191, 196, 200
 ROUBAND, 53
 ROUGET, 66, 114, 202, 205, 220,
 273
 ROUSSEAU, 48, 60, 208
 SAUGNIER, 212
 SPINOZA, 20, 49, 71, 79, 101,
 133, 140, 143, 190, 260
 TEILHARD DE CHARDIN, 17,
 32, 61, 218
 THAYMANS, 72, 115
 THIBON, 69
 THOMAS D'AQUIN, 40, 41, 42,
 276
 TISSERAND, 17, 56, 212, 213,
 214, 215, 216
 TONQUEDEC, 17, 28, 32, 42, 61,
 214, 215
 TOURVILLE, 219
 VALÉRY, 259, 260
 VALOIS, 51, 186, 193
 VELASCO, 182
 WAHL, 32, 66, 69, 242, 245, 250,
 260
 WEIL, 12, 69
 WEYGAND, 257, 263
 ZUILLER, 211

LEXIQUE DE JEAN ANGLES D'AURIAC

Bonté : l'appel idéal de l'existence physique par l'essence pure (R.V. p. 196).

Détermination :

ce qu'un esprit est capable d'atteindre, soit dans une connaissance donnant la chose même qu'elle fait atteindre, soit dans une simple pensée, n'en amenant qu'un substitut mental. C'est donc une chose ou objet dans leur sens le plus étendu.

Essence : ensemble des traits qui sont inséparables d'elle (R.V. p. 195-196). Elle comprend d'abord son fonds constitutif puis, à mon gré insuffisamment distinguée de lui par les philosophes, la somme des caractères qui en naissent nécessairement.

« Dans toute détermination p^âtie et perçue par lui, l'homme peut faire deux parts : ce qu'il éprouve et connaît, c'est-à-dire la détermination elle-même, prise avec toutes ses particularités, et la position en soi de cette détermination, soit un certain coefficient de substantialité qui lui permet d'être elle-même et non une teneur pure. Ce coefficient ne fait pas partie de la détermination : il l'altérerait en s'y mêlant. Il n'est ni éprouvé ni éprouvable. Cependant c'est grâce à lui qu'elle est éprouvée. Faute de le porter, elle ne serait qu'un objet pensé... Elle lui doit donc son être concret. Ces deux parts sont respectivement nommées essence et existence. [...] Mais je ne peux me contenter de

cette définition : une essence quelconque prise concrètement est elle-même conçue comme douée d'une de ces sortes d'existence : elle est perceptible, pensée ou seulement pensable... Envisagée en elle-même, en ce qu'elle a d'immuable, l'essence peut être dite pure, alors que l'existence, soustraite par l'esprit à la nécessaire diversification de ses formes, ne mérite pas le même qualificatif : ainsi conçue l'existence est abstraite.

L'essence ne s'oppose pas seulement à l'existence mais encore à l'accident. C'est ainsi qu'être assis ou debout est accidentel pour un homme, alors qu'il est par essence « animal raisonnable » dans la philosophie d'Aristote, « âme unie à un corps » chez Descartes, et qu'il est de son essence d'être mortel, encore que la mortalité ne le constitue pas, n'étant en lui qu'un caractère et tout négatif. On voit qu'ainsi entendue, l'essence doit sa teneur à l'intelligence.

[...] Est appelée essence-tout (d'un aliquid) celle qui renvoie à l'existence, (et qui est tout moins l'existence de l'aliquid) et l'essence-fond celle qui fait pièce aux accidents et qui est le fond objectif lui permettant d'avoir au regard de l'esprit son identité. En résumé, la teneur et la quiddité d'une détermination coïncident avec l'intégralité de celle-ci, prise avant ou après son introduction par l'esprit dans le monde intelligible, l'existence, si la détermination est d'ordre essentiel, étant toujours mise à part. L'essence-tout est la teneur intégrale d'une détermination quelconque, conçue à part de son coefficient d'existence ; l'essence-fond la teneur inaliénable, considérée comme telle, d'un individu logique.

C'est ainsi, pour prendre des exemples simples, que la teneur d'un son actuellement entendu, est ce

qu'on pût et perçoit en l'entendant, sa quiddité l'union de composantes qu'il devient après une analyse intelligente : l'essence-fond d'un son, entendu ou non, les traits qui le définissent pour l'esprit : place dans la gamme plus ou moins haute ; enfin l'essence-tout d'un son coïncide avec sa teneur, pensée en tant qu'elle a pour corrélatif l'existence ».

Essence fait d'opinion :

désigne la qualité qui constitue l'essence des faits d'opinion, pris comme tels (R.E. p. 8). C'est donc un ensemble de notes intelligibles que la nature est capable d'inscrire dans des modes concrets de la vie psychique (R.V. p. 160 à 165, R.E p. 47).

« L'essence fait d'opinion ne peut résider que dans des modes de la vie psychique qui affectent le sujet pur. Or seuls ces états satisfont à cette condition. Toute action en effet, même appliquée à un terme intime, est, pour son auteur considéré comme tel, une projection à l'extérieur. En tant qu'agent, l'homme met en dehors de lui tout ce qu'il fait. S'il s'unit personnellement à ses opérations, c'est par le vouloir qui les anime. S'il les éprouve, c'est en tant qu'il est passif, ou plus précisément, passible de modifications. Comme telles, elles s'éloignent de lui. Les faits d'opinion doivent donc être des états (R.E. p. 67 et R.V. chap. II) ».

Essence d'objet pensé :

ensemble de notes qui lui confère son individualité logique, faisant qu'elle est au regard de l'esprit « telle chose » (concrète ou abstraite, particulière ou générale, il n'importe). Ces notes ne comprennent pas la propriété de la chose, ce qui lui appartient seulement. Mais elles réunissent tout ce qui entre

dans sa teneur d'objet pensé, si bien qu'en lui ôtant le moindre élément, on détruit entièrement la chose.

Existence physique :

pensée comme réelle, non imaginaire : s'oppose à mentale (ou prémentale), désigne l'existence en soi et hors de l'esprit.

L'idée d'existence physique prise dans le sens commun, réelle si elle n'est pas seulement pensée, est généralisée pour désigner alors ce que les philosophes nomment « la position en soi hors de l'esprit ». La propriété définie par cette expression lie indissolublement deux traits : la position en soi et le fait pour la détermination qui en jouit d'être hors de l'esprit ou de la pensée.

Cette propriété ne signifie pas le fait de n'être pas un mode de l'esprit ou de la pensée, elle concerne la substance de la chose existante. Elle situe la chose existante hors des scènes que l'esprit se donne lorsqu'il pense : dans ces scènes rien n'est créé, tout est conçu. La plénitude en soi hors de l'esprit est cette plénitude parfaite.

« Être en soi et exister ailleurs que dans les scènes forgées par l'esprit ne sont pas deux traits identiques. Être en soi est nécessaire pour exister ailleurs que dans la pensée, mais il n'est pas nécessaire d'être hors de la pensée ou de l'esprit pour être en soi : les choses que l'on pense ont déjà, prises comme telles, une certaine position en soi. Le principe derrière ces deux traits est la position en soi et conduit à l'existence. Il suffit de reconnaître alors deux variétés d'existence : l'existence simplement mentale dont jouissent les choses pensées, posées comme telles, l'existence extramentale, possédée par les choses que leur position en soi met non seulement hors du néant,

mais hors des représentations. Cette dernière existence est en réalité première. Elle constitue l'indispensable fondement de l'autre, nul objet de pensée n'apparaissant dans l'esprit sans un acte effectif de celui-ci. C'est la raison qui lui a fait choisir l'adjectif « physique ». La présence de cet adjectif dans les expressions, l'une théologique, l'autre juridique, de « prémotion physique » et de « personne physique » met cette innovation d'accord avec la tradition.

L'adjectif physique convient, aussi bien qu'aux objets dits communément physiques, aux modes les plus secrets de la vie intérieure et à la part centrale, la plus spirituelle, du moi qui en est le sujet » (R.V. p. 5 et 6).

Faits d'opinion :

certains modes de la vie psychique (croyance, doute) satisfaisant à une condition complexe (R.V. p. 14, R.E. p. 3) (voir essence fait d'opinion).

Fonds physique d'une détermination :

ensemble des traits qui, dans cette détermination, sont posés en eux-mêmes, immédiatement de toute conception et constituant le support final de tout ce qu'on peut lui attribuer, et d'abord des notes constitutives de son essence même d'objet pensé.

Fonds physique d'une chose :

ce qui lui permet, par soi et premièrement, de jouir de l'existence physique (réelle) ou lui permettrait. S'applique à tout objet pensé, réel ou imaginaire.

Fonds physique essentiel de l'œuvre :

l'ensemble des traits du fonds physique de celle-ci qui sont immédiatement exigés pour moi par l'essence d'objet pensé de l'œuvre et cet ensemble seul.

Objet : Tout ce qui jeté devant l'homme pris comme être pensant, posé en face de lui, atteint par lui de l'extérieur.

Objet formel de l'œuvre :
ce qu'elle a immédiatement en vue, ce que je devrais m'efforcer de faire exister.

Quiddité :
ce qu'est cette chose, non point brutalement mais au regard d'un esprit qui sait lire ses composantes et la situer parmi les autres choses (R.V. p. 46).

Teneur d'une détermination :
le donné brut qui la constitue (une fois réalisées toutes les opérations mentales que peut exiger son être même de détermination individuelle). C'est le fondement immédiat d'une des caractéristiques les plus absolues de la détermination : la quiddité. (R.V. p. 46)

«La teneur d'une note musicale par exemple coïncide avec le donné sonore que j'éprouve en l'entendant. Sa quiddité est d'être une note musicale, c'est-à-dire toute autre chose qu'une forme colorée ou un sentiment, à savoir l'union, plus ou moins démêlée par l'esprit, d'une hauteur, d'une intensité, d'un timbre. Toute quiddité n'est qu'une teneur intelligemment pensée » (R.V. p. 46).

